

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste

Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

Le journal paraît le 20 de chaque mois.

Les Pierres de la Route

Les connaissez-vous, les pierres de la route, chers lecteurs ? Les avez-vous rencontrées sur le chemin de la vie ? Avaient-elles quelque connexion avec vos soucis, vos peines et vos chagrins ?

Je les ai vues et je les vois encore, quant à moi. Elles sont de différentes grosseurs, affectent différents aspects, offrent des aspérités variées : quelques-unes ont été arrosées de nos larmes, et — prenez-y garde, passants de la vie ! — d'autres portent des traces de notre sang !

Sont-elles dénuées de toute intelligence propre, et, par conséquent, indifférentes au sort de l'homme qui les heurte et s'y blesse en passant ? Ont-elles conscience de leur valeur comme instruments de la justice éternelle ? Toutes ont l'air de savoir qu'elles sont les gardiennes de l'équilibre universel, qui repose sur la souffrance pour tendre au progrès. Elles paraissent ne pas ignorer que leur mission est de maintenir cet équilibre en perpétuant la douleur.

Souffrir, c'est réunir en soi les éléments constitutifs du progrès futur. Elles le savent, les pierres du chemin ; elles savent que l'homme est un apprenti, comme l'a dit Musset, « que la douleur est son maître » et que :

«... nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert. »

Vous auriez donc le plus grand tort de vous étonner qu'en bonnes et fidèles exécutrices de la loi du talion, qui, dit-on, pèse inexorablement sur l'humanité, les pierres de la route commencent par nous maculer de boue, puis qu'elles nous arrê-

tent quand nous voudrions avancer plus vite, et enfin qu'elles se retournent sous notre pied défaillant, heureuses de provoquer notre chute.

« Les pierres ne sont pas ce qu'un vain peuple [pense. »

Vous les voyez dormantes, doucement dormantes sur la route où vous passez, et il vous semble qu'elles n'ont aucune vie, aucune action sur vous. Ah ! pauvres humains égarés par l'apparence, vous ne connaissez presque rien des lois de la Destinée ; vous ne savez pas que ces pierres de toutes formes et de toutes couleurs, qui vous paraissent inoffensives, dont vous seriez disposés peut-être à chanter les aspects bizarres, les attrait mystérieux, et que vous plaiguez de leur éternel silence, sont des ennemies acharnées à votre perte, de perfides veilleuses qui vous attendent nuit et jour, qui vous guettent sur la route de la vie, prêtes à ébranler votre raison en faisant chavirer votre foi !

..

Pierres blanches et pierres brunes, pierres roses trompeuses et pierres noires annonciatrices de deuils, est-ce Dieu qui vous a semées sur la route humaine ? Venez-vous nous dire que rien n'est parfait en ce monde, que rien n'y est bon, même, et que nous devons tenir les yeux levés vers la céleste patrie ? Êtes-vous, comme le croyait Victor Hugo, des âmes punies, scellées dans la matière et attendant la délivrance ?

Quoi ou qui que vous soyez, choses inanimées, êtres embryonnaires, esprits enclos dans l'immuable, vous correspondez à tous nos maux, vous êtes l'image des épreuves qui nous attendent. Vous symbolisez toute la souffrance humaine.

N'est-ce pas une pierre sur notre route, cette inquiétude qui nous saisit quand nous craignons pour la santé ou le bonheur d'un être cher ?

Et quand la méchanceté humaine s'ingénie à nous créer des antagonismes douloureux ; quand, poursuivant son but dans l'ombre pour nous atteindre plus sûrement, elle cherche à tarir en nous les sources mêmes de la vie, n'est-ce pas une pierre noire sur le chemin de notre exil terrestre ?

La calomnie et la haine ne nous obligent-elles pas, parfois, à une lutte opiniâtre et sans merci ? Pierres sur la route.

Les rêves des vingt ans, évanouis peu à peu au souffle brutal des réalités ; les chères illusions, doux oiseaux effarouchés semant sur tous les sentiers de la vie les blanches plumes de leurs ailes, ne sont-ce pas là encore pierres, ronces et épines sur le chemin de la vie ?

Et si la misère s'installe à notre foyer ; si la mort frappe l'un des nôtres, atteignant notre cœur jusque dans ses fibres les plus profondes, oserai-je symboliser ces épouvantables épreuves ?... Je les vois, sous forme de rochers noirs, barrer le chemin de notre vie, qui ne paraît plus avoir d'issue. Alors, c'est le mal sans remède, le désespoir sans recours, à moins que Dieu ne nous prenne en pitié et, sous l'excès même de la douleur, ne paralyse momentanément nos sentiments affectifs, n'annihile en nous jusqu'à la faculté de sentir. Le temps viendra ensuite verser goutte à goutte dans notre âme ulcérée le baume saint de la résignation, qui, sans cicatriser nos blessures, les adoucira, nous permettant de reprendre espérance en l'éternel Au-delà !...

..

O pierres mornes et noires, pierres de deuil, d'effroi, de désolation, emblèmes de nos douleurs sans cesse renaissantes, ombres qui voilez parfois à la terre les rayons du ciel, vous êtes impuissantes à déprimer les âmes vigoureusement trempées, qu'une foi raisonnée inébranlable a pour toujours élevées au-dessus des maux de ce monde.

Mais combien vous avez d'empire sur les âmes faibles et les cœurs tendres, qui aimeraient tant vivre en paix dans la douceur ingénue de leurs rêves et que la lutte âpre et constante épuise au lieu de les affermir !...

Heureusement, le Spiritisme est là pour redonner force et courage à ceux qui fai-

blissent, à ceux qui, sans lui, seraient incapables de résister aux épreuves qui les accablent !

Tant que nous garderons intacte au fond de nos cœurs la foi qui console, relève et fortifie, nous pourrons espérer accomplir notre tâche, toute notre tâche ici-bas.

..

Et les Esprits avancés, Pères de l'humanité en marche vers la perfection et le bonheur, voyant notre bonne volonté, notre sincère désir du bien, notre soumission aux arrêts de la Destinée, viendront, anges gardiens de nos âmes, se pencher sur elles avec amour. Ils arrêteront sur nos lèvres le cri de la désespérance, comprimeront nos révoltes intimes sous la fermeté de leur raison, et nous montreront la route à suivre au milieu des obstacles et des dangers qui nous menacent.

Chaque jour, ces bons Guides, si nous les en prions avec ferveur, enlèveront une pierre de notre route, arracheront une épine de notre cœur, et, nous faisant respirer l'air pur des cieux dans l'atmosphère étouffante de la terre, nous rendront peu à peu les forces perdues, le calme de la méditation, l'essor du rêve... et le courage de vivre encore pour aimer et lutter, souffrir et espérer.

A. LAURENT DE FAGET.

PAROLES PROPHÉTIQUES DE LAMARTINE

Lamartine avait quitté sa belle et paisible existence de Saint-Point, pour aller étudier les mœurs et les croyances de l'Orient, où il s'était senti appelé dès sa jeunesse par son imagination amoureuse de la mer, des déserts, des montagnes, et surtout par le besoin de voir, de parcourir cette scène évangélique « où la vérité morale se fit martyr pour féconder de son sang une civilisation plus parfaite ». C'est dans les souvenirs et les impressions de ce voyage que fit Lamartine en poète et en philosophe (1832-1833), que nous avons cueilli les pages suivantes. Les lecteurs y verront tant de rapport, tant d'analogie avec la situation actuelle et nos conceptions sur l'avenir, qu'ils nous approuveront, espérons-nous, de faire sortir de l'oubli dans lequel un demi-siècle d'indifférence l'a tenue, la pensée d'un grand poète et d'un prophète.

Sur le pont du vaisseau, première nuit. On ne prie plus...

Autrefois, l'homme ne s'endormait pas sur ce lit profond et perfide de la mer sans élever son âme et sa voix à Dieu, sans rendre gloire à son sublime Auteur au milieu de tous ces astres, de tous ces flots, de toutes ces cimes de montagnes, de tous ces charmes, de tous ces périls de la nuit ; on faisait une prière le soir à bord des vaisseaux. Depuis la Révolution de Juillet, on n'en fait plus. La prière est morte sur les lèvres de ce vieux libéralisme du XVIII^e siècle, qui n'avait lui-même rien de vivant que sa haine froide contre les choses de l'âme. Ce souffle sacré de l'homme que les fils d'Adam s'étaient transmis jusqu'à nous avec leurs joies et leurs douleurs, ils s'est éteint en France dans nos jours de dispute et d'orgueil ; nous avons mêlé Dieu dans nos querelles. L'ombre de Dieu fait peur à certains hommes. Ces insectes qui viennent de naître, qui vont mourir demain, dont le vent emportera dans quelques jours la stérile poussière, dont ces vagues éternelles jeteront les os blanchis sur quelque écueil, craignent de confesser, par un mot, par un geste, l'Etre infini que les cieux et les mers confessent ; ils dédaignent de nommer Celui qui n'a pas dédaigné de les créer, et cela, pourquoi ? parce que ces hommes portent un uniforme, qu'ils calculent jusqu'à une certaine quantité de nombres, et qu'ils s'appellent Français du XIX^e siècle ! Heureusement le XIX^e siècle passe, et j'en vois approcher un meilleur, un siècle vraiment religieux, où, si les hommes ne confessent pas Dieu dans la même langue et sous les mêmes symboles, ils le confesseront au moins sous tous les symboles et dans toutes les langues.

Nouveau symbole social.

La politique revient nous assaillir jusqu'ici. La France est belle à voir dans un prochain avenir. Une génération grandit qui aura, par la vertu de son âge, un détachement complet de nos rancunes et de nos récriminations de quarante ans ; elle n'a ni préjugés ni vengeances dans l'esprit. Elle se présente pure et pleine de force à l'entrée d'une nouvelle carrière, avec l'enthousiasme d'une idée. Faisons-lui place... L'heure serait venue d'allumer le phare de la raison et de la morale sur nos tempêtes politiques, de formuler le nouveau symbole social que le monde commence à pressentir et à comprendre : le

symbole d'amour et de charité entre les hommes, la politique évangélique !... Que le ciel suscite des hommes ! La destinée donne une heure par siècle à l'humanité pour se régénérer ; cette heure, c'est une révolution, et les hommes la perdent à s'entre-déchirer ; ils donnent à la vengeance l'heure donnée par Dieu à la régénération et au progrès !

Convulsions.

Nous sommes jeunes, et nous passons à peine l'âge de la virilité. Un nouveau monde dans la pensée, dans les formes sociales et dans les arts sortira, probablement avant peu de siècles, de la grande ruine du moyen-âge, à laquelle nous assistons. On sent que le monde moral porte son fruit, dont l'enfantement se fera dans les convulsions et la douleur...

.

C'en est fait ; la parole a soufflé sur les mers,
Le chaos bout, et couve un second univers,
Et pour le genre humain que le sceptre abandonne,

Le salut est dans tous et n'est plus dans personne !
A l'immense roulis d'un océan nouveau,
Aux oscillations du ciel et du vaisseau,
Aux gigantesques flots qui croulent sur nos têtes,
On sent que l'homme aussi double un cap des

[tempêtes,
Et passe sous la foudre et dans l'obscurité,
Le tropique orageux d'une autre humanité.

J'avais adressé ces vers, en partant de France, à Walter Scott ; je les vis avec surprise reproduits par le *Journal des Débats*, qui m'apporte, à mille lieues de ma patrie, des nouvelles de l'Europe. Je les ai relus comme s'ils eussent été d'un autre, tant ils se trouvaient effacés de ma mémoire ; je fus frappé de nouveau de ce sentiment qui me les avait inspirés ailleurs, de ce sentiment du tremblement général des choses, du vertige, de l'éblouissement universel de l'esprit humain, qui court avec trop de rapidité pour se rendre compte de sa marche même, mais qui a l'instinct d'un but nouveau, inconnu, où Dieu le mène par la voie rude et précipiteuse des catastrophes sociales.

Devant les ruines d'Athènes.

Je ne me sens point de tristesse ici ; l'âme est légère, quoique méditative. Ma pensée embrasse l'ordre des volontés divines, des destinées humaines. Elle conçoit que l'unité de Dieu, reconnue enfin par Socrate dans ces mêmes lieux, ait retiré le souffle de vie de toutes ces religions

qu'avait enfantées l'imagination des premiers temps, que ces temps se soient écroulés sur leurs dieux.

La pensée du Dieu unique jetée dans l'esprit humain vaut mieux que ces demeures de marbre où l'on n'adorait que son ombre. Cette pensée n'a pas besoin de temples bâtis de main d'homme ; la nature entière est le temple où elle adore.

A mesure que les religions se spiritualisent, les temples s'en vont ; le Christianisme lui-même, qui a construit le gothique pour l'animer de son souffle, laisse ses admirables basiliques tomber peu à peu en ruines ; les milliers de statues de ses demi-dieux descendent par degrés de leurs socles aériens autour de ses cathédrales. Il se transformera aussi, et ses temples deviendront plus nus et plus simples à mesure qu'il se dépouillera lui-même des superstitions de ses âges de ténèbres, et qu'il résumera davantage la grande pensée qu'il propagea sur la terre, pensée du Dieu unique prouvé par la raison et adoré par la vertu.

A Balbek. Colline des Temples.

Les ombres du soir, qui descendaient lentement des montagnes de Balbek et ensevelissaient une à une les colonnes et les ruines dans leur obscurité, ajoutaient un mystère de plus et des effets plus pittoresques à cette œuvre magique et mystérieuse de l'homme et du temps. Nous sentions là que nous sommes, comparés à la masse et à l'éternité de ces monuments, des hirondelles qui nichent une saison dans les interstices de ces pierres, sans savoir pour qui et par qui elles ont été rassemblées. Les idées qui ont remué ces masses, qui ont accumulé ces blocs (1), nous sont inconnues... Dans quelques siècles, les générations qui viendront visiter à leur tour les débris de nos monuments d'aujourd'hui se demanderont de même, sans pouvoir se répondre, pourquoi nous avons bâti et sculpté. Les œuvres de l'homme durent plus que sa pensée ; le mouvement est la loi de l'esprit humain ; le définitif est le rêve de son orgueil ou de son ignorance : Dieu est un but qui se pose sans cesse plus loin, à mesure que l'humanité s'en appro-

(1) Des pierres gigantesques, dont plusieurs ont jusqu'à 62 pieds de longueur et 20 de large, sur 15 d'épaisseur. L'imagination reste écrasée sous l'in vraisemblance, fait observer l'auteur, quand on considère que ces masses, tirées de carrières éloignées, ont été apportées là et hissées à 20 ou 30 pieds du sol, pour former le pavé des temples.

che : nous avançons toujours, nous n'arrivons jamais ; la grande figure divine, que l'homme cherche depuis son enfance à arrêter définitivement dans son imagination et à emprisonner dans ses temples, s'élargit, s'agrandit toujours, dépasse les pensées étroites et les temples limités, et laisse les temples vides et les autels s'écrouler, pour appeler l'homme à la chercher et à la voir où elle se manifeste de plus en plus, dans la pensée, dans l'intelligence, dans la vertu, dans la nature et dans l'infini !

* *

Lamartine avait des ailes pour planer sur les siècles, pour assister au labeur incessant et tumultueux des nations, à la chute des empires et à l'enfancement d'institutions nouvelles ; pour se poser sans vertige sur ces monuments merveilleux du passé, et pour sonder de là les abîmes de la destinée humaine.

Son âme méditative et religieuse se portait vers les idées infinies. Il croyait en un Dieu possédant la suprême individualité ; à la liberté morale de l'homme, mystérieux phénomène dont Dieu seul a le secret, mais qui a la conscience pour témoin et la vertu pour évidence ; il croyait à toutes les conséquences qui, dans cette vie ou dans des existences d'un autre ordre, dérivent de cette double foi ; il croyait que la seule œuvre de l'humanité comme être collectif, et de l'homme comme être individuel, est de graviter sans cesse vers Dieu, c'est-à-dire vers une connaissance toujours plus étendue et une destinée toujours plus heureuse.

Le poète voyait dans le Christianisme les grandes notions de Dieu et de morale qui sont contenues dans les paroles évangéliques ; il le considérait dans son origine comme une vaste émanation de révélations divines, capable d'illuminer l'intelligence humaine et de conduire le monde à ses fins ; mais il ne séparait pas de l'idée religieuse cette autre révélation, permanente et croissante, que Dieu fait rayonner dans la raison. Or, à la faveur des âges d'ignorance et de superstition, et à mesure que l'institution subissait le contact de la main des hommes, les ténèbres et la lumière, l'erreur et la vérité s'y trouvèrent confondues. De là ce pire état pour les sociétés : des symboles discrédités, rejetés par les uns, professés des lèvres par les autres, et qui s'interposent comme des nuages entre Dieu et l'humanité.

Ces nuages, il appartiendra au nouveau

Spiritualisme, entrevu par Lamartine pour ce siècle même, de les dissiper, en travaillant, de concert avec la Science, à l'union complète de la Foi et de la Raison.

DÉMOPHILE.

DEUX PHILOSOPHIES EN PRÉSENCE

Conférence faite le 6 mai 1906

A LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES DE GENÈVE

(Fin) (1)

Précisément le fait que l'idée de l'immortalité est relativement récente — par rapport du moins à l'existence de notre espèce — ce fait, dis-je, prouve qu'il est lui-même un produit de l'évolution morale de la conscience humaine qui s'est éveillée, en quelque sorte, pour raisonner ses sentiments instinctifs. Cette idée n'est pas en contradiction avec la théorie de l'évolution, puisque celle-ci est une évolution de la force et non pas une évolution de la matière. Mais alors une autre question se pose : Cette évolution est-elle fatale, c'est-à-dire se fait-elle malgré nous ou bien dépend-elle de nous-mêmes ? Puisque nous avons commencé notre marche progressive à l'origine des espèces, nous pouvons supposer que le même principe que nous reconnaissons aujourd'hui dans l'aspiration à un état supérieur a toujours été le stimulant inconscient de notre avancement, ce qui rend notre évolution aussi fatale que peut l'être, dans l'Univers, la transformation de forces latentes en forces actives. Mais d'autre part, nous constatons des reculs, chez les individus, chez les peuples, chez les espèces. Tel homme qui semblait hier encore incarner la force physique et l'intelligence, nous donne aujourd'hui l'impression d'une déchéance. D'où vient ce changement ? Quelle qu'en soit la cause, toujours est-il que des forces actives sont rentrées dans l'état latent. La raison est la même, lorsque nous arrivons à la vieillesse : les forces ne se perdent pas, elles retournent d'où elles sont venues. Des espèces d'animaux ont complètement disparu au lieu de progresser dans une évolution constante. Des peuples qui jadis étaient florissants au point d'exciter encore aujourd'hui notre admiration, ont complètement décliné. Rien ne prouve donc que la marche en avant soit absolu-

ment fatale, et il appartient à nous, à l'individu et aux peuples d'être attentifs aux forces qui s'éveillent, de les cultiver et de les développer par des efforts constants. L'acquis des forces devenues actives se présente à nous comme l'individualité qui se manifeste déjà chez le petit enfant et ne change qu'en tant que d'autres forces deviennent chez lui actives ou bien retournent à l'état latent. Cet acquis forme une entité en raison de la loi de la conservation de la force et, comme telle, elle ne se dissipe pas, mais continue ses transformations par le moyen d'autres combinaisons avec la matière. L'idée que notre individualité n'a ni commencement ni fin ne peut avoir rien d'étrange pour quiconque admet l'Infini : l'Infini de la durée, de l'espace, de la matière, de la force, de l'évolution même. La diversité des individualités provient précisément de ce qu'il n'y a pas deux personnes chez lesquelles les forces qui s'y trouvent à l'état actif soient identiquement les mêmes. La forme extérieure qui est liée à l'individualité est ce que nous nommons l'individu. Ce qu'il y a de typique dans l'individu concorde toujours avec ce qu'il y a de caractéristique dans son individualité ; mais l'on ne saurait trouver cela étonnant, ce serait le contraire qui ne serait pas logique. Cette grande concordance peut bien être la raison, ou une des raisons, pour lesquelles le matérialisme a conclu que l'individu n'est qu'un tout indivisible de matière animée. Cependant, ici encore, se pose la loi que la matière ne présente jamais que le caractère de la force qui l'anime. C'est le cas pour l'individu durant toute son existence, à travers tous les changements que cette dernière entraîne, dans son développement intellectuel, dans ses affections morales.

L'individu change physiquement, les atomes dont il est formé étant remplacés par d'autres, puisque toutes les parties du corps, ainsi que la science nous l'enseigne, se désagrègent et se reconstituent dans une période plus ou moins longue.

L'individualité change psychiquement par la transformation, des forces latentes devenant actives, des forces actives rentrant dans l'état latent. Cette dernière constatation est une assez grande lumière pour nous, au point de vue de nos facultés et particulièrement de notre volonté. Le matérialisme recommande tout aussi bien que n'importe quelle autre philosophie l'éducation de la volonté, et, pourtant, rien n'est plus antimatérialiste que d'ad-

(1.) Voir notre numéro de février.

mettre que l'homme possède une volonté, laquelle peut être dirigée et éduquée. C'est reconnaître que la volonté individuelle obéit à un principe individuel supérieur. Nous serions tentés d'appeler ce principe « le libre arbitre ». Mais le matérialisme n'admet pas le libre arbitre. Laplace, le savant français, dont il a été question tout à l'heure, s'exprimait à ce sujet comme suit :

« Les événements actuels ont avec les précédents une liaison fondée sur ce principe qu'une chose ne peut commencer d'être sans une cause qui la produise. La volonté la plus libre ne peut, sans un motif déterminant, leur donner naissance, car, si toutes les circonstances de deux positions étaient exactement les mêmes, et si elle agissait dans l'une et s'abstenait d'agir dans l'autre, son choix serait en effet sans cause... L'opinion contraire est une illusion de l'esprit qui perdant de vue les raisons fugitives du choix de la volonté dans les choses différentes se persuade qu'elle s'est déterminée elle-même et sans motifs. »

En effet, si l'on entendait par « libre arbitre » la manifestation d'une volonté qui ne s'appuierait sur aucune cause de quelque nature que ce fût, nous devrions reconnaître que le libre arbitre n'existe pas. Mais, comme dans notre être psychique il n'y a rien d'absolu, que tout, au contraire, est relatif comme la valeur des forces qui nous composent, le libre arbitre chez nous est relatif également. Il est lui-même un principe, une force dont nous constatons la présence dans le sentiment de la responsabilité. Ce sentiment est, chez l'espèce humaine, précisément la mesure de la noblesse du caractère. C'est là la preuve que de toutes les forces que nous nous reconnaissons — parce qu'elles sont arrivées à l'état actif — celle du sentiment de la responsabilité est la plus élevée, peut-être aussi la plus récente acquisition de notre évolution. Chez celui qui admet que tout n'est pas fini avec la mort, le sentiment de la responsabilité joue un rôle capital, car ce sentiment l'oblige à développer ses facultés morales et intellectuelles pour continuer un jour d'autant mieux son évolution pour son propre bien comme pour celui des autres. Il ne saurait en être de même pour le matérialiste qui estime que tout sera liquidé avec son dernier jour et qui peut traiter ses sentiments comme l'argent que l'on met en rentes viagères, c'est-à-dire se décharger de ceux qui l'incommodent pour, en échange, retirer autant

de jouissance et aussi peu de souci que possible. Le matérialiste qui n'agit pas ainsi est en contradiction avec son système philosophique, mais c'est pourtant la première chose que l'on est autorisé à demander à une philosophie que de n'être pas en désaccord avec elle-même.

Prétendre que le libre arbitre n'existe pas revient à dire que l'on ne peut se faire autre que l'on est. Mais le matérialiste ne désespère pourtant pas de changer le caractère d'autrui et il fait pour cela la plus active propagande, afin que le monde devienne meilleur. A ce prix-là, si vous progressez, ce n'est pas votre faute, c'est la faute des autres. Voilà le raisonnement auquel nous mènerait l'idée que le libre arbitre n'existe pas.

La libre pensée matérialiste s'attaque volontiers au clergé, auquel elle reproche ses violences, depuis le simple dogme qu'il impose jusqu'aux bûchers du temps passé. Il y a assurément quelque chose de motivé dans cette guerre ; mais que ferait la libre-pensée, si elle détenait la majorité ? Elle exposerait à la risée publique tous ceux qui ne partageraient pas ses idées et qu'elle traite aujourd'hui déjà d'ignorants et de superstitieux ; et la crainte du ridicule créerait autant d'hypocrites qu'en ont créé jadis les persécutions cléricales. A la place du dogme religieux, elle proclamerait le dogme de la science, laquelle, après tout, n'a pas encore et n'aura jamais dit son dernier mot, et les hypothèses de la science se trouveront aussi souvent et aussi fortement critiquées et contredites que cela fut le cas pour les idées religieuses. Le monde aura-t-il vraiment quelque chose à gagner à cet échange ? Sera-t-on plus heureux ? Les plus savants reconnaîtront qu'ils ne savent pas grand'chose et que la foule n'est pas faite pour comprendre tout. Il en sera donc absolument comme il en est aujourd'hui pour les religions, où les plus érudits estiment que la foule est plus heureuse tant qu'elle ne se creuse pas trop la tête. Voilà ce que serait l'actif d'une religion qui n'aurait pour toute base que cette science tant vantée !

Avec notre Spiritualisme nous savons que chacun vaut le prix de ses efforts et que nous devons lui en tenir compte, en agissant avec charité et avec le respect que nous demandons pour nous-mêmes et que nous devons à la conscience de chacun. Et puis, il nous reste encore ce rayon de soleil qui nous vient d'un monde meilleur ; fût-il même une illusion, nous avons l'espérance et nous en jouissons.

Haeckel, à la fin de son livre, s'exprime en ces termes : « La ferme conviction en « la Vérité de la philosophie moniste qui « perce dans tout mon livre sur les Enig- « mes de l'Univers, du commencement à « la fin, se fonde tout d'abord sur les « progrès merveilleux accomplis par la « science naturelle au cours du XIX^e siè- « cle. Je suis fermement convaincu que le « XX^e siècle nous permettra pour la pre- « mière fois de jouir de ces trésors intel- « lectuels et nous conduira ainsi vers la « religion du vrai, du bien et du beau ! »

Soyons, nous autres, plus modestes ! Nous savons que nous sommes encore bien petits et qu'il nous reste beaucoup d'efforts à faire ; mais c'est de l'énergie de nos efforts que dépend le degré de notre évolution morale et intellectuelle, et pour évoluer, il faut naître, mourir, et re-naître encore !

G. WOLFRUM.

Une intéressante conférence

Cher Monsieur Laurent de Faget et F. E. C.

Je m'empresse de vous envoyer, selon ma promesse, le compte rendu de la conférence faite à Nantes, par M. Antoine, avocat, licencié ès sciences naturelles, de la Sorbonne.

C'est devant une salle nombreuse et choisie qu'il a pris la parole. Mais, cependant, je dois remarquer que cette salle était loin d'être comble ; ce qui prouve — malgré tout — l'indifférence incompréhensible du public, même instruit, pour le plus intéressant des problèmes : la connaissance de nous-mêmes, autrement dit : l'immortalité de l'âme.

Il a montré tout d'abord que, dans la question générale de l'occultisme et du spiritisme, il faut distinguer les faits des théories, les phénomènes des religions que l'on a voulu fonder sur ces phénomènes. Il indique que ces phénomènes comprennent des faits d'ordre mental (télépathie, médiums à incarnation, magnétisme etc.) et des faits d'ordre physique, savoir : mouvements d'objets sans contact ou *télékinésie* (tables tournantes, objets se déplaçant), coups frappés dans la matière, sur les murs, même sur les personnes, matérialisations ou apparitions de phénomènes lumineux, de mains, de fantômes, de têtes, etc.

Il a ensuite déclaré que tous ces faits, qui paraissent merveilleux, ne le sont qu'en apparence.

Mille phénomènes qui se produisent chaque jour sont aussi inexpliqués, mais se produisant quotidiennement, ils perdent pour nous leur caractère de *miracle*. Par exemple, les phénomènes de la reproduction, de la pesanteur. Un individu mort il y a cent ans, revenant subitement à la vie, crierait au miracle en apercevant les trains, les automobiles, en parlant au téléphone et en constatant les prodigieuses applications du télégraphe.

M. Antoine — qui n'est pas encore spirite — aborde ensuite l'étude de la *télékinésie* (mouvement d'objets sans contact).

Il nous déclare que l'existence de ces phénomènes, qui était douteuse jusqu'à présent pour les savants en général, ne l'est plus maintenant.

Il lit une lettre d'un de ses amis, un maître autorisé en la matière, M. Maxwell, avocat, dans laquelle ce dernier lui affirme que le mouvement d'objets sans contact est un phénomène certain.

Les dernières expériences d'Eusapia Paladino à Naples l'ont encore prouvé au mois de décembre dernier.

M. Antoine décrit comment et dans quelles conditions ont lieu les expériences faites avec Eusapia.

Le médium est visité complètement avant et après la séance. Elle se tient assise devant une petite table, le dos tourné au cabinet noir. Celui-ci consiste en deux rideaux venant se rejoindre en glissant sur une tringle et placés devant un des angles de la salle.

Un professeur à gauche, et un à droite du médium, lui tiennent chacun un bras, tandis qu'un de leurs pieds repose sur le pied correspondant du médium. Enfin, un autre professeur est sous la table pour surprendre la moindre fraude.

C'est sous ce contrôle rigoureux qu'ont lieu les phénomènes. La table se soulève complètement du sol : Photographie est prise au magnésium ; le rideau du cabinet se gonfle comme une voile et des formes lumineuses apparaissent : bras, jambes, figures ; les objets placés dans le cabinet noir s'agitent seuls et parfois passent dans l'air, du cabinet noir dans la salle.

Un professeur ayant demandé que sa montre, placée sur la table, soit soulevée verticalement et remontée dans l'espace, l'expérience eut lieu parfaitement. D'où, conclut M. Antoine, la télékinésie (mouvement d'objets sans contact) est aujourd'hui un fait certain, et, de plus, ces mouvements résultent d'une force *intelligente* (expérience de la montre remontée).

Une table, mise en mouvement également sans contact, danse en cadence suivant le rythme d'un morceau de musique.

Quelle est cette force intelligente ?

M. Antoine émet l'hypothèse que le corps humain peut, dans certains cas exceptionnels, émettre un fluide, une force capable d'agir à distance et de produire des effets intelligents. C'est enfin ce que nous appelons le double astral.

A propos de ces phénomènes sans contact, M. Antoine nous apprend qu'actuellement un docteur de Varsovie, le Dr Ochrowicz, a chez lui une jeune fille, M^{lle} Towczyk, qui produit à *volonté*, en *pleine lumière*, le déplacement d'objets sans contact.

Si c'est son double qui agit ainsi, elle le voit plus petit qu'elle et ce double constitue pour elle une seconde personnalité qui se fait nommer ou que le médium appelle la petite *Strassia*.

Pour M^{lle} Towczyk, c'est la petite Strassia qui produit tous les phénomènes.

Un jour, raconte le Dr Ochrowicz, la petite Strassia était assise sur un fauteuil; du moins, c'était le médium qui l'affirmait.

Entre dans la salle le chien du docteur. Il se mit à aboyer en regardant le fauteuil où, d'après le médium, était assise la petite Strassia.

Donc, l'animal aboyait en apercevant une personne qui ne ressemblait pas à M^{lle} Towczyk et qu'il n'avait pas l'habitude de voir.

Comme phénomènes produits par ce médium, il faut citer la lévitation complète dans l'espace d'une petite boussole, et ceci comme toujours en pleine lumière et à volonté.

L'arrêt, également à volonté, des aiguilles d'un cadran spécial construit par le docteur. Pendant toute la durée de ces phénomènes, le médium a les yeux fermés.

Des projections lumineuses nous montrent ensuite la plupart des phénomènes décrits.

Nous voyons aussi la projection des différents moulages du visage d'Eusapia Paladino, obtenus à distance. Ces moulages sont exactement la reproduction de la tête du médium. Il y a donc bien là dédoublement du corps humain.

Lecture nous est donnée aussi d'une lettre écrite récemment par l'illustre savant William Crookes à M. Antoine, dans laquelle il maintient plus que jamais dans leurs plus petits détails les célèbres expé-

riences obtenues avec son médium Florence Cook, aujourd'hui décédé.

Voilà, cher Monsieur et F. E. C., le résumé de cette conférence très intéressante au point de vue scientifique et spirite. Elle nous montre que peu à peu la science officielle constate les phénomènes et commence à s'en occuper.

Vraiment ! il en est temps, et nous ne pouvons que nous en féliciter.

M. Antoine croit maintenant au dédoublement du corps humain, cause des phénomènes constatés (animisme).

Bientôt il admettra, après étude, que beaucoup de phénomènes ne peuvent s'expliquer seulement par ce dédoublement du médium ou des personnes présentes, et sera amené, n'en doutons pas, à reconnaître l'intervention d'esprits de personnes décédées.

Veuillez agréer, cher Monsieur et F. E. C., l'assurance de mes sentiments les plus dévoués et les plus sympathiques.

G. BERNERY.

11 bis, Rue Gutenberg, Nantes.

LA BONTÉ

Je n'aspire pas aux richesses,
Non plus aux troublantes ivresses
Qu'elles offrent à volonté;
Le pouvoir des grands, la puissance
N'a sur mon cœur nulle attirance ;
Je n'aspire qu'à la bonté.

Le plus doux et radieux songe
De la vie, où tout est mensonge,
La plus exquise volupté
Qu'on puisse goûter en ce monde,
La plus pure, la plus profonde,
C'est d'être bon... C'est la bonté !

Elle est l'unique souveraine
Que toute notre race humaine
Chérit sans craindre le courroux,
Qui jamais n'exige ou n'ordonne,
Mais toujours console et pardonne
Sans devoir fléchir les genoux.

L'esprit, le talent, biens suprêmes,
Le génie et la gloire mêmes,
Dons brillants, ne m'ont point tenté ;
Le seul idéal qui m'inspire,
Le seul qu'en mon être j'admire,
C'est la tendre et sainte bonté.

En elle est tout ce qu'on envie
De plus précieux en la vie :
Santé de l'âme et paix du cœur ;
Rien ne vaut ses douces caresses,
Puissance, gloire ni richesses,
Car la bonté, c'est le bonheur...

J. THÉO.

Communications de Gambetta

IV

La Vertu Républicaine

Je suis très à l'aise pour toucher à cette délicate et importante question.

Je n'ai jamais passé, que je sache, pour un de ces farouches sectaires qui veulent être les seuls vertueux, ni pour un de ces hommes à vertu vraiment austère, qui se couvriraient la tête de cendres pour expier des fautes involontaires, des crimes nés seulement dans leur imagination surchauffée par des principes religieux extrêmes.

La vertu aux yeux baissés, la vertu timide et chaste, qui n'est autre que l'innocence, n'est pas celle à laquelle je fais allusion ici. Dieu me garde de la ridiculiser ou de la ternir ! Mais, vraiment ! elle n'a rien à voir, rien à faire dans le programme politique et social dont je poursuis la réalisation progressive.

Il y a, toutefois, une *Vertu Républicaine*, que nos pères ont connue et que nous connaîtrions encore si tout n'était quelque peu mêlé à l'heure présente : le mal et le bien, le meilleur et le pire.

A qui devons-nous attribuer ce désarroi général de la conscience humaine ?

Aux religions, d'abord.

Elles ont tellement singularisé le sens du mot vertu, que beaucoup se demandent aujourd'hui si la vertu résiderait tout entière en des formules balbutiées sous formes de prières, en des genuflexions, des processions, des parades religieuses, des formes puériles et extérieures de dévotion, au lieu de consister en une vie honnête, droite, bonne et dévouée à tous, en des actes sublimes d'abnégation, de sacrifice de soi-même.

La vertu est-elle dans le devoir accompli parmi les hommes, ou dans l'observance des règles, des prescriptions d'un culte en ce qui concerne le côté extérieur de la religion ?

Être vertueux, pour les cultes, c'est se soumettre, surtout, à leurs exigences matérielles : c'est, ici, se confesser et communier régulièrement ; là, prier en commun dans un temple, être assidu aux réunions qui s'y tiennent et écouter dévotement la parole du pasteur ; ailleurs et partout, pratiquer le culte extérieur et matériel bien plus que le culte spirituel, qui reste voilé dans la conscience.

Être vertueux, c'est être seulement *pieux*, aux yeux de beaucoup de croyants sin-

cères mais fanatisés, qui sont loin de connaître la véritable vertu.

Mais la dépravation de la conscience, en ce temps de grandeur moyenne où les magnifiques découvertes de la science n'empêchent pas l'homme de douter de tout — la désorganisation morale dont nous souffrons n'a pas seulement le faux enseignement religieux pour cause ; elle est aussi produite et maintenue dans les âmes par la négation matérialiste et athée, qui sape non seulement les fondements de la religion mais les assises mêmes de la morale la plus pure. Car ne croire à rien, c'est volontiers se laisser entraîner à tout. Si l'homme n'a point d'âme, si son organisme est purement animal, physique, destiné à périr, à quoi bon le dévouement, la vertu, à quoi bon l'abnégation et la sagesse, puisque un peu plus tôt, un peu plus tard, nous devons tous disparaître de la scène du monde pour n'y retourner jamais ?

Croire au dogme ténébreux, inacceptable par la raison, ou ne croire à rien, voilà le double écueil sur lequel vient sombrer, presque partout, la conscience humaine.

Qui la relèvera, la fortifiera et saura hâter sa régénération ?

Qui saura lui montrer le vrai but de l'existence humaine, l'avenir qui lui est réservé de monde en monde et de vie en vie ? Qui saura lui montrer le vrai Dieu, le Dieu de la philosophie et de la raison, le père et non le tourmenteur des hommes, Celui en qui il faut croire parce que, sans lui, l'édifice universel n'aurait point de base, point de clé de voûte, et nos destinées, jouets de l'orage, ne seraient que des feuilles mortes emportées et disséminées par le vent ?...

Qui rendra l'espoir à la faiblesse humaine découragée par la souffrance ? Qui consolera le malheur ?

Qui ?... La vertu des forts, celle qui ne s'avise point de prendre l'auréole des saints pour symbole et ne s'affiche point au pied des autels, mais trempe les âmes pour la lutte, pour l'effort, pour le travail, et les prépare au sacrifice d'elles-mêmes quand l'intérêt général le commande.

Cette vertu fut jadis la vertu chrétienne, à l'époque contemporaine du Christ, quand tout palpitait encore du passage de ce grand révélateur parmi nous, et, plus tard, quand son enseignement brillait encore de son pur éclat. Puis, les siècles d'oppression sont venus pour la conscience humaine, la nuit du moyen-âge a terni la pure doctrine de Jésus, et la vertu chrétienne a fait place à l'inquisition des consciences, à

l'hypocrisie et à l'erreur. La religion est devenue un commerce lucratif, un trône pour les prélats, une force déprimante qui fait souvent dévier la morale et ne produit guère que des vertus atrophiées et chancelantes.

Oui, cette vertu fut jadis virile dans le cœur de ceux qui marchaient à la mort, heureux d'offrir leur vie en holocauste à la beauté de leur foi ! Les premiers chrétiens furent sublimes : puis, les éclipses du progrès, les égarements de la foi ont fait leur œuvre, et la vertu chrétienne a sombré peu à peu dans le culte des idoles et la perversion graduelle des consciences. Mais la vertu républicaine peut la ressusciter ou lui survivre. Les principes républicains peuvent s'appuyer à la pure doctrine de Jésus.

Effacer l'homme devant la loi ; faire que celle-ci soit respectée, obéie ; voir dans tous les Français des frères aux conceptions politiques diverses, mais reliés entre eux par l'amour de la patrie commune ; servir l'idéal républicain par une vie honnête et sans reproches, tel est, tel doit être le programme moral du vertueux républicain.

Il n'a point d'ostracisme, prêche et pratique la tolérance vis-à-vis des autres partis ; mais il ne saurait tolérer l'attaque directe des institutions dont il a la garde, et il se doit de défendre toujours et contre tous la forme gouvernementale et les lois sociales dont il espère le salut de la France et du monde.

La vertu républicaine ne va donc pas sans esprit de décision et sans fermeté dans les principes qu'elle préconise ; elle doit accepter une sorte de discipline nécessaire pour ne pas éparpiller au hasard des temps et des circonstances les initiatives généreuses, les forces vives du progrès.

Singulier républicain que celui qui accepterait des compromissions avec les partis monarchiques ou ultra-révolutionnaires, qui veulent constamment remettre en question la forme même du gouvernement ou détruire même toute forme de gouvernement !

Singulier républicain que celui qui pactise avec ces hommes du passé dont le mot d'ordre est à Rome et qui n'ont de la patrie française qu'une notion si vague et si confuse qu'ils ne lui donnent et ne peuvent lui donner ni leur dévouement, ni leur amour !

La vertu républicaine ne saurait s'accommoder de ces intransigeances dogmatiques qui feraient reculer notre nation de plusieurs siècles si elles pouvaient redevenir la loi des sociétés modernes.

Elle ne saurait s'accommoder de l'inquisition des sacristies, mais elle n'accepte point non plus l'autoritarisme brutal de ces écoles prétentieuses et révoltées qui, sous le vain prétexte de progrès plus rapides et plus sûrs, menacent de tout bouleverser à chaque instant, à chaque occasion, et se montrent par là les ennemies naturelles — quoique inconscientes, je le veux bien — de toute réforme utile et opportune.

J'ai prononcé le mot d'opportunité, généralement si mal compris aujourd'hui.

J'appelle une réforme opportune, non celle qui plaît à tel ou tel homme du pouvoir ou du Parlement, mais celle que le progrès des temps a rendue applicable, immédiatement applicable.

Par « opportunisme » il ne faut donc pas entendre *piétinement sur place*, comme on l'a dit injustement en ce qui concernait mon mode d'action politique, mais patiente et virile résolution de planter le drapeau républicain toujours plus loin, toujours plus haut, de place en place disputée, de position conquise en position conquise, sans bouillonnement de colère mais aussi sans recul.

Ceci dit, continuons notre démonstration.

Les grèves sont un droit acquis par l'ouvrier qui réclame inutilement de ses patrons égoïstes un salaire plus justement rémunérateur de ses travaux quotidiens parfois excessifs.

Mais répétées sur de nombreux points du territoire à la fois, sans règle et sans mesure, avec menace de grève générale à la moindre alerte ; prises dans un sens de combat permanent contre les institutions établies, elles deviennent un instrument dangereux, une arme perfide aux mains de certains propagandistes du progrès total immédiatement réalisé — chimère dont il ne faut pas se laisser leurrer car elle ne peut aboutir qu'à des dangers nationaux pouvant conduire à des catastrophes nationales.

Les grèves de fonctionnaires, en particulier, ne sauraient être tolérées d'un gouvernement qui se respecte et respecte la nation dans la loi qui la représente — surtout lorsqu'elles embrassent toute l'étendue de la France et peuvent compromettre les intérêts vitaux du pays.

Mais la vertu républicaine — ou, tout au moins, le souci de la justice — veut que les salariés de l'État ne soient pas des prisonniers du règlement au point de perdre toute personnalité, toute initiative indivi-

duelle, toute liberté collective. Il faut leur accorder, dans la mesure du possible, le droit de penser librement, même en public, toutes les fois qu'ils ne se mettent pas en rébellion, en révolte ouverte contre le gouvernement qui les paie et, surtout, contre la patrie, qui a le droit de compter sur leur soumission, sur leur respect, sinon sur leur filial amour.

Aimer l'humanité, toute l'humanité, n'a jamais été une raison de moins aimer et, surtout, de détester la patrie ; servir tous les hommes par la pensée écrite ou parlée, faire peu à peu converger tous les esprits avisés, toutes les âmes sincères — sans distinction de nationalité — vers l'idéal de justice et d'amour qui fut celui de la Révolution Française, c'est évidemment répondre aux aspirations généreuses de nos pères de 1789. Mais, pour réaliser le bonheur humain, il n'est nul besoin de faire abandon de sa patrie ; il faut considérer que le peuple de France a droit à notre fraternel amour au même titre — sinon plus — que les autres peuples. Enfin, la réalisation du progrès collectif, universel, se prépare dans le labeur national ; il faut tenir compte, d'ailleurs, que l'humanité n'est que la patrie agrandie et ne saurait être mise en opposition avec elle.

Ces vérités, qui paraissent élémentaires à force d'être simples, ne sauraient entrer dans l'esprit, dans le cœur de ces hommes qui souffrent de voir la patrie affermie et considérée, parce qu'il leur semble que toute considération, toute estime qui s'attache à la patrie, lèse les droits de l'humanité et nuit à la cause générale des peuples.

Mais qu'il sachent donc attendre que la Terre puisse devenir la patrie commune des hommes, quand ceux-ci seront dignes de fonder la grande République Universelle ! Jusque-là, que de chemin à faire ! que de réformes dans les mœurs, dans le cœur, dans l'intelligence des partisans eux-mêmes d'une seule patrie dans l'Univers !

En attendant, nous leur dirons sans crainte de nous tromper :

Il faut un propulseur au progrès ; il faut une soupape à la Révolution.

Qui sera ce propulseur, sinon la France républicaine, qui tient compte de l'intérêt, des droits du moindre travailleur, du plus modeste artisan, autant que de l'intérêt, des droits des plus hautes classes sociales ? Qui sera ce propulseur, sinon la France des Voltaire et des Victor Hugo, la France de 1789, dont le programme

émancipateur des sociétés s'est infiltré peu à peu chez toutes les nations de l'Europe.

Qui fournira cette soupape de sûreté contre l'explosion des idées et, surtout, des actes anarchistes, sinon ce même pays de raison et de liberté, où le bon sens ne perd jamais ses droits, où le triomphe de la révolution elle-même doit procéder de la plus haute, de la plus parfaite justice sociale ?

Ne calomniez donc pas la patrie, hommes à courte vue, qui vivez par elle et ne pouvez espérer que par elle les réformes généreuses et pratiques dont vous voulez, à bon droit, doter le monde !

Les patries doivent s'entendre, s'entraider, s'unir de plus en plus dans une étroite solidarité fraternelle, se souder moralement l'une à l'autre — et ce n'est que par suite d'un échange suivi, continu entre elles d'idées, de sentiments de plus en plus nobles et généreux, que les plus grands progrès se réalisant un jour, finiront par permettre la fusion complète des nations et l'avènement de cette République Universelle dont nous parlions tout à l'heure et qui n'offre encore à l'œil du penseur qu'un embryon d'espoir, une vague perspective consolante, mais qui se transformera vite en réalité bienfaisante et durable quand les hommes, plus vertueux et meilleurs, seront vraiment dignes de la République.

Jusque-là, sachons attendre, non pas dans un recueillement oisif qui serait la négation du devoir, mais dans un labeur actif et vivant, que l'ère des révolutions violentes soit enfin close et que le véritable progrès — *évolution continue* — se réalise et porte tous ses fruits sous l'ardente poussée des inspirations républicaines.

Coupons l'r au mot : *révolution*, je l'ai dit bien souvent dans ma carrière politique, au cours de ma dernière existence terrestre ; et maintenant que je communie plus directement avec la souveraine puissance de qui tout émane, je maintiens que l'évolution progressive est la marche rationnelle de l'individu comme de la société, celle que le sang ne souille jamais et qui n'a pas besoin de demander à la réaction délirante et soupçonneuse la soupape de sûreté dont la nécessité n'est pas à démontrer.

Évolution continue et sage, marche en avant sans heurt, sans une goutte de sang versé, mais réfléchi, énergique et constante, telle est la formule qui s'adapte le mieux à cette vertu républicaine que nous considérons à bon droit comme l'idéal même de notre démocratie française, à cette vertu républicaine qui sera le cou-

ronnement moral glorieux de nos généreux efforts, de notre propagande active, de nos travaux patients et ininterrompus en faveur du progrès des hommes, du bonheur de toute l'humanité !

Silence donc aux rêveurs utopistes intransigeants et surtout aux satrapes sanguinaires qui voudraient faire table rase de nos institutions imparfaites encore mais en voie de progression continue, pour y substituer soudainement un soi-disant âge d'or qui — si on les mettait en demeure de le réaliser — serait peut-être l'âge de fer le plus rude, le plus douloureux que l'homme puisse connaître !

Arrière aux rhéteurs impuissants, à la parole dorée et vide, dont l'éloquence faite de périodes aussi retentissantes que vaines, ne salue le progrès que dans les coups de force du pouvoir ou les extrêmes audaces révolutionnaires !

Arrière aux meneurs du peuple, qui disent comprendre l'âme du peuple, mais le flattent toujours, ne le raisonnent jamais, et, dans un intérêt politique étroit et personnel, se gardent de l'éclairer sur ses erreurs passées, sur ses fautes indéniables, de peur de le rendre enfin capable d'instaurer, sur les ruines de l'égoïsme et de l'orgueil humains, une ère sociale régulatrice des intérêts et des droits de chacun et de tous, un avenir fécond d'ordre et de liberté !

MÉDIUM : A. L. DE F.

Discipline de la Pensée

Arriver à la connaissance, avoir, par l'expérience scientifique, la preuve de la survie, ne suffit pas ; ce qui importe surtout, c'est le progrès de l'être et son rapprochement de Dieu. Les lignes suivantes, expression d'une haute conception religieuse, sont bien propres à favoriser cette ascension de l'âme vers ses destinées.

*
**

Penser avec élévation, penser d'une manière pure et saine ne s'acquiert pas tout seul ; c'est un sillon qu'il faut creuser ; c'est une habitude qu'il faut entretenir et fortifier. Grâce à cette discipline, notre horizon mental s'illuminera tout entier de beauté, de santé, d'harmonie. On peut éprouver tout d'abord quelque difficulté à penser toujours avec élévation et pureté, il peut même sembler qu'on répète machinale-

ment certains mots, mais la persévérance nous y fera trouver tôt ou tard de la facilité, puis du plaisir, enfin une joie parfaite.

Le monde réel, pour l'âme, c'est celui qu'elle a construit elle-même avec ses pensées, ses sentiments et ses imaginations. Si nous le voulons, nous pouvons tourner le dos au monde inférieur des sens, et nous élever jusqu'au monde supérieur de l'Esprit et de la Réalité, pour y faire notre demeure. Si nous tenons notre esprit ouvert aux effluves d'en haut, le soleil spirituel nous inondera irrésistiblement de sa lumière... Toutes les fois que notre pensée n'est pas absorbée par nos devoirs domestiques ou professionnels, nous devrions la faire planer dans cette divine atmosphère. Il y a chaque jour des moments de répit ; il y a, la nuit, des heures où nous ne dormons pas ; c'est alors que nous pourrions nous exercer à une méditation si agréable et si salutaire. S'il est quelqu'un qui n'ait jamais encore fait d'efforts systématiques pour élever ses pensées, pour en devenir le maître, et qui consente à faire sérieusement, pendant un seul mois, l'essai de cette méthode, le résultat le surprendra et le charmera tellement, qu'à aucun prix il ne voudra retourner à son ancienne façon de penser, sans ordre, sans but et sans profondeur. Dans ces moments heureux, le monde extérieur avec son tourbillon de petits événements journaliers disparaît à nos yeux ; nous entrons dans le sanctuaire intérieur et silencieux de l'âme pour aspirer plus haut, pour communier avec l'infini. Les flots tumultueux de nos sensations sont apaisés : dans ce calme parfait, notre sensibilité spirituelle devient assez aiguë pour que nous puissions percevoir distinctement la petite voix tranquille de l'Esprit divin. Notre moi individuel s'aperçoit graduellement qu'il est en présence de cette Ame divine dont il procède et dont l'amour paternel, puissant et salutaire, nous enserme de toutes parts ; nous sentons couler en notre âme la vie, l'amour, la vertu, la santé, le bonheur, car elle est en contact avec l'Ame suprême, qui est la source inépuisable de tous ces biens.

HENRY WOOD.

JÉSUS-CHRIST

et les

DOGMES ROMAINS

ÉTUDE

Lors de sa dernière vie terrestre, Jésus-Christ, notre frère supérieur vénéré, la victime volontaire et résignée de l'ignorance et de la cruauté des hommes de son temps, avait pris la tâche sainte et sacrée de sauver ses frères, ou plutôt, de les délivrer de leurs ennemis personnels, et en général : personnels en ce qui concerne les fâcheux penchants auxquels les humains sont malheureusement enclins ; en général, parce que les hommes de mauvaise foi entre eux, et par leurs mauvaises actions réciproques, généraient simultanément des forcés dans l'esprit du mal, qui produisait peu à peu une atmosphère morale corrompue, dont les effets devenaient de plus en plus funestes à leurs propres auteurs.

Cette haute conception de Jésus ne fut pas du goût des chefs de la religion d'Israël, et, disons-le, des gouvernants romains. Les Juifs, opprimés par les impôts de Rome et par diverses vexations, n'attendaient de Jésus qu'un libérateur matériel qui les délivre du joug qui pesait si lourdement sur leur intérêt moral et matériel. Or, lorsque les princes des prêtres, et toute la lignée hiérarchique, s'aperçurent que Jésus n'était pour eux qu'un réformateur moral, et que sa haute et pure philosophie, faisait du progrès chez les simples et les humbles, de plus, qu'il devenait gênant pour leur trafic honteux, couvert adroitement par un grand voile de sévérité hypocrite, ils jugèrent le moment opportun pour le taxer d'imposteur, et le déférer devant un tribunal judaïco-romain. De son côté, le gouverneur Pilate, mis au courant du succès que Jésus remportait dans ses tournées quotidiennes, et, il faut bien le dire, stimulé par les maîtres du Temple, crut voir dans ce grand Instructeur, un révolutionnaire, dont l'allure pacifique pouvait bien dissimuler de sinistres desseins, contre le pouvoir et l'influence romaine.

Harcelé par les maîtres du Judaïsme, Pilate devança sans doute, l'arrestation de Jésus favorisée d'ailleurs par le traître Judas !

Nous nous dispenserons de passer en revue, les poignantes péripéties par lesquelles Jésus dut passer, avant d'expirer sur la croix d'infamie sur le mont Golgotha !... Mais il est nécessaire de retracer un peu

les précieux enseignements du Maître. Sous de grandes et puissantes formes paraboliques, Jésus enseignait à ses apôtres et aux foules, la conduite que les hommes doivent avoir entre eux : Le respect pour tous, le pardon des offenses, la charité que l'on doit à ses semblables : « Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui appartient à César ! » Parole que l'on peut traduire ainsi : Aimez avant tout votre Père Céleste, dont vous êtes les créatures, et obéissez aux lois éphémères des hommes, parce que, sur terre, il faut une organisation sociale régie par des gouvernants de passage.

Au point de vue spirituel, Jésus démontrait la fragilité des choses humaines, et l'inanité des biens matériels en disant : « Il serait plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le Paradis. » Et cela, par la seule raison, qu'un homme trop gorgé de fortune, est trop enclin à obéir aux funestes passions de la terre, et que partant, l'esprit devenant trop impur ne peut habiter les divines régions célestes.

En ce qui concerne la réincarnation, nous voyons que le Maître la peignait sous un voile très clair : « Nul ne peut pénétrer dans la maison de mon Père, s'il ne renaît plusieurs fois ! » Que dire de plus ?

De même que pour démontrer que notre planète Terre, seule ne roule pas dans l'espace infini, Jésus dit : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. » Ce que l'on peut traduire par : Il y a des millions de mondes, où les esprits ayant terminé leur évolution dans les mondes inférieurs, vont habiter avec leurs frères qui jouissent de la félicité de la tâche accomplie, n'ayant pour occupation, que celle d'aider leurs frères inférieurs par des conseils bienfaisants pour hâter leur perfection.

Nous ne jugeons pas utile de pousser plus loin la recherche des enseignements de Jésus. Examinons, à la faible lumière des siècles disparus, ce que sont devenus ces conseils et ces enseignements.

Des renseignements historiques montrent qu'au cours des deux premiers siècles de l'ère chrétienne, les premiers chefs ou papes successeurs de Pierre l'apôtre, ont suivi tant bien que mal, les préceptes de Jésus. Mais, peu à peu, on voit se ternir les enseignements élevés de la philosophie du Maître.

L'entrée en scène du pouvoir temporel par des papes assoiffés d'or et d'ambition a singulièrement contribué à la perte de la Foi. Jésus prêchait la modestie, la simplicité, Rome a remplacé ces vertus par

l'orgueil et la domination sur les hommes. Jésus enseignait la pauvreté, la charité et la tolérance : les papes romains se couvraient de vêtements somptueux, de bijoux, remplissaient des caisses d'or, et habitaient des palais gardés par une armée. La charité méconnue a fait de Rome, une despote ; la tolérance méconnue a chassé les fidèles du Temple et de la foi. Le Christ enseignait la réincarnation des âmes, mais, dans un concile trop fameux, où un des plus fervents, le Père Origène, se trouvait presque seul de son opinion, il fut décrété que l'âme humaine n'est de passage sur terre qu'une seule fois, et que, selon ses mérites, elle va en paradis, en purgatoire, ou en enfer, vouée aux flammes éternelles !

Comme on le voit, de tous temps, le clergé romain, ayant jugé Dieu à la façon des hommes, a commis les plus grandes et funestes erreurs à travers notre pauvre évolution.

Si nous jetons un rapide coup d'œil sur les cruautés commises à cause de mauvais dogmes, nous citerons le massacre des Albigeois, où un trop fameux légat du pape, dit : « Tuez tout ! le Seigneur reconnaîtra les siens ! »

Nous voyons aussi que sous la trop célèbre sainte inquisition, sous une simple hypothèse d'hérésie ou d'hostilité contre les dogmes, les hérétiques ou taxés comme tels, étaient condamnés aux pires supplices, y compris le bûcher. Pour ne parler que des grands événements de l'Eglise romaine, nous ne citerons plus que le massacre de la Saint-Barthélemy, où des milliers de malheureux protestants furent fusillés sans merci. Le crime de ces audacieux était de vouloir que le Christianisme revînt à son point de départ, tel que l'avait conçu Jésus. Ici encore, c'est pour défendre les dogmes que les princes de l'Eglise romaine, descendaient aux plans les plus noirs, pour assouvir une colère de haine contre tous ceux qui ne disaient pas et ne pensaient pas comme eux. Nous voyons aussi Jeanne d'Arc, ce puissant médium d'alors, qui après avoir libéré la France de ses ennemis, après avoir rendu fort un roi qui manquait d'énergie chevaleresque, eut pour récompense de l'Eglise, d'être taxée de sorcière, ou possédée de Satan ! Son couronnement fut le bûcher !

Avec la maxime : Hors de l'Eglise point de salut ! » l'Eglise romaine a perdu en partie, son salut terrestre.

Ah ! Rome ! tu as été grande et héroïque pendant les premiers siècles, pour dé-

fendre la foi et les enseignements de Jésus-Christ, mais, peu à peu, tu es tombée bien bas, pour défendre ce que tu as voulu donner comme des vérités divines, et qui ne sont que des aberrations de ton esprit. Ton ambition et ton sot orgueil ont voulu faire de tes dogmes la pierre angulaire où devaient s'asseoir les siècles de la postérité !

Rome ! réforme-toi si tu ne veux sombrer avec tes dogmes !

A. MAZIN.

Jeanne d'Arc médium

Par Léon Denis (1)

Bien qu'un peu tardivement, nous voudrions ajouter notre hommage admiratif à tous ceux qu'ont recueillis déjà l'œuvre et l'auteur...

C'est là, vraiment une œuvre de haute et sereine pensée.

Et qui, mieux que l'inlassable et grand apôtre de notre sublime doctrine, pouvait être à même de traiter un tel sujet ? sujet éminemment propre à exalter les nobles sentiments, même chez les sceptiques endurcis.

La merveilleuse épopée de Jeanne, épopée unique dans l'histoire et que tous les peuples admirent, ne peut raisonnablement s'expliquer que par le don de médium-nité qu'elle possédait au plus haut degré. — Par des arguments d'une irréfutable logique, l'auteur ne laisse subsister aucun doute sur ce point.

Prenant l'héroïne encore enfant, il nous la fait suivre pas à pas dans toutes les étapes de ses triomphes et de son calvaire. Des tableaux tour à tour gracieux, terribles ou poignants ravissent, émeuvent, étreignent le lecteur.

Mais on sait que l'enchantement du style n'exclut pas chez l'auteur une profonde érudition ; plus et mieux encore que ses précédents ouvrages, sa *Jeanne d'Arc médium* en fournit une preuve nouvelle... Quels innombrables documents ont dû être exhumés, fouillés, compulsés pour réunir ce faisceau de preuves et imposer silence aux détracteurs ! Aussi peut-on affirmer hardiment que notre noble héroïne a, désormais, en ce livre même, un monument indestructible à sa gloire impérissable.

(1) Un fort volume de 450 pages. Librairie des Sciences Psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris. Prix : 2 fr. 50.

ble; monument conforme, non plus aux légendes, mais indéniablement à la réalité historique.

En des temps normaux ce livre serait assurément déjà dans toutes les bibliothèques populaires. C'est par de tels enseignements, où elle puiserait, *en dehors de tous dogmes et de tous sectarismes*, les plus hautes leçons de vrai patriotisme et de spiritualisme, que la jeune génération, hélas! bien désemparée, apprendrait à aimer sa patrie, à glorifier ses héros, à connaître ses droits, ses devoirs et ses radieuses destinées.

J. THÉO.

ECHOS ET NOUVELLES

Faits de dédoublement

Cher Monsieur de Faget,

En parcourant le livre de Camille Flammarion : *L'Inconnu*, j'ai vu que des faits de télépathie, de dédoublement, se sont produits à peu près dans tous les pays du monde.

En voici deux qui me sont personnels et que je vous autorise à publier dans le *Progrès Spirite* si vous le jugez à propos :

Un soir vers 9 heures (j'avais alors 9 ou 10 ans), on m'envoya faire une course à environ 300 mètres de chez nous. Je longeais un terrain vide entre deux maisons et une rivière qui passait derrière, quand je vis venir à moi une chèvre blanche sans cornes. Elle me frôla en passant. Je n'eus pas la hardiesse de la toucher, mais aucune peur non plus.

J'étais absolument certain que personne, dans la commune, n'avait de chèvre semblable, sauf nous. De retour à la maison, je fis part du fait à ma mère qui alla aussitôt visiter l'écurie, où toutes ses chèvres étaient à leur place accoutumée.

Le second fait se passe de longues années après, rue de Vaugirard, 257, à Paris.

Un matin, en rentrant de mon travail à 8 heures 1/2, je m'arrête un instant chez la concierge pour payer une petite dette. Buvetière, elle m'offre une consommation, que j'accepte.

En buvant mon verre, je me penche machinalement vers la porte et je vois venir, de la longue cour de l'immeuble, ma compagne portant un panier au bras comme si elle allait faire ses provisions. Je pense naturellement l'arrêter au passage et je me penche une deuxième fois dans ce

but, la croyant arrivée tout près de la porte de la concierge. Je ne vois plus rien. Il était cependant impossible qu'elle fût sortie par la porte-cochère, distante d'au moins 30 mètres; plus impossible encore qu'elle eût passé devant la loge de la concierge sans me voir et sans être vue.

Sans perdre un instant, je monte l'escalier, je tire mes clefs de ma poche pour ouvrir la porte de mon appartement. Mais cette porte n'est nullement fermée; j'entre et trouve ma femme en train de laver une chemise sur la table.

En lui racontant le fait, je lui dis alors que beaucoup de spirites ne voudraient pas accepter un dédoublement pendant l'activité du corps physique.

Cependant, comment expliquer autrement ce phénomène de vision aussitôt disparue? Ne trouvez-vous pas qu'il y a encore beaucoup à connaître et que la science psychique, en particulier, est bien loin encore d'avoir dit son dernier mot?

Votre abonné,

SCHILLIGER.

(Chemin des Carrières, 2, Paris-Villette.)

Une auberge envahie par les esprits

Dans un petit village du pays de Galles, une maison perdue dans la profondeur d'une pinède est envahie depuis quelques jours par les esprits, esprits de très méchante humeur et extraordinairement vifs, car à peine quelqu'un ose-t-il passer le seuil qu'ils lui lancent au visage tout ce qui tombe sous leurs mains.

Ces phénomènes mystérieux ont terrifié les pacifiques paysans de l'endroit.

En vérité, la maison n'est pas une maison : c'est une auberge qui, jusqu'il y a deux semaines, était fréquentée par des charretiers et des agriculteurs. Maintenant, même ses plus vieilles pratiques n'osent plus l'approcher, et quand elles doivent passer, ne serait-ce qu'à un demi-mille de distance, elles font le signe de la croix.

Un jour, la patronne actuelle, certaine dame Meredith, s'étant levée à l'aube, descendit à la cuisine pour mettre en place la vaisselle. Une à une, les assiettes lui échappèrent des mains et se mirent à se briser sur sa tête.

En même temps, de tous les coins de la cuisine, des cailloux venus elle ne savait d'où la frappaient. La malheureuse s'enfuit, hurlant à perdre le souffle, et les passants, accourus à ses cris, crurent qu'elle avait été la victime d'une hallucination.

Mais les phénomènes se sont répétés au moins dix fois en présence du curé du village et de la police.

Cette dernière a fait hier entourer la maison et l'a fouillée dans tous ses recoins, sans rien découvrir. Cela a persuadé plus fortement encore les habitants du village qu'il s'agit véritablement d'esprits.

(*Petit Var*, du 6 janvier 1910.)

Fait psychique extraordinaire

UNE PREUVE DE RÉINCARNATION

Le fait que nous allons relater n'est venu à notre connaissance que le 26 janvier dernier. Il nous a été raconté par M. P. Courtain, machiniste pensionné du chemin de fer de l'Etat.

La famille de M. Courtain ne connaissait absolument pas le spiritisme, à l'époque où se sont passés les faits en question, et ce n'est que par la suite et en conséquence du fait que nous rapportons qu'elle fut amenée à nos croyances.

Cette famille, des plus estimables, habitait Pont-à-Celles et comptait au nombre de ses enfants une jeune personne de 7 ans et une petite fille nommée Blanche, âgée à cette époque de 5 ans. Cette dernière, assez délicate, disait de temps à autre à ses parents qu'elle voyait des esprits ; elle fit entre autres la description de ses grands-pères maternel et paternel, décédés plus de quinze ans avant la naissance de leur petite fille. Les parents, attribuant ces visions à un état maladif de Blanche, la conduisirent un jour chez le Dr Roels, à Gouy-lez-Piéton et celui-ci après questions et examen ordonna une potion quelconque. La visite et la potion avaient coûté 7 fr. 50.

Le lendemain, ayant besoin de fourrage vert pour leurs bestiaux, les époux Courtain se rendirent dans leur pré ; la petite Blanche menant la brouette courait en avant de ses parents. Arrivée à une distance assez grande de son père et de sa mère, l'enfant s'arrêta pour attendre qu'ils l'eussent rejointe. Lorsque ce fut chose faite, elle leur dit, d'un ton résolu : « Je ne prendrai pas la bouteille que le docteur m'a ordonnée. »

— Et pourquoi cela, lui dit son père ? Tu veux donc que nous ayons jeté 7 fr. 50. Il faut prendre cette ordonnance. — Je ne la prendrai pas, répondit Blanche. Il y a près de moi un homme qui dit qu'il me guérira bien sans cela ! Au reste, je sais bien ce qu'il me faut faire. J'ai été pharmacien aussi. — Tu as été pharmacien ! Et les parents se regardaient ébahis, se de-

mandant si Blanche était devenue folle. — Oui, j'ai été pharmacien à Bruxelles, dans la rue (1) n°... Si vous ne me croyez pas, allez-y voir. C'est encore un pharmacien qui demeure là et la porte de son officine est toute blanche,

Les parents ne savaient plus que dire ni que faire et pendant quelque temps on ne parla plus de la chose ; mais un jour la fille aînée devant se rendre dans la capitale, on proposa à Blanche d'accompagner sa sœur. — Oui, dit-elle, j'irai et je conduirai ma sœur où je vous ai dit. — Mais tu ne connais pas Bruxelles. — Ça ne fait rien, quand j'y serai, c'est moi qui conduirai ma sœur. Le voyage se fit comme c'était convenu, mais arrivées à la gare, l'aînée dit à Blanche : Maintenant, conduis-moi. — Oui, viens, c'est par ici. — Et après avoir marché quelque temps : « Voilà la rue ; regarde, voilà la maison. Tu vois, c'est un pharmacien. »

L'aînée, stupéfaite, constata que tout était bien comme Blanche l'avait dit : rue, maison, numéro, couleur de la porte, il n'y avait aucun détail qui ne fût exact.

Depuis lors les parents connurent le spiritisme et la médiumnité de Blanche alla se développant. Elle fut médium à effets physiques, à incarnations, voyante et auditive jusqu'à sa mort arrivée à la suite d'un accident et après des souffrances qui durèrent deux ans et demi. Ajoutons qu'elle avait elle-même prédit la durée des souffrances auxquelles elle succomba.

Dans un prochain article nous ferons connaître à nos lecteurs les détails de deux ou trois séances où Blanche donna des preuves évidentes de ses aptitudes médianimiques et particulièrement celle à laquelle assista M. le Chevalier Le Clément de Saint-Marcq. O. HENRION.

(*Le Messager de Liège*)

Caisse de Propagande

Nous avons reçu de :

Un frère en croyance de	
Tours	20 francs
M ^{me} Charlotte, Lyon.	5 —
M ^{me} H. V. Toulon.	2 —

Crèche Spirite

M ^{me} Péron, Sèvres.	5 francs
--	----------

1. Le nom et le numéro de la rue sont sortis de notre mémoire, le fait étant vieux de vingt ans.

COURTAIN PIERRE, machiniste pensionné.

Le Progrès spirite. Organe de la Fédération spirite universelle

Fédération spirite universelle. Auteur du texte. Le Progrès spirite.
Organe de la Fédération spirite universelle. 06/ 1910.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste

Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

Le journal paraît le 20 de chaque mois.

L'Énigmatique sourire de la Destinée

Spirites, mes frères, le connaissez-vous ce sourire problématique de la Destinée qui, cachée dans l'ombre de notre vie, non seulement nous actionne, nous pousse au travail, nous incite à l'accomplissement du devoir, mais encore nous surveille, estime notre valeur morale, mesure nos forces et nous juge, semblant prendre quelque plaisir à nous suivre dans le dédale de nos aspirations, de nos désirs, de nos espérances et de nos rêves?...

Oui, la Destinée se présente parfois, aux regards des *Voyants*, sous la forme d'un Esprit humain, généralement plus grand que nature et qu'il serait peut-être difficile de définir, mais qui tient le milieu entre l'homme et l'ange. C'est du moins ainsi que je l'ai vue quelquefois, qu'elle est apparue à mes côtés, jouant un rôle prépondérant dans ma vie.

Sur ses lèvres errait l'énigmatique sourire!...

..

Pourquoi ce signe de bienveillance ou d'ironie, de malice ou de bonté, ce mystérieux sourire qui ne ressemble à aucun autre sourire humain et qui nous trouble parfois si étrangement? Voudrait-il dire que la destinée, narquoise, se soucie peu de nos douleurs?

Ne veut-il pas dire, au contraire, qu'elle veille maternellement sur nous, qu'elle nous suit des yeux sur le chemin de la vie, et que, si elle ne se mêle pas directement à nos actes moraux, aux délibérations de notre conscience, aux décisions de notre esprit, elle a néanmoins sur notre être moral une influence incontestable, par suite

des circonstances qu'elle fait naître autour de nous et qui pèsent d'un si grand poids sur toute la conduite de notre vie?

Ce sourire ne nous indique-t-il pas que nos efforts sont vus et appréciés des Esprits; qu'il y a autour de nous des puissances mystérieuses qui nous observent, des bontés qui s'exercent, des volontés qui agissent sur nos âmes?

Ce même sourire n'engage-t-il pas ceux qui souffrent à mettre leur espoir en la justice divine et à se résigner en pensant que nos maux sont toujours proportionnés à nos imperfections ou à nos fautes et qu'ils ne dépasseront jamais la mesure nécessaire?

Je crois que le sourire de la Destinée, si impressionnant dans son mystère, implique tout cela, signifie tout cela; et, s'il paraît énigmatique à nos regards humains, c'est tout simplement que nous ne savons pas comprendre encore la révélation supérieure qui s'en dégage.

Je voudrais appuyer sur cette pensée qu'on nous voit de l'autre côté du tombeau; que des légions d'êtres, à tous les degrés de l'échelle spirite, nous observent et nous jugent, selon leur avancement respectif, le plus ou moins de clairvoyance résultant de leur état d'âme... et que, si les Esprits inférieurs sont heureux de nos défaillances et de nos fautes, ils sont nombreux et forts les Esprits du bien, ceux que la Providence a suscités pour nous soutenir dans nos épreuves, nous exhorter au courage, à la résignation et à l'espoir.

Rien de nos actes, rien de nos pensées n'échappe à ces hautes entités spirituelles qui nous dirigent et nous protègent: nous en avons la preuve dans ces intuitions bénies qui, au milieu des difficultés sans nombre, des labeurs et des chagrins d'ici-

bas, nous montrent si souvent le chemin à suivre, le but à atteindre, et savent nous indiquer la somme d'efforts à réaliser pour achever l'œuvre de notre perfectionnement intellectuel et moral.

La Destinée, quand nous voyons parfois apparaître son image à nos regards de médium, n'est elle-même, alors, que la forme visible de l'Etre infini dont nous dépendons tous et qui règne sur les espaces où gravitent les mondes comme sur le domaine moral ou les âmes évoluent.

*
**

Puisque nous sommes vus, enseignés et même dirigés jusqu'à un certain point par les Puissances invisibles ; puisque notre libre arbitre, quoique très réel, est limité par les événements, qui ne dépendent point de nous et changent parfois l'orientation de notre vie matérielle et même un peu celle de notre âme et de notre conscience ; puisque rien n'échappe et ne peut échapper, de nos pensées, de nos actes et de leurs conséquences matérielles et morales, aux amis invisibles qui veillent sur nous, pourquoi nous tourmenter à tout propos, pourquoi méditer avec tant de tristesse sur l'énigme de la vie ? Pourquoi tant craindre l'avenir ?

La vie ne sera pour nous que ce que nous l'aurons faite, c'est-à-dire qu'elle ne nous donnera que ce que nous aurons mérité ; et ce que nous méritons étant fixé d'avance, le regard divin sondant le fond même de nos consciences et appréciant ce qui nous convient, rien ne sert de nous affliger outre mesure des maux qui nous surviennent et que nous ne pouvons éviter puisque nous les avons rendus nécessaires par notre conduite antérieure ; rien ne sert de vouloir détourner de nos lèvres la coupe amère à laquelle nous devons nous abreuver.

*
**

Pouvons-nous interroger cette image de la Destinée, qui veille à nos côtés et semble parfois nous narguer d'un indéfinissable sourire ?

Nous le pouvons, mais nous avons le devoir d'être très prudents dans ces interrogations de l'Invisible, dans ces évocations qui ont pour but, avoué ou non, de nous dévoiler l'avenir. Comme ces investigations particulières visent des intérêts personnels qui nous tiennent toujours au cœur, nous sommes exposés à prendre nos désirs, nos propres pensées pour la réponse des Esprits que nous interrogeons, et, par

conséquent, à nous leurrer le plus souvent, à nous préparer par là de cruels désenchantements.

On remarquera que, si nous demandons aux intelligences d'outre-tombe ce qui a trait à notre avenir matériel, à notre position sociale, à nos rêves de bien-être, même après la lutte exercée et le devoir accompli, les réponses des Esprits sont généralement évasives sur ce point. « Marchez, et on vous aidera », nous disent-ils. « Ayez confiance en Dieu et en nous ! »

Or, cette confiance, nous l'avons pleine et entière, mais nous aimerions tant savoir ce que nous réserve la vie, pour nous et pour nos enfants ; s'il nous sera permis, après l'étape épuisante et nécessaire, de goûter quelques jours de repos avant d'entrer dans ces sphères de l'Au-delà où nous serons momentanément séparés — matériellement du moins — de ceux pour qui nous avons tant d'amour et que nous entourons, ici-bas, de la plus tendre sollicitude !

Mais les Esprits restent presque toujours muets sur des questions de ce genre.

N'est-ce pas une preuve manifeste que les hôtes du monde invisible ne descendent pas auprès de nous pour accomplir, à notre place, notre tâche personnelle, et même pour nous diriger pratiquement dans cette tâche matérielle ?

Ils sont là, en effet, pour veiller moralement sur nous, nous soutenir quand notre âme faiblit, ranimer notre foi en l'arbitre suprême de nos destinées ; en un mot, remplir une mission éminemment morale, et non point pour se substituer à nous, par la pensée et par l'action, dans ce que nous devons entreprendre pour organiser et assurer notre vie matérielle.

Ce n'est point qu'ils ne s'intéressent à celle-ci, qui influe continuellement sur l'autre, sur la vie de l'âme ; mais nous devons avoir le mérite de choisir nous-mêmes la route que nous devons prendre pour éviter le mal et pratiquer le bien ; c'est à nous qu'il appartient de fixer, par l'étude, le travail et la persévérance, les conditions mêmes de notre vie : sans cela, à quoi servirait notre étape terrestre et pourquoi viendrions-nous l'accomplir ?

Soyons d'ailleurs certains du concours, parfois voilé mais toujours efficace, de nos amis de l'Au-delà, chaque fois que nous les évoquons, non pour en obtenir des renseignements qu'ils n'ont pas la mission de donner, mais pour leur demander aide et assistance. Quand nous avons pris la ferme résolution de bien agir, de nous diriger constamment dans la voie du bien, l'assis-

tance des bons Esprits nous est toujours accordée, et elle s'exerce alors même sur nos entreprises matérielles. Mais c'est le plus souvent à notre insu et sans entraver notre libre arbitre.

..

Si nous nous écartons de la voie du bien, ne fût-ce qu'un instant, soyons sûrs que nous verrons de nouveau apparaître, dans un coin sombre de notre existence, cette image de la Destinée que nous craignons et que nous aimons à la fois.

Elle aura alors sur les lèvres et dans toute sa physionomie, non plus cette expression mystérieuse, troublante, déconcertante des Êtres supérieurs que nous ne pouvons encore comprendre, mais cet air de reproche, de causticité amère, qui vient nous rappeler notre état inférieur, notre abaissement momentané, et nous stimuler dans notre retour à la voie du bien.

Au-dessus de tout et de tous, au-dessus même de la Destinée, qui obéit à leurs lois, n'oublions jamais qu'une souveraine Puissance, une divine Bonté, tiennent compte du moindre de nos efforts pour nous réhabiliter, nous améliorer, grandir intellectuellement et moralement, et qu'elles nous récompensent de cet effort par leurs inspirations directes chaque fois qu'il en est temps et que nous l'avons mérité.

Heureux donc ceux qui, au-dessus de l'énigmatique sourire que nous prètons à la Destinée, savent s'élever assez pour voir, admirer et comprendre le paternel sourire de Dieu !

A. LAURENT DE FAGET.

CONGRÈS INTERNATIONAL

DE

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

PARIS, du 15 au 20 novembre 1910

Le congrès international de Psychologie expérimentale a pour but d'étudier tous les phénomènes qui, se produisant chez les êtres animés ou par un effet de leur action, ne semblent pas pouvoir s'expliquer entièrement par les lois et les forces de la nature déjà connues.

Parmi les savants qui composent le comité de patronage nous signalerons :

MM. E. Boirac, recteur de l'Académie de Dijon ; Jules Bois, homme de lettres (Paris) ; Professeur Enrico Morselli, direc-

teur de la clinique des Maladies nerveuses et mentales de l'Université de Gênes ; Van der Naillen, président of the School of Engineering (San-Francisco) ; Colonel Albert de Rochas, ancien administrateur de l'Ecole Polytechnique (Grenoble) ; Dr Freiherr von Schrenk Notzing (Munich) ; Edmond Perrier directeur du Muséum d'Histoire naturelle, membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie de médecine. M. G. Fabius de Champville, président de la Société Magnétique de France, est président du Congrès.

Le comité d'organisation est ainsi constitué :

1^{re} commission. — Président : Dr Desjardin de Réglé, vice-président d'honneur de la Société Magnétique de France ; Dr Albert Charpentier ; J. Brieu, rédacteur au « Mercure de France » ; Chartier, rédacteur en chef de la « Tribune psychique » ; Secrétaire : M. Tisserand.

2^e commission. — Président : Dr Moutin, co-directeur de l'Ecole pratique de Magnétisme, vice-président d'honneur de la Société Magnétique de France ; Marcel Mangin, rédacteur aux « Annales des Sciences psychiques » ; Dr Ridet, professeur à l'Ecole pratique de Magnétisme, vice-président de la Société Magnétique de France ; Emile Magnin, professeur à l'Ecole pratique de Magnétisme ; Secrétaire : Henri Durville fils, secrétaire de la Société Magnétique de France.

3^e commission. — Président : M. Guillaume de Fontenay ; Gabriel Delanne, président de la Société française d'étude des Phénomènes psychiques, directeur de la « Revue scientifique et morale du Spiritisme » ; César de Vesme, secrétaire de la Société universelle d'Etudes psychiques, rédacteur en chef des « Annales des Sciences psychiques » ; Ch. d'Orino ; Démétrio de Tolédo, directeur de « Revista internacional do Spiritualismo científico » ; Secrétaire : M. Gaston Durville, interne des hospices.

4^e commission. — Président : M. G. Fabius de Champville, rédacteur en chef du « Journal du Magnétisme » ; Ch. Blech, secrétaire général de la Société Théosophique ; Dr Encausse (Papus), directeur de l'Ecole hermétique et du journal « L'Initiation » ; Charles Lancelin de la Société des Auteurs dramatiques ; L. Chevreuil, président de la Société d'Expérimentation psychique ; Secrétaire : M. Lefranc.

5^e commission. — Président : M. Pierre Piobb (comte Vincenti), président de la Société des Sciences anciennes ; Henri Mager, délégué au Conseil supérieur des Colonies ;

D^r Vergnes; Ch. Barlet; Julevno; Secrétaire : M. Bonnet.

Secrétaire général et trésorier : M. Henri Durville fils, secrétaire de la Société Magnétique de France.

I. — Règlement du Congrès.

Article premier. — Le Congrès est organisé par la Société Magnétique de France.

Art. 2. — Il se réunira à Paris du 15 au 20 novembre (le lieu de réunion sera indiqué ultérieurement).

Art. 3. — Le congrès se composera :

1° D'une séance d'ouverture ;

2° De séances en nombre encore indéterminé, consacrées à la lecture des rapports, aux communications et discussions, de séances de commissions et de séances plénières ;

3° De concours, de conférences, de fêtes s'il y a lieu, organisées d'accord avec le bureau.

Art. 4. — Seront membres du congrès, tous ceux qui auront donné leur adhésion et acquitté la cotisation fixée à 15 francs. Les membres du congrès auront seuls le droit d'assister et de prendre part aux réunions et aux discussions. Ils recevront le volume des comptes rendus (tirage limité au nombre des congressistes).

Art. 5. — L'organisation du congrès est confiée à cinq commissions de six membres qui ont pour but de rassembler les résultats divers d'observations de faits et phénomènes et d'examiner les hypothèses capables de les expliquer.

La première commission étudiera les *Phénomènes psychiques universellement admis* : Hypnotisme, Suggestion et Double conscience (Ecriture automatique, Dédoubllement de la personnalité).

Quatre autres commissions étudieront les *Phénomènes psychiques non universellement admis* :

La deuxième étudiera les Forces inconnues émanant d'un Etre animé agissant ou semblant agir sur un Etre animé (Action de l'homme sur l'homme, sur les animaux, sur les végétaux, étude de la radiation humaine dans ses propriétés biologiques, développement de la force magnétique).

La troisième commission étudiera les Forces inconnues émanant d'un Etre animé agissant ou semblant agir sur les Corps bruts (Extériorisation de la motricité, mouvements de tables, lévitations, apports, étude de la radiation humaine dans ses propriétés physiques et chimiques, etc.).

La quatrième commission étudiera les Forces inconnues émanant d'un Etre animé

agissant ou semblant agir sur un Etre animé à grande distance (Dédoubllement du corps humain, transmission de la pensée, télépathie, clairvoyance, double vue, etc.).

Enfin la cinquième commission étudiera les Forces inconnues émanant des Corps bruts, agissant ou semblant agir sur un Etre animé. (Action des courants atmosphériques et souterrains, des masses métalliques, des planètes, influence de l'aimant, des métaux (métalloscopie, métallothérapie), des substances diverses (homéopathie), des médicaments à distance, etc.).

Art. 6. — Chaque commission mettra à l'ordre du jour un nombre limité de thèmes de discussion. Tout congressiste peut présenter des communications sur des sujets autres que ces derniers. Les travaux et rapports devront parvenir avant le premier novembre au secrétariat général qui en fera la répartition aux commissions. Celles-ci seront seules juges de la mise en discussion et des conclusions à prendre. Les commissions sont souveraines dans la direction de leurs travaux. Leurs conclusions quelles qu'elles soient ne peuvent engager qu'elles-mêmes.

Dans les réunions plénières, seuls les travaux, rapports ou questions que les commissions auraient examinés au préalable et pris en considération, seront présentés et discutés s'il y a lieu.

Art. 7. — Toutes les correspondances, communications et fonds devront être adressés au secrétariat de la Société Magnétique de France, 23, rue Saint-Merri, Paris, au nom de M. Henri Durville fils, Secrétaire général et Trésorier du Congrès.

SOCIÉTÉ MAGNÉTIQUE DE FRANCE.

Réflexions philosophiques et morales

O mon Dieu ! comment vous remercier du bonheur dont mon âme se sent enivrée ? Gai soleil, air pur, divers et agréables parfums des fleurs d'une éclatante beauté, chants harmonieux des oiseaux, tout cela me pénètre, tous cela parle à mon âme, berce mon âme et la dispose aux Méditations philosophiques morales et religieuses. Et je réfléchis, et je me recueille ! Tout en marchant toujours, je note mes impressions. Sans m'en apercevoir, je suis de retour au bureau. Me voilà, maintenant, au lendemain de ce beau jour. C'est la même journée. C'est la même Nature ensoleillée. Mais je ne suis plus le même. J'efface ce que j'écrivais hier, et apostro-

phe ainsi la Nature : O Nature animée, que tu es pure, souriante et gaie ! Cependant tu es impuissante à dissiper ma tristesse. Si mon cœur était avec toi, s'il était en fête, s'il s'ouvrait à la joie, c'est qu'il serait profondément endurci, pour ne pas dire criminel. Je n'entends partout que des plaintes. J'apprends que mes frères en humanité voient le deuil dans leur famille parce qu'un des leurs a été victime de la Misère, un autre d'un accident mortel de travail, un autre d'un meurtre, triste exploit de l'ignorance, résultat du défaut d'une éducation morale étrangère à tout culte, mais ayant pour base : Dieu et l'Âme. Si vous ne reconnaissez que la Matière, que le corps matériel, votre Morale, messieurs les moralistes de nos jours, n'est plus la Morale : qui dit Morale, dit Loi morale ; qui dit Loi morale, dit Agent moral auquel s'applique cette Loi ; qui dit Agent moral de la Loi, dit Être connaissant la Loi morale et pouvant l'exécuter ou la violer, donc *responsable de ses actes*. Or, est-ce à la substance du cerveau que vous vous adressez ? Non. Alors, à qui ou à quoi ? Et comment la Matière, même organique, inintelligente, peut-elle arriver à posséder l'intelligence, la sensibilité morale, l'amour du devoir, du sacrifice ? Comment, si souvent renouvelée, peut-elle se rappeler surtout des faits même insignifiants de l'enfance ? Je ne veux point m'étendre davantage sur cette question. Je dis simplement qu'il faut admettre l'existence d'un élément spirituel, admettre l'existence d'une Puissance créatrice et directrice, admettre une destinée conforme à la Justice de la Puissance créatrice, donc commune à tous les Êtres, destinée qui est : Progrès sans arrêt, Bonheur sans arrêt, toujours plus pur, toujours plus grand... Il faut enseigner tout cela, *faire de ces vérités la Base de la Morale* afin de donner une réelle éducation à l'enfant. Sans la Base de cette Morale, que reste-t-il ? La justice humaine ? la peur du gendarme ?... Il reste, en réalité, l'esclavage moral, l'amour des jouissances matérielles, les scandales, les actes odieux trop communs, hélas ! à notre triste époque de Matérialisme et de Sensualisme. Mon âme est triste. Sans la Philosophie spirite rien ne pourrait la soulager, la soutenir ! J'apprends que des amis sont dans la peine, que des membres de ma famille souffrent... hélas !... Et mon service me tient cloué ! O Nature ! es-tu donc indifférente à tant de maux ? Mais, je le sais, tu n'as rien de folâtre en toi. Tu n'as rien de bruyant,

rien de grossier dans ta gaieté. Ta fête est composée d'*ordre et d'harmonie*. Elle est simple et pure. Elle est aussi, pour qui la goûte et la comprend, un *Enseignement* : elle nous montre, dans toutes ces œuvres admirables, le *Sublime Ouvrier*, exemple d'Humilité absolue, qui ne se découvre qu'aux humbles, aux sages, aux bons, à ceux enfin qui ont le cœur pur. Puis, elle couvre tout cela d'un voile : elle veut nous promener dans l'immensité des Cieux. La Nuit est venue. La scène change : des milliers de points brillants apparaissent. Et chacun de ces points est un Univers, un Monde ! Des mondes, des mondes, des mondes... et toujours des Mondes !!!... Et toujours des Univers sans fin !!!...

O Dieu ! que vous êtes Grand ! que vous êtes Bon !... Points lumineux, vous me consolez : c'est sans regret que je vois s'ajouter des jours à mes jours. Je ne vieillirais pas, je deviens toujours plus jeune ! O mon Dieu ! je suis sûr du bonheur de tous. Mais les âmes qui pleurent et gémissent et travaillent et aiment ne tarderont pas (il n'en peut être autrement) à apparaître au banquet de la Paix et du Vrai Bonheur. Là, mais là seulement, peut avoir lieu la grande Communion des âmes remplies de foi, d'amour et de charité. Puisse mon âme, ô mon Dieu ! s'élever, s'élever sans cesse ! Puisse-t-elle goûter ce doux bonheur, en marchant vers la Patrie céleste : rencontrer tous ceux qu'elle a aimés ici-bas ! Ah ! quelle douce joie lui procurera cette vision ! Mais, ô Nature, tu satisfais surtout vers l'approche de l'hiver mon cœur triste et pensif. Les feuilles qui tombent, les êtres (y compris l'Être humain) qui se retirent dans leur retraite comme pour méditer, la neige symbolisant l'innocence, les nuits plus longues, plus propres aux pensées austères, et jusqu'au Malheureux que nous devrions tous, que vous devriez surtout, ô Riches ! animés du sentiment de la Fraternité, faire asseoir à vos foyers, à vos tables, tout cela s'harmonise avec mes rêves les plus profonds, mes plus hautes aspirations, mes secrètes douleurs. Je suis avec ceux qui pleurent et souffrent. Je suis avec ceux qui élèvent leur Âme vers les divins sommets de l'Amour et de la Charité. Les joies, les plaisirs de ce monde remplissent mon âme de tristesse.

La Foi sans les œuvres, la Foi morte et tout ce qui rattache à cette Foi aveugle qui ne voit que cérémonies, que formules, à cette Foi *qui emprisonne l'Âme dans ses dogmes*, comprime ses nobles élans, cette Foi n'est pas la Vraie Foi et me laisse

indifférent. Mais la Nature est un Temple varié. J'aime surtout l'aspect de ce Temple lorsqu'il revêt un caractère sévère et triste. Et n'est-ce pas précisément à l'approche de l'hiver, de l'hiver, emblème de la vieillesse, donc de l'expérience, de la sagesse, et dans les lieux champêtres, loin de la ville, que le 21 octobre 1868, tu m'as vu, ô Nature ! apparaître lié à ce corps qui devait tant faire souffrir mon âme, et qui la fera encore plus ou moins souffrir jusqu'au moment de la suprême Libération ? Il ne s'agit point, Dieu-merci ! de douleurs physiques, mais de souffrances morales résultant de l'imperfection de l'instrument corporel. Supposez une mouche à qui les deux ailes seraient enlevées. Vous la voyez s'efforcer de prendre son vol. Mais, impossible ! Tel est mon triste cas. Ajoutez à cela d'autres épreuves : souffrir de voir souffrir les miens, souffrir de mon peu de savoir et de pouvoir, souffrir de voir partout encore si peu de moralité, de voir tant d'égoïsme, d'orgueil, tant d'esclavage moral enfin ! Quand donc saura-t-on que l'on est une Âme attachée à ce corps dont on fait son dieu, à ce corps que l'on prend pour être soi-même. Quand donc saura-t-on que l'on a déjà vécu et que l'on doit toujours être et toujours progresser ? Ayons confiance, frères et sœurs en croyance : grâce à l'admirable dévouement des profonds chercheurs dont nous n'ignorons pas les noms et que nous remercions de tout cœur (1), la Science investigatrice, par la *photographie de l'invisible*, fait déjà tourner vers elle les yeux de la Science officielle. Enfin, M. Durville, par ses expériences concluantes, prouve l'existence en nous d'un corps fluide inséparable de l'Être sensible, de l'Âme. Quels progrès accomplis ! Mais n'oublions pas que c'est par la voie de l'infatigable presse spirite, par la voie de notre cher *Progrès Spirite*, à la portée de tous grâce à la clarté des expressions, à la méthode avec laquelle il expose les grandes questions qui nous tiennent à cœur, que nous pouvons jouir des bienfaits de la Lumière. Oui, nous avons un corps et une âme. Quant à moi, le seul fait de souffrir de mon mauvais instrument, me découvre ma double nature. Je bénis, cependant, cet instrument : il a obligé mon âme à pénétrer dans son sanctuaire intérieur où se trouvent les trésors impé-

rissables, vrais dons de l'amour infini du Créateur. O mon Dieu ! je ne suis rien sans vous. Merci du bonheur que vous procurez à mon âme, Pardonnez-moi. Je n'ambitionne que ces trois choses : *Indulgence, Dévouement, Humilité* ; c'est là ma devise.

Un facteur des Postes.

CE QUE DIT JULIA

Vous ne connaissez pas Julia, vous ne la connaîtrez jamais, et cependant c'est une personne dont on commence à parler beaucoup, et qui, bien qu'elle soit morte, semble destinée à faire du bruit dans le monde où elle n'est plus. Je me hâte d'ajouter qu'au contraire de la trop fameuse Diana Vaughan, inventée autrefois par Léo Taxil, Julia ne fut point un mythe, et que si l'erreur est possible à son sujet, il ne s'agit nullement d'une mystification.

Il n'y a pas encore longtemps qu'on a pris l'ouverture, à Londres, d'une étrange institution, créée par M. Stead, le directeur très connu d'une importante publication anglaise. C'était une sorte d'office, de bureau, où les vivants pouvaient s'adresser s'ils désiraient entrer en communication avec les morts.

Cette idée parut extraordinaire, mais elle ne provoqua pas autant de sourires et de fines plaisanteries qu'on pourrait le croire. Nous voyons aujourd'hui tant de choses singulières, qu'une de plus ou de moins n'est pas pour nous surprendre. On voudra bien convenir, au surplus, que lorsque tant de gens achètent de bonne foi des bagues magiques, des amulettes et des talismans, il peut s'en trouver pour croire à la possibilité de renouer des relations avec leurs parents ou leurs amis décédés.

Malgré les multiples supercheries, dont la plus récente remonte à peine à quelques semaines, et en dépit de procès édifiants, le Spiritisme, par exemple, voit augmenter le nombre de ses adeptes. Tous disent — et en cela ils n'ont pas tort — que les dupes de charlatans et d'escrocs ne sauraient rien prouver contre une croyance qui, ajoutent-ils, est basée sur des faits constatés, sur des manifestations matérielles.

C'est pourquoi la création du bureau Julia a pu étonner, sans déchaîner une gaîté universelle. La preuve, c'est que jusqu'à

(1) Il s'agit de la Société d'Etudes de Photographie transcendente dont le siège est à Paris, fondateur et secrétaire général : l'infatigable M. Emmanuel Vauchez.

présent aucune revue de fin, de commencement ou de milieu d'année, ne s'est occupée de cette originale fondation, à cette heure en pleine activité, et où, sinous devons nous en rapporter aux affirmations de M. Stead, qui n'a jamais été considéré comme un mauvais plaisant, des résultats sérieux auraient été obtenus, dans une proportion considérable.

C'est ce qu'il consigne dans une communication adressée aux *Documents du progrès*, après avoir expliqué que l'idée de cette tentative, unique jusqu'ici, lui a été suggérée par une amie défunte, Julia A. Ames, « qui, aujourd'hui encore, dirige ce bureau par l'intermédiaire de médiums ».

Il y a là toute une organisation, et c'est bien « un bureau », au vrai sens du mot, avec des archives, des sténographes, des comptables et employés divers, un office du mystérieux, une sorte de cabine de téléphonie sans fil entre les vivants et les morts, où les premiers peuvent s'adresser en toute sécurité. J'entends dire qu'ils ne courent pas le risque d'y être joués par des mystificateurs. Au bureau Julia, tout le monde est convaincu et ceci n'est pas, à mon avis, une des moindres singularités de l'institution, au sujet de laquelle M. Stead vient de publier des renseignements complets.

* *

Je suppose un mari veuf, désirant converser avec l'âme de sa femme. Le cas n'est pas rare. Nombreux sont les ménages où l'on s'aime, et où l'on s'entretient de la joie que l'on éprouverait à ce que la mort ne fût pas une séparation éternelle. Ce mari s'adresse au bureau Julia, où, pour commencer, on lui donne, en le priant de les lire, les meilleurs ouvrages spirites.

La lecture faite, si le veuf persiste, on l'invite à remplir un formulaire exprimant son désir, et ce formulaire est remis à deux médiums « considérés comme les secrétaires de Julia ». Celle-ci fait savoir, par leur intermédiaire si, oui ou non, il convient de donner suite à la demande. Dans l'affirmative, le solliciteur remplit un second formulaire, où il précise quel caractère devra présenter le message spirite qu'il attend pour qu'il y trouve une preuve de la survie de la personne défunte.

Ce deuxième formulaire, le solliciteur le cache et le conserve sur lui. Accompagné d'un sténographe du bureau, il se rend chez un premier médium de l'institution, qui, dominé par l'esprit du mort, répond à toutes les questions du visiteur,

et ces réponses sont textuellement notées par le sténographe. Il est recommandé au visiteur de ne joindre à ses questions aucune indication qui puisse suggérer la réponse du médium ; il doit rester aussi passif que possible, et se contenter de dire si les réponses du médium sont satisfaisantes ou non.

Ceci fait, le sténographe conduit le solliciteur chez deux autres médiums, où l'on opère dans les mêmes conditions, puis les notes sténographiées sont soumises à l'intéressé, lequel indique ce qui lui paraît exact ou faux. Les documents, y compris le premier pli cacheté, sont alors remis au bureau qui les conserve dans ses archives et se réserve le droit de les publier.

M. Stead, après avoir dit que les solliciteurs étaient satisfaits dans la proportion de 75 %, ajoute que « dans environ la moitié des cas, ces solliciteurs ont déclaré que les messages reçus venaient indubitablement de leurs amis défunts et qu'ils avaient désormais conscience d'être de nouveau en relations avec eux ».

..

Il importe de faire remarquer que tout cela se fait gratuitement. « Nous nous sommes fait une règle absolue, écrit M. Stead, de n'accepter aucun honoraire, non seulement parce que Julia elle-même a désiré qu'il en soit ainsi, mais aussi pour écarter de toute cette affaire l'apparence fâcheuse d'une entreprise financière. »

Comment vit donc le bureau Julia ? Tout simplement aux dépens de son fondateur. Les frais actuels s'élèvent à 25.000 francs par an, et c'est de bon cœur que l'exécuteur des volontés de Julia supporta cette charge ; toutefois, il envisage, avec une légère inquiétude, les conséquences du développement de l'œuvre.

Chaque cas coûte 50 francs, pour les honoraires des médiums, des sténographes, etc., en plus des frais généraux. Si le bureau avait cinq demandes par jour, cela ferait une dépense quotidienne de 250 francs, et, en fin de compte, un déficit annuel de 65.000 francs, auquel M. Stead déclare qu'il lui serait difficile de faire face avec ses ressources personnelles. Faudrait-il donc, sinon supprimer l'institution, du moins la condamner à végéter et à ne pas étendre son action, puisque, sous aucun prétexte, les solliciteurs ne doivent payer ?

Le créateur du bureau Julia ne veut pas s'arrêter à cette regrettable pensée. « J'espère, dit-il, qu'il se rencontrera des personnes en communion d'idées avec nous

et dont l'appui nous facilitera la continuation de notre œuvre; si l'on dépense tous les ans des millions pour l'enterrement des cadavres, on réunira bien, je crois, quelques milliers de francs pour essayer d'approfondir l'énigme de l'immortalité.»

Puisse l'espoir de M. Stead ne pas être trompé. Mais pourquoi ne prendrait-il pas l'avis de Julia sur ce point important ? Puisqu'elle se prête, avec tant de complaisance, à des interrogations sur des personnes qui, en ce monde, ne devaient l'intéresser à aucun titre, elle ne refuserait pas un bon avis à son ami et exécuteur spiritualiste, sur ce qu'il convient de faire pour sauver le bureau qui porte son nom.

Petit Parisien du 1^{er} mai.

JEAN FROLLO.

SUR LA SOLIDARITÉ

Dictée médianimique

Mes amis,

Je suis encore bien novice au milieu de vous, et j'éprouve quelque hésitation à me communiquer.

Lorsque je vivais corporellement dans le monde terrestre, je n'avais jamais voulu croire à cette communication qui s'établit entre les deux mondes.

Je suis obligé de reconnaître que je me trompais, car je comprends maintenant que cette communication est on ne peut plus évidente.

Il n'a fallu rien moins que mon ami Lamartine — mon aîné pourrais-je dire — pour me pousser à venir vers vous.

J'y suis venu; je n'en suis pas fâché. J'admire surtout cet esprit de fraternité qui vous anime. Vous avez compris cette admirable loi de solidarité qui unit tous les êtres. Vous vous êtes éclairés à cette lumière éternelle et vivifiante qui réchauffe les cœurs.

Oui, mes amis ! l'homme est véritablement lié à l'homme, et toutes les destinées individuelles s'agglomèrent et se confondent dans la grande destinée universelle.

Vous avez fait fi de cet esprit étroit de l'égoïsme qui conduit les âmes à rechercher leur salut personnel et à ne plus s'occuper du salut de leurs frères.

Vous êtes dans la vraie voie et je ne puis que vous engager à y persévérer, car le vrai bonheur est au bout. Celui-ci est dans la fraternité des âmes et non dans leur égoïsme.

C'est d'ailleurs une loi divine qui vous commande de vous aimer les uns les autres et de vous entr'aider : toute religion qui n'aurait pas cette devise au fronton de son édifice, serait une religion fausse.

D'autre part, plus vous avancerez dans la voie où vous êtes engagés, plus vous comprendrez la sainteté et la grandeur de l'admirable loi de solidarité.

Lorsque j'ai vécu, autrefois, dans les murs de cette ville, en étudiant la beauté des monuments qui se dressent sur vos places, je ne pensais point que du monde de l'Au-delà, je viendrais communiquer encore avec mes frères qui se trouvent sur la terre.

A présent que cela est une réalité, je me promets de venir quelquefois pour m'édifier au milieu de vous tous.

Votre ami,

Signé : GASTON BOISSIER.

(*Groupe Copernic.*)

Nîmes, 18 janvier 1910.

Communications de Gambetta

VI

L'Éducation morale du peuple

J'ai quelquefois parlé, dans mon court passage sur terre, de « République athénienne ». J'aurais voulu que les champions de la République Française, que les sincères républicains fussent tous, non seulement de solides défenseurs de l'ordre de choses établi en France depuis 1870, mais aussi des hommes au commerce agréable, aux manières aimables, n'ayant rien de la rude enveloppe des natures primitives, de l'autoritaire insolence qu'on est convenu de reprocher aux hommes mal dégrossis des couches sociales inférieures.

Il est difficile de faire comprendre à certains hommes, bons républicains mais quelque peu farouches on ne sait pourquoi, qu'ils ne se diminueraient pas s'ils adoptaient un air moins rébarbatif, s'ils consentaient à devenir plus doux, plus polis, plus sociables en un mot.

On a le tort, dans certains rangs de la classe ouvrière, de supposer qu'un homme poli est toujours un flatteur, un courtisan, dont il faut se défier ; un faux frère qu'il faut éviter et, au besoin, houspiller de la bonne manière.

Certes ! la franchise est un bien, même lorsqu'elle nous froisse un peu ; c'est une qualité très appréciable. Mais il ne faut pas qu'elle s'érige en brutalité. Etre sincère ne veut pas dire : querelleur et mal embouché. Un ton cassant, une mine boudeuse et grondeuse ne sauraient passer pour des qualités estimables, tandis que nous apprécions toujours l'urbanité et la bonté.

Voilà ce qu'il faut faire comprendre de bonne heure à l'enfant pour que, parvenu à l'âge où l'homme fait vraiment partie du peuple souverain, il ne croie pas qu'il a le droit de jouer au petit potentat, sans aucun souci de ses devoirs envers ses semblables, sans aucune préoccupation de politesse envers ceux qu'il rudoie en passant quand il pourrait lui suffire de les frôler.

Ah ! l'âme ignorante du peuple, l'âme paysanne encore mal dégrossie, comme je l'ai vue souvent sortir des bornes de ce qu'il eût fallu dire ou faire ; manquer absolument de tact, de sagesse et de bonté !

Ce sera la tâche des gouvernements futurs d'instruire, d'éduquer, de moraliser les peuples futurs, de les conduire à la réalisation progressive de toutes les vertus civiques et privées.

Travaillons dès à présent, et de toutes nos forces, à civiliser les hommes d'aujourd'hui, encore bien rapprochés de l'animalité, dont ils paraissent sortir.

Mais il n'y a pas que la politesse à acquérir dans les rangs du peuple.

Il faut faire l'éducation morale de toutes ces intelligences, de toutes ces consciences que les luttes de la vie rendent parfois âpres à la curée et — ce qui est plus grave — rétives à la bonne foi.

Il faut moraliser le peuple ; prendre l'enfant, l'adolescent, l'adulte, prendre l'homme fait, en quelque sorte par la main, les conduire au mieux moral par l'enseignement répété du devoir sous toutes ses formes individuelles et collectives ; il faut, si on les surprend en flagrant délit d'injustice, de méchanceté ou d'orgueil, leur apprendre toutes les conséquences, rapprochées ou lointaines, de leurs actions mauvaises, qui doivent revenir sur eux et enfanter leur propre souffrance, par l'effet de cette justice immanente dont nous ne saurions éviter les chocs en retour ; il faut leur apprendre que tout l'effort, que toute l'ambition humaine ne doit pas résider dans la tâche matérielle, dans le rendement pécuniaire quotidien, et qu'il y a dans l'âme humaine quelque chose de plus, quelque chose de

mieux que le gain rapace et l'appétit grossier...

Il faut dire au peuple ; tu ne seras grand que si tu parviens à te dominer, à te dompter toi-même ; si tu combats ton intolérance et ton orgueil pour écouter les autres, prendre part à leurs joies et à leurs douleurs, t'éclairer à leur contact et devenir le réceptacle de toutes les nobles ambitions qui caractérisent un peuple vraiment digne de ce nom.

Voilà bien ce qu'il convient de dire : mais il y faut un certain courage. Ce qui est encore brutal dans l'homme de nos jours, malgré un vernis de civilisation souvent trompeur, ne se laisse pas facilement initier aux principes de la bienveillance réciproque, cette charité civile aussi nécessaire, sinon plus, que la charité chrétienne qui veut le pardon des injures...

L'éducation morale du peuple, quel titre et quel programme !

Apprendre aux hommes qu'ils ne sont pas, sur cette terre, de simples machines que le hasard y confectionna ; qu'ils ont une âme capable de sentir, d'aimer, de s'élever à la conception du beau idéal, de tressaillir au récit d'une noble action, de tendre vers un but moral supérieur ; prouver par là l'existence d'une loi souveraine de justice, de sagesse, de bonté, qui veille sur les destinées humaines et le progrès des hommes... voilà, certes ! ce qu'il importe de faire pour contrebalancer les instincts animaux qui poussent certains travailleurs manuels à la consommation abusive de l'absinthe et au culte non moins abusif de leur propre personnalité.

Il faut que le peuple n'ait rien à envier à l'aristocratie. Celle-ci est polie, guindée, froide et précieuse. Il faut que le peuple devienne, lui aussi, poli, mais qu'il reste jovial et bon, qu'il soit ardent et sage tout à la fois. Alors, il sera supérieur aux aristocrates de forme et de manière. Il les vaudra par ces qualités extérieures qui sont le charme de la vie, et il aura le cœur mieux placé, l'âme plus haute.

Rien n'est plus charmant qu'une famille où la bonté, l'urbanité, l'amabilité, la politesse se donnent libre cours, éclairant tous les fronts d'un rayon affectueux et semant dans la vie de douces fleurs que l'on respire avec délices et non sans attendrissement.

Voyez, d'un autre côté, sous ce toit crevassé de nos campagnes, où la pluie vient faire grelotter la misère, ces malheureux aux membres tremblotants, à la face convulsée.

Que font-ils ? Ils s'invectivent, montrent le poing à Dieu et aux hommes, crachent leur haine à la société corrompue et lâche qui se plaît — semble-t-il — à leur misère et à leur malheur.

Quelles faces blêmes et hâves ! Quelle contraction de colère, de haine dans les traits du père qui voit ses enfants prêts à manquer de pain, de vêtements, exposés à mourir de froid et de faim !

Ah ! ne blâmons pas les révoltes de ces pauvres gens ! Ils souffrent : ils ont droit à tout notre fraternel intérêt. Mais s'ils avaient reçu, dès le berceau, l'éducation morale que nous réclamons, ils sauraient que souffrir sans maudire à tout propos la société marâtre, sans vociférer ses haines et ses rancœurs, est plus noble, plus digne, plus vraiment capable d'inspirer la pitié.

Toute sauvagerie, toute intransigeance querelleuse et bruyante doit s'effacer au bas de l'échelle sociale comme elle tend à s'effacer en haut. Peuple ! deviens clément et doux ; souris à la vie, au ciel qui brille sur ta tête, et n'allume tes colères que pour la défense des affligés que la société broie inconsciemment peut-être ; pour la délivrance des martyrs qui ont combattu pour toi et que l'injustice des grands, ayant pour complice la lâcheté des petits, traîne sur toutes les claies.

Sois sobre, prudent, aimable sans être léger : tu adouciras peu à peu le sort qui t'est réservé. Conserve cependant ta virilité pour la résistance à l'oppression si elle se faisait de nouveau sentir. Tu deviendras ainsi un grand peuple, digne des plus hautes destinées.

L'éducation morale de la nation comporte d'autres enseignements.

Le peuple vit, souvent, comme la chèvre broute, sans un regard au ciel, sans un élan de l'âme vers la Cause initiale et sacrée qui nous tient tous sous sa domination bienfaisante.

Et cependant, l'on a beau vivre de la vie corporelle, savoir que l'on mourra par suite de la cessation, en nous, des fonctions animales, on sent que l'être moral ne peut périr ; que l'âme — le principe immortel — est destiné à des renaissances successives nécessaires, sans lesquelles nos progrès n'auraient aucune raison d'être, sans lesquelles le monde de la matière, n'étant plus dirigé par l'Esprit, roulerait sans aucun but dans l'espace, mené par le hasard au sein de l'éternel chaos !

Il est vrai que tout le monde ne peut sentir comme les artistes épris du beau,

comme les poètes rêveurs d'idéal, cette Cause suprême qui colore les fleurs, peint les fruits, donne sa sève à toute la Nature, et à l'homme le sentiment de son immortalité.

Chez les âmes même les plus rudimentaires, presque entièrement soumises encore à l'instinct animal, il y a cependant déjà, par moments, le sentiment vague mais indéniable de l'infini. Ces mondes qui parcourent l'espace et, dans un rythme harmonieux, disent les merveilles de la Toute-Puissance ; ces étoiles d'or ou de diamant qui rêvent, le soir, dans le mystère de la Création doucement endormie ; le spectacle de la Terre argentée des rayons de la Lune et qui éteint ses passions et ses haines dans le repos bienfaisant de la nuit ; ce spectacle peut toucher l'âme la plus simple, la plus infime, et lui faire sentir, comprendre qu'un Dieu veille, puissant et bon, sur toutes les œuvres sorties de ses mains et, à plus forte raison, sur toutes les âmes qui communient avec la sienne par la sagesse et la bonté !

Ah ! certes ! ce Dieu, père des hommes, soutien des humanités en marche vers le but sublime du progrès ; ce génie infini et éternel sur qui le monde entier repose, n'a rien de commun avec le monarque atrabilaire et jaloux que les divers Cultes nous représentent dans une gloire éhontée, faite des larmes de ses malheureuses créatures !

Aussi les religions n'ont-elles plus qu'une influence relative et de moins en moins féconde sur l'âme du peuple qui s'éclaire, s'élevant au-dessus des formes puériles pour entrevoir l'éternelle vérité.

Mais il est juste de dire que si les Cultes perdent chaque jour de leur influence sur les couches profondes du peuple, de leur puissance, même, sur les âmes vraiment religieuses, un courant matérialiste désolant, négateur de toute âme et de toute divinité, tend à envahir, à submerger peu à peu ce qui restait debout de nos croyances séculaires, ce que la science et la raison avaient respecté comme intangible et sacré : la foi en la perpétuité de l'être et en l'action dirigeante de la Destinée.

On ne croit plus à rien. On ne veut plus croire à rien. Pourquoi ? Parce qu'on a été trompé, parce qu'on a sondé le vide des conceptions religieuses échafaudées sur le dogme et le mystère.

La République, sans s'ingérer aucunement dans les questions théologiques qui divisent les cultes au lieu de les unir ; sans prétendre trancher le moins du monde les différends qui existent entre les sectateurs

de Mahomet, par exemple, et les adorateurs de Jésus, la République se doit de ne pas laisser tomber l'honnête homme, le sincère républicain, dans le désarroi de la conscience sans règles fixes, de l'âme sans aucun idéal.

On peut ouvrir des écoles nationales où l'on n'enseignera ni le Catholicisme, ni l'Athéisme, mais où l'on apprendra à l'enfant la loi morale ; où on lui dira que le bien attire le bien et que le mal engendre le mal ; que nous sommes tous responsables, devant la Conscience universelle, de nos actes, des pensées que nous émettons, des exemples que nous donnons à ceux qui nous entourent.

Ces écoles nationales remplaceront avantageusement des écoles, dites religieuses, où l'on enseignait le faux comme émanant de la Divinité.

Elles nous formeront de jeunes hommes qui joindront à la culture de l'esprit, l'amour de la science et de la vérité. Elles seront un acheminement à l'étude des grandes, des vraies lois sociales reflétant l'enseignement le plus pur des religions et des philosophies de tous les temps, enseignement qui ne peut périr car il se résume en ces mots si simples et si admirables de Jésus : « Aimez-vous les uns les autres ! » Tout le socialisme passé, présent et futur y est contenu ; toute la religion aussi, si nous y ajoutons cet autre précepte du doux prophète de Galilée : « Aimez votre Père qui est aux cieux ! »

Aimer l'homme et aimer Dieu ! Reconnaître qu'une loi supérieure mène les mondes et les âmes vers un but défini, que l'équilibre universel repose sur une volonté dirigeante et non sur le hasard. Aimer Dieu, c'est-à-dire rester en communion, par nos pensées et par nos actes, avec cette souveraine Puissance que nous sentons en nous par la conscience, et au-dessus de nous par la vision des prodiges éternels dont elle est la source !

Aimer l'homme, c'est-à-dire accomplir son devoir, tout son devoir de fraternité, de solidarité envers ses semblables. Être sensible au malheur, pitoyable à la misère, tolérant et bienveillant pour tous, n'est-ce pas là le meilleur de la tâche humaine ?

Quand chaque citoyen comprendra ainsi son devoir sur la terre et ses aspirations vers l'infini, l'éducation morale du peuple sera un fait accompli.

Médium : A. L. DE F...

Pérégrinations de l'âme d'existence en existence

Constituant les phases de la vie et de la mort

La mort, c'est la vie, répètent les échos de l'Infini ; c'est donc dans l'acte de mourir que la vie se montre dans ce qu'elle a de plus élevé.

Tous les éléments de la nature universelle étant vivants, nul être ne saurait mourir ; car la mort ne peut frapper l'âme immortelle ; elle n'est autre chose qu'un enfantement à une phase de la vie et le développement d'une vie nouvelle dans le monde terrestre.

La mort ainsi que la naissance sont deux progrès de l'être qui franchit, à chacun, des obstacles qui entravent la vie morale, laquelle s'épure de plus en plus à chaque nouvelle existence.

La nature ne saurait anéantir la vie de l'être, qui est une manifestation partielle de la vie universelle ; car en anéantissant la vie d'un être, elle s'anéantirait elle-même d'une partie qui, si petite qu'elle fût, serait une diminution.

La mort n'est donc, dans sa réalité, qu'une phase de la vie générale des êtres ; le passage de l'âme du monde visible dans le monde invisible n'est qu'un changement d'existence, une période de la vie des êtres ; en un mot, un mouvement en avant et la fin d'une dure et pénible épreuve.

« La mort, a dit saint Martin, n'est qu'une heure de notre cadran, lequel doit tourner éternellement. »

La mort, c'est la renaissance ; c'est le calme après la tempête : donc l'ange de délivrance ; c'est quitter la prison de l'âme et s'en retourner dans la patrie commune. La mort est le réveil béni de l'être humain et sa rentrée dans la vie universelle.

Oui, la mort c'est la vie, a dit Victor Hugo, car les liens brisés sur la terre se renouent dans l'immortalité. La tombe étant le berceau de l'âme constitue la fin d'une pénible phase de la vie générale ; elle est le commencement d'une nouvelle existence destinée à accélérer notre marche dans la voie du progrès et de la perfection.

Mais, hélas ! comme l'onde qui coule oublie l'onde qui la précède, chacun oublie trop souvent ceux qui s'en vont dans le monde invisible ; car l'humanité se déroule inconsciemment, oubliant souvent les obligations que lui impose la destinée. L'homme marche à l'aventure, sans calculer le but

de son voyage. Comme les flots sont poussés par les flots qui les suivent, les hommes semblent poussés les uns par les autres.

Tout passe, en effet, dans ce monde frivole. L'esprit seul, cette émanation de la Divinité, jouit de l'immortalité.

Le vrai spirite, dont l'âme est toujours prête à retourner dans sa véritable patrie, voit mourir son pauvre corps, sans crainte et sans regret. Pour lui, qu'importe de mourir plus tôt ou plus tard ? Son âme est toujours en état de retourner dans le monde des Esprits. Sachant que le corps devient poussière, il sait aussi que l'âme devient brillant soleil. La vie et la mort s'enchaînent dans une commune destinée terrestre. Mais la douce espérance nous transporte dans les régions célestes, nous montrant les beautés éternelles et la réalisation du véritable bonheur.

Quelle folie de regarder avec tristesse les ombres du soir de la vie terrestre ! Il est certain que la vie est trop chérie et la mort trop redoutée ; car le sage qui sait user de l'une ne craint pas l'autre.

Ah ! pendant que l'humanité, que la nature verse des pleurs sur les ombres de la mort, la raison, plus sage, couronne de lauriers l'heure bénie qui marque la fin des épreuves de la vie humaine. C'est donc dans la mort que la vie se montre dans toutes les splendeurs des beautés éternelles ; elle est le véritable réveil de l'âme et son arrivée dans le monde heureux de l'espace.

Il serait illusoire de s'abandonner à la tristesse, à l'heure où l'âme, délivrée de son bain de souffrance et de sa captivité terrestre, entre dans sa véritable patrie.

La mort, qui fait la terreur des matérialistes et de tous ceux à qui leur conduite fait redouter les conséquences de leurs méfaits, est pour l'homme de bien l'arrivée au port de salut. Loin donc de la redouter, il l'envisage avec sérénité et plein d'espoir.

Que nous importe que notre vie soit plus ou moins heureuse, pourvu que notre cœur reste attaché à l'idéal divin qui a pour principe et pour but l'amour de nos semblables ?

Ah ! il est pourtant des heures bénies dans la vie où la pensée calme et sereine nous montre les beautés des mondes supérieurs comme des régions que nous habiterons un jour.

Mais le monde est un vaisseau pompeux flottant sur des mers orageuses qui nous montrent les dangers de la vie terrestre.

Malheureusement, les années n'instruisent pas toujours assez l'homme pour lui apprendre à vivre conformément aux devoirs que lui impose sa destinée.

Quelles que soient les éventualités de la vie terrestre, la cessation de cette vie n'est pas l'éternelle absence ; car nous vivrons au delà du tombeau d'une vie plus libre et plus heureuse puisqu'à la mort les portes d'une vie nouvelle s'ouvrent pour nous sur un horizon plus beau. La réalité d'une ascension glorieuse nous montre l'idéal du vrai, du juste et du bien. C'est l'âme brisant sa chaîne au seuil de sa prison.

L'espoir nous transporte, par la pensée, dans les régions où règne le bonheur. C'est là que nous trouverons les beautés éternelles et translucides des mondes supérieurs.

Les visions qui nous montrent le bonheur de la vie future sont radieuses de bonté, de grandeur et de rayonnement éthérés.

Le passage de l'âme dans un monde nouveau constitue la fin d'une période de notre existence immortelle. Nous devons donc comprendre que le monde terrestre est essentiellement transitoire et que notre véritable patrie est dans les mondes éthérés.

Il importe que ces riantes pensées, ces consolantes espérances qui nous montrent l'idéal comme une réalité entrevue, entretiennent et excitent notre courage et notre vaillance dans la lutte de la vie terrestre.

Ces douces et suaves espérances doivent donc bannir de nos cœurs la crainte exagérée de la mort, qui, après tout, n'a rien de redoutable pour celui qui a bien rempli sa mission ici-bas.

Oui, ces perspectives sont radieuses de splendeur ; elles réveillent dans l'âme les ravissantes beautés des mondes supérieurs.

Ces rêves esthétiques, écho divin qui doit devenir une réalité, constituent des visions qui nous montrent notre véritable destinée. Dans ces moments heureux, où l'âme semble se détache de la matière, tout lui montre le but qu'elle doit viser et l'incite à unir ses efforts et ses aspirations au foyer divin, dont les limites sont le ciel des cieux.

On aime entendre l'écho de sa pensée et la sentir se décupler par l'union et la concorde des sentiments ; on aime aussi entendre dans d'autres âmes la répercussion des émotions de son cœur pour le bien que l'on veut à tous les hommes. Ces sentiments sont naturels à tous ceux qui n'ont pas atrophié leurs sentiments au contact de mauvaises passions.

Ce sont d'ailleurs les grandes pensées et les nobles sentiments qui font la splendeur des siècles et la gloire des hommes qui les ont illustrés par leurs vertus, leurs talents, leur désintéressement, leur union et leur solidarité fraternelle.

Soyons donc des esprits d'action, soyons surtout les apôtres de l'humanité dévoyée sur le chemin de la vie, persuadés que la bonne semence jetée avec profusion parmi les incrédules fructifiera parmi les masses qui marchent sans guide et sans soutien dans le pénible sentier de la vie.

Nous sommes inégaux en forces physiques, en vertu, en puissance intellectuelle et morale, en science, en caractère, en sentiments, en élévation d'esprit, en grandeur morale, en dévouement et en générosité bienfaisante et charitable ; mais toutes ces inégalités sont le résultat de nos précédentes existences. Nous sommes tous partis du même point, du même niveau, mais la marche de chacun n'a pas été égale. Il y a des retardataires et même des réfractaires à la marche du progrès, qui s'attardent sur le chemin du monde universel.

C'est ainsi que nous sommes récompensés suivant notre mérite ou punis suivant la gravité de nos fautes, par la seule conséquence de notre conduite. Ceux qui troublent l'harmonie universelle en subissent les conséquences.

Le bonheur et le malheur de notre existence sont la conséquence de notre vie passée.

Mais il est certain que ceux qui limitent leurs horizons à la vie terrestre, perdent de vue les suaves espérances qui leur montrent le véritable bonheur, la paix et les douces joies qui existent dans les mondes heureux du vrai bonheur, que nous sommes destinés à atteindre, dans un temps plus ou moins éloigné, selon la somme de travail et les constants efforts de chacun.

Ceux qui tournent leurs regards vers l'éternité comprennent combien l'existence humaine est fugitive et entrecoupée de vicissitudes incessantes, qui l'assombrissent et la rendent pénible.

Nous devons tous remercier Dieu de ses bienfaits et supporter avec courage et patience les amertumes et les tribulations de la vie.

Nous devons nous efforcer de trouver la vraie lumière de l'intelligence et les intuitions du cœur qui nous montrent la route que nous devons suivre. Il faut donc chercher sans cesse la lumière divine,

car derrière la vraie lumière, qui nous révèle le beau et le bien, nous sentons instinctivement qu'il existe une réalité souveraine dans laquelle réside le vrai et pur idéal qui est Dieu, unité mystérieuse et centre vers lequel converge et gravite le monde universel.

Mais pour comprendre la loi de Dieu il faudrait être Dieu ; car on ne comprendra jamais l'essence et la nature de l'infini.

Le départ tant redouté du monde visible pour le monde invisible, n'est pourtant qu'un sommeil de l'âme momentanée ; assurément notre disparition de ce monde ne dissout que la matière, puisque l'âme retourne vers l'Infini qui est une mer sans fond et un océan sans rivage.

Quoi qu'il en soit, l'idéal divin constitue une vision de l'humanité immortelle se contemplant dans l'Infini ; car il n'y a pas de vrai idéal sans tendance à l'immortalité.

L'âme montant toujours, grandissant sans cesse, s'améliorant graduellement et s'épurant de plus en plus, se rapproche de l'Infini.

Mais la cause première de toutes choses est au-dessus de la conception humaine ; toute idéalité renferme cependant une réalité devenue possibilité.

L'univers ressemble à une sphère infinie, dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Les mondes visibles ne sont d'ailleurs qu'un point dans l'espace sans bornes ni limites.

Le temps et l'espace contiennent tous les éléments de l'univers infini, mais la durée se perd dès lors dans l'éternité comme l'espace dans l'immensité infinie. Le temps et l'espace sont donc partout et nulle part.

Malgré que la Divinité soit insondable, l'âme qui s'élève au-dessus des basses passions humaines, comprend intuitivement Dieu par la raison et le prouve par le sentiment ; elle admire les perfections divines et elle est amenée à chercher les rapports qui existent entre l'Être suprême et ses créatures ; car l'Être suprême est tout et sa créature n'est rien.

Il est sage toutefois de ramener toutes nos facultés intellectuelles au niveau des conceptions rationnelles, qui peuvent, seules et uniques, montrer à l'humanité la vie morale, telle qu'elle est ou qu'elle devrait être.

L'homme doit s'efforcer de chercher la vérité divine. Pour cela, il doit envisager

pleinement le règne de la raison émanant de la Divinité.

Mais l'humanité terrestre est entourée et enveloppée d'influences perfides qui cherchent à l'inciter au mal. Dans cette situation, l'âme doit se montrer énergique pour lutter contre la perversité des mauvais esprits.

L'action fluidique des invisibles joue un grand rôle dans le monde terrestre. Les influences en bien ou en mal pèsent souvent sur les actions de la vie humaine. Il importe donc de savoir distinguer les bonnes inspirations des suggestions perfides des esprits des ténèbres.

L'âme, dans ses pérégrinations d'existence en existence, doit s'efforcer de progresser sans cesse ; car les évolutions qui composent les passages du monde visible au monde invisible, appelées injustement la mort, sont destinées au travail de l'amélioration et du perfectionnement moraux de l'âme humaine, qui a besoin de se dématérialiser pour se rapprocher des mondes supérieurs.

Mais laissons à la Muse le soin de conclure.

La vie est un champ clos, une lutte constante,
Qu'il nous faut soutenir dans une dure attente.
Le progrès, toujours lent, finit par s'accomplir ;
C'est un vaste horizon qui ne doit pas finir.

Vers les mondes heureux, vers les régions se-
[reines

Où le bonheur est vrai et les plaisirs sans peines,
Marchons sans défaillance et soyons courageux,
Nous atteindrons alors un monde plus heureux,
Un vrai séjour d'amour sans aucune souffrance,
Où le cœur inondé, nage dans l'espérance.

Pourquoi craindre la mort et pourquoi des alar-
[mes,

A quoi sert le regret, à quoi servent les larmes ?
Mais bientôt va sonner le consolant réveil,
Puisque la sombre mort n'est qu'un jour de
[sommeil ?

Pourquoi craindre la mort, puisqu'elle n'est qu'un
[songe,

Un mirage trompeur, un monstrueux mensonge ?
Les vivants sont les morts, et les morts les vi-
[vants ;

C'est le cercle des jours et de tous les instants.
Dans ces douces visions, la peine et la souf-
[france

S'effacent promptement où renaît l'espérance.
Sous les regards de Dieu, du suave avenir,
Miroitent à nos yeux la joie et le plaisir.
N'importe qu'au trépas notre chair reste morte,
Puisqu'enfin dans la mort l'esprit trouve la porte
Des joies et du bonheur, dans un heureux sé-
[jour

Du monde des esprits où règne tant d'amour.
Quand habiterons-nous ces lieux pleins de dé-
[lices ?

Ce monde malheureux est plein de sacrifices :

Quand nous croyons trouver la joie et le bon-
[heur,

Ah ! le plaisir s'enfuit et trompe notre ardeur.
Aimons toujours la mort aussi bien que la vie :
Le monde et ses plaisirs sont indignes d'envie !
Ne craignons pas la mort : on aime en tout séjour ;
C'est partout le bonheur et la joie en retour.

Oh ! oui, rassurons-nous, la mort ne fait pas
[l'ombre ;

Dans ce beau firmament la nuit n'est jamais
[sombre.

Dans ces douces visions, ranimons notre espoir ;
Car la fin de la vie est un sublime espoir !

DÉCHAUD,

Publiciste à Oran.

LE 8 MAI

Jeanne d'Arc, aujourd'hui l'Eglise te célèbre...
Ah ! que le jour est loin où l'appareil funèbre
Se dressait à Rouen...

Elle, qui prétendait alors t'avoir brûlée
Avec raison, voilà que cette écervelée
T'honore maintenant.

Cela cadre-t-il donc avec la certitude
De bien juger, ou bien est-ce là platitude ?
Point n'en déciderai.

Mais je sais que beaucoup riront de cette chose,
Qu'ils en feront longtemps le sujet de leur glose
Sur le ton le plus gai.

De fait, il est plaisant de voir la grave Eglise
Errer jusqu'à ce point qu'elle se contredise
Après quatre cents ans.

Oui, Jeanne, elle t'avait proclamée apostate ;
Elle t'avait marquée au front d'un noir stigmaté
Et mise hors de ses bans.

Elle t'avait vouée aux flammes éternelles,
T'envoyant par avance à celles plus réelles
De son rouge bûcher ;

Elle t'avait flétrie, ô toi, l'Ange de France,
A qui l'on devait son heureuse délivrance,
Toi qui fus son nocher.

Ta statue à présent, sur ses autels placée
N'a plus rien, paraît-il, de sa noirceur passée,
Et ses prêtres s'en vont,
Devant celle bien haut déclarée hérétique,
Relapse, et puis quoi donc ?... entonner leur canti-
[que

Et courber leur dur front.

Ils vont, mobilisant la troupe des fidèles,
Te fêter à grand bruit, te prendre sous leur ailes,
Te brûler leur encens ;

Ils vont faire sonner leurs cloches en délire,
Pour toi, Jeanne, pour toi, qu'ils firent leur martyr
A la fleur de tes ans.

Tu leur as pardonné, comme le Christ sublime,
Et, bien qu'ils aient voulu te jeter dans l'abîme,
Tu prias Dieu pour eux...

Mais, les siècles passés depuis ton agonie
N'ont pu rien effacer de leur ignominie ;
Ils demeurent hideux.

Maintenant, dans quel but malin, machiavélique,
Ont-ils pu penser à ta figure angélique
Et la mettre en hauteur?
Pourquoi te dressent-ils dans leur apothéose
Et semblent-ils de toi faire comme leur chose ?
C'est ce qui rend songeur...

Quoi qu'ils fassent, jamais autour de ta figure,
Rien ne pourra, je crois, effacer leur souillure,
Et rien ne fera pas,
Cérémonie et chants, encens et liturgie,
Qu'ils ne t'aient follement, au printemps de ta vie,
Condamnée au trépas.

Rions d'eux, Jeanne d'Arc, de mémoire adorable...
Ils te font, vois-tu bien, comme amende honorable;
Il ne leur manque plus,
Avec le cierge au poing, de plus ou moins de livres,
Que la hart à leur col, la froidure et les givres,
L'émoi que tu connus.

Ils ne diront jamais assez de leurs prières;
Ils n'inclineront pas assez bas leurs paupières
Pour effacer jamais
L'exécration forfait qu'ils ont commis, ô vierge,
En te faisant brûler. — Ce forfait les submerge
Et les a dépassés.

Qu'ils mêlent donc ton nom à leurs cérémonies;
Qu'ils ajoutent à leurs fêtes jamais finies
Une en plus par ailleurs.

Mais, Jeanne, où tu mettras trêve à plaisanterie,
C'est quand ils prétendront avec effronterie
Te déclarer des leurs.

Et c'est, lorsqu'ils voudront t'accaparer entière;
C'est quand du souvenir fâcheux faisant litière,
Ils te prendront pour eux,
Que tu diras : « Holà ! Je reste bonne fille,
« Messieurs, mais je ne suis point de votre famille;
« Vous et moi sommes deux.

« Si je venais encor revivre sur la terre,
« Comme les médiums au divin ministère,
« J'écouterais mes voix...
« Vous ne me mènerez, certes, plus au supplice;
« Mais je serais encor comme blasphématrice
« Maudite cette fois.

« Jeanne, je reste à tous !... J'appartiens à la France,
« A qui j'ai tout donné, ma joie ou ma souffrance;
« Je ne suis d'aucun clan.
« Auront mon amitié, tous les Français mes frères,
« Qui pour elle voudront, en leurs devoirs austères,
« Agir avec élan. »

Toulon, 8 mai 1910.

KERWENC.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Un cas remarquable de télépathie

Un télégramme de Chicago au « New-York Monde » raconte un remarquable fait de télépathie.

M. Jacob Bolotine, un juif russe, aveugle de naissance, qui avait quelque peu étudié dans une école de médecine et de chi-

rurgie, racontait que par le moyen d'un sixième sens qu'il ne pouvait expliquer, il était capable de lire dans l'esprit de ses amis et compagnons de collège, et ainsi acquerrait par eux les connaissances qu'ils avaient acquises par une étude persévérante.

M. Bolotine déclara que lorsque l'un de ses amis intimes nommé M. Wolck lisait mentalement, qu'il était à même de comprendre tout ce que son ami lisait. Dans le but de s'assurer lui-même de cet état, le représentant du « New-York Monde » demanda à M. Wolck de lire un article dans un journal. Lorsque M. Wolck eut fini de lire, M. Bolotine dit : « Vous avez lu quelques nouvelles concernant les navires grecs et les mutins », et il donna des détails exacts contenus dans un télégramme d'Athènes.

(Traduit par Mme E. B... de *The Annals of Psychical Science*, à London).

Transport d'une mèche de cheveux par une force inconnue, de Portsmouth à Londres.

Un ecclésiastique, demeurant à Portsmouth, communiqua à la rédaction de ce journal le fait suivant :

« A dix heures environ du soir, une jeune dame, douée de facultés médiumniques, tomba en transe, à une séance organisée dans un cercle intime, et parla au nom de *Samuel*, la même personnalité qui se manifestait ordinairement par son intermédiaire, ainsi que par l'intermédiaire d'un autre médium, le D^r Monck, qui était à cette époque l'hôte de M. F., à Londres. Après avoir causé quelques instants avec les membres du Cercle, Samuel demanda des ciseaux pour couper une mèche de cheveux du médium, voulant les porter à son autre médium, M. Monck. Il nous quitta sur ces paroles, mais la séance continua et avec succès. A la fin de la séance, Samuel apparut de nouveau, gai et l'air content ; la petite fille indienne Daisy, qui parlait alors par le médium, nous dit que Samuel était remarquablement adroit et qu'il avait en effet accompli son entreprise, que nous n'avions pas voulu prendre au sérieux.

« Le lendemain, à 2 heures environ de l'après-midi, nous recevions une lettre de M. F., qui nous écrivait, à notre grand étonnement : « Ce soir, pendant que je causais avec Monck de choses et d'autres, Samuel se présenta soudain et me dit : « Il est temps que je me rende à Portsmouth. »

Deux heures après, au vu de tous les assistants, une force invisible s'empara de la main du médium, et pendant qu'il continuait à causer avec nous, sans même regarder le papier, il écrivit : « Bonsoir. Je viens directement de chez M^{me} X., à Porst-mouth. Comme preuve, voici une mèche de ses cheveux que j'ai coupée et que je donne à mon médium ici. Faites-en part à son père et envoyez-lui ces cheveux. Voyez-les. — Samuel. » Nous regardâmes Monk et aperçûmes, à l'angle sud-est de la chambre, une boucle de cheveux qui se dirigea vers sa tête et tomba à terre, d'où je la relevai. Je dois ajouter que tout cela s'est passé non à une séance régulière mais d'une façon tout inattendue, en pleine lumière du gaz.

(*La Vie d'Outre-tombe.*)

Conversation en une langue ignorée par le Médium

M. Chedo Mijatovitch, ministre plénipotentiaire de Serbie, à Londres, écrit ce qui suit au directeur du *Light* :

Je ne suis pas spirite, mais je me trouve précisément sur la route qui y conduit... et j'y suis entré grâce à une expérience personnelle que je crois de mon devoir de rendre publique.

Il raconte ici que plusieurs spirites hongrois lui écrivirent, le priant de se rendre chez quelque médium réputé de Londres pour se mettre en rapport, si possible, avec un ancien souverain serbe et le consulter sur une certaine question.

En ces jours-là justement — continue-t-il — ma femme avait lu quelque chose sur un certain M. Vango, doué, disait-on, de facultés médiumniques remarquables, et c'est pour cette raison que je me rendis chez lui.

Je ne l'avais jamais vu, et certainement il ne m'avait jamais vu moi-même. Il n'y n'y a aucune raison de supposer qu'il ait eu des renseignements sur moi, ou qu'il ait pu les deviner. A ma demande : s'il pouvait me mettre en rapport avec l'esprit auquel je pensais, il répondit avec modestie qu'il réussissait parfois, mais pas toujours, et que très souvent, au contraire, se manifestaient des esprits non désirés par l'expérimentation. Ensuite, il se mit à ma disposition en me priant de concentrer ma pensée sur l'esprit que je désirais.

Peu après, M. Vango s'endormit et commença : « Il y a ici l'esprit d'un jeune homme qui paraît très anxieux de vous parler, mais il s'exprime en une langue

que je ne connais pas. » — Le souverain serbe sur lequel j'avais concentré ma pensée était mort vers 1350, en âge mûr ; j'étais cependant curieux de savoir qui était ce jeune esprit anxieux de me parler, et je demandai au médium de répéter au moins un mot prononcé par l'entité présente ; il répondit qu'il essaierait. En disant cela, il avait incliné son buste vers le mur, en face duquel il était assis dans un fauteuil à bras, et s'était mis dans la position d'un homme qui écoute. Puis, à ma grande stupeur, il commença lentement à prononcer les paroles suivantes en langue serbe ; « Molim vas pishite Moyoy Materi Nataliyi da ye Malim da mi aprosti » ; dont voici la traduction : « Je te prie de vouloir écrire à ma mère Nathalie, en lui disant que j'implore son pardon. » — Je compris naturellement qu'il s'agissait de l'esprit du jeune roi Alexandre. Je demandai alors à M. Vango d'en décrire l'apparence, et lui, promptement : « Oh ! elle est horrible ; son corps est criblé de blessures. »

Si une autre preuve avait été nécessaire pour me convaincre de l'identité de l'esprit communiquant, je l'obtins lorsque M. Vango dit : « L'esprit désire vous dire qu'il déplore amèrement ne pas avoir suivi votre conseil au sujet d'un certain monument à ériger et aux mesures politiques à prendre à ce propos. » — Ceci se rapporterait à un conseil confidentiel que j'avais donné au roi Alexandre deux ans avant son assassinat et qu'il avait jugé intempestif à ce moment, et pouvant n'être mis en action qu'au commencement de l'année 1904.

Je dois ajouter que M. Vango répéta les paroles serbes d'une manière assez caractéristique, en prononçant syllabe par syllabe et en commençant par la dernière de chaque mot pour revenir jusqu'à la première ainsi : « Him Molim : le shite, pishite : yoy, moyoy ; ri, teri, Materi : liyi, taliyi, Nataliyi » etc..., etc.

... Comme je publie le fait dans l'intérêt de la vérité, je n'hésite pas à signer de mon nom et de mon grade (Signé : Chedo Mijatovitch, d'abord envoyé extraordinaire, puis ministre plénipotentiaire de Serbie à la cour de Saint-James ; 3, Redchiff gardens. S. W., London).

(*Le Messager de Liège.*)

Le Progrès spirite. Organe de la Fédération spirite universelle

Fédération spirite universelle. Auteur du texte. Le Progrès spirite.
Organe de la Fédération spirite universelle. 07/ 1910.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste

Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

Le journal paraît le 20 de chaque mois.

LE SPIRITISME

ET LA MISSION DU XX^e SIÈCLE

Conférence, par M. Léon Denis

Les spirites et leurs invités se pressaient, le dimanche 19 juin, dans la salle des *Agriculteurs de France*, 8, rue d'Athènes, à Paris. Et, vu de l'estrade, où nous nous trouvions, le spectacle était réconfortant de toutes ces têtes attentives, de toute cette foule accourue pour entendre Léon Denis, l'apôtre du Spiritisme. Les galeries comme le parterre étaient combles : il y avait là près de 1.500 personnes à qui la doctrine spirite est familière ou qu'elle intéresse vivement.

Le général Fix, vice-président de la Société française d'Étude des phénomènes psychiques, ouvre la séance en souhaitant la bienvenue au conférencier qui, aussitôt après, se lève et nous tient une heure et demie sous le charme de sa parole élevée, colorée et véhémence.

Il commence par nous dire que, depuis vingt-cinq ans qu'il parcourt le monde pour y répandre la parole de vérité, malgré les oppositions, les critiques, les controverses loyales ou perfides, sa foi n'a pas varié. Elle est restée inébranlable.

Il croit, il a l'assurance, il sait qu'une forme fluidique peut se dégager de l'enveloppe matérielle ; que cette forme n'est pas affectée par la désagrégation du corps, et que, par conséquent, « ceux que nous pleurons ne sont pas perdus », qu'ils vivent de la vie de l'âme, dans des sphères meilleures que la nôtre, au moyen de ce corps périsprital qui les suit partout, véhicule naturel de leurs manifestations.

C'est au moyen de ce corps fluidique, actionné par l'âme, que le monde des vivants de l'espace peut entrer en communication avec le monde des vivants d'ici-bas. Donc, la vie est sans solution de continuité. nous vivons et nous revivrons ; nous faisons partie de cette humanité intégrale qui, des deux rives du tombeau, correspond, s'appelle et doit toute se réunir un jour, après des étapes nombreuses sur diverses terres, pour jouir de la liberté parfaite et du complet bonheur quand nous serons des Esprits puissamment évolués.

Le mouvement spirite était bien faible, sur notre globe, il y a vingt-cinq ans. Que de critiques injustes, passionnées, accueillait le Spiritisme encore au berceau ! Depuis, nos doctrines ont fait leur chemin, un chemin immense ; elles se sont introduites partout ; il faut décidément compter avec elles.

Quelle est la société savante, quel est le journal qui ne s'occupe pas de Spiritisme à notre époque, soit pour le combattre, soit pour l'applaudir ? On peut dire qu'il est devenu le « Problème Universel » !

Si nous jetons les yeux autour de nous, nous ne voyons que des signes favorables au développement, à l'extension du Spiritisme moralisateur, civilisateur.

Le xx^e siècle est une grande époque dans la série des étapes de l'humanité ; dans sa première moitié, il assiste à l'écroulement du passé, des vieux dogmes, des autoritarismes détestés, des privilèges, des abus de castes et de personnalités, des erreurs séculaires qui maintenaient l'homme dans l'ignorance de son sort futur à travers les espaces, les mondes ; dans sa seconde moitié, il assistera à l'épanouissement de la vérité, à la rénovation du monde par la lumière et par l'amour.

Ce qui s'écroule autour de nous, aujourd'hui, ce n'est pas la religion dans son essence, ni même dans son symbole antique : ce sont les rites, le culte, le côté extérieur, « les vêtements matériels dont on a voulu écraser l'âme des religions ».

La puissance romaine s'écroule, s'émiette, tombe en poussière parce que les prêtres ont perdu le sens profond de l'initiation des premiers chrétiens qui, dans la religion, ne voyaient que l'accord des âmes de la terre avec les Puissances invisibles de l'Au-delà, et s'efforçaient de tendre vers le Père céleste par la beauté de leurs actes, de leur soumission et de leur foi !

Aujourd'hui, en est-il ainsi ? Et ne voyons-nous pas des formules bizarres, surannées, remplacer l'élan de l'âme dans la prière ? Le culte n'est-il pas matériel, dérisoire, éloigné de tout ce qui devrait constituer la religion par excellence : l'amour, la piété vraie, la prière profondément sentie ?...

D'un autre côté, nous assistons aussi à l'écroulement de la Science, non de la science vraie, de celle qui, souvent, travaille dans l'ombre, illuminant en secret le front de ses penseurs les plus éminents, de ses génies aux essors souverains, qui, de leur vivant, ont quelque peine à faire leur trouée dans le monde.

Le conférencier veut parler de la science officielle, sacrée, consacrée, palmée, décorée, qui ne sait rien voir de l'avenir et qui, elle aussi, s'emmailotte dans des dogmes. C'est celle-là qui a fait faillite, selon le mot de M. Brunetière, non l'autre, celle qui regarde l'infini et cherche à en découvrir les lois.

Un savant a dit : « *Tous les axiomes scientifiques ne sont que des postulats très contestables.* »

Donc, la fierté, l'orgueil de messieurs les savants officiels n'est guère compréhensible... et quand ils frappent d'anathème une science nouvelle, une philosophie consolante qui vient réparer les maux faits par les sciences matérialistes dans le cœur des hommes, ils se montrent les dignes fils de ces anciens savants qui décrétaient que la vapeur ni l'électricité ne pouvaient être.

Ce qui manque à la Science, hélas ! c'est l'indépendance, c'est la liberté !

La Science a été longtemps, bien longtemps, la servante ou, si l'on veut, la suivante de la Religion, dont elle ne pouvait dépasser, devancer les conceptions, se courbant sous le niveau brutal du dogme imposé à toute vérité nouvelle, laissant étouffer dans l'œuf toute éclosion de la

pensée humaine qui ne correspondait pas étroitement aux formules de l'Eglise, soit-disant sacrées mais, le plus souvent, retardataires et impies.

Depuis cinquante ans, la Science est devenue le satellite du Positivisme. Elle s'est perdue dans l'analyse infinitésimale de la matière et n'a plus d'ailes pour s'élever vers l'infini, vers le monde des causes et des lois. Comment voulez-vous qu'elle puisse constituer une synthèse générale de la vie et de la destinée ? Confinée dans les atomes, elle ne voit pas l'immensité ; le grain de sable qui l'arrête indéfiniment suffit à lui cacher l'Océan de l'amour divin, les principes qui président à l'évolution des âmes, à l'éducation de la conscience, à la sublimation de l'esprit. Elle vigète et languit ; elle erre, bien souvent, parce qu'elle ne tient pas dans ses mains le flambeau sacré que les religions ont laissé éteindre et qu'elle n'a pas su rallumer. Elle éloigne l'esprit de ses conceptions, et ne voit plus qu'un côté des choses.

La Science n'a rien compris à la loi de l'évolution. Elle n'y a vu que les transformations inhérentes à la matière, tandis que c'est la volonté, la conscience de l'homme qui doivent tendre à se fortifier, à s'élever sans cesse pour faire aboutir l'esprit à son glorieux perfectionnement.

Et c'est parce que la Science est impuissante à expliquer le pourquoi de la vie et des malheurs humains qu'elle est également impuissante à refréner les révoltes de ceux qui souffrent. La science ne peut rien contre l'anarchie, pas plus que la religion, d'ailleurs.

En morale, elle n'a pas été plus heureuse. Admettant le Déterminisme, qui proclame l'inutilité des efforts, elle glace dans l'homme le sentiment du devoir ; elle fait taire les voix élevées qui, dans la conscience humaine, sont l'écho de la voix divine.

Mais, après les ruines que nous voyons s'accumuler, nous verrons la rénovation s'accomplir. Nous nous affaïssons intellectuellement et moralement. Ce sont les grandes synthèses qu'il faut préparer pour en faire jaillir l'esprit nouveau qui nous est nécessaire. Il faut éclairer la vie et la destinée des hommes du rayon de cette foi élevée et sage que la raison ne saurait contredire.

Qui est-ce qui préparera cette grande synthèse philosophique, morale, religieuse, aussi nécessaire à l'esprit de l'homme que le pain de chaque jour est nécessaire à la vie de son corps ? Ce ne sera ni la Science,

ni l'Eglise. Elles ont enfermé l'âme humaine dans un moule rigide et étroit : et l'âme humaine s'est repliée sur elle-même, incapable de s'élever et de s'épanouir.

Malgré tout, la Rénovation commence. Si le XIX^e siècle a été celui de la matière, le XX^e sera le siècle de l'esprit.

Shakespeare a dit que « les ombres des événements futurs se dessinent aux yeux des précurseurs bien avant la présence réelle de ces événements. »

Les précurseurs voient cette ombre et se préparent alors à enseigner le peuple selon la vision qu'elle leur donne des réalités de demain. Et c'est encore, et toujours, et de plus en plus l'amour, la solidarité, la fraternité qu'ils recommandent aux peuples comme aux individus.

Aussi longtemps qu'on ne travaillera pas à réaliser définitivement l'amélioration de l'individu, la collectivité restera stationnaire, sinon mauvaise, et tous les discours des politiciens, tous leurs programmes, toutes leurs rêveries politiques et sociales n'auront pas plus d'effets que le vent qui secoue les grands arbres de nos forêts et s'enfuit sans avoir rien semé d'utile à l'homme ou à la Nature.

Ici, après avoir rendu hommage aux précurseurs, qu'il cite : à Ballanche, Dupont de Nemours, Henri Martin, Victor-Hugo et tant d'autres, l'orateur salue le grand nom d'Allan Kardec, fondateur de la philosophie spirite, aussi vieille que le monde et éternelle comme la vérité, mais dont le profond penseur spirite a coordonné merveilleusement les éléments épars dans toutes les religions et toutes les philosophies.

C'est par la doctrine spirite qu'on résumera le mieux la vie et la destinée de l'homme sur la terre et dans les différents mondes de l'espace, et c'est le Spiritisme qui réalisera ce que la science et la religion sont impuissantes à accomplir.

Le Spiritisme n'agit pas dans le vague ; il peut être religieux et scientifique à la fois. Par sa philosophie, il touche aux plus grands problèmes qui peuvent intéresser l'esprit humain, émouvoir le cœur, éclairer la conscience. Par ses faits, il acquiert une puissance de pénétration incontestable qui, peu à peu, lui permettra d'étendre son empire sur toutes les âmes.

S'il parle le langage de la foi, il parle surtout celui de la raison et de l'expérience.

Et l'orateur passe en revue l'immense cortège de phénomènes qui entourent le Spiritisme, lui donnent sa force, sa vraisemblance, son actualité : transmission de

pensée à distance ; projection à distance du fantôme des vivants ; télépathie des mourants ; apparition du fantôme des défunts.

On arrive ainsi, s'écrie-t-il, à constater la survivance de l'âme au corps matériel ; on arrive à comprendre que toutes les âmes, destinées à se revoir, à travailler ensemble dans leurs différentes existences, à s'unir pour progresser, sont une immense famille dont tous les membres se relient entre eux à travers les immensités sidérales, et que toutes ces âmes se relient aussi à l'âme souveraine, directrice des mondes et créatrice de la pensée.

La vie future devient un objet de science, d'expérimentation.

Mais quel champ immense est ouvert à l'activité de l'âme ! Elle peut prier les Puissances célestes, non pas avec des formules stupides que les lèvres balbutient, mais avec tout l'élan d'une noble foi que la raison active et que le sentiment soutient. La prière, ainsi comprise, est une des formes les plus hautes de la pensée humaine ; elle est une vibration qui va de l'homme à Dieu, irradie l'esprit et lui donne une puissance incontestable. La prière est une force qui peut détourner des fléaux, secourir des malades, soutenir des malheureux chancelants sur le chemin de la vie ; mais il faut qu'elle s'élève avec les saines ardeurs de la foi raisonnée et sentie ; il faut qu'elle soit le grand dégagement d'amour, de lumière et d'espérance.

La prière est une attraction : or, n'est-ce pas la loi d'attraction qui régit les mondes et les âmes et les relie au soleil central, au foyer divin ?

Et comment ne conserverait-on pas toute espérance quand on sait prier ces êtres invisibles qui nous entourent, nous actionnent, pénètrent notre conscience et notre cœur et nous montrent la vie future comme le port, le vrai port du salut ?

N'ayons donc plus de terreur de la mort ; activons nos progrès sur cette terre d'épreuves où nous sommes descendus pour nous améliorer et grandir.

Quand le Spiritisme sera mieux connu, le progrès individuel et social marchera plus vite. L'homme comprendra des lois qui lui étaient restées jusqu'alors inconnues ; sa vie morale sera plus vive, plus intense et plus noble. Au lieu de se confiner dans un égoïsme rétréci et inintelligent, il voudra travailler pour ses frères en humanité, sachant que sa part de bonheur sera d'autant plus grande qu'il aura procuré plus de bonheur aux autres.

Et nous sommes à l'aurore de ce grand mouvement de rénovation qu'on devra au Spiritisme secondé par la vraie science. Déjà, la télégraphie sans fil n'est-elle pas le prélude des communications qui auront lieu un jour de monde à monde ?

Eh bien ! le Spiritisme est le précurseur de ce grand progrès ; il relie les âmes de la terre aux âmes de l'espace et fait ainsi fusionner les univers moraux en attendant que les univers matériels se pénètrent, se comprennent et se solidarisent sous les regards de Dieu !

Les enseignements spirites nous arrivent de toutes parts, de toutes les contrées de notre globe que travaille l'esprit nouveau qui veut sortir des ruines du passé.

L'idée de la Réincarnation fait de grands progrès, même en Amérique, et il est à prévoir que, dans un temps relativement prochain, toutes les Ecoles spirites admettront la pluralité des existences, comme corollaire, explication de la justice divine, de la nécessité de nos épreuves et des progrès de notre esprit.

La naissance n'est pas un commencement ; elle n'est qu'une suite. La mort n'est pas un terme : elle est une suite aussi.

Oui, nous vivons et nous revivrons, et cette doctrine consolante, que le Spiritisme ressuscite et propage aujourd'hui, est le meilleur gage de nos progrès et de notre bonheur futur. Tous appelés au perfectionnement et à la joie pure des Esprits heureux, nous y atteindrons successivement, selon nos efforts, à travers des existences nombreuses, car aucun enfer ne ferme la route de l'avenir à l'âme en quête de progrès intellectuels et moraux. L'horizon de l'âme est illimité. Les différentes phases de sa vie ont l'infini pour théâtre et Dieu pour éternel idéal.

On dit que le Spiritisme n'a pas servi la science ; qu'il n'a rien découvert ou fait découvrir : quelle erreur !

Comment Crookes a-t-il trouvé la matière radiante sinon en expérimentant le spiritisme avec l'Esprit matérialisé de Katie King ?

Dans la philosophie spirite, est-ce qu'il n'y a pas d'ailleurs la base de toute une psychologie nouvelle ? Est-ce que cette psychologie n'est pas la réforme radicale de l'enseignement scientifique au sujet de la vie, des fonctions de notre *moi* intime, de cette âme qu'on ne peut nier aujourd'hui puisqu'elle s'extériorise et vit par elle-même, en dehors du corps matériel, dans une foule de cas qui ont été sévère-

ment contrôlés et nettement établis par des expérimentateurs aussi consciencieux qu'expérimentés ?

Au point de vue moral, l'action du Spiritisme a été plus efficace encore.

Combien d'âmes, déçues par les théories matérialistes et les dogmes religieux, sont venues demander au Spiritisme d'ouvrir leurs yeux à la vraie lumière et ont trouvé dans notre philosophie l'espoir qui leur manquait, la foi dont elles avaient besoin pour supporter leur maux et se vaincre elles-mêmes dans l'étape périlleuse de la douleur !

Le Spiritisme est la grande réserve de l'avenir. Il se penche sur tous les maux humains, non plus pour les bercer de la vieille chanson religieuse dont parlait naguère un pontife du socialisme, mais pour expliquer la raison d'être de ces maux et faire luire aux yeux des souffrants de ce monde l'aube d'un avenir meilleur.

Et l'orateur termine sa très belle conférence, pleine de citations utiles, nourrie de faits intéressants et probants, en engageant tous ceux qui viennent de l'entendre à avoir confiance dans le Spiritisme, à se rappeler toujours que rien ne finit avec cette vie et que nous emportons dans la vie de l'espace le bagage de nos bonnes et de nos mauvaises actions, qui préparent notre sort futur en ce monde... et dans tous les milieux successivement plus élevés qu'il plaira à la Providence d'ouvrir à nos incessants efforts.

A. LAURENT DE FAGET.

LES ÉTATS ET L'ÉGLISE ROMAINE

Etude philosophique

En consultant l'histoire des peuples, depuis leur origine jusqu'à nos jours, on reste stupéfait de voir comment, à travers les âges, les générations qui se sont succédé, ont été lentes à s'édifier des mœurs et des lois en rapport avec leur degré d'évolution spirituelle. Mais, arrivés à un tournant évolutif de bien-être et d'orgueil de soi-même, tous les peuples ont eu, en tant que gloriole nationale, leur déception de voir s'effondrer dans un temps relativement court, leur travail d'évolution sociale échafaudé si péniblement au prix de luttes sanglantes, de privations et de misère !...

Que faut-il voir dans ce phénomène de décadence morale et sociale ? La réponse n'est pas difficile à faire.

Il est notoire que lorsque les peuples atteignent leur summum de connaissances pratiques de la vie, qui guident les hommes et les grandes collectivités, les nations délaissent les principes sacrés de l'Humilité et des devoirs fraternels que tous les humains se doivent entre eux, les peuples se laissent aller à la pente de la décadence spirituelle, et ne vivent plus que par et pour le corps. D'autre part, les rois, empereurs et gouvernements quelconques, se prélassant trop dans leur cuirasse d'orgueil, se croient invulnérables, affectent un profond mépris pour quiconque n'est pas leur sujet, et sont fatalement entraînés dans le courant des troubles sociaux que leur sot orgueil a fait germer à leur insu.

L'harmonie brisée entraîne alors les pires ravages. Lorsque les forces du mal ont été générées en assez grande quantité, elles se retournent contre leur auteur. Dès lors, le déclin de la puissance sociale et économique se fait sentir, et, par un progrès inverse à l'évolution, on assiste au phénomène du démembrement des peuples et des nations. C'est ce qu'en Occultisme, on appelle choc en retour!

Nous commencerons la revue de l'existence des peuples dont l'histoire frappe le plus l'imagination. Voyons l'Inde qui, d'abord puissamment spiritualiste et sociale depuis les âges les plus reculés, après avoir atteint une certaine apogée momentanée de pouvoir et de connaissances sacrées sur les choses mystérieuses des mondes et des êtres, a perdu le fruit de longs siècles de labeur persévérant, dans la tâche ingrate de faire évoluer les fils du sol indien.

Mais, comment, dira-t-on, ce phénomène s'est-il produit?

Par le relâchement spirituel, par l'inconséquence du Pouvoir, et par les formes draconiennes, avec lesquelles les prêtres de Bouddha et de Brahma conduisaient les peuples d'alors; et, peu à peu, le peuple indou, si bon et si doux à la fois, s'est lassé du joug de ses chefs, et lentement il est arrivé à un état d'indolence qui l'a conduit à sa perte. Aujourd'hui, il est tombé sous la puissance de la domination anglaise qui, à son tour, dans la postérité, payera les conséquences de sa trop grande audace, et de sa déloyauté gouvernementale!

L'Egypte, comme beaucoup de peuples, a possédé un grand savoir gouvernemental, mais, à son tour, cette terre des pharaons a eu à déplorer le despotisme et la vie sardanapalesque de ses rois. Le peu-

ple égyptien ayant perdu sa virilité morale et sociale, est aussi devenu la proie de l'Angleterre cupide!

Qu'a fait l'orgueilleuse Espagne? Après avoir atteint le maximum d'extension coloniale et de gloire, elle dont le radieux soleil ne cessait jamais de dorer les possessions espagnoles, a vu sombrer son prestige et ses possessions nationales. Pourquoi? La réponse est invariablement la même. Comme tous les Etats trop cupides et injustes dans leurs actes gouvernementaux, l'Espagne avait fini par soulever une jalousie féroce parmi les peuples qu'elle avoisinait, et si l'on tient compte de ses excès et abus de pouvoir, on verra que les peuples qu'elle avait voulu asservir sous des formes despotiques, ont fomenté des plans de révolte, et se joignant aux ligueurs étrangers, ont facilité la décadence du peuple espagnol. Son dernier échec fut à Cuba; ils ne le doivent qu'à eux-mêmes.

Nous dirons quelques mots sur la Grèce, qui fut à son tour un grand foyer de civilisation spirituelle et sociale, mais qui, malgré le temps et les héros qui l'ont illustrée (en ne parlant que de Socrate, Cicéron, Platon et Orphée) a fini par subir la conséquence de sa décrépitude morale et spirituelle.

Si nous jetons un coup d'œil sur l'empire romain, nous pouvons voir aussi que, malgré sa puissance de possession européenne et asiatique, il a été réduit, nous ne dirons pas à sa plus simple expression, ce serait ternir la vérité, mais à l'état de souvenir!... La géographie moderne a démoli à jamais les possessions et le nom de l'empire romain. Après avoir lourdement frappé les Juifs, la Judée, après avoir brûlé Bysance, après avoir conquis la Gaule, au peuple brave et loyal, les Néron et les Brutus, féroces, ont creusé le tombeau de l'empire romain.

En résumé, on s'aperçoit toujours que, tôt ou tard, l'injustice des hommes est frappée de mort!

Nous ne saurions éviter de dire quelques mots sur l'imposante Russie. Sans être grand prophète, nous pourrions prédire à cette puissante nation que, dans un temps plus ou moins lointain, elle verra son opulente influence sombrer sous les méfaits de son despotisme autocrate. Car, ne l'oublions pas, la froide Russie, par les excès de pouvoir de ses tsars, doublés de pontifes religieux, aura son tournant d'histoire, c'est-à-dire qu'elle verra, comme tous les peuples injustes, s'éteindre sa gloire ensanglantée du sang de ses victimes.

En ce qui concerne la France, et pour être impartial, nous ne pouvons passer sous silence les abus, les excès et les cruautés commises par ses vieilles monarchies qui ont terni le nom des Francs. Certes ! la France a de belles pages d'histoire, mais elle en a aussi de bien tristes et sombres ! et si par un coup de dé magique, la France a pu rayonner un moment comme la souveraine d'Europe par le trop grand ambitieux Napoléon I^{er}, le nuage sombre de 1870 est venu voiler l'éclat de ce rayonnement pour montrer que les gloires obtenues par l'effusion du sang fraternel ne sont que des gloires factices, qui s'évaporent sous le poids universel de la Justice Divine !

Qu'il nous soit permis, maintenant, d'établir un parallèle entre les divers Etats dont nous avons montré la grandeur et la décadence, et l'Eglise Romaine.

Loin de nous de vouloir médire, de propos délibéré, de telle ou telle institution ; nous ne voulons qu'obéir à un sentiment d'esprit critique et de Justice ! Donc, en ce qui concerne le passé de l'Eglise Romaine, il est certain que comme toutes les religions, elle a eu beaucoup de peine pour se créer un sillon d'évolution ; et l'on estime que ses fondateurs, en ne parlant que de Pierre, l'apôtre de Jésus et du christianisme naissant, ont eu beaucoup de courage et de foi, dont nous devons leur savoir un gré bien grand, pour résister au vieux Paganisme que Jésus-Christ avait ébranlé dans ses bases profondes, à l'aide de sa simple et puissante philosophie. Or, Pierre l'apôtre, l'ancien pêcheur, plein de sa foi à l'égard du Maître, avait assez sagement conduit la barque de l'Eglise catholique naissante, car il avait à lutter contre les maîtres des croyances antiques, dont les empereurs se croyaient les détenteurs des mystères.

Nous devons donc louer ces premiers chrétiens, au courage stoïque, qui ont été les victimes dévouées de la foi chrétienne. C'est le côté sublime et méritoire qui fait honneur à l'Eglise. Mais, si nous suivons la marche en avant, nous voyons, à travers les siècles, paraître des pierres et des nuages sur ce chemin de la vie, ouvert au prix des sacrifices de souffrance, de sang et de morts ! Avec la différence que ces pierres et nuages ne sont plus l'œuvre des adversaires forcenés du Christianisme, mais bien l'œuvre des défenseurs et propagateurs de la foi nouvelle. Pour éclairer cette métaphore, nous dirons simplement que les successeurs de Pierre, ne se servant

plus de la boussole du Maître, marchaient à la dérive, en obéissant à des caprices personnels, qui les éloignaient de la voie du salut !

En effet, nous voyons que lentement l'Eglise s'achemine dans des sentiers qu'elle n'aurait jamais dû explorer. Cessant d'être humble, l'Eglise est devenue orgueilleuse, autoritaire, intolérante et despote ; ce qui est pis, criminelle ! Son sinistre passé évoque toutes les turpitudes commises contre les êtres et l'humanité !

Aujourd'hui, elle ne vit plus que sous la cendre des bûchers qu'elle a élevés pour marquer jusqu'où s'étendait son pouvoir de domination féroce et criminelle !

C'en est fait de l'Eglise, comme de différents Etats : elle a assisté à sa grandeur ; aujourd'hui impuissante, avec la rage au cœur, elle assiste au commencement de son agonie, à sa décadence et à sa fin !

Elle aurait pu se ressaisir si elle avait écouté les sages conseils qui lui venaient parfois de simples prêtres qui, se pénétrant de l'importance du danger, en indiquaient le remède. Aussi voyons-nous de temps à autre, quelques prêtres révoltés contre des dogmes surannés, qui finissent par désertir l'Eglise en flétrissant la conduite scandaleuse des pontifes de Rome et de leur entourage : témoin l'abbé Dabry, qui vient de quitter la vie du sacerdoce, écœuré de voir l'Eglise sombrer par sa propre faute.

Il ne reste, pour conclure, qu'à déclarer hautement que toute l'ingérance ancienne des humanités dans le domaine de l'Harmonie divine sera brisée pour que les humains, mieux inspirés par la vraie foi, basée sur la raison, soient obligés de reconnaître les lois de justice et de bonté du Souverain Créateur !

A. MAZIN.

OCCULTISME ET SPIRITISME

Lettre ouverte au R. P. Berthet

« ... des hallucinés, des demi-fous...
« merveilleux exploiters de la bêtise humaine...
« ... Il n'y a pas de Spiritisme vrai,
« de Spiritisme franc, de Spiritisme véridique... ; pour un catholique, il ne peut
« pas y en avoir !... »

(Extrait d'une conférence faite le 12 janvier 1910, par le R. P. BERTHET, au Cercle catholique du Luxembourg, — analysée par le *Figaro* le lendemain.)

Monsieur,

En un style élégant, choisi, fouillé, — comme vous avez coutume de parler et

d'écrire, — avec le prestige de votre caractère sacerdotal et de votre haute éloquence, — vous avez jeté l'anathème sur les Sciences occultes — sur le Spiritisme ; — vous ne vous en êtes pas tenu là : vous avez fait mieux ? vous avez injurié, diffamé, les adeptes de ces Sciences...

Or, si j'en crois le *Figaro*, — organe bien pensant et bien renseigné :

« ... jamais l'Occultisme et le Spiritisme n'ont eu de si nombreux adeptes qu'à notre époque, laquelle se distingue pourtant — assure-t-on — par un remarquable développement de l'esprit critique et par une diminution correspondante de l'esprit de foi... »

Donc, monsieur, non content de critiquer et de nier l'Occultisme et le Spiritisme, vous avez mis au ban de l'opinion, voué aux pires gémonies *une très grande partie de vos frères, de vos sœurs...*

Est-ce là, monsieur, la façon dont vous entendez faire admirer cette *charité chrétienne* que vous avez mission — et prétention, je pense — d'enseigner ?...

En agissant ainsi, monsieur, vous m'avez personnellement froissé dans mes sentiments les plus chers, dans mon honneur, dans ma réputation, — et je viens, de tout cela, vous demander réparation.

N'y en aurait-il qu'un seul pour relever le défi que vous avez lancé, je serais celui-là ; — non pour moi uniquement, qui ne suis qu'un atome dans la masse, mais au nom de la SOCIÉTÉ SPIRITE EXPÉRIMENTALE DE FRANCE, dont j'ai l'honneur d'être le Secrétaire général ; au nom de tous mes frères en croyance — connus ou inconnus...

Parce que vous n'avez pas *pu* ou pas *su* voir — monsieur — *vous niez...*

Mais alors, SAINT THOMAS avait raison... puisque vous l'imitiez...

L'Orgueil est un péché !... Auriez-vous celui d'être plus orthodoxe que le Pape qui a déclaré praticable le Spiritisme, — à condition que « cela soit fait avec religion » ?

Mais, monsieur, nous sommes légion qui ne commençons jamais une séance spirite sans *une évocation des plus religieuses* — souvent en la forme — toujours en le fond...

Vous embrigadez dans les Spirites « ceux que certains contacts ont froissés ; qui ont rencontré, peut-être, une religion sèche, administrative, tatillonne, indifférente ou hautaine, à l'heure même où ils avaient le plus besoin d'elle... »

Comme vous avez raison, monsieur !...

Mais — par contre — comme il est mal

à vous de vouloir enlever la consolation à tous ces malheureux !...

Vous leur dites, en somme :

« Vous êtes tristes, désabusés ; les consolations de l'Eglise ne vous calment point ; d'autres vous soulageraient, vous reconforteraient... Eh bien, je ne veux pas de cela : j'entends enlever de vos cœurs cette illusion douce ; ou vous guérirez vos peines par cette religion *que je reconnais parfois revêche, administrative, tatillonne, indifférente, hautaine...* ou vous continuerez à souffrir !... »

Croyez-vous — monsieur le ministre de Dieu — que si le Christ au nom duquel vous prêchez revenait sur cette terre, il ne renierait pas vos paroles ?

Avec une *crânerie* que j'admire — et qui vous fait honneur — vous avez déclaré « ne reculer devant aucune responsabilité » ; je veux croire que vous ne faillez pas à l'engagement que vous avez pris, — le moment est venu de le montrer...

Vous avez entrepris la croisade, il est de votre devoir et de votre dignité d'aller jusqu'au bout.

Voulez-vous me faire l'honneur de m'examiner ? Je serais heureux de connaître votre diagnostic — et s'il conclurait, en ce qui me concerne, à la *folie*, à l'*idiotie*, à l'*exploitation* — ou à *quoi* ?...

Plus charitable que vous, monsieur, je veux encore croire à votre bonne foi ; — admettre que n'ayant jamais rien vu de *sérieux*, en la matière, vous vous figurez que tout est truqué. C'est pourquoi je vous offre — respectueusement — de vous fournir des preuves *irréfutables*.

Si vous refusiez, on serait en droit de dire *ou que vous traitiez un sujet mal connu de vous, — ou que vous étiez de mauvaise foi...*

Aussi, suis-je convaincu que vous ne vous déroberez point...

Votre jour et votre heure seront les miens — même pour un débat (j'allais écrire une joute !) public — contradictoire.

Et, lors même que je ne vous montrerais que de petits phénomènes — *non truqués* — vous devriez admettre qu'il y a du vrai — *du Spiritisme vrai — du Spiritisme franc — du Spiritisme vérifié — qu'il y en a...*

Je crois bien à Dieu — et vous aussi, je pense, monsieur. Je ne l'ai point vu — et vous ne l'avez pas vu davantage...

Rappelez-vous les débuts de l'aviation ; — souvenez-vous des essais hardis et glorieux des BLÉRIOT, des LATHAM, des DELAGRANGE — (cette victime d'hier !) — et de

tant d'autres dont les noms ne viennent pas sous ma plume... Quand ils ont tenté de s'élever dans les airs — sans gaz, à la merci d'un simple moteur et de quelques ailes factices — on a crié à la folie — aussi?... Mais quand ils ont eu volé cinq minutes, on a reconnu que le problème était résolu, — qu'il ne restait plus qu'à perfectionner.

Et, aujourd'hui, on vole pendant des heures consécutives !...

Si je vous fais assister *seulement à un peu de vrai spiritisme*, il vous faudra bien — tel SAINT THOMAS ! — *croire*, puisque vous aurez vu... — et vous ne nous combattrez plus : c'est là mon vœu le plus cher...

Excusez, monsieur, ces lignes rédigées en un style autrement moins élevé que le vôtre — mais qui sont néanmoins dictées par le seul désir que j'ai de voir de la discussion jaillir la lumière.

C'est dans cet esprit que j'attends — confiant — votre réponse, et que je vous prie d'agréer, monsieur, l'expression de mes très distingués et respectueux sentiments.

HENRI CABASSE.

*Spirite, Publiciste,
Secrétaire général de la Société spirite
expérimentale de France.
Lauréat de l'Académie de Médecine
43, Rue de Trévise
Paris (9°)
Téléphone : 276.31*

Le Spiritisme au théâtre

Nous reproduisons volontiers la lettre suivante, qui nous a été adressée de Montpellier le 1^{er} juin dernier :

Monsieur et cher confrère,

Le dimanche 5 juin, à 1 h. 1/2, le *Théâtre Michel* joue deux pièces dont je suis l'auteur. Une de ces pièces : *Hantée !* est un sujet spirite très intéressant. C'est la première fois, je crois, que la science des esprits est portée à la scène.

Ami de M. Léon Denis dont je partage toutes les conceptions au point de vue spirite, je m'éloigne du spiritisme sur d'autres points puisque je suis occultiste ; mais, comme la tolérance et la bonté me servent de règle ici-bas, je crois que le seul moyen pour faire triompher nos idées c'est de nous aimer d'abord et de nous unir ensuite en laissant les orgueilleux et les intransigeants à leurs détestables travers.

J'ose espérer, monsieur et cher confrère,

que vous voudrez bien consacrer dans un de vos prochains numéros quelques lignes à mon œuvre : *Hantée !* dans lesquelles vous pourrez dire hardiment qu'il manquait aux nouvelles sciences de l'âme un auteur qui les mit à la scène et que je suis celui-là.

En effet j'ai écrit deux autres pièces en un acte, intitulées :

1° *Le Double*,

2° *Le Vampire*,

et trois grandes pièces en vers :

Orphée, 5 actes, (4^e acte : Scène de matérialisation d'Eurydice au moyen d'un médium).

Homère (conduit par un bon daïmon, ou esprit), 5 actes ;

L'âme des Gaules, (où les âmes des aïeux sont évoquées par un médium prophète), 5 actes.

Je vous dis ceci pour vous montrer que je suis réellement un auteur dramatique de l'invisible.

Agréez l'expression de mes sentiments respectueux et fraternellement cordiaux.

COMBES LÉON.

Secrétaire de la Rédaction de l'*Initiation*.
Villa Hermès.
Place Rondelet,
Montpellier.

Nous félicitons M. Combes de son heureuse initiative. Toutefois, nous ne pouvons éviter de lui dire que d'autres auteurs ont essayé, avant lui, de porter le spiritisme au théâtre : entre autres Lhomon, dont les œuvres figurent, si j'ai bonne mémoire, au catalogue de la Librairie Spirite, 42, rue Saint-Jacques, Paris. Nous ne pouvons oublier non plus la retentissante tentative de Victorien Sardou, qui fit jouer à Paris : *Spiritisme*, aux applaudissements de ceux qui l'entendirent et au nombre desquels nous nous trouvons.

Enfin, nous connaissons un auteur qui a préparé plusieurs pièces remarquables, auxquelles il ne manque que l'adhésion d'un directeur de théâtre pour instruire et captiver le public en mettant à la scène les phénomènes et la philosophie du spiritisme.

L'effort de M. Combes n'est donc pas aussi isolé qu'on pourrait le croire, et nous en sommes ravis pour la divulgation de nos doctrines, destinées à régénérer le monde en le tirant de son apathie morale pour lui faire entrevoir la vie libre et heureuse de l'Au-delà, quand nous l'avons méritée par l'accomplissement rigoureux de nos devoirs ici-bas.

LA RÉDACTION.

DIALOGUE

II (1)

— Bonjour, cher,
— Vous voilà ! quel homme de parole !
— Vous m'avez instruit, hier, je reviens à l'école...
Je voudrais bien savoir si vous croyez vraiment
A tous ces rêves bleus?... — Irrésistiblement !
Oui, certes, rêves bleus... et pourtant certitudes ;
Mais la conviction ne vient pas sans études.
— Comment étudier ce que nul ne connaît,
Ne connaîtra jamais... Je sais que je suis né,
Je sais que je mourrai, mais à part ça j'ignore
Ce que c'est que la vie, et la mort plus encore,
Comment je suis venu, comment je m'en irai.
— Du doute vous serez promptement délivré
Si vous devenez bon, modeste, charitable ;
Ce qui vous semble obscur, vague, mystère ou
[fable
Brillera d'un éclat splendide, radieux,
Toutes ces vérités surgiront à vos yeux
Ainsi qu'à votre esprit, votre cœur et votre âme
Comme luit le soleil, inextinguible flamme.
— Très bien, mais tout cela ne m'explique pas
[Dieu...
Qu'est-il ? moi je l'ignore et vous en fais l'aveu.
— Qu'importe ce qu'il est ! nous voyons son
[ouvrage,
Tout, aux yeux des humains, proclame sa gran-
[deur ;
Notre esprit, ici-bas, n'en peut tracer l'image,
Il échappe à nos sens mais parle à notre cœur.
— C'est fort bien dit, mon cher, et n'y veux con-
[tredire
Si ce n'est que chacun a son Dieu qu'il admire...
Tantôt c'est un tyran vindicatif, jaloux,
Terrible, impérieux, et sans cesse en courroux
— Tel un ogre entraînant les humains en son
[antre,
Puis il en est qui font même un Dieu de leur
[ventre...
D'autres encor le font pire qu'un Lucifer,
Le sombre pourvoyeur des démons de l'enfer,
— Ou bien un bon vieillard à longue barbe blan-
[che,
Sachant se contenter d'un *Pater* le dimanche...
Quel est le vôtre, ami, de tous ces dieux divers ?...
— C'est le régulateur, l'âme de l'Univers,
C'est l'idéal du beau, du bien, de la justice...
Et c'est la Volonté suprême, créatrice,
C'est l'Eternel Progrès... Mais c'est surtout
[l'Amour...
Il divinise tout, même l'homme d'un jour !...
— Bien... mais je le voudrais plus clairement
[connaître.
— A qui veut le trouver il est prompt à paraî-
[tre...
Ecoutez votre cœur, vous serez convaincu...
Voyez autour de vous l'infirme, le déchu,
Consolez celui-là, plaignez, relevez l'autre...
Pour tous les malheureux ayez un cœur d'apôtre.
— Tout comme vous je crois à l'éternel progrès,

(1) Voir notre numéro d'avril.

Le temps et la nature en fixent les degrés...
N'est-ce point suffisant pour être honnête et
[juste ?
— N'être que juste à point est souvent être in-
[juste...

Il faut encore avoir l'indulgente bonté,
Se familiariser avec la charité...
Votre cœur, peu à peu, s'emplira de tendresse,
Vous connaîtrez dès lors la plus céleste ivresse
Où puissent s'abreuver les humains d'ici-bas.
— Cela peut être vrai, je n'y contredis pas,
Mais ces perfections, comment donc les attein-
[dre ?...
Si je ne peux, je suis moins à blâmer qu'à plain-
[dre...
— Par votre libre-arbitre et votre volonté
Vous pouvez acquérir l'ineffable bonté ;
Vous verrez devant vous, alors, la seule route
Allant à la Lumière et s'éloignant du doute...
Suivez-la jusqu'au bout, vous y trouverez Dieu !
— J'y songerai, mon cher, à bientôt, sans adieu...

J. THÉO.

L'INONDATION

Hommage à M. Laurent de Faget.

Le Rhône impétueux roule des eaux boueuses ;
Il menace et grandit, gronde et monte toujours ;
Répandant la terreur tout le long de son cours,
Il sème avec la mort des détresses affreuses.

L'inondation s'étend, ses vagues limoneuses
Sapent, renversent tout. Les appels au secours
Et les cris déchirants, au loin, sur son parcours,
Mêlent au bruit des flots leurs plaintes doulou-
[reuses

Et la dévastation plane sur les deux rives,
Tandis que le soleil, s'élevant dans les cieux,
Sur les champs dévastés jette ses ondes vives.

Pour tous les inondés en proie à la souffrance,
La douce charité, levant vers nous les yeux,
Implore la pitié des enfants de la France !

BATH.

Réflexions philosophiques et morales

Quel est celui qui n'a cherché parfois,
sinon souvent, à remonter le cours de sa
vie ? Que de réflexions ! Que de regrets !
« Ah ! — dit celui — à cette époque, tout
me souriait. Que j'étais heureux alors ! »
« Que je regrette, dit cet autre, de n'avoir
pas, dans cette affaire, procédé de cette
façon ! J'aurais alors pleinement réussi. Je
serais plus à l'aise et j'aurais la satisfac-
tion de voir les miens heureux, respec-
tés. » Après s'être suffisamment renseigné,
on constate, avec tristesse, que l'objet de
ces plaintes, de ces regrets, ne repose sur

aucune considération *purement* morale. C'est donc le raisonnement des Ames jeunes encore, qui ne voient que le côté matériel de la vie. Elles voient surtout avec effroi s'approcher « leur fin ». Aussi préfèrent-elles ne pas y penser. D'autres, plus sages, n'ignorent pas qu'il y a des devoirs à remplir, qu'il est mal de manquer à ses obligations morales. Elles éprouvent, selon l'usage de leur vie et le degré de leur vraie foi en Dieu et surtout à la vie future, plus ou moins mêlées à leurs craintes où à leurs joies matérielles, des douleurs ou des satisfactions morales. Elles peuvent même se sentir atteintes par le remords. Enfin, un certain nombre, les spirites surtout, ne voient que le seul et vrai bien : le bien moral ; ne redoutent que le seul et vrai mal : le mal moral. Seules, la Foi-certitude, la satisfaction du Devoir accompli, surtout dans les moments difficiles, peuvent les rendre heureuses ; seules, elles peuvent calmer la profonde douleur que leur cause la séparation, par la mort, des Êtres qui leur sont chers. Au contraire, le moindre manquement à leur Devoir les rend malheureuses, les fait souffrir. Elles ne s'affectent pas outre mesure des pertes des biens matériels. Et si ces biens n'étaient pas *utiles comme moyens*, elles les repousseraient avec énergie. Ah ! pour ces Ames qui s'efforcent de marcher dans la Voie droite qui conduit à Dieu, Perfection absolue, pour ces Ames instruites par l'expérience, pleines de foi, de sagesse ; pour ces Ames dont le seul et puissant moteur de la volonté est l'amour du Bien pour le Bien, qu'elle est profonde cette douleur morale que fait naître la constatation de l'infraction à la Loi morale ! Mais aussi, qu'elles sont heureuses, ces Ames, de se sentir la Force de se relever aussitôt, de s'imposer des mesures énergiques qui les préservent à l'avenir de toute faiblesse, de toute chute !

C'est ainsi que revoyant, moi aussi, les principaux événements de ma vie, je constate que ce qui était l'objet de mes souffrances était réellement un bien pour mon Ame. Plongé dans de profondes réflexions, j'ai pu remarquer que chacune des diverses situations de cette existence a été, à tel point de vue, utile à mon avancement moral, a eu donc sa raison d'être. Mais je puis dire que ce qui a été le plus profitable à ma vie spirituelle, ce qui a marqué donc l'heureux événement de ma vie, c'est ce que j'ai trouvé : *c'est cette doctrine philosophique spirite, la seule qui puisse satisfaire les aspirations de mon Ame*. Oui, le

Spiritisme m'a procuré la paix et le bonheur. Par lui, j'ai vu clairement la Voie à suivre, le But à atteindre. Par Lui, j'ai pu (non sans efforts sur moi-même, bien entendu) et su diriger et fortifier ma volonté. Cependant, ce serait une erreur de croire que sans le concours d'un ami fidèle et dévoué, j'aurais eu toujours assez de force morale pour triompher des nombreux obstacles qui ont heurté mes pas. Non. Quel est donc cet ami ? Ah ! il serait injuste de ne pas le désigner : ce serait manquer à la reconnaissance. Cet ami, chers lecteurs, n'est-ce pas aussi le vôtre ? N'est-ce pas notre cher journal, *Le Progrès Spirite* ? Je ne puis assez remercier du fond du cœur son modeste autant que dévoué Directeur, qui n'a cessé, malgré son pénible labeur quotidien, malgré ses dures épreuves, d'assurer la prospérité du vaillant organe de la Vérité spirite, tout en prodiguant, à tous, conseils et encouragements. Oui, précieux Ami, cher Monsieur de Faget, votre dévouement est connu ; votre touchante bonté s'offre à tous. Merci de m'avoir soutenu, encouragé. Dieu veuille, ainsi que le fait espérer la communication que vous avez reçue de votre Ami de l'Au-delà, vous maintenir toujours à la Direction du *Progrès Spirite*, nous conserver ce doux bonheur de pouvoir toujours périodiquement nous entretenir avec vous ! C'est ce que de tout cœur nous vous souhaitons, à la condition que vous ménagiez vos forces, et que votre lourd fardeau soit allégé. Oui, cher Ami, c'est ce que nous vous souhaitons en même temps qu'une parfaite santé, une longue et heureuse vie. A votre honorable famille notre cœur dit aussi : parfaite santé, joie et bonheur ! Vos dévoués lecteurs, je n'en doute pas, sauront vous seconder dans votre noble et pénible tâche. Ils voient que *c'est un Devoir urgent qui s'impose*. Tous tiendront à vous témoigner leur reconnaissance. Ils savent que, depuis sa fondation, notre cher Journal, continuateur de l'*Œuvre* de notre digne et vénéré Maître Allan Kardec, n'a cessé de combattre pour la défense et le triomphe de la Cause spirite. Que d'âmes ont pu retremper leurs forces à ce Foyer de lumière et de vie morale ! Aussi sommes-nous certains de pouvoir toujours goûter cette douce satisfaction de vous voir, cher et dévoué Directeur, avec nous, de pouvoir échanger nos vues, de profiter plus que jamais de vos bonnes leçons, de vos excellents conseils. Notre séparation serait vraiment trop cruelle ! Ayons confiance en Dieu.

Je disais donc que, soutenu par le *Progrès Spirite*, j'ai puisé de nouvelles forces pour l'accomplissement de mes devoirs. Les nombreux et dévoués apôtres de notre chère Doctrine, par leurs précieux ouvrages, par leurs discours qu'a reproduits la vaillante presse spirite, ont été pour moi de grands bienfaiteurs. Je les remercie donc des services qu'ils rendent à tous. Je vois, en eux, les vrais patriotes, les vrais missionnaires de l'Humanité. Par eux, le Spiritisme marche à pas de géant. Mes méditations ont puissamment contribué à élever et fortifier mon Âme. Ce qui me rend surtout si heureux, ce qui rend si douce ma tâche, c'est d'avoir, à mes côtés, une âme dévouée, pleine de modestie et de vaillance, animée du feu sacré de l'amour du Bien, une âme partageant ma foi spirite et ne cessant de marcher dans le Chemin qui conduit aux Régions célestes. Cette âme, c'est ma chère compagne. Que Dieu la protège et lui donne toujours santé physique et force morale! Enfin, mes bien chers lecteurs, si nous voulons ne pas succomber, ne pas manquer à la fidélité envers notre Conscience, il faut nous éloigner de tout ce qui affaiblit et corrompt, *de tout ce qui sème des germes de remords*; il faut exercer sur nous une surveillance incessante, *nous commander et nous obéir*; il faut enfin rechercher de vrais amis, car la vie est souvent très dure, faite de dures épreuves! En me reportant, par la pensée, aux heures où le Devoir entouré, si je puis parler ainsi, de rochers de difficultés créées à la fois par un concours de sévères circonstances et par les implacables, même injustes parfois, exigences et condamnations de ceux dans le milieu desquels je me trouvais; où le Devoir, dis-je, enfermé dans une sorte de bastille, ne pouvait que par des moyens à la fois calmes, méthodiques, énergiques, se faire jour en entrant dans la voie de la réalisation, je me suis dit, lorsque ces mêmes causes se sont reproduites: Il faut s'élever au-dessus de ces orages passagers. Me voici, je suppose, à tel âge (de 10 ou de 15 ans plus vieux). Que sont devenues alors ces souffrances actuelles? Et quelle n'est pas ma joie si je puis constater que j'ai pu et su triompher de cette lutte terrible! A moi donc d'être calme, courageux, de résister à tout entraînement fâcheux. Il faut que je me dise que: « *L'énergie, la vraie énergie est l'activité et la fermeté dans le calme et la modération*. Il faut que je sois maître de moi-même, que je voie et fasse ce qui doit être fait. » Voilà un excellent moyen: il m'a pleine-

ment réussi. Mais la Doctrine spirite est la Force toute puissante qui me guide, me soutient, élève mon Âme vers le Divin sommet d'où rayonne l'Amour infini, éternel du Créateur!!!...

UN FACTEUR DES POSTES.

ÉTUDE SUR L'ORGANISATION DES FÉDÉRATIONS SPIRITES

Présentée au Congrès Spirite Universel de Bruxelles par les Délégués de la Société Française d'Etude des Phénomènes Psychiques.

Monsieur le Président,
Mesdames, Messieurs,

La question d'association soumise à votre examen est une de celles qui intéressent le plus vivement les Spirites de tous pays, et spécialement ceux de France.

Cette question n'est pas neuve; elle est agitée depuis longtemps dans les milieux consacrés à l'étude du spiritualisme et du spiritisme, et fut soulevée dans plusieurs Congrès.

Laissez-moi vous rappeler que, au Congrès international tenu à Paris, en l'année 1889, l'alliance des groupes spirites et spiritualistes a été préconisée par plusieurs délégués d'Europe et d'Amérique, mais que la proposition fut écartée jusqu'à nouvel examen, pour laisser aux divers groupes le soin de constituer avant tout des fédérations nationales.

Au Congrès qui eut lieu à Paris, en 1900, l'idée d'alliance fut à peine effleurée, et aucune résolution ne vint la couronner.

Depuis, on vit naître en France comme en divers autres pays, quelques fédérations régionales, œuvres méritoires et dignes d'être propagées, mais l'idée d'une Fédération française ne parvint pas à passer dans le domaine des faits.

Cette idée féconde — le groupement national — nous eûmes la joie de la voir réaliser dans un pays voisin et ami. C'est la gloire des Spirites belges d'avoir fondé, en Europe, la première Fédération spirite nationale, et c'est notre devoir, à nous, de leur payer le tribut d'éloges et d'admiration qui leur est dû.

Le bel exemple donné par nos frères belges, les heureux résultats obtenus par la Fédération, la vaillante campagne qu'elle a entreprise pour hâter ailleurs l'éclosion d'institutions semblables, ne doivent pas être perdus pour les autres pays.

Qui donc ignore aujourd'hui la puissance de l'association ? En France nous sommes légions, nous spiritualistes et spirites, qui voudrions voir réunir en un seul faisceau les efforts isolés, pour donner à nos moyens d'action leur maximum d'intensité, en vue du triomphe de la Vérité et de l'expansion du Bien.

Ces idées ne pouvaient pas manquer d'être partagées par la Presse. Nos principaux organes : *La Nouvelle Presse*, *La Revue Spirite*, *La Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* ont fait de chaleureux appels au bon vouloir de tous, et depuis, divers projets de ligue, d'alliance ont été ébauchés.

Il semble donc que cette importante question soit mûre, et que l'heure des résolutions ait sonné.

C'est, du moins, l'avis du Comité de la *Société française d'Etude des Phénomènes psychiques*, siégeant à Paris, lequel, en raison de l'empêchement de son éminent président, hélas ! souffrant, et de ses membres les mieux qualifiés, m'a confié le soin et l'honneur de vous exposer ses vues sur l'Alliance spirite.

Le moment est-il venu de provoquer la formation d'une alliance universelle entre tous les groupes spirites du monde ?

Ce problème fut, à diverses reprises, posé par la Presse, par divers groupements, de même que dans plusieurs Congrès, mais les avis recueillis manquèrent de concorde.

Assurément, ce sera une entreprise laborieuse que la fondation de l'Alliance universelle, en raison surtout de la diversité des langues et des législations qui opposent des obstacles aux groupements internationaux, mais cette œuvre aurait une portée si considérable, serait appelée à contribuer si puissamment à la vulgarisation des idées et des faits spirites et à la manifestation de la vérité, que nous devons en désirer la réalisation.

Toutefois il serait prématuré, semble-t-il, de vouloir dès maintenant provoquer l'avènement à la vie de cette haute conception. Nous estimons, pour nous, que la création de l'Alliance universelle ne sera possible qu'après la formation des fédérations nationales destinées à en faire partie.

Pour l'instant, nous nous bornons à exprimer le désir que les principaux organes spirites, dans tous les pays, se concertent pour l'étude du problème et échangent leurs idées, en vue de préparer la fondation de cette Alliance, dès que le moment sera venu.

Il nous reste maintenant à examiner la

question relative aux groupements nationaux.

Voici la pensée de la Société dont j'ai l'honneur d'être ici l'interprète, au sujet de la création d'une Fédération nationale en France.

La Fédération Spirite Française comprendrait les Spirites isolés, de même que les groupes, cercles et sociétés de spirites créées en France et aux Colonies, qui demanderaient leur admission.

La demande des postulants impliquerait nécessairement la reconnaissance par eux des deux principes fondamentaux du spiritisme : la croyance à l'existence et la survivance de l'âme, et à la possibilité des communications entre les vivants et les morts, autrement dit les désincarnés.

Seraient donc admises toutes les Écoles partageant la croyance spirite, comme elle vient d'être définie, quelles que soient d'ailleurs leurs conceptions sur l'Être Suprême, la réincarnation et autres sujets d'importance moindre qui font l'objet des études et des controverses des spirites, et en général, des penseurs.

Chaque groupe fédéré conserverait son autonomie absolue, la liberté de ses croyances, sans avoir à craindre les tentations d'un prosélytisme assez mal avisé pour chercher à lui imposer un credo philosophique ou religieux.

La Fédération, en effet, n'aurait pas à dogmatiser ni à tenter de trancher les graves questions qui divisent les hommes et concernent la destinée humaine, mais elle aurait le devoir de recueillir et classer les matériaux qui permettront, un jour, de tirer les conclusions définitives et de proclamer les vérités scientifiquement démontrées.

Elle remplirait un rôle essentiellement pratique, exprimant des avis, donnant des conseils, guidant l'inexpérience, enregistrant et publiant les faits acquis.

Comme le spiritisme n'est pas seulement une croyance spiritualiste, du domaine de la philosophie, mais encore une science basée sur l'observation, la Fédération poursuivrait la recherche de la vérité par la démonstration expérimentale, et au moyen du *Fait*, plus éloquent que le *Verbe*. Le « fait », il faut le chercher, le mettre en pleine lumière, car c'est lui le meilleur champion du spiritisme, et le futur vainqueur de l'ignorance et de l'incrédulité.

Pour découvrir le fait, le saisir sur le vif, il faut des médiums puissants et honnêtes. Vous n'ignorez pas combien il est difficile de trouver ces bons médiums.

Eh bien ! l'un des grands soucis de la

Fédération devra être de rechercher les personnes ayant des facultés médianimiques, développer leurs dons naturels, s'attacher des médiums et les mettre à la disposition du groupe ayant besoin de leur concours. Les séances feraient l'objet de procès-verbaux que l'on enverrait au siège de l'Association, et les plus intéressantes seraient publiées par ses soins, après examen.

Des brochures, d'un prix minime, répandues à profusion, indiqueraient au public la méthode à employer pour organiser des séances d'expérimentation, et éviter les causes d'erreur pouvant vicier les communications.

Personne n'ignore que l'un des meilleurs modes de vulgarisation, c'est la conférence publique. La Fédération ne manquerait pas de s'assurer la collaboration de conférenciers expérimentés qui iraient semer la bonne parole jusque dans les régions les plus reculées.

Nous ne saurions mieux faire pour le choix des moyens d'actions que de nous inspirer de l'exemple de la *Ligue française de l'Enseignement*.

Tous les moyens de propagande ont été employés par la Ligue, avec une activité, une persévérance inlassables : cours publics, conférences, prêts d'appareils et vues photographiques, organisation d'associations amicales, publication d'un bulletin périodique, dons en espèces et en nature, subventions aux bibliothèques et aux œuvres d'éducation morale, participation aux Congrès et aux Expositions.

Dans une seule année, les conférences avec projections dépassèrent le chiffre de 8.000 et eurent plus de 700.000 auditeurs.

La Ligue sut aussi se rendre aimable, attirer et charmer ses adhérents par des fêtes familiales, des réunions amicales, et même des fêtes populaires, avec concerts, séances théâtrales, divertissements variés, etc.

Rien d'étonnant à ce que, avec une telle propagande, elle ait étendu ses racines dans tout le territoire de la France, et groupé sous sa bannière plus de 4.000 Sociétés. Mais pourquoi ai-je cité l'exemple de la Ligue française, puisque nous avons sous les yeux, ici même, la *Ligue belge de l'enseignement* qui, avec une noble émulation, suit la trace de son aînée et emploie les mêmes procédés ?

Il n'est pas nécessaire d'ajouter que, dès que ses ressources le lui permettraient, la Fédération s'empresserait d'organiser et d'encourager les œuvres de bienfaisance

et d'assistance, et de chercher à étendre la pratique de ces belles maximes : « Aidons-nous les uns les autres. » Elle ne saurait faillir au plus doux des devoirs : la consolation de la Douleur, le soulagement de l'Infortune.

Maintenant, voyons comment on pourrait arriver à constituer la Fédération spirite française.

Tout d'abord il conviendrait de former un Comité d'initiative à Paris, où se trouvent les principaux groupes. Il ne serait pas bien malaisé aux auteurs des divers projets d'association et directeurs de journaux spirites, de se réunir, de s'entendre avec les chefs des groupes principaux, pour la formation de ce Comité.

Le Comité d'initiative se chargerait de rédiger un projet de statuts et d'adresser un appel aux sociétés et groupes en France et aux Colonies. En un mot de faire tous les préparatifs et diligences nécessaires à l'effet de réunir les adhérents en assemblée générale.

Il importe que la Fédération ne soit pas l'œuvre d'une Société particulière, et ne puisse point servir de tremplin pour une ambition, ou d'instrument de domination pour une école. Elle doit être l'œuvre commune de tous les spirites, afin de pouvoir devenir comme le cœur du Spiritisme en France.

Aussi serait-il indispensable d'inviter tous les groupes, toutes les sociétés à nommer des délégués pour les représenter à l'Assemblée générale qui serait réunie en vue de la constitution de la Fédération. Si ces délégués ne pouvaient, pour cause d'éloignement ou tout autre motif, assister à cette réunion, ils auraient la faculté de désigner, pour les remplacer, des représentants choisis parmi les Spirites. Rien n'empêcherait plusieurs groupes peu importants ou éloignés de s'entendre pour le choix d'un seul délégué.

Cette première assemblée générale établirait les statuts de la Fédération, et nommerait le Comité permanent chargé de la direction et de l'administration de la Société.

Voilà, Mesdames et Messieurs, les principales lignes du projet d'organisation de la Fédération spirite française, tel que l'a conçu *La Société française d'étude des Phénomènes psychiques de Paris*. Ce sont également les vues personnelles de son excellent président, M. Delanné, dont vous connaissez la science consommée et les brillantes campagnes pour le triomphe des principes qui nous sont chers.

L'esquisse que je viens de tracer n'a pas la prétention de chercher à s'imposer à nos frères : nous la soumettons simplement à leur examen et à leurs observations, prêts à nous incliner, sans arrière-pensée, devant d'autres conceptions plus capables de nous conduire au but que nous nous proposons tous.

Nous serons heureux de recevoir les conseils de gens d'expérience, de la *Fédération Spirite Belge* dont nous partageons les nobles aspirations. Nous savons déjà que nous pouvons compter sur ses sympathies. Nous en avons pourgarant son très distingué président, M. le Chevalier Le Clément de Saint-Marcq, qui, le 12 décembre dernier, après une conférence aussi instructive que captivante, faite à Paris, devant un auditoire charmé, nous a donné les encouragements de sa parole éloquente et de sa haute autorité.

En terminant, Mesdames et Messieurs, je vous demande de vous unir à nous, dans une même pensée, pour former le vœu que les Spirites et Spiritualistes français dirigent leurs efforts vers la réalisation de cet idéal supérieur : l'Union par la Fédération. Ce sera une œuvre de progrès, de fraternité et d'amour.

THUREAU.

RÉVOLTE ET SOUMISSION

Ah ! pauvre cœur meurtri, brisé, agonisant peut-être, tu te demandes quel Dieu t'a infligé ton martyre, et tu ne peux croire qu'une souveraine Bonté préside aux destins du monde.

Tes rêves, tes beaux rêves d'or, nés dans ton enfance ingénue et que la réalité a successivement détruits, sont retombés flétris sur tes illusions mortes... comme ces rameaux d'abord si verts qui, frappés par la foudre, jonchent le sol de leurs feuillages décolorés.

Tes joies familiales, si douces et si pures, sur lesquelles tu croyais pouvoir compter pour faire revivre ton cœur en ranimant ton courage abattu, les joies de ton foyer se sont ternies à leur tour sous des angoisses et des douleurs qui ont ajouté leur pesant fardeau au poids déjà si lourd de toutes tes autres souffrances.

Et tu pleures sur ta destinée incompréhensible et fatale, sur ta destinée qui t'apparaît absurde autant que cruelle. Tu te dis qu'un implacable despote dirige les événements et punit les hommes honnêtes de leur loyauté, de leur désintéresse-

ment, de leur vertu ; tu te dis que le démon aux traits hideux, inventé par les Eglises affolées, pourrait bien avoir quelque vraisemblance puisqu'il trouve son Sosie en un Dieu qui lui ressemble trait pour trait, vice pour vice, cruauté pour cruauté.

Et tu n'inclines pas ton front devant cette divinité redoutable et insaisissable qui, du haut d'un Olympe invisible, sème sur nous les épreuves et les désastres ; tu t'indignes contre cet organisateur de tragiques spectacles, qui tient dans ses mains les fils ensanglantés où pendent quelques instants, avant de mourir, les pauvres, les tristes marionnettes humaines.

Rien ne te paraît marqué au coin de la justice et de l'amour, dans ce monde où les haines s'enchevêtrent et se maudissent, où mille embûches sont tendues sous nos pas, où on ne se délivre d'une peine secrète et profonde que pour être asservi par une peine plus profonde encore, où on n'évite un malheur que pour tomber dans un supplice.

D'ailleurs, est-ce que les conditions matérielles de notre existence, sur ce globe infortuné où nous passons comme des ombres errantes et douloureuses, ne sont pas en rapport avec les peines morales dont nous avons presque continuellement à souffrir ? Est-ce que les saisons sont clémentes ? N'avons-nous pas à lutter contre les intempéries ? Les accidents, les maladies, le chômage, ne viennent-ils pas frapper, et accabler parfois, le malheureux prolétaire qui ne peut vivre et donner la subsistance aux siens que par le travail de ses bras ?...

Et vous parlez de justice immanente ? Et vous voulez établir que tout est bien dans les lois universelles ?

Non : pas plus dans le ciel que sur la terre, pas plus dans la loi des mondes que dans le destin des hommes ne réside cette harmonie que vous dites parfaite, cette justice que vous proclamez infaillible, cette bonté que vous appelez infinie.

Partout, des cataclysmes désolent l'humanité ; partout la souffrance s'assied au foyer des familles, arrache le cœur des mères à qui la mort enlève des enfants adorés ; partout des vicissitudes angoissantes, des chagrins inguérissables torturent, anéantissent, usent, anéantissent peu à peu l'existence humaine.

Si Dieu existait, il faudrait donc le maudire !...

Eh bien ! non, pauvre cœur endolori,

pauvre âme enlysée dans le chagrin, ton cri de souffrance n'est pas juste, ton imprécation contre Dieu n'est pas fondée.

Je reconnais que ton malheur est grand, que ta peine est vraiment cruelle : mais ne sens-tu pas, n'entends-tu pas les Esprits de l'espace chanter autour de toi l'hosannah de la délivrance prochaine ? Ce Dieu que tu es près de maudire, ou auquel tu ne voudrais plus croire, te bénit, lui, dans ta douleur qu'il va atténuer et faire peu à peu disparaître.

Tu ne souffres pas plus que les autres hommes ; mais ton cœur, sensible à l'excès, s'exalte dans ses souffrances et les décuple ainsi. Calme-toi, et tu jugeras mieux. Sois moins faible. Acquiers cette énergie de la volonté qui commande en quelque sorte aux événements au lieu de leur obéir. Et tu sentiras vite qu'il faut savoir souffrir pour savoir se vaincre et progresser ; qu'il faut savoir progresser pour être jugé digne de s'élever à un plan supérieur d'existence. Cette élévation n'est offerte par Dieu qu'aux âmes qui ont souffert sans se plaindre, aux âmes qui, au lieu de gémir, ont su mettre tout en œuvre pour alléger leur fardeau, améliorer leur sort et celui des êtres chers dont elles ont la garde.

Oh ! tes souffrances s'évanouiront : elles s'achèvent déjà. Dieu étant bien la Justice suprême, dont il ne faut jamais douter, tes épreuves auront duré juste le temps nécessaire à l'expérimentation de toi-même, que tu avais plus particulièrement à faire en ces jours d'expiation méritée. Relève-toi et bénis le frein de la douleur, qui t'a rendu plus prudent et plus sage. Prie et remercie Dieu, qui t'assure le repos dans la vie future et qui déjà, dans celle-ci, va semer des fleurs nouvelles sur les ruines de tes espérances perdues ; Dieu qui, dans ton ciel devenu tout à coup si sombre, fera de nouveau briller les étoiles de la foi, de l'amour et de l'espérance lorsque, ayant enfin dompté ta fougue désolée, vaincu ta colère et ta douleur, tu seras digne de le comprendre et de t'élever à Lui par la Sagesse.

A. LAURENT DE FAGET.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Nous apprenons avec plaisir que M. Eugène Figuière vient de transporter ses bureaux et magasins au n° 7 de la rue Corneille à l'Odéon, pour causes d'agrandissement.

Nous félicitons très sincèrement M. Figuière, l'éditeur sympathique que tous les lettrés connaissent déjà par l'œuvre de la Maison des Artistes et des Littérateurs qu'il a fondée et par le Monument National de Sully-Prudhomme, dont le Comité l'a choisi pour délégué, et nous savons que tous les écrivains — surtout les jeunes — trouvent auprès de lui l'accueil le plus cordial et le plus dévoué.

Artiste modeste

Ce n'est pas qu'ils soient rares, mais... celui-ci, le graveur Desmoulins, presque aussi connu pour sa philanthropie que pour son talent, l'est tout de même un peu plus que ses confrères.

Lorsqu'on s'étonne de le voir dépenser tant d'heures de sa vie à visiter, soulager, consoler des prisonniers — on se rappelle son rôle près de Mme Steinheil — M. Desmoulins donne volontiers l'explication suivante :

— Je ne travaille qu'aux heures où me visite mon démon familier. C'est l'esprit d'un vieux maître graveur du seizième, qui, de temps en temps, me vient voir et me pousse au travail. Je résiste, mais il insiste, et bientôt je ressens un fourmillement, une démangeaison dans les mains. Je saisis une planche, et en trois ou quatre heures, médianimiquement, je fais mon dessin, qui exigerait, sans cette influence, des mois d'études et d'ébauche. C'est ainsi que je puis consacrer le meilleur de ma vie aux infortunés qui attendent ou subissent les arrêts de la justice humaine...

(*Paris-Journal*, 14 mai.)

Un enfant prodige.

« *Le Theosophist* de mars, d'Adyar (Indes), enregistre, sous la plume de M^{me} Annie Besant, que le nombre d'enfants prodiges devient extraordinaire. Il semble que des Egos avancés soient envoyés dans le monde pour diriger l'évolution de la pensée et de l'art afin de préparer la venue de l'Instructeur attendu. L'on mande de New-York qu'un garçon de dix ans, William James Sidis, a donné, au Harvard Mathematical Club, une conférence sur la quatrième dimension et qu'il captiva l'attention de professeurs de mathématiques éminents venus de tous les coins de l'Amérique pour l'entendre. Il est à remarquer que nul ne tente d'expliquer comment un enfant si jeune, qui s'est instruit seul (sauf l'année qu'il passa à l'école), a pu se ren-

dre maître des mathématiques et de l'astronomie au point de pouvoir discourir sur ces sujets. Cela n'a d'ailleurs rien qui puisse nous surprendre, car quelle théorie l'expliquerait sinon celle de la *Réincarnation* ? »

La Photographie de l'Invisible

La *Nouvelle Presse* du 22 mai 1910 :

Je rencontrai récemment, dans un cercle parisien, une jeune femme charmante et du meilleur monde, ayant perdu, en novembre dernier, un mari qu'elle adorait.

Cette dame et sa sœur m'apprirent que, depuis la mort de cet époux tant regretté, de remarquables facultés médiumniques s'étaient développées tant chez sa veuve que chez la sœur de celle-ci.

Ces dames ont donc organisé des séances hebdomadaires de spiritisme et, en compagnie de trois amies, travaillent chaque mercredi soir à développer plus encore des facultés qui se manifestent avec une troublante intensité.

M^{me} Carrette, j'ai obtenu très gracieusement d'elle l'autorisation de la nommer, rencontrant il y a deux mois le commandant Darget, entendit le distingué spirite parler des photographies d'esprits obtenues chez le docteur Keeler, de Washington. Aussitôt, la jeune veuve n'eut plus qu'un désir, tenter l'expérience d'obtenir le portrait de son mari défunt.

Au cours d'une séance, elle exprima ce désir à son époux qui, au moyen de la typtologie, lui promit de se rendre chez Keeler et de poser devant l'objectif. M^{me} Carrette lui dit alors de revenir le mercredi suivant, qu'elle lui donnerait exactement l'adresse du docteur américain. — « Inutile, répondit M. Carrette, la voici », et aussitôt il énonça une adresse qui fut strictement transcrite par les assistants.

Dès le lendemain, la jeune veuve ayant écrit au commandant Darget, ce dernier lui envoya une adresse *absolument identique* à celle donnée par l'Esprit. Alors, sans perdre de temps, M^{me} Carrette envoya à M. Keeler, avec quelques cheveux de son mari, un petit portrait d'elle ; le tout fut expédié au nom des sœurs de M^{me} Carrette et avec l'adresse de cette dame. On voit par là de quelle garantie était entouré cet envoi.

Le mercredi qui suivit, le mari défunt promit à sa femme de poser de son mieux et de se faire photographier avec sa « barbe ». Or, M. Carrette ne porta la barbe que durant les derniers mois de sa

maladie. Jamais auparavant il n'avait eu cette fantaisie ; nul portrait de lui n'existait donc ainsi.

Les jours passèrent. Le défunt vint entretenir ses parents et amis de ce qui s'était passé aux séances de « pose ».

« Tu vas recevoir deux photographies, dit-il à sa femme ; sur l'une d'elles, tu me devineras plutôt que tu ne me verras, car il y avait là une dame qui, malgré tous mes efforts, s'est obstinée à se placer devant moi ; vraiment, il y avait une quantité d'hommes et de femmes, mais cette dame s'est arrangée de telle façon qu'il n'y a qu'elle, ou presque. Par contre, à la deuxième séance, j'ai eu assez de force pour bien me tenir en place et je suis photographié, comme je te l'ai promis, avec la barbe. »

On se fait une idée de l'impatience avec laquelle la veuve attendit le courrier d'Amérique. Ce courrier arriva enfin chez la sœur de M^{me} Carrette, et à l'ouverture du pli, il fut constaté que toutes les explications données par l'Entité étaient exactes...

MARINETTE BENOIT ROBIN.

Caisse de Propagande

Nous avons reçu de :

M. Schilliger, Paris. . .	5 francs.
M. Alexis Moyse, Suresnes. . .	1 —
« Un Facteur des Postes ». . .	1 —
M ^{lle} G..., Graulhet. . .	2 —
« Anonyme » . . .	5 —
M ^{me} Lévesque, Pertuis . .	15 —

Caisse de Secours

M ^{lle} G..., Graulhet. . .	2 francs.
--------------------------------------	-----------

Crèche Spirite

M ^{lle} Eugénie, Fontenay . .	5 francs.
--	-----------

Un certain nombre de nos lecteurs, dans le but d'augmenter les ressources du journal et d'en faciliter la publication, nous ont fait la demande d'un ou de plusieurs ouvrages de notre Rédacteur en chef.

Nous les en remercions vivement.

Nous remercions aussi, de tout cœur, ceux de nos abonnés qui nous ont fait un versement direct dans le même but. Nous sommes très touchés de ces divers témoignages de fraternelle solidarité.

Le Progrès spirite. Organe de la Fédération spirite universelle

Fédération spirite universelle. Auteur du texte. Le Progrès spirite.
Organe de la Fédération spirite universelle. 09/ 1910.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste

Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

Le journal paraît le 20 de chaque mois.

LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE

Quelle prétention est la mienne ! J'ai osé m'enquérir du rôle de la littérature au xx^e siècle, moi, pauvre prosateur et rimailleur spirite ! Et voyez jusqu'où va mon ingérence ! j'ose déclarer que la plupart des littérateurs contemporains s'éloignent terriblement de la voie qui leur fut tracée par nos plus illustres maîtres. Ceux-ci furent, en effet, de profonds penseurs en même temps que de brillants écrivains.

Or, on sacrifie tout ou presque tout à la forme, de nos jours. Estimons-nous heureux et goûtons une joie littéraire quand cette forme est délicate, soignée, élégante ; quand, sous prétexte de réalisme, elle ne descend pas plus bas que la réalité en empruntant à tous les idiômes des expressions qu'on ne rencontre que rarement dans la bouche des hommes... même les plus rudimentaires.

On a de l'imagination, certes ! dans le roman contemporain, dans la nouvelle lestement trousseée, dans le conte quotidien que tous nos journaux enregistrent ! Mais combien peu de pensée fine ou profonde ! On n'écrit plus, du reste, pour instruire le lecteur, pour l'élever au-dessus des ambiances grossières en lui faisant entrevoir un idéal de justice et de bonté : on se borne presque toujours à essayer de l'intéresser vivement, de l'émouvoir fortement ; on ne tend plus à l'éclairer, entre temps, sur ses droits et ses devoirs, sur les responsabilités inéluctables de son être moral. On l'amuse peut-être, sans souci de le dégrader quelquefois.

Je m'étais figuré pourtant que la littérature, reflet de la société, dont elle peint les mœurs, c'est-à-dire les vices et les tra-

vers comme les vertus, avait un rôle particulier qui lui était bien propre, bien personnel. Je pensais que le littérateur de mérite a charge d'âmes, et qu'il se doit, qu'il doit à la foule qui le lira, dont il a l'honneur d'être appelé à guider l'instinct ou la raison, de tracer à cette foule, sans en avoir l'air, la voie qui doit la conduire à son développement intellectuel, à son perfectionnement moral.

N'est-ce pas dans ce but que Victor Hugo, George Sand, Lamartine, pour ne citer que ces géants de la pensée et de la plume, ont écrit leurs admirables chefs-d'œuvre ?

Il est vrai qu'on leur a reproché de peindre des héros plus grands que nature, et, par conséquent, de se montrer inférieurs, à ce point de vue, à ces maîtres de la littérature actuelle qui, eux, ne se piquent pas de dresser sur un piédestal des êtres au-dessus de la réalité, et qui se prétendent par là plus vrais, plus intéressants et plus utiles — plus vivants en un mot — que nos génies, rêveurs d'idéal !

Eh bien ! non : il n'est pas vrai que la réalité soit toujours plus intéressante que le rêve ! Il n'est pas vrai que la photographie exacte, ou même forcée, des lâchetés, des bassesses, des crimes de l'humanité soit plus attrayante et, surtout, plus utile que la peinture généreuse et même exagérée des vertus humaines ! La première peut nous inspirer l'horreur du mal, mais elle peut aussi séduire les natures faiblement défendues par leur raison, les dévoyer, les corrompre, tandis que la seconde ne peut avoir que d'heureux effets sur l'âme et sur la conscience. Morbleu ! nous voyons assez de fange autour de nous : est-il donc nécessaire que nos lectures nous y ramènent encore ? Nous louons de tout notre cœur, quant à nous, ces écrivains de premier or-

dre qui, tout en analysant le vrai en des études exquises où le réalisme de bon goût ne perd jamais ses droits, savent magnifier l'homme en lui reconnaissant des mérites qu'il n'a peut-être pas encore, mais qu'il acquerra certainement un jour, de par la loi inéluctable du progrès!

Ces héros plus grands que nature, mais ce sont les prototypes de l'humanité, les modèles que nous devons nous efforcer d'imiter ! A quoi sert qu'on nous exhibe des types abominables, à moins que ce ne soit pour nous inspirer l'horreur du mal ? N'est-il pas plus naturel, plus sage, d'une plus belle et plus saine littérature, de tourner nos regards, nos sympathies vers des héros, légendaires si l'on veut, mais bien en point dans leur santé morale, dans leur robustesse physique, capables de nous donner le goût de l'action honnête et virile, de nous élever au-dessus de nous-mêmes plutôt que de nous ravalier au-dessous de la brute ?

Et puis, qui vous assure que ces héros, que vous croyez fabuleux, ne se rapprochent pas, par quelque côté au moins, de certaines natures très réelles — en petit nombre, je le veux bien — que Dieu a placées dans l'humanité pour en racheter les hontes, en voiler les hideurs et nous faire croire à son éternelle justice ?

Pour moi, j'admets volontiers que ces âmes existent, qu'il y a ici-bas des natures exceptionnelles, capables de grands dévouements, de hautes vertus. Victor Hugo, George Sand, Lamartine n'ont-ils donc pu en rencontrer ?

..

La littérature actuelle ne sait guère parler à l'âme humaine, toucher le cœur de l'homme : elle préfère avoir affaire à ses sens. C'est plus facile et cela rapporte davantage. Rares sont les romans qui, sous une forme littéraire charmante, savent encore faire monter de douces larmes à nos yeux. Nous rougirions peut-être de les verser : c'est là l'excuse de nos littérateurs actuels.

Donner ample satisfaction aux passions humaines et, au besoin, les surexciter ; coudoyer sans cesse les vices et les crimes et tremper sa plume dans le sang ou la boue ; exposer avec le plus grand soin les tares de l'humanité, les mettre bien en relief, et laisser dans l'ombre les pâles vertus mourantes, ces épaves d'un autre âge, telle paraît être la tâche préférée d'un certain nombre d'écrivains actuels. Nous ne les en féliciterons pas.

Ne serait-ce pas d'ailleurs à ce procédé qu'ils devront de ne pas être immortels ?

N'arrive pas qui veut à la postérité. Quelques rares écrivains peuvent y prétendre, et ceux-là ont, dans leurs œuvres, beaucoup plus que les paillettes d'or du style ; ils ont la pensée, la pensée éducatrice du peuple, la pensée qui ne se borne pas à aligner de jolies phrases pour peindre amoureusement les vices de l'humanité, mais qui creuse profondément les problèmes sociaux pour grandir l'homme et le rendre plus heureux !

C'est une justice à rendre à l'âme du vrai peuple, du peuple qui pense, de constater qu'elle ne sacre grands hommes que les écrivains d'élite, dont le style a, certes ! des qualités incomparables, mais dont la pensée a fouillé le vrai, le beau, le juste, l'utile pour en faire jaillir les rayons de lumière qui doivent guider l'humanité chancelante dans sa marche vers l'éternel idéal !

Ses immortels, ce sont des savants, des poètes, des artistes, des philosophes, des penseurs !... Ce ne sont pas seulement de beaux aligneurs de phrases, d'habiles jongleurs de mots, dont l'âme ne rayonne pas, dont le cœur ne bat pas avec celui de l'humanité ! Qui n'a que les pompeux habits du style, et rien dessous, ne peut prétendre susciter l'admiration de la postérité. Le génie seul traversera les siècles... et le génie, n'est-ce pas le beau dans le vrai, l'idéal s'incarnant au positif, l'intuition développant l'étude ou l'observation et atteignant au sublime ? Ce n'est pas, assurément, le clinquant d'une littérature de mots, vide d'idées. Le talent même ne suffit pas toujours à immortaliser les hommes. Il plaît à un petit cénacle de contemporains ; il peut influencer, charmer l'heure présente ; mais comme, généralement, il ne découvre pas l'avenir, il ne brille que dans l'actualité.

Donc, rédacteurs de circonstance et d'occasion, qui faites du métier et non de l'art, vous qui n'avez pas de vocation réelle et, dans la littérature, ne voyez qu'une forme à acquérir et non un enseignement à faire rayonner à travers cette forme littéraire ; vous surtout, écrivains malfaisants qui vous jouez des beaux sentiments et des nobles pensées, vous n'arriverez pas à la postérité ! C'est toujours une consolation.

..

Il est évident que les études profondes ne dominent pas dans la littérature actuelle, surtout dans ces œuvres écrites au jour le

jour pour le public blasé, à qui on sert toutes sortes de situations, plus effroyables les unes que les autres, afin de l'émoustiller un peu... Les coups de grosse caisse, les amours faciles et même grossières, le jeu du couteau et du revolver paraissent, en effet, l'intéresser davantage que les plus belles envolées poétiques vers l'idéal. Cependant, certains psychologues se révèlent encore, à notre époque, et nous les saluons très bas, ces nobles champions d'une cause qu'on croyait perdue et qui, grâce à eux, grâce à leurs efforts soutenus, se rappelle encore, de temps en temps, à l'opinion publique. Du reste, nous devons dire que, même en ces feuilletons qui passionnent le public frivole, on retrouve, de ci, de là, quelques allusions aux problèmes psychiques dont nous faisons notre préoccupation constante parce qu'ils correspondent aux besoins de l'âme humaine et lui ouvrent d'infinis et immortels horizons.

Donc, malgré le relâchement des mœurs, qui se répercute forcément dans la littérature actuelle ; malgré la disposition générale des écrivains à analyser la matière plutôt qu'à disséquer l'esprit, telle est l'influence du Spiritisme, aujourd'hui universellement reconnu, que nul ne peut tenir une plume sans être amené à traiter quelquefois, de près ou de loin, les questions psychiques. C'est ainsi que nous voyons tout à coup apparaître une pensée spirite au milieu de péripéties sensationnelles. C'est comme le frôlement d'une aile invisible rasant la surface de la terre ; c'est un peu d'air pur se glissant dans les miasmes délétères d'ici-bas.

Ne nous y trompons pas : c'est par là, c'est par cette petite porte ouverte sur l'invisible et l'infini qu'un idéal nouveau finira par faire sa trouée dans la littérature actuelle et, peu à peu, la dominera tout entière. Le matérialisme ne conduit à rien, ne résout rien. Il blasphème, et s'endort dans le néant. Or, nous avons besoin d'autre chose que d'une négation sans portée et sans issue. L'homme qui souffre a besoin d'espoir. Or, l'espoir confine au rêve, et les rêveurs sont dans le vrai de demain, plus beau, plus réconfortant, plus suave que le vrai d'aujourd'hui.

Efforçons-nous d'acclimater dans notre littérature la philosophie spirite, philosophie calme et sereine qui rend les âmes meilleures et les prépare au grand voyage de l'Au-delà. Ce voyage, nous aurons tous à le faire, un jour ou l'autre, et nous devons y penser quelquefois, y penser pro-

fondément, si nous ne voulons qu'il nous surprenne, nous désole et nous épouvante.

A. LAURENT DE FAGET.

Reflexions philosophiques et morales

Quelle science peut être plus utile à l'homme que celle de se connaître soi-même ? Quel art peut être à la fois plus beau, plus digne de tous nos efforts, de toutes les énergies humaines que celui qui a pour but la réalisation constante du Bien ? Quelle satisfaction durable peut-on avoir en dehors de celle du devoir accompli ? de celle qui nous atteste, donc, par l'incessant accomplissement des bonnes actions, notre élévation morale ? Et, tout d'abord, sait-on ce qu'est et ce que vaut *une action moralement bonne* ? — Que l'on s'impose la règle de découvrir, après chaque action bonne ou mauvaise, le motif qui en a déterminé l'accomplissement, on s'apercevra que bien peu de nos actes, considérés bons, sont d'une pureté morale parfaite, et que notre libre arbitre, dans bien des circonstances, s'exerce sous l'influence de l'impulsion des désirs, des passions, des sentiments, à l'exclusion de toute réflexion, de tout contrôle de la Raison, de tout avis de la Conscience. Il peut m'être répondu : « Mais, lorsqu'on sait que telle chose est bonne ou mauvaise, a-t-on besoin de réfléchir pour décider qu'elle doit ou ne doit pas être accomplie ? » Il est de notre *dignité morale* de nous rendre toujours compte de la raison pour laquelle nous agissons afin de ne pas être une sorte de machine automatique vivante. Ensuite, il est important de savoir *qu'il ne s'agit pas seulement de la chose en elle-même mais encore du motif qui nous détermine à accomplir cette chose* si bonne qu'elle soit par sa réalisation de l'ordre et de la justice. C'est le motif qui fait que l'action est moralement bonne ou mauvaise. Je soulage un malheureux, je donne un bon conseil, je remets à son propriétaire ou dépose à la mairie toute somme ou objet que je trouve : j'accomplis des actions bonnes en elles-mêmes mais qui peuvent bien ne pas être absolument moralement bonnes. Première considération : Si je viens en aide à mon semblable avec l'espoir que le bien que je fais me sera rendu, où est donc le mérite de mon action ? N'est-ce pas plutôt un acte de vente et d'achat ? C'est ainsi, cependant, que sont accomplies un grand nombre d'actions appelées

bonnes. — Deuxième considération : Si je fais le bien sans espoir de retour, mais dans le but d'être estimé, de m'attirer des louanges, cette action a un certain degré de moralité, est donc moralement bonne ; néanmoins, je vous le demande, puisqu'il y a encore un motif intéressé, est-elle d'une parfaite valeur morale ? Bref, toutes les fois que tout intérêt quelconque tel que l'espoir d'une reconnaissance matérielle ou morale, le désir d'être estimé, d'être loué, glorifié, d'être récompensé, de parvenir à telle situation, tel emploi, etc., se trouve dans le motif de nos actions appelées bonnes, nous ne pouvons nous dire, si nous sommes sincères envers nous-mêmes, que notre valeur morale est parfaite. Une action n'est absolument moralement bonne que si la cause de sa réalisation n'a été que *l'amour du Bien parce que c'est le Bien* et que le Bien est la seule chose conforme à l'Ordre éternel, est cet Ordre même établi et voulu éternellement par le Créateur éternel des Univers. Le Bien est ainsi la seule chose voulue par Dieu, la seule chose qui doit être. Il n'a été envisagé que le motif des actions considérées bonnes par rapport à leur objet. Quel peut être le degré d'immoralité des actions mauvaises ? Là-dessus, seul, le motif nous fixe encore à ce sujet. Et, en voyant ce motif, on peut mesurer le degré de son esclavage moral. On peut rougir de certaines fautes qui nous rabaisent à nos propres yeux. Mais, si graves que soient ces fautes, par cela même qu'on les reconnaît et qu'on a la ferme résolution de ne plus les commettre, on se libère déjà de son esclavage, on s'élève moralement. Une grave erreur, et en même temps un puissant obstacle au progrès moral, c'est, comparant certaines de ses bonnes actions aux actions d'autrui, de se croire meilleur que ses semblables. Et, si l'on est, en effet, plus élevé en moralité que quelques-uns de ses frères, de se croire alors une perfection, de ne se faire aucun scrupule de mal agir à tel point de vue parce que beaucoup en font autant, et agissent même plus mal. C'est ressembler ainsi à un malade qui serait à l'hôpital et ne voudrait point prendre tel et tel remède qui lui seraient nécessaires pour sa guérison, sous prétexte que ses compagnons, atteints de la même maladie, refusent ces remèdes. Toujours malade, il continuera à souffrir, à l'hôpital, avec ses compagnons, voilà tout. Enfin, on croit posséder telle vertu parce qu'on n'a pas commis telle faute contraire à cette Vertu.

C'est encore là une autre grave erreur. Il faut se trouver aux prises avec telles circonstances (1) pouvant faire commettre cette faute. S'il y a lutte et triomphe, c'est bien. Mais, par cela même qu'il y a à combattre, la vertu n'est pas encore acquise. Et il ne faut pas croire que ce soit le triomphe définitif et que, faute de se surveiller, de lutter encore, on ne succombe pas une fois ou l'autre. S'il n'y a point, lorsque les circonstances s'y prêtent, à combattre en nous un penchant qui nous ferait succomber, c'est qu'à ce point de vue, nous possédons la qualité qui nous fait résister, sans effort, par dégoût ou horreur du mal, à ces circonstances. Encore une fois, il est absolument nécessaire de travailler à notre perfectionnement moral. Cette tâche nécessitera de longs, puissants et bien pénibles efforts. Cependant, si nous étions convaincus qu'il est absolument impossible que nous puissions progresser sans nous observer et détruire en nous toute cause de notre plus ou moins grand esclavage moral ; que le bonheur pur et durable qui n'existe point sur notre Terre, vallée de larmes, lieu de souffrances, de tortures, où règnent un peu partout, hélas ! égoïsme, dépravation, méchanceté, orgueil, que ce bonheur, dis-je, ne peut-être éprouvé que par l'Ame affranchie de toute influence matérielle, aimant toutes les Ames, ses sœurs, comme Dieu, le Père céleste, les aime lui-même, ne cessant de se dévouer pour le vrai bien de tous ; si nous étions convaincus qu'il nous faudra — puisque nous sommes tous soumis à la Loi du progrès — tôt ou tard nous décider à entreprendre cette tâche, nous n'hésite-

(1) A mon humble avis, les Circonstances, soit qu'elles nous soient plus ou moins pénibles — elles sont parfois, hélas ! le poids qui écrase notre cœur et paralyse toutes les puissances de notre Ame — soit qu'elles séduisent, captivent, par leur agréable attrait, notre nature sensible, — elles la dominent quelquefois, si nous n'y prenons garde, brutalement — sont, sauf les cas de maladie, de faiblesse physique, d'infirmité cérébrale, la pierre de touche de notre sensibilité et de notre force morale (cette dernière est : dévouement), donc de notre Valeur morale.

Devant progresser sans cesse, il nous faut toujours du travail, donc des circonstances en rapport avec la tâche que nous devons remplir ou l'expiation ou l'épreuve que nous devons subir. Dans notre monde encore si arriéré, où dominant de lourds et grossiers éléments matériels, point n'est besoin de dire combien, pour l'accomplissement du Devoir, nous forcent à lutter sans trêve les choses et forces se rapportant à la Vie matérielle ou à la Vie spirituelle !

rions pas un seul instant à nous mettre à l'œuvre dès maintenant. Et pourquoi reculerions-nous devant notre propre bonheur ? Pourquoi refuserions-nous, en quelque sorte, par paresse ou manque de foi, par notre amour de tout ce qui est matériel, ce bonheur que Dieu, dans son amour infini, nous a réservé à tous, à la condition de pouvoir le goûter et l'apprécier, donc d'épurer notre nature ? S'il n'y a pas, je le répète, une science plus utile, un art plus noble, une satisfaction plus grande que la science qui nous fait rechercher le vrai en nous, que l'art qui nous représente le Bien qui est aussi le Beau, puisque le Bien est la Sublime Harmonie éternelle, que la satisfaction de goûter l'effet du Souverain Bien qui est le vrai, pur et éternel Bonheur, peut-il y avoir aussi un travail à la fois plus important et plus profitable à tous sans exception et à plus forte raison à soi-même, que celui qui a pour but l'amélioration, par l'épuration, de notre propre nature ? Ne voulons-nous donc pas nous rendre plus heureux ? Et ne voyons-nous pas que nous habitons un monde inférieur où domine, par conséquent, encore, la matière ? Ne nous rendons-nous donc pas compte que, par sa nature grossière, cette matière nous rend prisonniers et aveugles ? Notre puissance d'action, qui a pour but *la réalisation de l'acte intérieur*, est limitée à nos moyens matériels, qui sont bien peu de chose ici bas. Et, nous-mêmes, ensevelis en quelque sorte dans cette nature aux durs éléments, aux phénomènes impétueux, parfois terribles, que sommes-nous ? Dans l'état actuel de notre avancement planétaire, on ignore encore son avenir. Nous commençons, il est vrai, grâce à notre sublime science spirite, à voir dans l'au-delà par l'intermédiaire de médiums, à *découvrir enfin ce monde invisible* pour nous en dehors de nos moyens d'action, ce monde que nous avons quitté pour venir ici-bas et où nous retournerons comme des écoliers, quittant l'école, retournent le soir au foyer domestique.

Nous sommes, nous aussi, des écoliers plus ou moins avancés les uns relativement aux autres. D'autres, nouveaux venus à cette école terrestre, sont très ignorants. Ce sont nos jeunes frères. Ils s'élèveront et marcheront sur nos traces comme nous marchons sur celles de nos frères aînés. Nous devons faire pour eux ce que nos frères supérieurs font pour nous : les soulager, les consoler, les éclairer, leur aider à charger leur lourd fardeau de peines. En travaillant pour les

autres, nous travaillerons pour nous : nous nous rendrons dignes de remplir des missions plus importantes. Nous pourrions nous élever alors vers des mondes plus heureux. Encore une fois, quelle sombre demeure que cette demeure terrestre que nous habitons ! Nous y éprouvons les plus grandes douleurs ! Nous y versons d'abondantes sueurs ! d'abondantes et souvent bien amères larmes ! A chaque instant, la crainte s'empare de nous : maladies, accidents sont si vite arrivés ! La Mort est, pour nous, physiquement, l'obscurité complète, instantanée qui nous voile l'Être aimé que les matérialistes, nouveaux pontifes, affirment être anéanti. Nous voyons l'horreur du gouffre terrible !!!... Oh ! triste lieu ! — Sans notre consolante doctrine spirite, sans nos chers et dévoués médiums, sans nos savants investigateurs, enfermés dans cette lourde matière qui nous voile notre passé et la vie de l'espace, quelle force pourrait nous soutenir ? quelle lumière pourrait éclairer notre route ?

Mais cette *Lumière divine et bénie apportée par le Spiritisme* est destinée à dissiper toutes les ténèbres. Un jour viendra où cette Terre sera, elle aussi, un séjour heureux, désirable. Toutes les puissances de l'Ame, suffisamment développées, seront ce qu'elles sont dans les Mondes supérieurs au nôtre. Dans ces mondes ne règne aucun doute sur ce que l'on est, sur son avenir. Tous se souviennent de leurs existences antérieures comme nous nous souvenons des choses de la veille. La désincarnation n'a rien d'effrayant : on voit partir l'ami pour l'Au-delà. Il peut rester près de l'incarné, s'absenter, mais son retour fréquent, ses communications *directes* à distance, sa présence plus ou moins longue, font cesser toute peine morale. *La Foi-certitude par la Vision de l'Au-delà, voilà ce qui console !* De la pureté de l'Ame dépend celle de son corps intime, le Périsprit, lequel a besoin alors d'un auxiliaire corporel plus évolué. L'instrument corporel des Esprits habitant ces mondes est donc moins grossier, d'une substance et d'une forme supérieures à celles qu'ont les incarnés d'ici-bas. L'enveloppe de l'Ame ayant souffert, lutté, est d'une pureté et d'une puissance que l'on ne peut rencontrer sur notre planète que chez les Esprits qui s'y incarnent pour y accomplir une haute mission. Dans d'autres Mondes, *vrais séjours célestes*, la haine, l'égoïsme, l'orgueil font place à l'amour, au dévouement, à l'humilité. Aucune âme ne s'attache aux choses maté-

rielles grossières et indignes d'elle. Partout règne la pureté des sentiments, des affections. Point de maladies, d'accidents, encore moins de catastrophes à redouter. Point de mort ressemblant à celle qui afflige nos yeux et accable notre âme. Ah ! nous ne pouvons encore que rarement, en étant sans doute peudignes, ressentir les effets des Rayons de l'amour divin ! Il faut, pour cela, travailler à faire de notre Terre un séjour de paix, de bonheur et de lumière. — Mon Ame souffrante, torturée, recueillie, n'aspire qu'à un avenir meilleur. Elle attend sans crainte, en restant par devoir à son poste ici-bas, le jour béni de son retour dans l'Espace, Patrie commune. Ce 21 octobre 1910, qui est proche, marquant le 42^e anniversaire de ton arrivée ici-bas, ô mon Ame ! tu te trouves aussitôt transportée dans le passé, tu regardes avec confiance l'avenir. Tu demandes à Dieu d'avoir pitié de toi en mettant fin aux souffrances de ceux que tu affectionnes, en protégeant ta famille, tes chers amis... Et, dans ta famille, tu ressens, chère Ame, les souffrances de celle qui, dès que tu as vu le jour, n'a cessé de veiller sur toi, s'est épuisée en sacrifices, n'a cessé d'être la Providence de tous ses enfants..., a été et est ta Lumière et ta Vie. — O mon Dieu ! ayez pitié, entourez-la de votre bonté ! Donnez à mon Ame, ô mon Dieu ! la force de s'éloigner du Mal, de rester toujours fidèle à sa devise : *Indulgence, Dévouement, Humilité*. — C'est ainsi, ô mon Ame ! que tu accompliras la Volonté du Père céleste, que tu répareras tes fautes passées et te rendras digne de pénétrer, un jour, dans ces lieux célestes, séjour de pureté, d'amour, de dévouement, de paix et de bonheur !

Un facteur des Postes.

La « Conscience cosmique »

Exemples de conversions.

Sous ce titre de « Conscience cosmique », un médecin canadien, le Dr R. M. Bucke, a publié récemment à Philadelphie un ouvrage dont nous extrayons les intéressants passages qu'on va lire :

« *La Conscience cosmique* à son plus haut degré, dit l'auteur, n'est pas la simple expansion de la conscience commune : il y a entre elles la même différence qu'entre la conscience commune de l'homme et celle des animaux supérieurs. Les caractères de la conscience cosmique, c'est une illumination intellectuelle qui suffit seule à faire passer l'individu dans une nouvelle sphère d'existence ; c'est un état indescriptible d'exaltation mystique et d'allégresse, un aiguïsement manifeste du sens moral ; c'est enfin ce qu'on pourrait appeler un sentiment de l'immortalité, la conscience d'une vie éternelle ; je ne dis pas la conviction d'une vie future, mais la conscience d'une éternité présente. »

Les recherches du Dr Bucke sur ce qu'il appelle la « conscience cosmique », autrement dit, la conscience du « cosmos », ou de la vie et de l'ordre du monde, ont eu pour point de départ une expérience personnelle, qu'il décrit de la manière suivante :

« J'avais passé la soirée dans une grande ville, avec deux amis, à lire, à discuter poésie et philosophie. Nous nous séparâmes à minuit. J'avais un long parcours à faire en cab jusqu'à chez moi. Mon esprit, tout occupé des idées, des images évoquées par la lecture et la conversation, était calme et paisible. Sans que ma pensée fût active, je jouissais presque passivement de me laisser aller au fil de mes impressions. Tout à coup, sans le moindre pressentiment, je me vis enveloppé dans un nuage couleur de flamme. Un instant je crus qu'il y avait près de là quelque grand incendie. Mais bientôt je m'aperçus qu'un phénomène singulier se passait en moi. J'éprouvai un sentiment d'exaltation. A cette joie intense s'ajouta immédiatement une illumination intellectuelle impossible à décrire. Entre autres choses, j'en vins non seulement à croire, mais à voir que l'univers n'est pas formé de matière morte, qu'il est une Présence vivante ; je devins conscient de la vie éternelle. Ce n'était pas la conviction que je l'aurais un jour, mais la conscience que je l'avais déjà. Je vis que tous les hommes sont immortels ; que l'ordre du monde est tel que, sans aucun « peut-être », toutes choses contribuent au bien de tous ; que la base du monde, de tous les mondes, c'est l'amour, et que le bonheur de tous se réalisera infailliblement dans la suite des temps. La vision ne dura que quelques secondes ; mais son souvenir et le sentiment de la réalité qu'elle m'a révélée demeurent en moi, depuis un quart de siècle. Je savais que ce qu'elle me montrait était vrai. Cette conviction, je puis dire cette conscience, même aux moments de dépression, je ne l'ai jamais perdue. »

Le phénomène qui vient d'être rapporté

n'est pas unique. La conversion de Saul, de Tarse, en offre un bel exemple. Résumons le fait :

Le juif Saul, élevé dans les principes du Pharisaïsme, ne respirait que menace et carnage contre les chrétiens. Il demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin d'amener prisonniers à Jérusalem les disciples de la foi nouvelle.

Il était en chemin, non loin de Damas, lorsque tout à coup il se trouve environné d'une lumière éblouissante... Une force invisible le terrasse, et il entend une voix qui lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?... » Bientôt la voix lui commande de se relever et d'entrer dans la ville, conduit par ses compagnons de route, car il vient de perdre subitement la vue : or, il est à Damas un disciple qui la lui rendra ; c'est Ananie, qui sur ces entrefaites a reçu d'un Esprit l'ordre de le chercher, pour le guérir. Ananie, n'obéit pas, toutefois, sur-le-champ, car il sait combien ce juif est redoutable pour les chrétiens. Mais l'Esprit lui commande de nouveau d'aller à la maison où il devra rencontrer Saul et lui imposer les mains, parce que celui-ci, de persécuteur de l'Eglise, en deviendra un fervent apôtre.

On sait le reste. C'est ce même Saul, connu sous le nom de saint Paul, qui, plus tard, s'adressant aux évêques de l'église d'Ephèse, leur disait :

«... Je m'en vais à Jérusalem, sans que je sache ce qui doit m'y arriver, sinon que dans toutes les villes par où je passe, le Saint-Esprit me fait connaître quedes chaînes et des afflictions m'y sont préparées. Mais je ne crains rien de toutes ces choses, et ma vie ne m'est pas plus précieuse que moi-même ; il me suffit que j'achève ma course et que j'accomplisse le ministère que j'ai reçu du seigneur Jésus, qui est de prêcher l'Evangile... »

Langage élevé, où se reflète la foi ardente du véritable apôtre de Dieu !

Rappellerai-je encore un exemple de conversion éclatante, puisé dans les temps modernes ?

En 1511, un moine ignoré, qu'on appelait frère Augustin, fut aperçu montant à genoux l'escalier de Pilate, à Rome. C'était Martin Luther, qui allait solliciter du pape quelque indulgence. Tout à coup, il croit entendre une voix du ciel : « Le juste vivra par la foi. » Le religieux se lève aussitôt, comme averti par Dieu de sa future mission, et plein de trouble, l'esprit en proie à des inquiétudes confuses, il revient sur

ses pas, en se disant : « Je ne sais d'où me viennent ces pensées... »

Sûrement elle ne venaient pas de lui. Le Dr Bucke les ferait procéder de la « conscience cosmique ». Mais, peu importe le mot : ce changement subit d'un esprit craintif, superstitieux, sujet à de profonds abattements, en un réformateur intrépide, rempli d'audace et de violence, tirait sa cause d'en haut, de l'action de la Providence, déjà marquée, comme elle le fut dans les événements dont cette manifestation était le prélude.

Mais, était-il besoin d'évoquer le passé, et l'histoire, pour vérifier la possibilité des phénomènes rapportés par le Dr Bucke ? Notre propre expérience n'y suffirait-elle pas ? Combien d'entre nous, en effet, ont dû à des influences occultes, à des circonstances en apparence fortuites, mais providentielles, d'avoir été amenés au Spiritisme, d'avoir embrassé sa cause ! Dans une sphère toute modeste, il est vrai, nous sommes devenus ainsi des apôtres de la bonne nouvelle. Ne l'oublions pas, *connaissance oblige !*

DÉMOPHILE.

ESSAI SUR L'ÉVOLUTION DE L'ÂME

Je m'empresse de dire que je n'ai pas la prétention d'expliquer ex-professo notre évolution, car j'y entrevois des problèmes très ardues que je me contenterai d'exposer brièvement. Je crois, en effet, que jusqu'à présent personne n'a pu donner de solution satisfaisante à la question difficile de l'évolution des âmes. Tout penseur qui veut aller au fond des choses ne peut se contenter de la simple affirmation que Dieu a créé les âmes simples et ignorantes, égales en aptitudes ; sa justice impeccable le voulait ainsi, on ne peut pas supposer qu'il en a favorisé quelques-unes au détriment des autres, mais alors la question se pose de savoir si, dans ces conditions, nous progressons tous avec une égale vitesse, car rien jusqu'alors ne fait supposer une différence de marche vers le mieux, quoique certains philosophes spirites modernes laissent croire que certains esprits ayant atteint un rang supérieur, dans les plans célestes élevés, ont évolué plus rapidement que d'autres.

C'est ici que la difficulté commence : Comment peut-on le savoir ? Si, au début de la vie, nous partons tous d'un même point avec les mêmes aptitudes, je ne vois

pas que les uns puissent avancer plus vite que d'autres ; cette différence de marche vers le progrès est assez incompréhensible si, au départ, nous sommes tous égaux en aptitudes ?

Je trouve que nous tablons trop sur de simples hypothèses. D'après l'opinion que nous sommes égaux au début de l'être, quelle est donc la cause qui nous ferait avancer plus vite les uns que les autres ? On ne peut que rester muet devant cette interrogation. Puisque le Créateur ne doit favoriser aucune créature, qui expliquera cette énigme ?

Allan-Kardee, qui a éclairci tant de questions obscures, n'a pas, que je sache, complètement élucidé celle-ci. Ne pourrait-on pas suivre sa méthode, questionner les esprits dans les groupes, sur certains points concernant l'âme et son avenir ?

Mon avis est que l'on ne questionne pas assez les esprits. Jadis, je parle d'il y a vingt-cinq ou trente ans, dans les groupes lyonnais, on connaissait tous les médiums aptes aux évocations d'esprits, c'était charmant ; je puis même ajouter que c'est grâce à cette facilité d'évocation qu'on avait alors, que je suis devenu spirite : les diverses communications que j'ai obtenues ont forcé ma conviction ; comme preuves d'identité, c'était tout à fait concluant. Mais je parle de jadis : aujourd'hui on ne connaît plus de médiums à évocations ; sous le prétexte d'éviter des rivalités entre eux, on cache leurs noms, ils restent inconnus. Ceci a été innové par un spirite peut-être de bonne foi, qui a séjourné quelque temps à Lyon ; j'ai bien essayé de protester contre cette manière d'opérer, mais c'est en vain, je n'ai pas été écouté.

Excusez cette digression, mais elle est justifiée par les faits.

Enfin, pour en revenir à la question de l'évolution des êtres, il est évident que nous évoluons, mais le problème que je pose est celui de savoir si quelques-uns d'entre nous avancent plus vite que d'autres. Aucun esprit, que je sache, n'est jamais venu nous le dire, et j'estime cette question assez embarrassante.

Je sais bien que l'on peut affirmer que Dieu agit toujours avec justice et que nous ne devons rien craindre d'immérité de sa part, mais je ne crois pas mal agir en cherchant à élucider cette question sur la loi évolutive des créatures dans le cours des existences planétaires.

Il semble bien, d'une part, que la rapidité d'évolution ne soit pas égale pour tous ;

mais, d'autre part, la question se pose inéluctable de savoir pourquoi il y aurait une différence de progression entre les uns et les autres, puisque, encore une fois, nous parlons tous du même point avec les mêmes aptitudes.

Je laisse à de plus forts que moi le soin de résoudre ce problème.

(A suivre.)

URBAIN GINESTET.

ICI-BAS !

En notre misère profonde,
Hélas ! nous nous disons tout bas :
Tant que le monde sera monde
Rien ne peut changer ici-bas !
Eclairs de joie et jours d'alarmes,
Sombres chagrins, furtifs bonheurs.
Toujours la douleur et les larmes
Voileront nos yeux et nos cœurs.

Toujours, dans notre race humaine,
Des violents, des orgueilleux,
Semant et la guerre et la haine,
Meurtriront les chairs autour d'eux ;
Mais des cœurs nobles et sublimes
Nous en aurons aussi toujours...
Sachant se dévouer, victimes,
Aux sacrifices, à l'amour.

Tant que régneront, souveraines,
La beauté, la jeunesse en fleurs,
Les grâces brillantes, sereines,
Palpiteront aussi les cœurs...
Partout, sur la terre et sur l'onde,
Dans l'azur même, nos désirs,
Toujours renaissants en ce monde,
Se résolveront en soupirs.

Nous verrons toujours la sagesse,
Toujours la noblesse du cœur,
Après les titres et richesses,
Le mérite après la faveur ;
Et toujours l'astuce arrogante
Opprimer le juste abattu ;
Et l'iniquité triomphante
Respectée avant la Vertu.

Toujours des humbles, des modestes
Sachant lire en l'Eternité...
D'autres pour qui les biens célestes
Ne sont qu'erreur, naïveté !...
Ne s'attachant qu'à cette vie,
Esclaves de leurs passions,
De leur superbe inassouvie,
De leurs folles ambitions.

Sur notre monde sublunaire
Toujours le bonheur le plus pur
Se métamorphose en chimère
S'évanouissant dans l'azur...
En vain tout notre cœur l'appelle
Comme sa patrie un banni...
Il nous faudrait avoir des ailes...
Encor... trop loin est l'infini !

Il est pourtant un bien suprême
Ne laissant jamais nul regret...
On peut le trouver en soi-même,
Le bonheur... du moins son reflet :
Que toujours notre cœur s'enflamme
Au doux nom de la Charité...
Exaltons toujours en notre âme
Ce bien suprême : la Bonté !...

Ces vertus sont un doux langage,
Un chant d'amour universel,
Un reflet, un rêve, une image,
Un sourire de l'Eternel !...
Ce sont des biens impérissables
Que nul ne nous dérobera,
Sources de joies intarissables
Où notre âme s'abreuvera...

J. THÉO.

EXCELSIOR (1)

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES

L'ouvrage auquel ces pages servent d'introduction ne représente pas une simple opinion personnelle. Il émane d'une incommensurable vue d'ensemble universel qui me fut accordée dans la phase de ma vie où je demandai, avec tant de larmes, un rayon de l'éternelle Vérité pour en illuminer mon modeste livre : *Voyage au pays des Idées*, destiné à la jeunesse (2). Cette ardente prière fut exaucée bien au delà de mes espérances.

Par un phénomène dont je dois compte au lecteur, je vis, mentalement, en pleine et calme possession de moi-même, un plan divin se déroulant dans l'Infini qu'inondait une lumière dont celle de notre soleil n'était plus qu'un reflet pâle et froid. La Souveraine Puissance, CONSTITUÉE de tous les principes de perfection absolus, par conséquent éternels, appelait à la vie progressiste les éléments individuels et collectifs pour les faire évoluer, à travers les siècles des siècles, vers le bonheur suprême, par le parfait accomplissement du Bien.

Et cette seconde vue me révélait, en des lointains innommables, toujours plus resplendissants, la magnifique ascension de

(1) Cet ouvrage actuellement sous presse, est dû à la plume expérimentée de M^{me} Sophie ROSEN-DUFAURE, présidente de la Société d'études psychiques de Genève. L'auteur veut bien en détacher le premier chapitre pour le *Progrès Spirite*, et nous l'en remercions vivement.

N. D. L. R.

(2) Publié en 1903 (épuisé).

toutes les Humanités planétaires vers l'Harmonie divine qui les sollicite et les attire. Il me fut donné de comprendre que la douleur ne nous est point infligée comme *châtiment*, mais comme *procédé éducatif* destiné à produire ce double résultat : le *dépouillement* graduel de notre nature, primitive, grossière, et le développement de qualités qui, avec le temps, doivent se transformer en perfections ; et, dès lors, le caractère même de l'Autorité divine se transforma dans ma pensée. Entrevoyant plus clairement l'inénarrable amour du PÈRE dans cet avènement universel et *sans exception*, j'adorai, de toute la puissance de mon âme, ce Dieu que, jusqu'alors, je n'avais pu aimer ; car, tel qu'on me l'avait dépeint dans ses jugements envers nous, sa justice m'apparaissait cruelle, son amour incomplet et partial, sa discipline implacable. Pour moi, ce Dieu-là n'était pas Dieu. Je vivais donc désespérée, demandant à tous les vents des cieux, le PÈRE souverain dont je sentais la nécessaire existence et que me dérobait l'Anthropomorphisme régnant. Aussi, le spectacle mental, décrit plus haut, me pénétra-t-il d'une joie inexprimable, car je pus instantanément saisir l'enchaînement, sublime de simplicité, qui relie, dans leurs grandes lignes, les principaux éléments de ce plan providentiel. J'y trouvai spontanément une réponse nette, logique, précise, à toutes les questions troublantes où s'était usée ma naïve foi de jadis et qui, naguère encore, se dressaient terribles, insolubles, dans mon esprit épouvanté.

C'était la délivrance inespérée du cauchemar de ma vie. Jamais, par la parole humaine, je ne pourrai remercier Dieu de ce bienfait suprême ! Aussi, quand par trois médiums différents, absolument étrangers entre eux, j'appris que, malgré mon âge avancé, je devais encore écrire sur le sujet qui me serait indiqué plus tard — ce qu'on a fait il y a peu de temps — tout mon être bondit de joie à la pensée de produire quelque chose d'utile pour mes frères en humanité, et mes vœux furent comblés lorsque je reçus l'intuition positive de traiter précisément de cette démonstration supra-humaine destinée, paraît-il, à se vulgariser dès maintenant.

En livrant ce travail au public, je prie mes chers frères en croyance de ne se point scandaliser des quelques divergences de vues qu'ils pourront y remarquer ; ils savent, comme moi, qu'ici-bas et ailleurs tout évolue ; que le mouvement, agent du progrès, régit la vie morale et

l'existence physique. Ce qui ne progresse pas est voué à la destruction. En dépit des découvertes scientifiques dont on mène si grand bruit, nous ne faisons guère que tâtonner aux abords des lois universelles, et notre ignorance, à cet égard, est incomparablement plus grande que notre savoir. Il s'ensuit que, dans tous les domaines, à mesure que l'esprit humain s'éclaire, les idées se modifient, de nouveaux horizons intellectuels et moraux se révèlent, des certitudes insoupçonnées s'imposent et, souvent, l'édifice d'opinions qu'on avait cru inébranlable s'écroule au simple souffle de la Vérité, pour faire place à de plus hautes conceptions. L'immobilisme considéré, bien à tort, dans ce domaine comme une garantie de solidité, devient, avec le temps, une cause de décrépitude et de dissolution. L'homme ne peut, dès l'abord, s'approprier l'absolue Vérité. Il ne s'en assimile quelques éléments qu'au fur et à mesure de son développement et, dans l'état actuel de notre globe, il ne saurait la posséder intégralement. Du reste, notre évolution mentale est solidaire du progrès des sciences. Comment comprendre, par exemple, la pluralité des existences quand on ignore les migrations de l'âme à travers la matière des trois règnes qui précèdent le nôtre ? On ne doit donc point s'étonner, encore moins se scandaliser en constatant les transformations de croyances qui se produisent, aujourd'hui, dans le sein de ces religions que les clergés de toute nuance croyaient si solidement établies sur leurs dogmes réputés éternels. La loi du Progrès, placée à l'origine des choses, brise tous les obstacles, s'accomplit avec nous, sans nous ou malgré nous, mais elle triomphe toujours car elle régit les destinées universelles. Nous la voyons, aujourd'hui, saper par la base le colosse sacerdotal, dont l'immense, l'irréparable erreur fut de vouloir perpétuer ce qui était essentiellement temporaire, et d'imposer aux peuples mieux instruits les dogmes enfantins qui suffisaient aux âges primitifs. Le Maître dont ils se réclament avait pourtant dit : « On ne met pas une pièce neuve à un vieil habit, ni du vin nouveau dans de vieilles outres. » Mais quand donc les fauteurs de dogmes se sont-ils enquis des paroles du Christ, sinon pour les travestir ? « Ils ont des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent point. » De combien de siècles cette ignorance voulue a-t-elle retardé l'avènement d'un nouveau rayon de vérité ? Qui le dira ?...

Comme on vit, en Amérique, les esclaves

s'armer contre ceux qui venaient les délivrer de leur cruelle servitude, les pionniers de la Lumière n'ont pas de pires adversaires que ceux dont ils voudraient affranchir l'intelligence et rasséréner le cœur. Oui, la longue habitude de faire taire la raison réduit cette dernière au silence définitif, comme il arrive, dans le même cas, à certaines consciences. C'est une mutilation mentale ; malheureusement, un grand nombre de ceux qui résolurent d'y échapper eurent une telle peur d'y retomber qu'ils rejetèrent toute croyance et, finalement, échouèrent dans le matérialisme aux désespérantes et hideuses conclusions. C'est là qu'après six milles ans, — connus, — de méditations, d'études et d'expérience aboutirent de belles intelligences anxieuses sur nos destinées et nos douleurs. Et pourtant, le Progrès subsiste. Au moment où le Matérialisme se dressait orgueilleusement sur les ruines espérées des religions officielles, cette âme dont il niait l'existence, s'affirma vivante. Sur tous les points du globe, une imposante éclosion de phénomènes psychiques se produisit. Les Esprits, quittant, à l'heure marquée, leur mystérieux séjour, se manifestèrent spontanément pour enseigner cette Philosophie que sanctionnent, à la fois, les aspirations intuitives de l'âme humaine, les exigences de la Raison et les faits démontrés par l'expérience.

Comme toute vérité, celle-ci reçut le baptême du doute, du ridicule et même de la persécution. Ses adeptes subirent la haine aveugle et féroce, les insultes, la calomnie et jusqu'à la perte de leurs moyens d'existence. On nia l'intervention des Esprits et plusieurs des savants (???) préposés à l'examen de leurs manifestations, forcés de reconnaître l'évidence *du fait*, préférèrent l'attribuer aux causes les plus absurdes, les plus inadmissibles, plutôt que d'accepter la simple vérité, savoir : que *l'âme existant et survivant au corps*, peut, dans certains cas donnés, communiquer avec notre monde. Le clergé catholique, en érigeant le culte des saints, se range bien à cette opinion mais, selon sa coutume, il s'en est fait un monopole et déclare : *Œuvre du Diable*, tout rapport entre le monde invisible et le nôtre qui ne porte pas l'estampille de l'Eglise romaine. Cependant, ces phénomènes existèrent de tout temps. La Bible, au nom de laquelle on nous jette l'anathème, en fourmille ; M. le professeur Léon Martin qui a eu la patience de se livrer à cette recherche, n'en a pas trouvé moins de 500 cas parfaits.

tement relatés dans ce volume (1) dont on s'autorise pour nous envoyer en enfer. Touchant témoignage de charité qui nous émeut précisément comme il convient, puisque nous ne croyons pas plus aux peines éternelles qu'au Diable lui-même.

Comme le Christianisme ouvrit pour l'esprit humain une ère d'amélioration (2), la Réforme parut au moment déterminé pour épurer un culte par trop entaché de paganisme ; ainsi surgit l'intervention du monde occulte lorsqu'il s'agit de combattre la dissolvante action du matérialisme. Qu'on le veuille ou non, il faudra bien que ce mouvement compte dans l'Histoire, car ses adeptes se composant d'abord de quelques centaines disséminées sur la surface terrestre, sont aujourd'hui légion et c'est par centaines de millions qu'il faut les nombrer.

Pourtant, cette philosophie dont la supériorité s'impose à l'intelligence n'a pu être enseignée intégralement à des peuples profondément imbus des notions de malédiction, de récompenses et de châtiments éternels nées de la légende mosaïque relative au soi-disant péché originel. Les Intelligences chargées de donner un premier élan à des idées réputées nouvelles, ne purent, dès l'abord, émettre certaines vérités qui, dans un avenir prochain, devaient s'affirmer sous les auspices de la Science, mais dont, à cette époque, l'énoncé eût heurté de front le sentiment public. Le Christ lui-même se soumit à la nécessité de se taire sur des questions supérieures que ses disciples « n'auraient pu porter » disait-il (Jean XVI, 12) ; l'apôtre Paul déclare ne donner que *le lait* de la parole, ceux auxquels il s'adressait ne pouvant encore supporter une doctrine plus substantielle. Du même fait naquirent, dans l'Hindoustan, en Égypte, en Grèce et ailleurs, l'ésotérisme en faveur des initiés et l'exotérisme ou enseignement populaire, tissu de fables plus ou moins ingénieuses et symboliques prises à la lettre par le peuple dont elles constituaient l'unique élément religieux, tandis que, dans le mystère des cryptes, les philosophes et les savants étudiaient les lois de la Nature et formulaient en termes scientifiques les

principes dont le vulgaire ne connaissait que les emblèmes, dénaturés par l'ignorance et dont, au reste, sa mentalité d'alors n'eût pu comprendre le vrai sens.

De même, lorsque le monde invisible intervint ostensiblement dans le nôtre, il ne put tout faire à la fois. Démontrer expérimentalement la survivance de l'âme était déjà un événement immense ; il fallait laisser aux adeptes le temps de respirer avant de leur révéler tous les arcanes de la philosophie qui en découle. Allan Kardec n'osa parler de certaines choses, jugeant que le moment n'en était pas encore venu. Aussi laissa-t-il dans la pénombre l'avènement de l'animalité au règne hominal bien que, tout en caressant un bel angora, très intelligent, qui était monté sur ses genoux, il dit à sa femme et à Mme Fropo, leur amie, qui m'ont raconté le fait : « Minet est un candidat à l'Humanité. » Allan Kardec connaissait donc la filiation ascensionnelle des êtres ?... On n'en parlait guère alors, et pour cause !

Mais la Science actuelle en place les commencements bien au delà des animaux, puisqu'elle constate dans le règne minéral les premières volitions de la vie qui se continuent progressivement chez les végétaux et passent par des gradations, presque insensibles, au règne animal d'où elles arrivent déjà développées aux races inférieures de l'Humanité, pour y continuer leur évolution jusqu'à l'homme perfectionné.

Cette constatation est considérable au point de vue philosophique. Elle bouleverse tellement les idées acquises sur nos origines et nos destinées que la suprême sagesse en ménagea la transition jusqu'à nos jours où de nouvelles lumières scientifiques éclairent, dans la pensée, des profondeurs insoupçonnées révélatrices de sublimes vérités.

Ici disparaît le péché originel, négateur de la justice et de la puissance de Dieu, tache imprimée, à travers les siècles, au front de l'Humanité, laquelle peine et souffre pour une faute qui n'a pas été commise et dont, au reste, Jésus n'a jamais parlé. Or, l'esprit moderne conclut à l'adoption pleine et entière de sa morale toute de pardon, de justice et d'amour. Laissant de côté les textes douteux, puisque, très évidemment, la Bible en présente un fort grand nombre, la conscience actuelle s'attache uniquement à ce qui, dans les récits évangéliques, s'harmonise avec le sublime caractère du Christ.

De là, un christianisme *évolué*, confor-

(1) Encore ce travail n'est-il pas terminé.

(2) Ici, nous protestons contre l'accusation, lancée au Christianisme, d'avoir fait couler des fleuves de sang sur la terre et d'être ainsi devenu le fléau de l'Humanité. Ce n'est pas la Doctrine de Jésus qui en fut coupable, mais bien l'inepte interprétation qu'entirèrent l'égoïsme et la cruauté des hommes intéressés à s'en servir pour favoriser l'établissement ou le maintien de leur inique domination.

mément à la loi qui régit toutes choses ; et comme cette loi est inéluctable, le spiritisme, non plus, ne saurait y échapper. Il a donc traversé une première phase adéquate à la mentalité du temps où elle se produisit ; nous arrivons à la deuxième qui doit marquer un progrès sur sa devancière, en attendant qu'une troisième lui succède, inaugurant des lumières supérieures. Ainsi d'étape en étape, l'esprit humain s'initie de plus près à la Pensée souveraine, et finit par collaborer au Progrès universel.

EXCELSIOR

tel est le mot d'ordre. Soyons prêts à soutenir le choc de l'opposition, par la douceur ferme, convaincue, et remplissons rigoureusement notre devoir en remettant à Dieu le résultat de nos efforts.

SOPHIE ROSEN-DUFAURE.

MESSAGE DE L'AU-DELA

En vacances au pays natal

Une mère se communique à la famille réunie.

Mes enfants bien-aimés, vous voici revenus au pays de vos pères ; ma bénédiction vous y attendait, avec mon amour. Je ne vous dirai pas : soyez heureux, car je connais vos peines ; mais je vous dirai : soyez en paix, cultivez votre esprit, élevez-vous ; ne repoussez pas la souffrance morale et les dures désillusions : elles sont la perche de salut des âmes et les épreuves de la vie. Il ne vous servirait pas d'avoir vécu, si vos yeux étaient aujourd'hui aussi fermés sur l'avenir qu'ils l'étaient dans la jeunesse, si vos cœurs n'avaient pas compris leurs propres faiblesses, si vos âmes, en un mot, ne s'étaient pas ressaisies et ne s'étaient habituées à se détacher doucement des biens fugitifs de la terre, pour courir au seul bien désirable, à la seule fortune qui demeure : les bonnes actions accomplies.

Vous le reconnaissez, mes enfants, il n'est pas de bonheur sur terre. Sont-ils plus heureux que vous, ceux qui extérieurement paraissent unis d'une amitié qui fait converger uniquement leurs désirs vers la possession des biens terrestres ? Ils ont ce genre de folie qui met l'âme dans des lacets et l'y retient prisonnière, tandis que le corps, fatigué ou souvent affaibli par l'âge, ne leur permet pas de prendre un véritable essor vers le ciel.

Priez pour eux ; et quant à vous, ayez confiance et soutenez-vous mutuellement. C'est pour les assoiffés qu'est faite la liqueur des consolations divines ; c'est pour ceux qui n'auront pas été satisfaits qu'est créé plus proche et plus saisissable le bonheur du ciel. Je vous aide de mon pouvoir et de mes prières, de mon influence et de ma tendresse, mes chers enfants, et avec votre père et vos meilleurs amis d'en haut, je vous embrasse affectueusement (1).

La dernière pensée de Mozart

La gloire, l'estime, l'admiration du monde n'ôtent pas aux années leur tristesse ; les lauriers qui couronnent un front où rayonne le génie n'empêchent pas les cheveux de blanchir, et Mozart, encore jeune, mais las et courbé, demandait à l'inspiration l'oubli des inutiles regrets d'une vie à son déclin. Seul devant son orgue, il rêvait, l'âme perdue dans le rêve harmonieux ; les doigts errants sur le clavier pâle, il évoquait sa jeunesse toute de soleil : la cour, sa première audition, son triomphe dès l'âge de sept ans, sa route facile, unie, où nulle envie n'avait pu faire pousser des épines, sa part de bonheur si largement offerte par le Créateur. Alors que le pauvre Haydn avait une jeunesse rude, de durs de-boires, que l'illustre Beethoven était affligé d'une inguérissable surdité, lui, Mozart, célèbre dès l'enfance, ne connaissait de l'existence que des joies !

... Il chante une mélodie au fond de son âme, et tout à coup, il tressaille : un bruit de grelots, le claquement d'un fouet et, par la fenêtre ouverte, il aperçoit un élégant traîneau s'arrêter devant la porte.

Un homme saute à terre, lestement, jetant ses fourrures au valet ; il soulève lui-même la portière du cabinet de travail et entre sans se faire annoncer.

C'était un jeune homme d'une physionomie expressive ; dans ses yeux s'allume l'étincelle du génie.

-- Cher maître, dit-il, serrant avec effusion les mains du musicien, permettez à un profane de saluer en vous le plus grand artiste du monde ; laissez-moi vous remer-

(1) Nous tenons cette communication d'une source absolument sûre. Bien que d'un caractère privé, elle recèle de si beaux sentiments, de si nobles pensées, que tout lecteur peut en tirer profit.

DÉMOPHILE

cier une fois des joies exquis dont mon intelligence et mon cœur vous sont redevables. Grâce à vous, j'ai parcouru des sphères inconnues aux humains. Expliquer en notre rude langage les impressions que font naître vos chants est impossible. « Où finit la parole, la musique commence » ; et je ne chercherai pas à décrire, moi, ce que nul n'a su faire : l'harmonie !

Le compositeur avait écouté, le front penché ; il leva vers l'inconnu des yeux profonds :

— Merci ; tout ce qui part de l'âme me touche, votre sympathie m'est précieuse. Que puis-je pour vous ?

— Une grande chose. J'aime ardemment un être qui va mourir, un génie digne du vôtre, un musicien qui s'est élevé, comme vous, au-dessus des mortels et qui, las de la lutte des ans, va retourner au ciel, sa patrie rêvée ! Maître, écrivez-moi pour ce frère idéal quelques phrases de musique.

— Je le ferai de tout cœur, car le sujet m'inspire. Quel thème choisissez-vous ?

— *Requiescat in pace !*

Mozart tressaillit.

— Je n'ai jamais rien écrit sur ces mots, dit-il, mais je vais y songer. J'étudierai la Messe des Morts et irai prier au « Munster ». Quel temps pouvez-vous m'accorder ?

— Je ne sais... Dieu est le Juge. Je suis, moi, l'envoyé...

— Je m'y mettrai demain.

L'artiste s'enferma seul pendant de longues heures ; sa plume lente traça le souvenir des sons que disent les vols d'âmes au-dessus des forêts, des montagnes et des flots... Une orchestration large sur un rythme bas et grave, imprégnée de tristesse, traversée de sanglots, de vibrations ardentes, angoissées d'abord ! Puis, peu à peu, une amplification sonore plane sur l'accompagnement ; les arpèges montent, dominant le grondement sourd du début, les voix célestes se mêlent aux roulements inquiets, les surpassent, et l'infinie douceur d'une clarté joyeuse dissipe la terreur des ténèbres.

Le compositeur s'enthousiasme. Il voudrait revoir l'inconnu pour lui montrer son œuvre... et un soir, celui-ci vint sans bruit, ses pas étouffés dans la neige épaisse ; il entra sans être précédé.

— Maître, c'est moi. Avez-vous pensé à ma prière ?

Sans trêve. Oh ! j'ai bien travaillé. Voyez ces feuillets ; écoutez, je vais vous donner quelques notes.

L'artiste s'installe à l'orgue. Doucement, presque en sourdine, il commence son

chant, il s'anime, varie sa première phrase, lutte, court, vole, crie et, finalement, se calme en une paix conciliée.

L'étranger, après, se lève, et serre contre lui l'inimitable maître.

— Adieu, ami... jusqu'au revoir, à Dieu !

Il disparaît comme il était entré, sans laisser plus de traces.

L'artiste reste devant son clavier ; sa rêverie devient de l'extase : le ciel, sa vraie patrie, s'entr'ouvre ; il voit les anges chanter sa mélodie que les saints accompagnent. Son souffle de génie, émané de Dieu, y remonte...

Le maître va mourir. Il sent la décevante impression d'une fin prochaine. Les images du monde se rapetissent, se voilent de brouillard ; cet homme, cet étranger mystérieux est, pour lui, fantastique... Peut-être est-ce son ange gardien qui est venu lui inspirer la pensée suprême de la dernière œuvre, la plus belle, la plus vraie, celle qui serait dite pour lui quand il aurait vécu !

Il relut le texte ; il retrancha quelques échappées profanes ; il changea le rire des démons en rage impuissante, éloigna tout sentiment terrestre pour se plonger au sein de la plus pure esthétique, de la foi et de l'espérance ! Et quand il eut noté, avec le dernier accord, sa confiance suprême en la miséricorde divine, Mozart, le grand artiste, rendit à Dieu cette âme qu'il avait reçue de lui, cette âme qui avait gardé en ses œuvres humaines l'empreinte du Ciel ! Ce fut un grand deuil ; la cour et la ville unirent leurs regrets et on chanta pour la première fois, devant le cercueil du compositeur, son *Requiescat in Pace !*

RENÉ D'ANJOU.

La Vie mystérieuse, du 10 août 1910, n° 39.

BIBLIOGRAPHIE

Christianisme et Spiritisme. Preuves expérimentales de la survivance, relations avec les esprits des morts. La doctrine secrète. — La nouvelle révélation, par LÉON DENIS. Un volume de 480 pages. Prix, 2 fr. 50. Nouvelle édition considérablement augmentée (Septième mille). Librairie des Sciences psychiques, LEYMARIE, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

M. Léon Denis vient de publier une nouvelle édition de ce livre, considérablement augmentée, car elle comporte, en

plus de la première édition, en tenant compte de la différence des caractères employés, au moins une centaine de pages. On y trouvera une préface inédite sur la crise religieuse en France et le problème moral et social. La plupart des chapitres ont bénéficié d'adjonctions importantes. La partie concernant l'expérimentation psychique s'est enrichie de nombreuses considérations, de multiples témoignages et faits récents. Les notes complémentaires ont été l'objet de remaniements et d'augmentations considérables.

Ce livre offre donc au lecteur l'attrait d'une œuvre nouvelle. Rédigé en ce style clair et entraînant qui est familier à l'auteur, il nous tient au courant des importantes questions scientifiques, philosophiques et morales qui passionnent notre époque et sollicitent tous les penseurs.

Manifestations spirites

(suite) (1).

A ce moment, j'habitais déjà cette maison d'où je vous écris et je m'amusais énormément à voir les portes s'ouvrir seules. Mais, dans mon imagination, je croyais les âmes soit en enfer, soit en purgatoire ou au ciel, et n'avais aucunement l'idée qu'elles pouvaient se promener autour de nous. C'est ce qui fait que je n'avais pas peur, attribuant plutôt le phénomène à des vibrations, et je m'en amusais trop pour songer à en rechercher la cause. Quand la porte s'ouvrait, je disais, surprise : *Allô !* Puis, ne voyant rien et reprenant mon sang-froid, je disais en plaisantant à l'invisible *ouvreur* : — Entre, mon ami, ne te gêne pas !

Ce sont de grosses lourdes portes. Je m'explique maintenant que ce fait devait être provoqué par une bonne de dix-huit ans, brune, hystérique et orpheline ; depuis qu'elle est partie, je n'ai jamais revu les portes s'ouvrir.

Dans cette maison, vint habiter mon beau-frère, célibataire pesant 26 stones et quelques livres, ce qui donne en livres françaises plus de 328. Il prétendait avoir tout essayé pour maigrir et n'avoir plus d'espoir qu'en le climat anglais.

(1) Voir notre n° de juin 1903. Si, depuis lors, nous n'avons pas publié la suite de ce récit, c'est que le manuscrit en avait été égaré. Nous le retrouvons aujourd'hui et nous empressons de continuer cette publication aussi sincère qu'humoristique.

Je ne sais comment j'avais gagné sa confiance, mais il me fit la confiance qu'il se trouvait très bien comme cela. Cependant, tous les sièges croulaient sous lui, et combien de victimes il fit en chiens et chats sur lesquels il s'asseyait sans regarder et qui, en quelques secondes, étaient transformés en descentes de lit !...

Il craignait, s'il maigrissait, d'avoir des crampes d'estomac ! Donc, il continua à beaucoup manger à l'état de veille et à digérer en sommeillant.

Tous les amis, qui ignoraient qu'il passait son temps à manger et à dormir, le plaignaient et c'était à qui lui proposerait un remède ; et lui de les remercier, *en apparence*, du plus profond de son cœur. J'avais beau dire qu'il se payait notre tête ; on continuait à le plaindre d'un tel embonpoint :

Enfin, il poussa l'hypocrisie jusqu'à dire :

— Il y a bien des docteurs qui possèdent des remèdes infailibles, mais ils demandent sans doute des sommes folles !

Quelqu'un lui procura l'adresse d'un charlatan quelconque, et, pour essayer de prouver sa sincérité, il écrivit, demandant un remède qui ne l'augmenterait ni de poids ni de proportions, sans toutefois lui couper l'appétit.

Son amour pour le macaroni lui fit regretter amèrement l'Italie, et, comme il avait une prédilection pour mourir à Gênes, je lui dis, un jour, en plaisantant :

— Il faut y aller vite, avant que vous ne soyez trop gros pour le compartiment de voyageurs ! Vous voyez-vous obligé de voyager dans le fourgon aux bagages ?

Il prit peur et décida de partir. Sa meilleure excuse fut que, là-bas, le macaroni était moins cher !...

Avant qu'il quittât l'Angleterre, je voulus lui faire visiter le *Palais de Cristal*. Au retour, après avoir enfin trouvé un landau de louage (tous les cochers, le voyant, se prétendaient engagés !) il posa le pied sur le marche pied, et la voiture se renversa sur lui. Heureusement, des gens accoururent, qui firent contrepoids. Une fois délivrée de ce souci, je fus prise d'un fou rire. Je riais d'autant plus volontiers qu'il tenait toute la banquette à lui seul et nous demandait pourquoi on riait : — Egoïste ! aimeriez-vous mieux nous voir pleurer ?...

Enfin, il gagna Nervi, y mangea du macaroni pendant deux ans, reçut l'extrême-onction et mourut.

Dans ce pays, on porte les morts. Tous les 50 pas, à son enterrement, un membre de la famille était obligé de quitter le cor-

tège et de se joindre aux porteurs ; quand il n'y eut plus de suivants pour venir les aider, les porteurs refusèrent d'aller plus loin si on ne leur donnait pas une rémunération de plus à chacun. Les funérailles avaient été doublées ; ma nièce m'expliqua que son cerceuil était une vraie maison.

Le pauvre homme eut une mort horrible ; il poussa des hurlements de douleur !

Sa sœur, son beau-frère et leurs enfants, chez qui il était mort, vinrent chez moi, en Angleterre, un an après environ. Ils gardèrent ma maison pendant que j'accomplissais mon pèlerinage sur la tombe de ma tante, en France, ainsi que je l'avais promis en moi-même à ma chère disparue. C'était au mois d'août, je m'en souviens exactement, car c'est pendant ce temps que je fus initiée au spiritisme.

Vers sept heures du soir, dans la salle à manger, rendue toute sombre par son store naturel de lierre, vigne-vierge et roses-thé, ma belle-sœur, entrant par la porte du couloir, aperçut son frère (le gros homme dont je vous ai dit la mort), tout vêtu et sanglotant, debout dans le coin de la fenêtre ouverte.

Elle voyait, en même temps, son mari et ses enfants, en dehors de la fenêtre, à deux ou trois mètres de distance.

Sachant que les morts reviennent, elle n'hésita pas à demander à son frère : — Que veux-tu ? Il répondit : — Je suis bien malheureux ! » et pleura de plus belle.

Elle alla chercher son mari, mais quand elle revint, l'apparition avait disparu.

Le lendemain, à la même heure, la même manifestation se produisit : son mari était là encore ; ils arrosaient ensemble le jardin, et lui dirigeait le tuyau.

Le troisième jour, l'esprit ne vint pas, mais il est vrai de dire que le mari n'était plus là, et je suppose que c'était lui, le médium, car il avait été avec le mort en grande sympathie.

Au milieu de ses pleurs, l'Esprit avait dit, paraît-il :

— Pauvre Edouard, comme il va avoir des revers !

En effet, nous eûmes à ce moment de grands revers, et ma belle-sœur nous crut ruinés. Alors, ne comptant plus sur rien de nous, elle prit comme prétexte qu'elle avait peur dans cette maison hantée et alla vivre à Londres avec sa famille.

Si vous saviez comme les Esprits les ont punis ! Leur matelas est soulevé et ils sont jetés à bas du lit ; leurs chaises secouées comme par l'électricité ; leurs meu-

bles dansent !... Et eux qui se moquaient de ma croyance aux Esprits, m'ont priée de les évoquer chez eux.

Je leur ai dit :

— Vous n'avez qu'à prier Dieu d'éloigner les mauvais Esprits, de vous en envoyer de bons, ne pas être envieux et vous contenter de votre sort.

La table alla dans les directions qu'ils demandaient mentalement, et le père, qui ne croyait à rien, croit maintenant.

Pendant à peu près six ans, nous avons eu un hôtel à H. C..., et, dans les commencements, je n'y allais que le vendredi, jusqu'au dimanche. Comme il m'était resté une grande frayeur du feu depuis T'Unbridge, et vu le changement de lit, je ne dormais guère tranquille. Souvent, j'entendais taper dans la cloison et aux portes des chambres inhabitées, mais ne craignant que le feu, j'avais une longue corde à nœuds avec crochets, et les revenants dont on disait la maison pleine ne m'inquiétaient pas.

J'ai passé bien des nuits à la fenêtre, à contempler les cerfs se battre ou à écouter les oiseaux. Quant aux revenants, je n'en avais jamais vu, et je croyais qu'un revenant apparaissait toujours sous un drap blanc.

Un soir, à minuit, j'entends un tapage infernal dans le sous-sol. J'étais au deuxième étage. Je sors sur le palier en chemise de nuit ; le gaz était allumé comme à l'ordinaire. Naturellement, mon gros chien fidèle me suit.

— Si on ne déménage pas l'argenterie, me dis-je, il y a certainement un branle-bas de combat avec les casseroles !

Puis, le vacarme cessa et j'entendis courir dans l'escalier.

Comme ce bruit s'approchait et que, malgré la lumière, je ne voyais apparaître aucun être humain, il me vint à l'idée que c'était peut-être le vent qui s'engouffrait sous le tapis de l'escalier, et je cherchai des yeux à voir ce tapis se soulever.

Pendant ce temps, le même bruit continuait à monter mon escalier : c'étaient des pas précipités de femme (telle était, du moins, mon impression) et je saisisais le frou-frou d'une robe de soie.

Lorsqu'enfin ce bruit insolite fut à la hauteur de l'escalier où je me trouvais (car j'avais descendu deux ou trois marches dans mon anxiété), je me redressai sentant le bruit au bout de mon bras et ne voyant toujours rien ! Soudain, je fus violemment poussée contre le mur et, perdant l'équilibre, je tombai assise sur l'escalier.

Cela me fit rire. — Allô ! allô ! dis-je, et, suivant la direction du bruit, je tournai la tête. Le tout s'engouffra dans les cabinets, et j'entendis la porte se fermer très violemment ; pourtant, je la voyais très bien ; elle n'avait pas bougé !

(A suivre.)

M. F.

L'ÂME D'UNE FLEUR

Dans une vallée vaste et fertile, coupée de canaux et plantée de grands arbres, une humble fleur se désolait de son isolement et de son infimité. Petite pâquerette poussée là comme par hasard, dénuée de toute affection, privée de la sympathie de ses congénères qui vivaient au loin, heureuses de leur destinée et ignorant son existence, la modeste fleur ne comprenait rien à sa vie de recueillement effacé, de solitude accablante.

— Pourquoi ai-je reçu la vie ? se disait-elle. Quelle puissance inconsiderée m'a jetée sur ce terrain privilégié, dans cette belle nature, où je suis esclave du vent qui passe, de la pluie qui tombe, de l'insecte qui me hante, sans savoir ce que demain me réserve et si je vivrai encore demain, tellement mon destin est précaire et imprévu ? Pourquoi suis-je seule, toujours repliée sur moi-même, en face de ce ciel où je voudrais m'envoler s'il me poussait des ailes ? La grande vie de la nature qui m'entoure, des chênes qui m'ombragent, des ondes bienfaisantes qui portent la fraîcheur à toute l'immense plaine où je végète tristement ; la vie réelle et attrayante des êtres qui s'aiment, s'attirent, se multiplient sans cesse, n'est pas faite pour moi. Je suis seule, petite et misérable. Mon âme languit, souffre et meurt !

Ainsi raisonne la fleur languissante qui s'étiole déjà, tellement les peines morales influent... même sur l'âme des fleurs.

Mais voici qu'une fée généreuse a entendu la plainte de la pauvre petite pâquerette. Les fées n'entendent-elles pas tout ? Celle-ci s'approche de la fleurette désolée, lui conseille de sécher ses larmes et lui tient à peu près ce langage :

— Pâquerette, ma mie, tu ne comprends rien à la vie qui t'est faite et tu te désolés bien injustement. Eh quoi ! tu souffres de ta solitude, de ton effacement ? Tu pleures devant Dieu qui t'a créée et te maintient vivante ? Que reproches-tu donc au

Créateur ? De ne pas t'avoir entourée d'envieuses, de jalouses, dont les traits acérés auraient pu te pénétrer en plein cœur ? Regarde, au loin, ces roses qui se dressent sur leurs tiges, fières de leur coloris et de leur beauté : les crois-tu plus heureuses que toi ? Elles le sont moins. L'homme qui passe, là-bas, ne vient guère les admirer à cette distance de la route, et elles s'enorgueillissent à vide. Elles ont froid au cœur. Puis, elles se regardent majestueusement les unes les autres, se demandant quelle est la plus belle d'entre elles, sur quel cœur de rose se posera le papillon tremblant, aux ailes de neige, d'or ou de feu ? L'envie les ronge, l'orgueil les dessèche, et elles meurent peu à peu, s'effeuillant sous l'orage de leurs passions autant que sous le vent de la plaine, tandis que tu gardes ta modeste fraîcheur en dépit de tous les ouragans.

« La solitude te pèse ? Que dirais-tu si tu voyais périr autour de toi les fleurs dont la munificence divine eût fait tes voisines et, peut-être, tes amies ? Ne souffrirais-tu pas de les voir tomber l'une après l'autre dans le gouffre de l'oubli ? Va, les solitaires ne sont pas les plus malheureux. Si, chez les hommes, la solitude confine à l'égoïsme, il n'en est pas de même chez les fleurs. Celles-ci n'ont pas la liberté de leurs mouvements, la plénitude de leur pensée, et ne peuvent réaliser les instincts généreux qu'elles sentent parfois monter de leur cœur en éclosion. Reste solitaire. Tu n'es point égoïste et tu n'es point si malheureuse. Bénis le ciel qui t'a faite ainsi. Prends au nuage qui passe sur ta corolle, à l'air qui frémit autour de toi, au rayon de soleil qui t'inonde à ses heures, quelque chose de la sainte allégresse universelle. Demain, tu te reposeras dans la mort, en attendant de prendre une vie nouvelle dans une création supérieure.

« Dieu ne fait rien d'inutile. Sèche donc tes pleurs. Oublie-toi toi-même et communie avec l'âme des êtres et des choses. Ta soumission te sera comptée. »

Comme la fée achevait ces mots, une enfant qui passait dans la vallée, vit la pâquerette languissante, l'arracha à sa tige et la plaça sur son cœur. L'âme de la pâquerette y vécut quelques heures, soulagée, enfin heureuse, et bientôt mourante, elle se dégagea de sa frêle enveloppe corporelle pour monter triomphante dans l'infini !

G. S.

22 août 1910.

Le Progrès spirite. Organe de la Fédération spirite universelle

Fédération spirite universelle. Auteur du texte. Le Progrès spirite.
Organe de la Fédération spirite universelle. 10/ 1910.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste

Psychologie expérimentale

 RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

Le journal paraît le 20 de chaque mois.

LES PROMESSES DIVINES

— Vous croyez donc encore en Dieu? nous demandent des esprits forts, au sourire malin, que la débâcle des dogmes a rendus tout à fait matérialistes et athées.

— Oui, nous croyons en Dieu, précisément parce que les dogmes croulent et que la science progresse. Nous croyons en Dieu, précisément parce que la nuit des vieux âges se dissipe, avec les erreurs du passé, et qu'une nouvelle ère, de raison, de justice, de paix, de liberté, d'amour s'ouvre aux regards éblouis des hommes de notre temps.

« Si les religions dogmatiques avaient dit vrai; si Dieu était le tyran, non le Père de l'humanité; s'il ne nous réservait, après la mort, que les joies enfantines du Paradis des anges ou les atroces et éternels supplices de l'Enfer des démons, nous ne pourrions croire à Dieu, souveraine Bonté, car nous serions obligé de le maudire; nous ne pourrions croire à Dieu, souveraine Puissance, car nous le trouverions puéril dans sa conception de la vie éternelle.

« Mais nous croyons en lui et le bénissons, parce que nous sommes certain de son infaillible et éternelle justice, de sa souveraine intelligence, de son amour infini pour toutes ses créatures! »

..

Ce dialogue, qui n'est point nouveau sous notre plume, ne laissera pas que de surprendre quelque peu : d'un côté, les matérialistes intransigeants, qui supposent, bien à tort, qu'on ne peut être déiste sans épouser toutes les croyances des Eglises, même celles que la raison combat et que

la science contredit; d'un autre côté, les croyants aux yeux fermés, qui ne peuvent admettre une foi religieuse non soumise aux dogmes surannés et impossibles dont ils font la pierre angulaire de la Vérité.

Et cependant, ce dialogue reflète bien notre pensée. De même, il exprime l'incrédulité systématique de ces négateurs à outrance qui ne savent point voir le soleil briller et la fleur éclore puisqu'ils ne veulent reconnaître dans les merveilles de la Nature que la loi capricieuse du hasard.

— Est-ce le hasard, leur dirons-nous, qui dirige les astres dans leurs évolutions et préside aux destinées universelles? Est-ce également le hasard qui sonde, interroge, rectifie, améliore la conscience humaine, de siècle en siècle, élevant l'homme moral de plans en plans successivement supérieurs? Est-ce lui qui impressionne douloureusement cette même conscience sous l'aiguillon du remords? Est-ce encore lui qui la réconcilie avec elle-même et lui restitue sa pureté et son éclat quand elle rend témoignage des bonnes actions par nous accomplies?

Est-ce le hasard qui met en nos cœurs l'amour pour nos semblables, la pitié pour les malheureux? Est-ce toujours le hasard qui inspire aux mères dignes de ce nom leurs tendresses infinies pour les jeunes êtres issus de leurs entrailles et au bonheur desquels elles vouent leur existence, en dépit des sacrifices les plus amers?

Est-ce le hasard qui, de monde en monde, conduit l'Univers à ses fins prévues, les âmes à leur but sacré de relèvement, de perfectionnement moral, d'ascension glorieuse vers l'idéal du Beau et du Bien? Est-ce lui qui a donné aux artistes, aux savants, aux poètes, aux penseurs, aux génies, cette âme supérieure ouverte

aux plus nobles, aux plus hautes inspirations ?

Si c'est le hasard qui a créé le monde et le dirige inconsciemment vers son but ; si c'est au hasard que nous devons l'admirable ordonnancement de l'Univers et, par suite, le parfum de la fleur et l'aile de l'oiseau : comment se fait-il que les lois du monde soient inamovibles, que le désordre ne règne dans aucune partie de l'Univers ; que les végétaux et les animaux s'étagent régulièrement sur l'échelle de la création ascensionnelle qui aboutit à l'homme ; que, chez l'homme lui-même, la loi morale ne soit pas tombée en désuétude malgré nos discordes et nos défaillances ? Comment se fait-il que le progrès existe toujours dans l'humanité ?

Ah ! vous aurez beau faire, hommes de peu de foi et de moins encore de raison, vous qui posez pour les régulateurs du monde, les arbitres suprêmes des destinées universelles : il faut autre chose à la base de la Création que votre négation outrancière et ridicule, qui adore le Hasard, le dieu Hasard, cent fois plus inexplicable que le vrai Dieu !!!

..

Donc, nous croyons en Dieu, que nous nommons ainsi faute d'un nom plus grand, comme l'a dit Victor Hugo.

Que ce Dieu ne soit pas le rival d'un imaginaire Satan, qui en doute parmi les fils de la Libre Pensée moderne ? Qu'il ne trône pas sur un nuage, sous les traits d'un vénérable vieillard à barbe blanche, portant le globe terrestre dans sa main : nous n'aurons garde de le nier ! Qu'il n'ait pas créé le monde en six jours, mais en six époques, c'est conforme à toutes les données de la science actuelle, qui ne se paie pas de légendes ! Qu'il ne poursuive pas les fautes des parents jusqu'à la soixantième génération de leurs descendants, c'est absolument notre avis !

Mais inclinez-vous donc, pauvres incrédules au cœur rétréci, à l'âme vieillotte et agonisante ; inclinez-vous, comme nous le faisons nous-même, devant la Volonté directrice des Univers, qui suivent partout sa loi ; devant la sublime Sagesse que nul ne peut nier sans déraison et qui trace à tous les êtres et à tous les mondes les voies de leurs évolutions successives ! Inclinez-vous devant la Puissance incomparable qui nous écrase de sa majesté ; devant cette personnalité sans forme apparente et sans limites appréciables, qui sème des soleils et des planètes dans les sillons de

l'infini, prépare, organise, actionne les événements dont nous dépendons tous, âmes et mondes, ouvre à tous les progrès humains les champs illimités de l'avenir et nous appelle à elle, de toute éternité, à travers les épreuves et les deuils, tantôt relevant notre espérance, tantôt enflammant notre courage, nous montrant le but à atteindre au milieu des périls de la vie et nous assurant le bonheur infini et éternel quand nous aurons enfin vaincu nos propres imperfections !

Le Dieu enfantin des vieilles orthodoxies a disparu : place à Dieu, Ame, Raison consciente de l'Univers !

..

Et maintenant que nous avons établi l'existence d'une Divinité bienfaisante, généreuse, qui veut le bonheur de l'homme et le prépare dans les souffrances mêmes qui nous atteignent, dans la mort qui nous transforme et ne nous anéantit pas ; maintenant que nous avons reconnu la présence dans l'Univers d'une loi divine éternelle, demandons au Dieu moderne, au Dieu réel, s'il se fait particulièrement entendre au cœur de l'homme tourmenté par la vie et qui, parfois, se laisse aller à la désespérance.

Les « promesses divines » sont celles que l'on sent au fond de sa conscience, de son cœur, et que l'avenir se charge toujours de réaliser, car elles émanent d'une loi inéluctable.

Quand elles nous arrivent spontanément, c'est-à-dire quand nous ne les avons pas inconsciemment provoquées par une tension involontaire de notre esprit, une sollicitation ingénue et passive au souverain arbitre des destinées universelles ; quand elles émanent bien des profondeurs de notre être actionné par la Volonté toute-puissante... alors ces promesses sont certaines, nous pouvons tenir pour assuré qu'elles se réaliseront au terme fixé par Dieu.

Ce sont ces inspirations, ces promesses divines, que nous appelons des pressentiments. Or, quand un vrai pressentiment nous avertit, nous pouvons être certains que ce qu'il nous annonce se réalisera. Rien ne pourrait en empêcher l'avènement, rien sur la terre, rien dans le ciel. Nous osons dire que nous en avons fait plusieurs fois l'expérience nous-même : toujours les promesses divines que nous avons entendues retentir au fond de notre cœur, se sont pleinement réalisées. Dieu ne se trompe pas et ne nous trompe pas. A nous, toute

fois, de ne pas nous leurrer et de ne pas prendre pour des promesses divines les espoirs insensés nés souvent de notre égoïsme et de notre orgueil.

Ainsi, pauvre être souffrant, tu te meus sur cette terre inférieure sans savoir où demain portera tes pas. En cet exil ténébreux et cruel où le Destin t'a jeté, où tes fautes, tes nombreuses imperfections te retiennent encore, tu crains sans cesse l'avenir, qui apparaît menaçant même aux plus heureux d'entre nous.

Mais si tu te sens soudain illuminé de cette prescience divine qui t'annonce la fin de tes épreuves accablantes, tu peux relever la tête et sourire au ciel étoilé où tu aimes à chercher, le soir, le visage de Dieu. *Sois certain que tes épreuves approchent de leur terme.*

Car tout est prévu par les Esprits supérieurs, et à plus forte raison par Dieu même, dans la marche, voilée pour nous, des événements futurs. Cela peut surprendre les théoriciens armés d'une logique qu'ils croient infaillible : rien n'échappe à la prévoyance divine, et les actes que nous accomplirons sont aussi bien sous les yeux de Dieu et des grands Esprits que ceux que nous avons accomplis.

— Comment le savez-vous ? vont s'écrier les esprits forts

— Par l'expérience d'une vie déjà longue.

Il m'a été donné de recevoir des messages de l'Au-delà m'annonçant des événements futurs qui se sont toujours réalisés, à la lettre, sans possibilité pour ma raison d'y trouver une autre cause que la prévoyance et la bonté de Dieu se manifestant à une de ses plus humbles créatures. N'est-ce pas là une nouvelle preuve de l'existence de cette loi vivante et surhumaine à laquelle nous sommes tous soumis ? L'avenir est connu des êtres élevés qui ont une part de la prescience divine : j'en ai eu de nombreuses preuves et je suis heureux de les avoir obtenues, car elles rendent inébranlable ma foi en la souveraine Sagesse qui gouverne le monde.

Les « promesses divines », les vraies, celles — avons-nous dit — que la conscience constate, que le cœur révèle soudainement ; les promesses intuitives de bonheur qui mouillent nos yeux de douces larmes de reconnaissance, ne sont pas des illuminations passagères et trompeuses ; elles prennent bien leur source à ce foyer divin d'où émanent les lois universelles. Or, la loi divine est plus sûre que la volonté humaine, plus précise que les pauvres petits événements que nous voyons ici-bas

en raccourci. Elle est la loi vraie, la loi puissante à laquelle tout obéit.

Heureux donc ceux dont le cœur est subitement illuminé d'un de ces rayons de la Bonté divine lui révélant les destinées futures : on n'en est généralement gratifié qu'après de rudes labeurs et de cruelles souffrances.

C'est la plus haute, la plus pure récompense de nos bonnes actions, de nos mérites, des vertus que nous avons acquises dans notre acheminement lent et continu vers la Perfection morale.

Les natures intuitives qui reçoivent ce rayon divin, entendent cette parole divine et savent en dégager tout l'enseignement, en mesurer toute la portée, sont au-dessus des maux et des indécisions de ce monde : elles goûtent par avance quelque chose de la félicité promise, dans l'Au-delà, à ceux qui ont vaincu la matière pour diviniser l'esprit.

A. LAURENT DE FAGET.

« Connais-toi toi-même »

« Combien l'homme est curieux à analyser ! Tantôt il pense sans agir, tantôt il agit sans penser. Et souvent il s'agit, ayant des buts quelquefois contraires. Une âme bonne a ses moments de colère ; un méchant est parfois enclin au bien. C'est pourquoi l'étude du caractère humain est si difficile à faire. En tout cas, puisque l'on ne peut analyser ses semblables, faisons l'opération sur nous-mêmes. Seulement, ayons soin de ne pas étaler nos vices dans la hotte de derrière (1). Agissons sans arrière-pensée ; agissons franchement. Mettons nos sentiments à nu devant nous, et voyons quelle relation il y a entre les bons et les mauvais. Et il est grand temps de se mettre à ce calcul, pour ceux qui ne l'ont point fait encore, car plus on va, plus le nombre s'accroît ; et sachons qu'un jour il faudra être pur, c'est-à-dire n'avoir plus un seul défaut. Combien nous sommes loin de ce moment ! Enfin, ne nous épouvantons pas trop. Faisons le décompte, et nous verrons. »

« Une femme moraliste »

(Communication médianimique obtenue en 1891 au « Groupe Vauvenargues », de Rouen).

(1) Cette figure rappelle la fable de la Besace, où elle est employée pour exprimer la même idée. (N. D. L. R.)

..

Du berceau à la tombe, la vie de l'homme de bien doit être une ascension continue vers les hauts sommets de la pure morale, vers un idéal que nous ne réaliserons jamais que très incomplètement en cette existence-ci, mais dont il est bon de se rapprocher toujours.

Ainsi que la voix supra-terrestre nous y incite, il importe que nous nous habituions à orienter le meilleur de nos efforts vers la réforme de nous-mêmes ; car le véritable progrès, dans l'individu comme dans la société, c'est le progrès moral. On l'oublie trop de nos jours, où l'on développe plus l'instruction du peuple que son éducation, où l'on s'applique plus à la culture des sciences de la nature qu'à une culture méthodique du sens moral de l'être humain. C'est le cas de rappeler ce mot d'un prosateur français : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. »

Depuis les temps les plus reculés, tous les sages sont d'accord pour nous enseigner, par la parole et par l'exemple, la nécessité de l'examen de conscience, et ils nous apprennent la manière de le pratiquer avec fruit.

Méditons ces conseils du stoïcien Sénèque : « Nous devons tous les jours appeler notre esprit à rendre ses comptes. Ainsi faisait Sextius, notre maître. Sa journée terminée, il interrogeait son âme : « De quel défaut t'es-tu aujourd'hui guérie ? Quelle passion as-tu combattue ? En quoi es-tu devenue meilleure ? » Quoi de plus beau que cette habitude de repasser de telle façon toute sa journée ? Ainsi fais-je, et remplissant les fonctions de juge, je me cite à mon tribunal. Quand on a emporté la lumière de ma chambre, je commence mon enquête, je reviens sur toutes mes actions et mes paroles. Je ne me dissimule rien, je ne me passe rien. Et pourquoi craindrais-je d'envisager une seule de mes fautes, quand je puis me dire : Prends garde de recommencer, pour cette fois je te pardonne ! »

Écoutons maintenant la voix grave et pénétrante de Marc-Aurèle : « Regarde au-dedans de toi ; c'est en toi qu'est la source du bien, une source intarissable, pourvu que tu creuses toujours. — Quel est l'usage que je fais aujourd'hui de mon âme ? Telle est la question que je dois m'adresser à moi-même en toute occasion. — O mon âme, seras-tu quelque jour bonne et simple ? Pourras-tu goûter le bonheur d'aimer et de chérir les hommes ? Deviendras-

tu enfin assez riche de toi-même pour n'avoir aucun besoin, aucun regret, vivant avec les dieux et les hommes dans une telle communion, que jamais tu ne te plains d'eux et que jamais ils ne te condamnent ? »

Franklin nous a donné le même exemple. Il avait établi à son usage un « Art de la Vertu ». C'étaient des préceptes disposés par colonnes, pour les sept jours de la semaine. Chaque soir, l'illustre philosophe du bon sens y inscrivait ses fautes commises dans la journée, et le dimanche, il établissait la balance de son compte envers sa conscience, heureux lorsqu'il en voyait décroître le passif !

Lamennais n'a cessé également de proclamer l'amélioration de l'âme par la connaissance de soi-même, parce que, disait-il, « le mal porte en lui, ainsi que le bien, sa rétribution. A l'heure où se dissout le corps, où sur la terre tout finit pour l'homme, les enfants du Père de famille, reçus dans sa maison, y jouissent des biens promis, poursuivant la carrière sans terme où ils doivent avancer toujours. Aux infirmes, aux malades est ouvert comme un grand hospice où se guérissent leurs plaies, où se réparent leurs forces, où leur âme affaissée se renouvelle, afin qu'après la rude expérience du mal et des suites du mal, ils reprennent leur bâton de voyage et s'acheminent avec plus d'ardeur sur la route éternelle qui conduit à Dieu. »

Mais, bornons là nos citations, et répétons que nous devons nous améliorer, sans attendre qu'au delà de la mort le « grand hospice » nous guérisse de nos maux, de nos infirmités. Et pour nous délivrer des fautes qui troublent notre âme, pour nous dépouiller des défauts ou des vices qui alourdissent notre périclisme, faisons application dès cette vie de l'axiome classique : « Connais-toi toi-même. »

En nous adressant à notre conscience, à notre raison, nous pourrions établir le rapport entre nos qualités et nos défauts. Nous aurons ainsi les données nécessaires pour imprimer à notre volonté une direction sûre, qui accélérera notre marche progressive à travers les brumes et les tristesses d'ici-bas.

Etre sévère pour soi, tolérant pour autrui, tel est le précieux conseil que donne la Sagesse. Sachons l'entendre.

DÉMOPHILE.

Message de l'Au-dela

Retour de Vacances.

Une mère se communique la veille du départ (1).

Il me semble, mes enfants, que le ciel du pays, à l'unisson de vos pensées, inonde ses riants coteaux de larmes furtives, pour dire adieu à la belle et charmante saison des vacances. Ainsi que l'été a fui, vous allez partir à votre tour, pour reprendre la vie normale que le destin vous a dévolue, et lorsque je dis « le destin », j'entends la volonté de la Providence associée au choix de vos âmes, lorsqu'elle furent mises en présence des dangers qu'elles courraient dans leur nouvelle vie et des moyens de relèvement qui seraient mis à leur disposition.

Remerciez Dieu de ce temps de répit entre le labeur et le devoir ; remerciez-le de vous l'avoir donné rempli de ses grâces, car, à part les petites indispositions physiques éphémères, vos âmes ont eu le temps de se reprendre, d'aller quelquefois le matin, au réveil, goûter le calme de la prière dans le petit bocage où bien avant vous j'ai souvent médité.

Et maintenant, en faisant simplement votre devoir quotidien, vous sanctifierez vos journées offertes au Créateur dès leur commencement. Et vos gardiens bien-aimés, messagers de vos meilleures prières, les emporteront vers les sphères d'où tant de généreuses piétés partent en effluves d'amour. Ils en reviendront imprégnés, pour les déverser sur vous, prêts à vous protéger dans le présent et préparant activement l'avenir.

L'avenir, mes chers amis, c'est demain, lorsque l'on compare le temps d'une vie humaine à l'infini du temps ! Oui, c'est demain, et n'en ayez pas peur. Les lendemains de la vie terrestre, pour ceux qui s'y préparent, n'ont qu'un seul point douloureux : c'est l'arrachement du foyer, de ce milieu si bon, lorsqu'un lien d'amour et d'affection y maintient le juste équilibre. Mais l'arrachement est si temporaire, que pour ne pas trop l'appréhender, il faut, encore une fois, mesurer les jours et même le peu d'années restantes, à l'infini

1. Voir dans le numéro du *Progrès Spirite* de septembre dernier : *En vacances au pays natal*. La présente communication provient de la même source.

durée, et vivre heureux, en attendant, sous le regard paternel de la Providence, comme un voyageur en route qui pourvoit à ses besoins sommaires et vit ensuite au jour le jour avec une pensée dominante : le retour au foyer. Et le foyer des âmes comprend des délices que vous ne pouvez pas estimer à leur valeur, parce que vous ne les soupçonnez pas et qu'il n'est pas possible de les décrire pour les incarnés d'une façon sensible. Vous ne pouvez en comprendre qu'un seul, de ces délices : c'est celui du revoir avec les êtres qui vous attendent et que vous connaissez bien, ceux-là, car le cœur a la mémoire fidèle, lorsqu'il a aimé...

Réflexions philosophiques et morales

« Je n'admets aucune Religion révélée. Je ne crois ni en un Etre suprême, ni en un Dieu que l'homme est toujours tenté de faire agir selon ses espérances et ses craintes, sa volonté et ses passions. Mais je crois en une Puissance supérieure ou parfaite dont nous ne pouvons ni comprendre ni connaître la nature, source de lois immuables d'après lesquelles agissent des causes dont les mêmes produisent constamment les mêmes effets. Je ne reconnais pour vraie Religion que celle qui consiste à avoir foi en sa Liberté (Libre arbitre) et en sa Dignité d'homme (Pouvoir moral, Responsabilité morale) à rendre justice à chacun, à secourir ceux qui souffrent, à travailler chaque jour pour le bien-être de son pays, à défendre dignement sa Patrie lorsque des ennemis cherchent à lui nuire. En un mot, je ne reconnais pour vraie Religion que celle qui consiste à étudier et à pratiquer chaque jour les règles de la Morale universelle. » — « Le bonheur est inséparable de la Vertu. La souffrance est la conséquence inévitable du vice, de l'imperfection. Il est donc certain que l'on ne peut qu'être heureux en pratiquant le bien, malheureux en suivant la voie du mal. Il est également certain que l'on sera plus ou moins heureux ou malheureux selon la somme de ses bonnes ou de ses mauvaises actions. Il est impossible qu'il en soit autrement : ce serait contraire à l'Ordre éternel et universel. Dans la Nature, il faut distinguer : 1° le Monde physique où les effets, invariablement liés à leurs causes, se produisent toujours inévitablement lorsque celles-ci agissent. Audessus des causes secondaires — qui ne sont

elles-mêmes que des effets — sont les grandes causes : les lois immuables éternelles et universelles. Tout est merveilleusement disposé pour un but à atteindre. Des moyens sont admirablement combinés pour arriver à des fins : l'organisme physiologique chez les végétaux, les animaux, chez l'homme en est un exemple. 2° *le Monde moral* qui a aussi ses lois, branches de la Loi morale, Loi des lois, Loi infinie, éternelle ; ses causes : les volontés raisonnables et libres ; ses effets : les sanctions, conséquences naturelles des bonnes et des mauvaises actions. Toutes les sanctions de la vie présente étant manifestement insuffisantes, il faut admettre une Sanction supérieure s'exerçant après la vie. On ne peut, sous peine de faire de l'homme une machine automatique, nier l'existence du Monde moral. » — Le culte de cette Religion consiste : 1° A aimer la Vérité par-dessus tout, à la rechercher sans cesse en toutes choses — (pour cela adopter cette règle : ne rien admettre dont on ne puisse être certain, et se dire que le *Fait* seul, substance du Vrai, doit toujours et avant tout être l'objet de nos investigations ; 2° à observer sans cesse, à tous les points de vue, les prescriptions de la Loi morale. » — Voilà, chers lecteurs, comment, à l'âge de vingt ans, j'arrêtais et formulais mes croyances que je désignais et désigne toujours sous le nom de « Croyances sacrées ». Je crois bon, cependant, de les appeler *Croyances sacrées incomplètes*. Pour bien pratiquer ma Religion, mon Devoir était de m'instruire sans cesse et de m'inspirer toujours des préceptes de la Morale universelle. Repousser tous les dogmes, toutes les cérémonies des Religions, ne reconnaître que les principes sacrés de Respect de soi et des autres, de Justice et de Charité, telle devait être ma ligne de conduite. Ce que je tiens à dire c'est que *secrètement* mon Ame n'était point satisfaite : il lui fallait toujours une preuve d'une évidence incontestable de l'existence d'une Providence éternelle, une autre preuve d'une évidence incontestable aussi de *son existence* et de *son immortalité*. Il lui fallait une Lumière qui puisse éclairer sa route. Il y avait donc, dans mon Ame, un grand vide à combler. Mes conceptions, écloses sur le terrain philosophique positif, se heurtaient aux bornes établies par la limite de la portée des sens et des instruments. Mais un jour, ô *jour le plus heureux de ma vie!!!* ces bornes ont été renversées. Le terrain positif s'est alors élargi. J'ai vu le champ immense de l'invisible dont l'horizon s'élargit tou-

jours, s'élargit sans fin. *Que mes premières croyances étaient incomplètes!* Mais mon Ame avait soif du Vrai savoir, d'Idéal. J'étudiais, j'étudiais sans cesse. Je cherchais, je cherchais toujours. Science, morale, philosophie : voilà les seuls aliments qui convenaient à mon Ame avide de Vérité. Il était inévitable — et telle était sans doute ma destinée — qu'en m'aventurant dans le terrain des principes moraux et philosophiques, j'y rencontre *Après la Mort*, ouvrage admirable de notre grand apôtre Léon Denis. Je me suis ensuite (20 juin 1899) procuré *Qu'est-ce que le Spiritisme?* par Allan Kardec, le grand bienfaiteur de l'Humanité. *J'avais trouvé la Lumière!!!* Je ne devais pas m'arrêter là. Les livres succédaient aux livres. Je n'avais plus en vue qu'une seule chose : étudier, étudier toujours cette consolante doctrine : le Spiritisme. En 1900, nous avons pu, ma femme et moi, assister aux Réunions spirites, à Bordeaux. Le digne Président de ces réunions, notre regretté Ernest Brisse, par l'exemple de son inlassable dévouement, par ses excellents conseils, par ses expériences dirigées de main de maître, faisait pénétrer la foi spirite dans toutes les Ames. C'est surtout dans un petit groupe que nous avons, avec quelle émotion! obtenu des manifestations de nos chers disparus et des révélations intimes. Il fallait donc, en présence des *Faits*, en présence d'une si belle et si consolante Philosophie, en présence d'une Morale si pure, si sublime, accepter ces « *nouvelles croyances sacrées* » complétant les premières.

Oui, loin d'ébranler les croyances que j'avais adoptées en premier lieu, ces nouvelles croyances en sont, au contraire, la confirmation, leur servent de base, en sont bien le complément, le principe fécondant. Ah ! non seulement mon âme est devenue *spirite Kardeciste*, mais elle s'est sentie et se sent toujours de plus en plus absolument satisfaite. Elle aime à explorer le champ béni du Spiritisme. Parfois, cherchant à sonder de grands problèmes, elle remercie Dieu des inspirations, vrais traits de lumières, qui lui font découvrir les solutions des graves questions philosophiques et morales. Elle se complait dans cette étude de la philosophie spirite. Elle n'a donc point besoin de chercher ailleurs. Enfin, pour affirmer ma foi, j'ai, dès l'année 1904, fait connaître, par mon testament, ma ferme volonté de repousser toutes les cérémonies dites religieuses, désirant « que ma dépouille mortelle soit enterrée civilement ». J'ai exposé ma foi spirite, mes

principes dans ce testament qui a paru au *Progrès spirite* sous le titre « Testament religieux d'un Spirite » (1). Ma compagne, de son côté, a fait de même. — Sans doute, avant de connaître le Spiritisme, j'étais dans le bon chemin. Mais je ne pouvais guère avancer. C'était donc la nuit. Enfin, le soleil a lui. Et, aussitôt, j'ai pu me guider avec sûreté. Nous suivons, ma femme et moi, cette route lumineuse. Et nous nous sentons forts : nous avons été et sommes toujours soutenus dans nos rudes et continuelles épreuves. — Je tiens à ajouter, que, dès avant la connaissance de notre Doctrine, pour ne point faire cause commune avec les athées, je me disais qu'il n'y a aucun inconvénient d'appeler la Puissance créatrice éternelle « Dieu » mais à la condition que « Dieu » ne soit point considéré comme un personnage fait à l'image de l'homme (un dieu anthropomorphe), mais comme étant la Perfection absolue. Dieu, Perfection absolue, est la Providence éternelle, et, par conséquent, notre Père Céleste éternel... — Le Spiritisme, en nous apportant la *Foi-certitude*, nous montre ainsi la Puissance, la Sagesse, la Justice, l'Amour infini du Créateur !!!... Merci, ô mon Dieu ! de Vous être montré à mon âme qui Vous cherchait et qui n'a plus qu'un but : *s'élever sans cesse vers Vous, ô mon Père ! par la pratique du Bien. C'est là toute la Religion.*

Un Facteur des Postes

A PROPOS DE LA MAISON HANTÉE

A SAINT-NICOLAS-DU-PORT (Lorraine)

A propos des faits de maisons hantées que j'ai relatés dans la *Paix Universelle*, quelque lecteurs m'ont demandé des renseignements sur les causes possibles des phénomènes.

A ce sujet je ne saurais mieux faire que de donner les appréciations d'un savant, celle de notre éminent collaborateur le D^r H. Boucher, qui s'exprime ainsi dans un article publié par la *Vie Nouvelle* :

En vérité, ceux qui ne connaissent pas le phénomène spirite, ou qui ne l'ont pas suffisamment étudié, ne peuvent imaginer les dégâts qu'occasionnent, en certaines circonstances, ces forces mystérieuses désignées sous le nom d'Esprits par les spirites.

A Saint-Nicolas-du-Port, en Lorraine, dans la cour intérieure de la maison où elles se manifestèrent récemment, tous les carreaux étaient cassés, et leurs débris où semélaient des projectiles de toutes sortes : boulons, pierres de toutes dimensions, clous énormes, pitons, roues de jouets, formaient au centre de la cour un amas des plus pittoresques.

Devant ce tas, le commissaire qui, depuis huit jours, cherchait la solution de l'intéressant problème, semblait pensif.

Tour à tour, il examinait chacun de ces objets disparates, espérant, peut-être, trouver sur l'un d'eux un signe, une empreinte, qui le pussent mettre sur la piste de l'auteur des dégâts.

On doit lui rendre cette justice qu'il employa, pour arriver à ce but, tous les moyens les plus propres à faire tomber le coupable dans les filets de la justice.

C'est ainsi qu'il avait fait placer, devant chacune des fenêtres donnant sur la cour, trois écrans faits de papier très tendu sur un châssis, de façon à pouvoir, en réunissant par une ligne les trous faits par les projectiles, suivre leur trajectoire et savoir d'où ils venaient.

De plus, il avait fait occuper par des agents et des gardes toutes les mansardes voisines donnant sur la maison hantée où, lui-même s'était installé en permanence.

Malgré tout, les projectiles continuaient à pleuvoir durant le jour sans que l'on pût apercevoir quoi que ce fût.

Cependant ce qui me frappa de suite, ce fut la forme que présentait dans certains carreaux et dans les écrans le passage des projectiles.

Il était net, à peu près rond, à peine étoilé sur les bords, sans éclats presque, ce qui indiquait que la force agissant sur l'objet lancé avait été particulièrement puissante.

Ainsi deux grands clous étaient encore fichés dans une vitre en le trou qu'il avaient percé ; de plus, des éclats de verre se trouvaient profondément enfoncés dans un mur.

Pour expliquer ces faits par des moyens ordinaires, il était nécessaire d'admettre l'intervention d'instruments spéciaux : frondes, fusils à vent, arbalètes, etc., comme moyens de projection, et ces diverses hypothèses avaient été, bien entendu, envisagées par l'autorité compétente.

Mais on dut aussitôt y renoncer, car elles ne tenaient pas debout.

On ne lance pas, en effet, des pitons,

(1) N° 12, décembre 1904, page 184.

des pierres grosses comme le poing avec des fusils à vent et des arbalètes, et les frondes n'eussent pu projeter les clous, la pointe en avant, durant toute leur trajectoire.

D'ailleurs, aucun de ces instruments ne fut trouvé dans la maison, malgré les perquisitions et les recherches minutieuses qui furent faites.

En présence de ces différents constats, l'hypothèse d'une force mystérieuse inconnue de la science actuelle, mais parfaitement décrite par la science antique, admise par le spiritisme, l'occultisme et la théosophie, pouvait être envisagée.

Mais quelle est donc cette force ?

Pour les savants de l'antiquité qui les observèrent et les étudièrent, ces phénomènes provenaient d'élémentaux, entités de l'autre plan, esprits inférieurs, âmes des éléments qui, en quelques occasions, se servent du fluide nerveux émis en abondance par des sujets hystériques pour produire certains effets matériels dans le genre de celui que nous venons de signaler.

En notre époque matérialiste, bien des gens qui se croient des gens de science, sourient de ces anciennes explications qu'ils considèrent comme l'expression d'une imagination poétique.

C'est cependant vers une conception de ce genre que s'achemine lentement la science moderne.

Car, puisqu'elle commence à comprendre que la pensée n'est autre chose qu'une vibration et, comme d'autre part, elle reconnaît que la chaleur, que la lumière, que le son et que l'électricité ne sont eux-mêmes que des vibrations différentes d'un même agent, il faudra bien qu'elle admette, à un moment ou à un autre, en présence de cet ordre, de cette harmonie remarquables, résultat d'une pensée supérieure, présidant à la vie du cosmos, devant ces multiples phénomènes de toutes modalités qui, justement coordonnés, semblent converger vers des buts prévus, que tout dans la nature est réglé par des forces invisibles de différentes valeurs, de différentes hiérarchies, et que l'électricité, et que le mouvement, et que la lumière, etc., ne peuvent être séparés de la pensée invisible qui les produit.

C'est ce que démontre d'ailleurs l'expérimentation spirite avec ses mouvements d'objets pesants, ces lueurs, ces apparitions de formes humaines, intelligences qu'on isole du milieu ambiant ; de même que, par d'autres procédés, on en isole l'électricité, la lumière, etc.

Ces données nous permettent de comprendre la légitimité de l'hypothèse spirite, qui considère les phénomènes observés en les maisons dites hantées, comme le résultat de l'intervention d'un esprit désincarné, hypothèse admise également par la science antique et par ceux qui l'ont conservée : occultistes et théosophes.

Si maintenant nous continuons à suivre les indications fournies par les anciens, nous voyons qu'il est nécessaire, pour que ces intelligences puissent actionner les objets matériels qu'à leurs forces physiques propres viennent s'ajouter celles que déperdent certains êtres en état de déséquilibre nerveux.

C'est en raison de cette donnée qu' aussitôt après avoir fait la constatation des dégâts et apprécié la puissance des objets lancés, infiniment supérieure à celle dont disposent personnellement les humains, j'examinai les différents habitants de la maison, capables au point de vue occulte de déterminer inconsciemment les faits que nous avions observés.

J'ajoute que je n'eus pas besoin de longues recherches pour découvrir l'intermédiaire obligé de ces phénomènes : c'était la domestique, jeune fille d'une vingtaine d'années, présentant toutes les qualités de déséquilibre nerveux requises pour un excellent médium.

Extraordinairement impressionnable, il lui arrivait souvent, et cela depuis son enfance, de s'arrêter subitement, de rester comme en hypnose, n'entendant plus, ne voyant plus et, pour la remettre en son état normal, il fallait l'asperger d'eau froide.

C'est ainsi que je la désignai sans hésiter au commissaire et à ses maîtres comme l'auteur irresponsable et inconscient des dégâts commis, et cela malgré les dénégations de tous, car le premier avait fixé ses soupçons sur un brave habitant déjà, et les seconds, enchantés des services de leur petite bonne, ne voulaient pas qu'elle fût l'auteur de pareils faits.

Cependant, impressionné sans doute par la netteté de mes affirmations, le magistrat n'hésita pas, lorsque je fus parti, à mettre cette jeune fille en état d'arrestation.

Aussitôt elle reconnut avoir jeté, elle aussi, quelques pierres dans les carreaux ; mais elle soutint énergiquement n'en avoir brisé que deux et affirma que, pour les autres, les faits s'étaient bien passés ainsi qu'elle l'avait toujours dit, c'est-à-dire qu'elle avait vu passer près d'elle divers objets violemment lancés, sans avoir ja-

mais pu savoir d'où cette pluie spéciale provenait.

Il est bien entendu que cette dernière partie de ses affirmations ne fut pas admise et que pour la tranquillité de tous, elle fut considérée par tous comme l'auteur unique, conscient et responsable de ces dégâts. Cependant le fait spirite ne se trouve dans l'espèce nullement atteint et la complicité de la jeune bonne n'en est que le corollaire obligé.

En effet, dans cet état de déséquilibre nerveux dont nous avons parlé plus haut, son cerveau particulièrement impressionnable s'est trouvé frappé par le bruit et par la vue de la première vitre brisée.

De plus, au fur et à mesure que le fait se recommençait, l'image de destruction s'identifiait chez elle, préparant ainsi le geste automatique qui refait la scène vue, geste qui fatalement se produit quand la hantise, quand l'excitation atteignent le degré d'excitation voulu.

En conséquence, le fait spirite, dans cette observation, est bien le fait de début. Il est l'origine du geste de la domestique et les affirmations de celle-ci sont légitimes.

Nous retrouvons donc ici encore les deux facteurs qui semblent toujours exister dans les phénomènes dont nous nous occupons.

L'un réel, produit par une force occulte ; l'autre réel aussi, mais produit par le médium suggestionné.

Ce dernier constitue, pour ceux qui n'ont pas sur ce sujet de connaissances suffisantes, le truc sur lequel se trouve basée la doctrine spirite tout entière, et c'est cette erreur seule qui, jusqu'à présent empêcha son essor et voilà son importance.

D^r H. BOUCHER.

La Paix Universelle, de Lyon
du 31 juillet 1910.



Au sujet de l'article qu'on vient de lire, notre ami M. Bergeron, de Lyon, nous demande de publier les lignes suivantes, ce que nous faisons volontiers, par esprit de justice et dans l'intérêt de la vérité :

« J'ai été stupéfait, nous écrit-il, de la maladresse du docteur H. Boucher qui, ayant découvert un sujet aussi remarquable, occasion précieuse pour un sincère ami de la science, ne voit rien de mieux que de le livrer comme en holocauste à la vindicte de M. le Commissaire.

« Il est vraiment fâcheux que le docteur n'ait pas agi avec plus de prudence. Un

humble disciple d'Allan Kardec aurait tout simplement tâché de délivrer la jeune fille de ses obsesseurs invisibles, et cela sans esclandre ni scandale et sans aucuns dommages pour la pauvre inconsciente et pour ses maîtres.

« Et c'est un méfait qui pèsera sur la conscience de M. le docteur H. Boucher et dont je ne voudrais pas avoir la ran-cœur. »

J.-M. BERGERON

21, quai de la Bibliothèque
café Bichonnier, Lyon.



Sans aller aussi loin que notre ami Bergeron, nous trouvons, nous aussi, que M. le docteur Boucher a manqué de prudence en signalant au Commissaire de police la jeune bonne comme « l'auteur irresponsable et inconscient des dégâts commis ».

Il aurait dû penser qu'un Commissaire de police n'est pas forcément au courant des lois qui régissent les phénomènes psychiques ; qu'il n'a même, généralement, aucune connaissance de la science spirite, et que, dès lors, n'admettant pas l'irresponsabilité et l'inconscience d'un médium, il croit n'avoir rien de mieux à faire, dans un cas comme celui qui nous occupe, que de mettre ce médium en état d'arrestation.

C'est ce qui a eulieu à Saint-Nicolas-du Port, et nous le déplorons d'autant plus vivement que, par ailleurs, l'article de M. le D^r Boucher révèle un savant distingué et un observateur sagace.

LA RÉDACTION

ESSAI SUR L'ÉVOLUTION DE L'ÂME

II

Comme suite à notre question : l'évolution en avant est-elle égale pour tous ? nous disions qu'elle devait l'être, car Dieu ne saurait préférer personne, mais nous avons senti notre faiblesse en face de ce problème ardu, dont nous avons longtemps cherché la solution la plus rationnelle.

Il est évident qu'il y a des mystères insondables même pour l'homme très évolué intellectuellement, mais tous nous avons l'intuition que le Créateur ne peut favoriser aucune créature, car nous sommes tous ses enfants au même titre.

Voici la solution que nous avons trou-

vée. Nous croyons, avec bon nombre de penseurs d'élite, que nous jouissons de notre libre arbitre, mais rien ne prouve que Dieu n'a pas créé une loi d'amendement pour le progrès des esprits en retard; loi permettant à tous les esprits d'une même catégorie d'arriver ensemble par des chemins différents au but assigné, pour repartir encore vers de nouvelles conquêtes de plus en plus élevées, et enfin se retrouver toujours, après chaque nouvelle période, sur le même plan de progression morale et intellectuelle que tous les amis et camarades d'une même promotion. Or, cette bienfaisante loi, qui égalise les chances de tous, elle existe certainement, il n'en faut pas douter. *C'est la loi de solidarité.*

Réfléchissons-y; cette loi nous donne la clef de la fameuse énigme; pour nous, cela est devenu l'évidence même.

Pierre Larousse dans son petit dictionnaire nous dit :

« Solidarité : Dépendance mutuelle entre les hommes, qui fait que les uns ne peuvent être heureux et se développer, que si les autres le peuvent aussi ».

Lachatre à son tour dit :

« Il y a entre les hommes une espèce de solidarité dont Dieu seul connaît la raison ».

Donc nous n'avons rien découvert, mais il fallait y penser.

URBAIN GINESTET

Communications de Gambetta

VIII

Sans ordre, pas de liberté !

L'ordre!.. Qu'est-ce que l'ordre?.. Dans une société bien organisée, en travail de progrès constant, l'ordre, c'est le respect absolu des lois. Il faut naturellement que ces lois répondent à l'état intellectuel et moral des bons citoyens qui vivent sous leur égide et ne doivent en souffrir ni dans leur position matérielle, ni dans leur conscience, ni dans leur esprit.

Nous disons que, sans ordre, on ne peut jouir de la vraie liberté, parce que la liberté qui ne repose pas sur le respect des lois est précaire et misérable et ne peut être qu'une anarchie déguisée, toujours prête aux renversements déshonorants et décevants qui vont à l'encontre du véritable progrès et font de celui-ci une chimère.

Certes ! l'ordre n'est pas, ne saurait être

dans une autocratie souveraine, comprimant, spoliant et blessant le peuple parqué en troupeaux également maltraités par le pasteur. L'ordre ne saurait être la terreur dans les âmes, l'affaiblissement de la conscience nationale devant les témérités, les violences d'un pouvoir discrétionnaire qui ne puise qu'en lui-même, en ses inspirations de tyrannie et d'orgueil, la direction, l'impulsion qu'il veut imprimer aux masses profondes du peuple.

Cet ordre-là, nous l'avons connu au 16 mai, où des politiciens sans mandat, et aussi sans scrupules, prétendaient « faire marcher la France », l'amener à renier les institutions républicaines, qu'elle s'était librement choisies; c'est-à-dire perdre à la fois sa sécurité matérielle et sa grandeur morale. Ces politiciens rétrogrades et dangereux ne craignirent pas de troubler profondément le pays, et ce ne fut pas un combat sans effort glorieux qui rendit à notre France la paix et la liberté dans l'ordre vrai, en forçant les dictateurs temporaires à se démettre de leurs fonctions pour laisser à notre nation démocratique son libre développement sous l'égide d'un gouvernement sincèrement républicain.

Je me souviens encore des luttes de cette époque déjà lointaine pour vous, mais que je revois tout entière dans mon âme, photographiée dans mes fluides périspiritaux, présente dans mon cœur de combattant républicain, dévoué à l'ordre et à la liberté :

Des soldats à tous les coins de rue, partout où passait et voulait se faire entendre un orateur républicain ; des entraves à toutes les libertés, des votes faussés sur plusieurs points du territoire, la moralité électorale entamée ou perdue, la brutalité des agents du pouvoir, l'insolence de facieux s'érigeant en mandataires du peuple accablé ou indigné, la prison en perspective pour ceux qui refusaient de se soumettre aux exigences despotiques des maîtres du jour.

Mais aussi quel beau réveil ! La France, qui sommeillait, garrottée, tout à coup rendue à la vie de la conscience et du cœur ; le drapeau républicain sans tache se relevant de l'ornière où l'avait momentanément abaissé une faction désespérée, avide de jouissances, folle d'orgueil parce qu'elle fut un instant victorieuse ! Et les hommes noirs obligés de reculer sous le clair rayonnement de la conscience nationale se débarrassant d'un seul coup des thuriféraires d'un passé mort qui ne pouvait revivre, des maîtres contestés de l'heure qui

pas, pour continuer, sans interruption désormais, sa tâche émancipatrice et humanitaire, sous l'égide d'un gouvernement fort et respecté, issu des entrailles mêmes du peuple !

Ah ! si la liberté fut assurée depuis lors, l'ordre aussi devint plus stable, plus réel, parce que le droit est fait de la volonté de la nation clairement manifestée, et non du programme oppressif et personnel de quelques dévoyés qui prennent pour le soleil éblouissant de l'avenir la pâle étoile de leur parti aux trois quarts effondré... et qui persistent à vouloir gouverner contre le sentiment national.

Aujourd'hui, l'ordre et la liberté marchent ensemble en se donnant la main. L'ordre est-il parfait ? La liberté est-elle complète, définitive ? Aveugle et sourd qui le croirait, qui l'affirmerait.

Mais il faut toujours tenir compte des imperfections humaines, de l'insuffisance des gouvernements qui se succèdent dans la noble, délicate, difficile mission de diriger les hommes.

Quant à ceux qui rêvent de droits nouveaux, de libertés nouvelles tout à coup conquises et dont l'opinion publique ne réclame pas l'avènement ; quant à ceux qui poursuivent la réalisation immédiate de ces libertés réservées à l'avenir, de ces libertés encore illusoire, sinon dans leur essence, du moins dans leur application à la situation présente ; quant à ceux qui agissent ainsi aux dépens de l'ordre nécessaire, semant partout des idées de haine, de vengeance, nous leur dirons que — quoi qu'ils en pensent — ils ne sont pas de sincères, de vertueux républicains. Ils font, ils préparent — qu'ils le veuillent ou non — un lit à la réaction, qui ne demande qu'à venir y reposer ses ambitions déçues, ses haines tenaces, son impopularité croissante, pour y retrouver l'absurde rêve de tyranniser encore, de tyranniser toujours.

Sans ordre, pas de liberté !

Faites l'ordre dans la rue comme dans la conscience du peuple ; faites l'ordre en prêchant la reconnaissance, l'acceptation par tous des lois fondamentales du pays, et poursuivez l'avènement de toutes les libertés nécessaires à une nation digne de ce nom, pour qu'elle puisse se développer logiquement et magnifiquement, dans le calme de sa paix intérieure, dans la fraternité de ses concitoyens entre eux, en pleine conscience de ses devoirs les plus beaux et de ses droits les plus chers.

Nommez des députés résolus à servir en même temps l'ordre et la liberté. Accom-

plissez patiemment mais virilement le travail honnête et fécond qui, chaque jour, pas à pas, donne au peuple la possession de plus en plus complète de lui-même et la soumission de plus en plus grande aux lois... et que ces lois elles-mêmes ne restent pas un bloc intangible et sacré, comme le voudraient être les dogmes de l'Eglise. Qu'elles évoluent, elles aussi ; qu'elles s'animent au contact de la vie nationale, au grand souffle populaire qui balaie les institutions fausses et les lois mauvaises ; qu'elles protègent de plus en plus les humbles, les souffrants, les déshérités de la vie ; qu'elles préparent une entente mutuelle de tous les citoyens, un avenir de sécurité et de bonheur pour toutes les classes sociales unies et réconciliées dans une communauté d'intérêts, de labeurs et d'espoirs !

Voilà la beauté de l'ordre dans l'épanouissement de la liberté !

Ne pensons pas obtenir ces résultats si désirables par une compression de la nation au profit d'une classe, d'une catégorie quelconque de citoyens.

Gardons et fortifions, en l'améliorant, la République, qui nous unit tous, qui permet à tous les Français l'accès du pouvoir. Repoussons définitivement, sans recours et sans retour possibles, les partis monarchiques, qui ne peuvent plus introduire, en France, que le désordre par la suppression des libertés dont nous jouissons.

Développons pas à pas, sans nous lasser, sans nous arrêter jamais, le programme républicain, qui peut donner, un jour, satisfaction aux socialistes les plus avancés, à la condition que leurs revendications ne s'appuieront que sur l'intérêt général et la justice la plus pure.

Que ce programme devienne donc toujours plus large, plus heureux et plus fécond !

Pardonnons et oublions les haines d'adversaires conscients ou inconscients, les attaques envenimées d'autrefois, qui se renouvellent parfois encore, dans des hoquets passagers d'intolérance et d'orgueil. Offrons enfin le spectacle d'une France libre, et qui veut rester libre, rayonnante, heureuse ; d'une France qui, à jamais assurée de l'ordre fondé sur le respect de lois justes, équitables, progressives, marche — lentement mais sûrement, sans secousses mais aussi sans recul — à la conquête de toutes les améliorations sociales, sans opprimer personne, par le jeu naturel, régulier, de ses institutions républicaines ouvertes à tous les souffles vivifiants de

l'avenir, prêtes à tous les progrès politiques et sociaux !

Ne nous ankylosons pas dans un ordre fictif fait du despotisme des gouvernants et de la crainte des gouvernés ; assurons la sécurité de tous par la stabilité d'un pouvoir honnête et modérateur se retrem-pant souvent à sa base, dans la volonté du peuple ; aidons à l'expansion des idées nouvelles, des conceptions généreuses, vraiment utiles à tous, qui donneront au peuple de France, parfois si mobile et fré-missant encore, cette sagesse féconde, cette invariabilité de direction nécessaire à l'assiette des esprits, à la paix de la conscience nationale, au bonheur du peuple.

Arrivons enfin à obtenir toute la liberté par l'ordre vrai, sans le secours des baïonnettes et des canons, et à réaliser tout l'ordre vrai par la liberté légitime victorieuse !

Médium : A. L. DE F.

NÉCROLOGIE

M. Jean Labrousse

Nous recevons d'un membre du *Groupe d'Etudes Psychiques* du Mans, la notice nécrologique suivante, que nous nous faisons un devoir de publier :

« Le groupe d'Etudes Psychiques du Mans vient de faire une perte bien douloureuse en la personne de son dévoué et regretté Président et fondateur, M. Jean Labrousse, officier d'Administration en retraite, chevalier de la Légion d'honneur.

« Il s'est désincarné le 21 août 1910, à l'âge de 68 ans, après une longue maladie qu'il a supportée avec le courage et la résignation que lui donnait sa foi.

« C'est vers 1885 que M. Labrousse, habitant alors Paris, avait commencé à étudier la belle et consolante doctrine spirite, qui de suite l'avait séduit.

« Voulant se rendre utile, il étudia en même temps le magnétisme curatif, et il eut la joie de voir ses efforts couronnés de succès.

« Nommé à Tours en 1887, il fonda dans cette ville un groupe spirite dont le grand apôtre et conférencier, M. Léon Denis, devint le président.

« Plus tard, il joignit à l'étude du Spiritisme celle de la Théosophie.

« Après avoir pris sa retraite, il vint se fixer au Mans, où il ne tarda pas à grouper autour de lui quelques chercheurs spirites et théosophes et quelques médiums

consciencieux, et constitua le *groupe d'Etudes Psychiques* qu'il présida jusqu'à sa mort.

« Il dut renoncer à pratiquer le magnétisme curatif en 1904, époque à laquelle il fut atteint d'une congestion cérébrale, mais n'en continua pas moins ses études sur les sciences psychiques.

« L'excellence de son cœur, la droiture de son esprit, la bienveillance de son caractère, lui avaient conquis des amitiés précieuses et des affections bien sincères. Il savait faire le bien sans ostentation et mettre en pratique les vertus enseignées par la morale spirite ; il était, en un mot, de ceux qui prêchent par l'exemple.

« Sa maison et son cœur étaient toujours largement ouverts aux chercheurs de vérités. Sa chaleur d'âme était communicative, et nous l'avons souvent entendu soutenir vigoureusement les grands principes du Spiritisme, dont il s'était si profondément imprégné.

« Telle fut, dans les grandes lignes, la vie du regretté Président du groupe d'Etudes Psychiques du Mans.

« Aussi de nombreux amis ont-ils tenu à accompagner jusqu'au cimetière sa dépouille mortelle, et les condoléances les plus sympathiques sont-elles venues de toute part à l'adresse de M^{me} V^{ve} Labrousse, sa dévouée compagne, ainsi qu'à tous les membres de sa famille. »

Nous y joignons les nôtres, bien sincères et bien émues, et nous nous unissons de cœur à nos frères du Mans dans le légitime hommage qu'ils rendent à la mémoire de leur regretté président, en qui nous avons toujours trouvé nous-mêmes un frère obligeant, un ami dévoué à notre œuvre et dont nous garderons fidèlement le souvenir.

Madame Vve Grangier

Nous recevons de trois de nos correspondants de Toulon des lettres dans lesquelles chacun deux nous informe de la désincarnation presque subite de notre sœur en croyance M^{me} V^{ve} Grangier. Cette multiplicité d'informations indique assez de quelles sympathies notre sœur était entourée.

C'est avec un vif regret que nous apprenons le brusque départ pour l'Au-delà de celle qui fut, pendant sa vie terrestre, un véritable champion de notre Cause. Madame Grangier, en effet, malgré les exigences de sa position modeste, trouva

constamment le moyen d'être utile à ceux qui souffrent et qui doutent, en leur enseignant les beautés et leur donnant les consolations de notre philosophie.

Nous lui adressons un « au-revoir » attendri et la prions de nous conserver, dans le monde invisible où elle vient d'entrer, la sincère amitié dont elle nous a donné tant de preuves ici-bas. Nous sommes convaincus qu'elle recueille déjà, dans l'Au-delà, les fruits de son inlassable dévouement au Spiritisme et qu'elle voudra bien continuer à nous aider de ses bonnes inspirations dans notre tâche spirite, qui fut et reste si bien la sienne.

LA RÉDACTION

BIBLIOGRAPHIE

Notes envolées sous l'Archet. Petits poèmes en prose par M^{me} P. NÉVA. Un volume in-18 Jésus de 360 pages. Prix : 3 fr. 50. — En vente : à la LIBRAIRIE SPIRITE, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Le Nouvel ouvrage de M^{me} P. NÉVA, **Notes envolées sous l'archet**, est un ensemble de petits poèmes en prose très variés et très harmonieux. L'auteur s'est attaché à exprimer ses pensées et ses sentiments dans un style musical où l'assonance et la rime ajoutent un prix original à cette prose qui tient par là de la poésie. Il faut savoir gré à l'écrivain de cette innovation heureuse qui revêt de mélodies les thèmes les plus divers et qui lui devra de nombreux lecteurs.

Il y a lieu de mentionner tout spécialement les poèmes suivants : « *Souffrance* » qui berce douloureusement l'esprit ; « *Le Baiser* » et « *Surprise* », deux joyaux délicatement sertis par une main féminine ; « *J'aime les oiseaux* » ; « *L'Heure du Thé* » ; « *Les Pigeons de Saint-Marc* » ; « *Les Noisettes* », fantaisies charmantes où se déploient la grâce et l'enjouement ; « *Ce sont les songes* », ballade qui est tout un poème de mystère et de beauté et enfin « *Sur la Terre* » ; « *L'Apôtre* » et « *Très Haut* » ; trois hymnes où l'auteur s'élève jusqu'à la philosophie transcendante du spiritualisme moderne qui inspire d'ailleurs dans toutes ses pages un fin et noble talent.

(Communiqué.)

Manifestations spirites

(Suite) (1).

De toute façon, je devais repasser devant les cabinets pour regagner ma chambre, et, en me relevant, je me disais : Voilà qui est bizarre, inexplicable ! C'est peut-être dû à la fenêtre des cabinets qui est ouverte et fait courant d'air. Mais, arrivée là, je constate que si la porte est grande ouverte, la fenêtre est bien fermée. Surprise, je dis à mon chien pour me donner courage, car la peur me gagnait :

— Eh bien ! Pick, que dis-tu de ce sport ?

Lui, toujours si brave et prêt à l'assaut, était tout penaud, la tête et la queue basses, rampant presque, et il se hâta de regagner ma chambre.

J'en fis autant et presque dans les mêmes conditions, car je ne savais si je devais rire ou pleurer, et je fis les deux, contente de trouver une canne sur mon chemin pour pousser la porte par delà mon lit.

Réagissant ensuite, je voulus vaincre ma frayeur et je me dis : Voyons ! il faut dominer cette terreur et retourner à l'escalier !

Je revins près de la porte, appelant le chien pour faire la chasse aux revenants, mais il ne voulut pas m'obéir, et, ma foi ! ma bravoure resta avec moi dans ma chambre.

Cette *attaque nocturne* avait lieu exactement une semaine après l'apparition de ma tante sur notre cheval et sur la grand-route, de sorte que je parlai de tout cela, le lendemain matin, avec le *manager* et le chef, les avertissant que s'il leur prenait fantaisie de se promener la nuit dans l'hôtel, ils courraient le risque d'être jetés à terre comme moi qui n'avais pourtant rien de vilain sur la conscience.

— Ah ! dit le chef, la patronne veut rire à nos dépens !

— Pas du tout, chef, je ris aux miens... Si quelqu'un m'avait vue de dehors au moment où j'étais lancée à terre, il aurait pu croire que j'avais bu tout un assortiment de liqueurs. Et je regrette que Pick ne puisse dire ce qu'il a vu, car il a dû voir, lui, pour faire une mine pareille !..

Je dus raconter alors ce que nous avions vu le dimanche précédent, 19 juin 1904.

Nous avions quitté Hampton-Court vers 9 heures ; il faisait encore jour, mais les lanternes de la voiture étaient déjà allu-

(1) Voir notre numéro de Septembre.

mées pour éviter de nous arrêter en route. Notre véhicule était un *dos à dos* à quatre roues. Les enfants, ayant l'intention de dormir une fois passé Kingrton, prirent la précaution de bien s'attacher par la ceinture au dossier, au moyen d'une courroie, et, environ une demi-heure après, tous les deux dormaient profondément.

Comme nous passions le pont du chemin de fer de Merton, une nuée grisâtre foncée, ayant la forme d'une femme enveloppée d'un long voile — environ les trois quarts d'un corps — se dressa sur la tête du cheval (jument gris pommelée très clair).

Il faisait encore jour, et je pensai d'abord que c'était peut-être la fumée d'un train. Mais il ne passait aucun train, et mon mari me dit :

— Vois-tu ça ? Quelle drôle de chose !

— Oui, répondis-je, et tout sur la route me représente des croix... Sûrement, nous apprendrons la mort d'un homme.

— Pourquoi plutôt un homme ?

— Parce que je viens d'en apercevoir un sortant des champs... Tu verras que ce sera un homme.

La vision était toujours là ; la forme vaporeuse nous suivit, ou plutôt nous précéda, pendant au moins un mille, placée juste au-dessus des oreilles de la jument... et celle-ci, coquette, allait comme le vent, tout en secouant la tête et nous éclaboussant de sa bave.

— Heureusement que nous n'avons pas peur des revenants, dis-je.

— Tais-toi ! Surtout, ne dis rien aux enfants.

— Oh ! ils dorment à poings fermés !

— Tant mieux ! Les paysans de chez nous se signeraient devant chose pareille. Pourvu qu'il ne nous arrive pas d'accident, avec une jument qui prend peur en voyant des vaches !..

— Eh bien ! ouvre l'œil et... à la grâce de Dieu !

Pendant ce dialogue, la forme grisâtre nous tenait toujours compagnie, et la nuit était venue. Nous étions arrivés à un endroit où de beaux grands arbres couvrent la route et, au tournant, pour aller au village de Mitcham, cette route est bordée d'un grand mur qui entoure une immense propriété où on élève des cerfs.

Parvenus à ce tournant, notre attention fut attirée par un rassemblement, de plus de 100 personnes, à environ 50 ou 60 mètres de nous, peut-être plus.

— Tiens ! dit mon mari, qu'est-ce que tout ce monde autour de cette voiture ? Et, avant de ralentir l'allure de son che-

val, il se mit à corner avec la trompe de *motor car*, que le petit avait placée près du fouet pour nous éviter de crier gare ! au tournant des routes.

Il cornait de toutes ses forces pour écarter la foule, anxieuse de savoir ce qui se passait. Les enfants s'éveillèrent au son de la trompe, et alors... nous constatâmes avec stupéfaction que nous étions seuls sur la route. Et pourtant, nous avions bien vu, tous les deux, beaucoup de monde d'abord, puis une voiture fermée, à quatre roues. Des femmes en grand châle noir, comme en deuil, en étaient sorties par la portière qui regardait le milieu de la route et étaient venues à l'autre portière. J'en avais vu quatre distinctement.

Rien de tout cela ne restait. Il n'y avait à cet endroit, aucune lumière, mais quand nous fûmes parvenus sur la route éclairée, nous ne vîmes plus notre nuée grisâtre : elle avait disparu en même temps que la voiture.

Le lendemain matin, nous avons appris la nouvelle que notre voisin d'hôtel à Hampton-Court était mort subitement dans son comptoir aussitôt après notre départ. Si ce fait donnait raison à ma prédiction relative à la mort d'un homme, il ne m'expliquait pas la vision de la voiture.

Enfin, nous n'avons pas eu d'accident, et mon mari, qui est pourtant fort et brave, m'avait avoué son contentement d'être rentré.

Le cercle qui m'écoutait dit :

— Si ce ne sont pas des hallucinations, ce sont des revenants ! Vous en avez donc vus et, cette nuit, vous les avez entendus et sentis.

J'ai oublié de dire que le chien, qui marchait toujours près du cheval ou des roues de devant, au moment de la vision de la foule s'est allé ranger derrière, à mon commandement : *Keep Back Behind*, comme je le faisais chaque fois qu'il y avait encombrement, pour qu'il ne s'égare pas.

Un mois après, je sus que ma tante était morte subitement en fiacre, le dimanche 19 juin, à la même heure que notre voisin d'hôtel. Et la voiture de ma vision était dans la même position que celle qui ramenait ma tante, car sa maison est à gauche en venant du casino d'où elle sortait.

(A suivre.)

M. F.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Vision réelle d'un fantôme par un chat.

Extrait de l'ouvrage: *Hommes et animaux*, du pasteur J. G. Wood, communiqué à la *Zeitschrift für Spiritismus*, n° du 2 juillet 1910.

I

Au cours de l'un de mes séjours (en 18 .,) en France, où j'avais été accueilli par un châtelain, je me trouvais, un soir d'hiver, confortablement installé dans un fauteuil, devant un feu de cheminée copieusement garni. Sur mes genoux reposait un des chats favoris de la maison, dont je caressais doucement la croupe pendant que je trouvais un charme particulier à goûter la tranquillité calme qui m'entourait. Cette quiétude était d'ailleurs partagée par l'animal qui, par un ronronnement très sonore, manifestait une reconnaissance satisfaite pour les cajoleries que je lui prodiguais. La pièce se trouvait entièrement éclairée par le feu de la cheminée. Deux portes, diamétralement opposées, donnaient accès à cette chambre; l'une d'elles était condamnée pendant toute la durée de l'hiver, l'autre ouvrait sur le corridor. Ma mère, qui m'avait tenu compagnie pendant une partie de la soirée, venait de se retirer, et son fauteuil, d'un style ancien, aux appuis-mains très élevés, se trouvait vide à l'autre extrémité de la cheminée. Le chat Putz, dont la tête était allongée sur mon bras, paraissait somnoler, et moi-même, étant donnée l'heure, je me sentis également peu à peu envahi par le désir d'aller me coucher.

Soudain, je fus frappé de l'attitude prise brusquement par le chat, qui, arrêtant net son ronron, se dressa d'une pièce sur mon genou, le dos voûté, la queue hérissée, accusant ainsi un sentiment de frayeur, en même temps que son attitude devint menaçante, le regard fixé sur le fauteuil situé en face de moi. Portant moi-même mon attention sur le même point, quel ne fut pas mon trouble en me rendant compte qu'une petite femme, vieilloté, d'un aspect repoussant, avait pris possession du fauteuil de ma mère. Ses mains reposaient sur ses genoux; le corps voûté était penché dans ma direction, de manière que sa figure fût à la hauteur de la mienne, me

fixant d'un regard d'une acuité terrifiante. L'ensemble du vêtement de cette intruse rappelait celui de la femme française appartenant à la classe bourgeoise. Mais, je ne saurais traduire l'impression anxieuse que son regard pénétrant produisait sur mes nerfs. Ce fut un sentiment de malaise, d'angoisse et de stupeur à la fois, au point qu'hypnotisé en quelque sorte par le regard diaboliquement déprimant que la vieille dardait toujours sur moi, je me sentis pour ainsi dire figé sur place, incapable de lier mes pensées, de crier et de quitter mon siège. Instinctivement j'avais cherché à calmer la pauvre bête frissonnante d'effroi, mais sous mon étreinte elle fit tous ses efforts pour prendre la fuite, ce qui advint d'ailleurs, et d'un bond prodigieux, le chat affolé saute par-dessus la table, les sièges et tous les objets qui formaient obstacle dans le trajet qui le séparait de la porte non condamnée. Mon trouble fut à son comble en voyant que la vieille femme portait alternativement un regard de plus en plus courroucé sur moi et sur la bête, dont la terreur voisinait à la folie, en voyant sa tentative de fuite barée par la porte fermée.

Faisant alors un effort surhumain, je pus enfin trouver la force de crier. A mon appel angoissé ma mère entra en toute hâte, ce dont profita le pauvre chat, qui d'un bond s'engouffra dans l'escalier.

L'entrée subite de ma mère coïncida avec la disparition non moins subite de la vieille femme qui avait causé notre terreur, sans laisser d'autres traces de son passage. Quelque temps après, ayant eu l'occasion de rencontrer le propriétaire du château, je lui fis part de l'étrange vision qui s'était produite dans son domaine. Il n'en manifesta, à ma grande surprise, aucun étonnement, et m'apprit que quelques années auparavant, l'une des occupantes du château, qui avait laissé d'ailleurs la réputation d'une femme cruelle et méchante, avait mis fin à ses jours dans la chambre même où, ce soir-là, je me trouvais installé avec mon chat.

Il précisa davantage, en ajoutant que l'on avait trouvé son cadavre à l'emplacement même qu'occupait le fauteuil dans lequel elle m'était apparue.

P. H.

(Revue scientifique et morale du spiritisme.)

LE CHANT D'UN OISEAU

La nuit s'étend, délicieuse, sur les champs et sur les jardins. Un grand silence règne. Puis, tout à coup, une voix s'élève : celle d'un rossignol qui chante ses amours. Elle est harmonieuse et bien timbrée, et ses cascades sonores troublent agréablement le silence de cette nuit d'été. Oh ! le bel hymne à la Nature et à Dieu ! Comme on sent que le petit chanteur met toute son âme dans cette musique aérienne où l'amour vibre, où la liberté tressaille ! Les merles se sont tus. La fauvette elle-même écoute religieusement ce chant ininterrompu et glorieux. Nul ne fait écho à la voix du rossignol. Il est le chantre de la nuit !

Et le chant s'élève, toujours pur, toujours frais, jamais mélancolique, charmant les échos d'alentour et l'âme du poète qui veille, à sa fenêtre entr'ouverte, respirant les arômes de son jardin dans la fraîcheur embaumée de la nuit.

Et un dialogue mental s'engage entre l'âme du poète et le cœur de l'oiseau :

— Que fais-tu là, petit rossignol ? dit le poète. Ne perds-tu pas ton temps, ne gaspilles-tu pas les trésors de ta voix à vouloir ainsi, quand tout sommeille, psalmodier tes hymnes au Dieu de la Nature ?

Et le rossignol de répondre :

— O Poète ! quand le souffle de la Muse emporte tes strophes ailées vers le monde de l'idéal, crois-tu bien que la foule t'écoute et te comprend toujours ? Tu chantes, cependant. Parfois, même, quelque profane survient pour essayer d'étouffer ton chant sacré ! Plus tard, d'autres surgiront pour essayer de ternir ta mémoire. Tu sais cela, tu connais la tourbe humaine, et tu chantes quand même !...

— Je réponds à la volonté de Dieu qui m'appelle. Je sens que mon âme a besoin de se bercer de mes chants, et j'évoque, dans les belles nuits d'été comme celle-ci, les fantômes des chères âmes disparues. Je dis aussi mon hymne à la Nuit, qui m'entend et m'inspire, et dont les étoiles caressent mon rêve. Puis, j'espère toujours que quelque ami malheureux, entendant ma voix, renaîtra à l'espérance. Je sème pour l'avenir, et l'humanité découvre quelquefois, dans les sillons que j'ai creusés, ces germinations de la pensée qui la feront vivre intellectuellement et moralement. Pourquoi ne chanterais-je pas ?...

— Et moi, Poète ! pourquoi ne dirais-je

pas à la nuit mes roulades sonores ? Je sais qu'elle m'écoute et qu'elle se recueille ; on la dit heureuse de m'entendre et de me posséder. Dans la bouche d'un homme, ces paroles révéleraient de l'orgueil, mais il n'est point d'orgueil dans l'âme de l'oiseau. Je sens, je vois, je constate et j'aime. Pourquoi ne chanterais-je pas, quand la Nature elle-même est une harpe éolienne qui vibre au souffle de Dieu ?

« Comme toi, Poète ! j'espère que ma voix rendra l'espérance à quelque malheureux chancelant sur sa route nocturne et n'ayant pas d'abri où reposer sa tête. Je me persuade que mon chant le ranime et l'encourage à continuer, sans faiblir, son étape douloureuse. Les anges, là-haut, sourient alors à mes notes vigoureuses, devenues plus tendres et plus émuës, et y mêlent secrètement les sons des lyres célestes. La lune me regarde curieusement, amoureusement peut-être, quand par une éclaircie des nuages, elle jette un rayon argenté sur l'arbre qui me recèle et dont le feuillage blanchit et s'éclaire aussitôt. Enfin, je suis heureux moi-même de m'entendre chanter, comme tu es heureux, ô Poète ! quand rafraîchissant ton âme au souffle de l'inspiration, tu promènes ta pensée féconde sur la terre pour y rénover les hommes, et dans le ciel pour y prendre Dieu à témoin des merveilles de ton labeur. Nous nous ressemblons, vois-tu ! Nos chants peuvent se mêler et se confondre. Tu es le rossignol du jour, je suis le poète de la nuit !

G. S.

22 août 1910.

CAISSE DE PROPAGANDE

Nous avons reçu de :

M. Ch. Fuhro, à Pelotas (Brésil)	10 francs
M ^{me} Judith, à Dijon	1 fr. 50
M ^{me} Henry, à Billancourt	20 francs
Anonyme, à Billancourt	5 —
M. D. Roussel, à Marly-les-Vallenciennes	2 fr. 50
M ^{lle} J... et M. D..., à Sermaises	5 francs
M ^{me} Guien — Marseille	2 —
M ^{me} Fayat, à Penge (Angleterre).	6 fr. 50
Un Spirite d'Argenteuil.	1 fr. 50
M. Robert — St-Etienne	1 franc.

CAISSE DE SECOURS

M ^{lle} Fillion — Genève	4 francs
M ^{me} Vve Zivy — Nancy.	5 —

Le Progrès spirite. Organe de la Fédération spirite universelle

Fédération spirite universelle. Auteur du texte. Le Progrès spirite.
Organe de la Fédération spirite universelle. 11/1910.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste

Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

Le journal paraît le 20 de chaque mois.

LA CLÉ DE LA VIE

Où trouver la clé de la vie ? Quels sont les principes qui doivent dominer l'homme, l'instruire, le rendre capable d'un effort raisonné vers le bien, d'une envolée glorieuse ou d'une évolution progressive vers l'idéal ? Quelles sont les conditions les plus propres à lui assurer le bonheur ?

Les uns s'acharnent — n'est-ce pas le plus grand nombre ? — à rechercher la fortune, ne voyant pas ailleurs la félicité suprême. Le pouvoir de l'argent leur paraît être le seul enviable, mais pas toujours, malheureusement, à cause du bien qu'ils pourraient faire s'ils étaient riches : plutôt en vue des jouissances qu'ils pourraient se procurer et des peines qu'il leur serait permis d'éviter.

Certes ! nous ne nions pas la puissance de l'argent, sa nécessité absolue et de tous les instants : nous avons tous à assurer notre vie matérielle et celles des chers êtres qui attendent de nous le pain de chaque jour. Les besoins du corps nous obligent au gain journalier indispensable à l'existence, au bien-être de la famille. Pour parer aux difficultés matérielles de la vie, dans un monde où l'homme est appelé si souvent à lutter contre l'homme et les événements, où des obstacles se dressent à chacun de nos pas, où la Destinée ne nous ménage ni ses leçons franchement brutales ni ses coups mystérieux, il faut, avec beaucoup de force morale, de l'argent, de l'argent, encore de l'argent ! Les rêveurs exagérés, qui ne veulent se préoccuper que de leur être sensitif et moral et ne se courbent pas à examiner les nécessités inéluctables de la vie corporelle, sont peut-être de char-

mants esprits, mais ces gracieux rossignols chantant leur ballade à la Lune sont destinés à mourir de faim. Le positif doit confiner à l'idéal. Les idéalistes, les poètes qui ne veulent vivre que dans les nuages vont, en fermant les yeux, droit à l'abîme qui peut tout engloutir : leur bonheur et leur vie elle-même.

Mais est-ce une raison pour tout sacrifier à l'argent, comme beaucoup d'hommes ne craignent pas de le faire ? Faut-il donc que le Veau d'or soit toujours adoré, comme au temps de Moïse ? Ne devons-nous pas avoir de but plus noble, d'ambition plus haute que d'acquérir et d'acquérir sans cesse les biens périssables de ce monde ? Ne suffit-il pas que nous puissions échapper au noir souci des malheureux privés de ressources pécuniaires suffisantes ? Comment ne voit-on pas que thésauriser sans répit et sans trêve, ne vivre que pour ramasser et entasser de l'or est un piège de la Destinée, qui nous leurre de miroitantes promesses, toujours stériles si notre conscience ne s'éveille pas à l'amour du vrai bien, qui n'est autre que le bien moral ? Oh ! sachons voir et repousser ce piège grossier tendu à nos sens et où notre âme ne doit pas laisser prendre son aile diaphane et lumineuse ! La satisfaction de la conscience ne reste-t-elle pas, quoi qu'on en dise, le gage le plus assuré du bonheur réel ?

..

D'autres cherchent un bonheur fugace, aléatoire, dans une position sociale élevée, dans les folles ardeurs d'une ambition que rien ne refrène, que rien n'arrête et qui se brise parfois aux aspérités du sort avant d'avoir pu atteindre les hauts sommets qu'elle a longtemps convoités. Ils ont soif

des hommages de la foule, recherchent la popularité, asile trompeur, fragile édifice toujours prêt à crouler, bel arbre que le moindre vent déracine et sous le feuillage duquel ils avaient cru pouvoir longuement s'abriter. Il leur faut des honneurs particuliers, des hommages retentissants qui les mettent bien en évidence, qui les classent hors pair, et ils ne s'aperçoivent pas que ces honneurs immérités sont de la poudre d'or jetée aux yeux des ambitieux vulgaires qui s'en éblouissent avant d'en être aveuglés. Seul le vrai mérite doit et peut y prétendre, mais il ne saurait faire tenir une large place à ces satisfactions orgueilleuses que combat sa naturelle modestie, leur préférant à juste titre la pureté de la conscience, les joies de l'être moral dégagé des puériles vanités de ce monde. Vivre pour la gloire elle-même, ne vivre que pour elle, c'est dépasser le but que notre raison doit se proposer et laisser se développer en nous l'orgueil, un des pires fléaux de l'humanité.

..

— Mais alors, nous font observer certaines natures peut-être un peu pusillanimes, abandonnons-nous à la religion de nos pères. Laissons-lui le soin de nous diriger en ce monde, en vue de l'autre. Devenons des moines en habit civil.

— Halte-là ! répliquerai-je. Certainement, les religions ont toutes un fond de philosophie et de morale sur lequel l'homme pourrait travailler avec efficacité à son perfectionnement spirituel. Mais elles renferment aussi tant d'invéraisemblances et tant d'erreurs, la plupart de leurs dogmes sont tellement surannés et vides qu'on ne peut que rarement obtenir d'elles cette direction vigoureuse et saine de la conscience qui assure le bonheur par l'accomplissement de tous les devoirs, la pratique de toutes les vertus. Pour atteindre noblement et entièrement ce but, il faut une foi raisonnée et durable, non du fanatisme. Or, la foi des Eglises est aujourd'hui combattue par la raison et la science ; elle ne représente plus que l'instabilité de conventions humaines condamnées par le temps et destinées à périr.

Hélas ! les religions, bonnes dans le fond, se perdent, soit par les exagérations matérielles du Culte, qui priment les sincères élans du cœur, soit par des dogmes insoutenables, qu'elles maintiennent éperdument contre toutes les lumières de l'esprit moderne. Elles ne peuvent plus conduire les hommes à la conquête de la Vérité.

Puériles dans leurs exigences sacramentelles, antiscientifiques dans la plupart de leurs enseignements, elles ne peuvent plus satisfaire la conscience humaine et sont destinées à disparaître dans un temps plus ou moins long. Et tant qu'une morale supérieure, issue en partie d'elles-mêmes mais prenant son autorité dans la confirmation de ses principes par la science et la raison, ne les aura pas remplacées, ce n'est pas à l'enseignement religieux qu'on pourra demander utilement les règles de conduite nécessaires à la vie morale de l'être humain.

De nos jours, les religions font encore des fanatiques, mais peu de croyants raisonnables et tolérants. Ceux-ci, nous les respectons et nous les aimons, malgré les divergences de nos opinions. Par exemple, nous voyons au pied des autels bon nombre d'hypocrites qui ne pensent pas un mot de ce qu'ils disent croire et dont quelques-uns se couvrent du masque de la foi religieuse pour être plus libres d'accomplir de véritables méfaits. O Jésus ! ô Moïse ! que dites-vous de ces disciples infidèles ?

En résumé, cherchons ailleurs que dans les religions agonisantes la clé de la vie.

..

— Eh bien ! nous l'avons trouvée, nous affirment certains hommes, réputés les plus raisonnables et les plus droits. Laissons tomber les divagations pieuses et hypocrites, abandonnons les religions et vouons-nous sans réserve au *culte sacré de l'honneur*.

— Comment l'entendez-vous ? Est-ce l'honneur qui se croit obligé de croiser le fer pour laver de sang la moindre injure ? Est-ce l'honneur qui non seulement ne pardonne pas aux offenses, mais punit de mort la femme adultère, refuse de tendre la main à plus petit que soi, divisant les classes, atrophiant les cœurs sous le despotisme brutal d'une aristocratie, d'une caste, ou même d'un simple préjugé ?

Cet honneur-là n'est pas un bon directeur de la conscience. Il a pu avoir quelque utilité jadis, quand le progrès social n'avait pas égalisé moralement les classes, quand l'individualisme dirigeait forcément la collectivité obscure et misérable et que la société fraternelle rêvée par Jésus et les plus grands penseurs après lui n'était pas même encore une ébauche entrevue. Mais aujourd'hui, il ne saurait s'imposer à l'âme et à la conscience. Sa virilité n'est souvent que de l'amour-propre exagéré, une des formes

du détestable orgueil. Le culte même du véritable honneur suffirait-il d'ailleurs à l'homme pour le pénétrer pleinement de ses devoirs et de ses droits? Nous ne le pensons pas. Il faut que l'homme se sente responsable de ses actes, non seulement devant la conscience universelle, trop souvent muette encore, mais aussi devant une souveraine Puissance qui lit au fond des cœurs et sait atteindre les coupables en tous les temps et à travers toutes leurs existences. Au sentiment du véritable honneur, que nous sommes loin de combattre et que nous voudrions au contraire fortifier, il faut donc ajouter des saines, de robustes croyances qui sachent élever l'homme au-dessus de lui-même, de son égoïsme et de son orgueil invétérés. Qu'il étudie le spiritisme, et il comprendra raisonnablement ses devoirs et ses droits. Qu'il étudie le spiritisme, et il verra dans quelles conditions précises et certaines il peut assurer son bonheur.

Quant au véritable honneur, il ne peut exister que dans l'irradiation de la conscience en pleine possession d'elle-même, de sa dignité et de sa liberté. Ou bien il n'est qu'un mot vide de sens, un cri de guerre qui effarouche la vertu, trouble l'esprit humain et ne peut amener que des antagonismes entre les hommes. Or, au lieu de diviser les hommes, notre tâche n'est-elle pas de les unir de plus en plus étroitement, de les rendre dignes et capables d'un fraternel et mutuel dévouement? L'honneur, comme il est souvent compris ici-bas, n'est-il pas l'opposé de l'altruisme, de la solidarité effective qui doit de plus en plus régir nos rapports sociaux? Ce n'est donc pas lui, lui seul du moins, qui peut nous donner encore la clé de la vie.

Et voici où mon âme la découvre, guidée par ces amis de l'Au-delà qui possèdent le secret de toute chose et savent nous garder des fausses doctrines, des fausses lueurs de l'esprit humain, pour nous faire entrevoir les rayons de l'éternelle vérité.

..

Laissons toutes les formes religieuses expirer et la véritable religion s'établir sur leurs ruines. Gardons d'elles ce qui ne saurait périr: la croyance en l'âme immortelle, le souci de notre responsabilité devant une Justice suprême sans laquelle le monde serait voué au hasard des circonstances, sans but arrêté, sans marche prévue.

Laissons les différentes Écoles philoso-

phiques ergoter sur des questions souvent oiseuses et la Science se contredire jusqu'à ce qu'elle ait trouvé des solutions satisfaisantes sinon définitives.

Cherchons le vrai éternel.

Le vrai éternel est dans la Nature. C'est elle qui nous donnera la clé de la vie.

Loin des autels et des tabernacles, sans nous préoccuper des chapelles plus que des laboratoires, cherchons le vrai dans ces lois naturelles qui, depuis que le monde existe, disent aux globes stellaires de poursuivre leur route dans les cieux et aux âmes humaines de s'élever sans cesse vers le vrai, le juste et le beau.

C'est à ces lois souveraines que nous devons nous reporter si nous voulons comprendre le but divin autant qu'il peut être compris ici-bas.

Mettre nos actes en rapport, en harmonie avec les plans de la Sagesse divine, visibles à notre conscience, voilà ce qui se dégage de ces lois.

Or, être bon, juste, honnête, droit, dévoué aux autres, scrupuleux pour soi-même, n'est-ce pas être d'accord avec les plans de la Sagesse suprême?

Qui nous l'assure? La conscience elle-même, planant bien au-dessus des Cultes, inspirée directement de Dieu.

Ce n'est pas le nombre de nos prières et de nos genuflexions qui importe: c'est le nombre de nos bonnes pensées et de nos bonnes actions.

Est-ce la communion, la confession, sont-ce les sacrements qui nous élèvent véritablement l'âme? Non: c'est le sentiment du devoir, en dehors de toute confession religieuse; c'est la foi en un Dieu de justice et d'amour qui voit nos efforts en vue du bien et saura les récompenser selon nos mérites.

Mettons-nous donc en rapport avec Dieu directement, sans passer par tous ces intermédiaires matériels qui voilent son rayonnement universel.

La clé de la vie est toute dans ces rapports intimes, profonds, de l'âme, du cœur, de l'esprit avec l'âme du « Père qui est au ciel ».

Pour vivre heureux, il faut avoir le pied sur la terre et le regard souvent levé vers cet azur infini d'où descendent nos inspirations les plus douces et les meilleures.

Tous les plaisirs, toutes les satisfactions d'ici-bas sont peu de chose en face du bonheur réel. Et ce bonheur, hommes, mes frères, ne vous y trompez pas: il est tout entier dans la conscience satisfaite, dans l'esprit en équilibre avec les lois de Dieu,

dans le cœur rempli d'amour pour l'humanité.

— C'est ainsi qu'on fait les saints ! me répondrez-vous, non sans une pointe d'ironie.

— Dites plutôt : c'est ainsi qu'on fait les hommes vraiment dignes de ce nom !

A. LAURENT DE FAGET.

LE "MERVEILLEUX" DANS L'HISTOIRE

I. — Quelques aperçus. — Sorciers et Possédés.

La croyance aux Esprits et à leurs manifestations n'est pas d'origine moderne. Chez nos plus lointains ancêtres, l'homme, conscient de sa faiblesse, impressionné par les grands phénomènes de la nature, était porté à placer au-dessus de lui d'invisibles puissances, s'exerçant dans une sphère inaccessible. Cette disposition instinctive revêtait, selon les temps, les lieux et les mœurs, des aspects divers, mais tenait, au fond, à un principe identique.

Dans les sociétés primitives, les principales institutions, les lois religieuses ou civiles passaient pour avoir été dictées par des dieux. La Bible fait voir le dieu des Hébreux apportant lui-même à ce peuple ses ordres et ses instructions.

Plus tard, lorsque la divinité tutélaire n'intervient plus directement, qu'elle se retire, abandonnant les siens à leur raison et aux lois établies pour les guider, apparaissent les devins, les prophètes, les fondateurs d'institutions nouvelles. Mais tous ces élus ne peuvent s'imposer aux nations qu'à la condition de justifier, par des preuves irrécusables, que leur mission dérive d'en haut. De là, dans l'ordre païen, les *prodiges*, et dans l'ordre chrétien, les *miracles*, sortes de coups d'Etat par lesquels l'Auteur de la nature, pour mieux manifester sa toute-puissance et sa volonté, suspendrait ou violerait — ô ignorance ! — les lois qu'il a lui-même établies !

Il serait trop long de parler ici des arts magiques exercés jadis en Orient. Nous n'avons pas non plus à nous occuper, dans ces simples aperçus, des « miracles » apostoliques, laissés aux interprétations des lecteurs. Transportons-nous au sombre moyen âge. A cette époque de confusion générale, ce ne sont plus les pythonisses antiques, s'agitant sur leurs trépieds dans les lieux sacrés, qui vont rendre des ora-

cles ; ce ne sont plus les sybilles, autrefois si honorées des Romains, qui prophétiseront, ni les prêtres druides qui auront le privilège de commander aux « puissances de l'air » et d'éloigner les mauvais génies : le don de commercer avec les Esprits s'est communiqué aux profanes ; l'oracle, pour ainsi dire, s'est sécularisé.

Le ciel, d'ailleurs, a cessé de parler ; les rapports occultes ne sont possibles en dehors de l'Eglise — ainsi en a-t-elle jugé — qu'avec l'enfer... On croit aux possessions diaboliques, au pouvoir des sorciers, des magiciens, considérés les uns et les autres comme des suppôts de Satan. Pendant des siècles, ces conceptions donneront lieu à des scènes atroces, à des cruautés sans nom. De malheureux médiums, accusés de relations secrètes avec les démons, paieront cher les facultés qu'ils tiendront, souvent à leur insu, de la nature ou de la providence.

Ici, ouvrons une parenthèse, pour rendre un pieux hommage à Jeanne d'Arc, cette illustre victime d'un héroïsme inspiré, condamnée pour crime de magie, en dépit de sa foi, de ses constantes dénégations, et dont le bûcher s'alluma moins par la haine des Anglais que par les odieuses doctrines du clergé !

Au xvi^e et au xvii^e siècle, la croyance aux sorciers est universelle en Europe. On considère comme un principe indiscutable la possibilité de la présence et de l'action du diable dans le corps de l'homme ; on ne délibère que pour savoir si la possession reconnue est effectuée par le démon directement ou par l'intermédiaire d'un magicien. Dans ce dernier cas, malheur à qui est dénoncé !

Ce n'est pas nous, spirites, qui contestons le phénomène de l'incorporation, produit dans des circonstances particulières, avec un médium propre à ce genre de manifestation ; seulement, à l'encontre de l'Eglise, demeurée immuable dans ses erreurs, nous admettons que des esprits *de toutes catégories* — nos frères de l'espace, dont la valeur se reconnaît « à leurs fruits » — peuvent prendre place momentanément dans le corps du sujet. Pour nous, le diable n'est qu'un mythe, dont de tout temps on a usé pour terroriser les âmes.

L'Eglise, dans ses exorcismes, cherchait à découvrir comment l'incorporation était survenue ou avait été provoquée ; elle s'en rapportait alors à la parole du possédé, en vertu de cette proposition établie, que *le diable dûment exorcisé était contraint de dire la vérité* : doctrine terriblement me-

naçante, qui donnait en quelque sorte le dernier mot à l'esprit de mensonge, pour faire condamner aux plus cruels supplices toute personne accusée de magie ; car, en matière de sorcellerie, juges ecclésiastiques et juges séculiers étaient généralement d'accord pour conclure à la torture préalable et à la mort par le bûcher.

Mais deux volontés pouvaient se trouver en lutte dans l'individu possédé, l'une qui lui était propre, l'autre qui lui était suggérée. Tel fut le cas d'une jeune fille qui, dans un moment où elle se trouvait moins dominée par la force étrangère, s'écria : « Hélas ! il me semble que je raconte ce qui m'est arrivé en rêve, que je n'exprime que des mensonges ! Cependant, je sens qu'il ne dépend pas de ma volonté de garder le silence et de tenir un autre langage... » Ces restrictions auraient dû faire naître dans l'esprit des juges un doute favorable à l'accusée ; mais non : d'après la jurisprudence admise, *le diable n'était cru que dans les aveux arrachés par l'exorcisme* ; il était censé mentir dans les rétractations.

A cette triste époque, une folie démoniaque s'était répandue de divers côtés. Le bûcher s'alluma à Constance, faisant périr dans l'espace de cinq ans quarante-huit sorcières. Une bulle d'Innocent VIII fit rechercher dans la Haute-Allemagne une autre classe de femmes suspectes, les « Tempestières, » ainsi nommées parce qu'elles étaient accusées de s'entendre avec le démon pour exciter des orages, pour déchaîner les *tempêtes*.

On sait qu'en Espagne, sous le règne de Philippe II, trente mille victimes ont été immolées pour crime d'hérésie : parmi elles s'en trouvaient un certain nombre condamnées par le saint-office pour sorcellerie, et qui furent brûlées vives à Calahorra.

Quelques temps après, dans la Haute-Navarre, cent cinquante femmes hystériques ou atteintes d'aliénation sont vouées à la prison perpétuelle, pour s'être vantées d'avoir eu des rapports intimes avec des démons. D'autres, accusées d'avoir appartenu à une corporation de sorcières, sont traitées avec plus de rigueur encore par l'inquisition de Saragosse : elles périssent toutes par le feu.

L'Esprit infernal, bravant l'autorité de Rome, faisait aussi de nombreuses recrues en Italie. La race des sorciers passait pour avoir sa principale souche dans la Lombardie et y était particulièrement traquée : Si l'on en croit Barthélemy de l'Epine, le

chiffre des sorciers ou sorcières livrés aux flammes dans le seul district de Côme ne s'élevait pas à moins de mille par an.

Plus le zèle des inquisiteurs s'acharnait à la répression de crimes la plupart du temps imaginaires, plus le délire devenait contagieux. Il envahit au milieu du xvi^e siècle un nombre considérable de couvents de filles, en Hollande, en Italie, en France, mais surtout en Allemagne. Louis Figuier rapporte dans son *Histoire du Merveilleux* publiée en 1860, qu'à Uvertet, dans le comté de Hoorn, les religieuses furent pendant trois ans en proie aux plus horribles convulsions, dues, d'après elles, à des influences diaboliques. Le malheur voulut que leurs soupçons se portassent sur une pauvre sage-femme du voisinage, dont la vie tout entière avait été consacrée à des œuvres de bienfaisance et de charité. Sans égard pour son passé, on la saisit : elle protesta, fut mise à la torture, et expira en sortant du redoutable chevalet...

On frémit à la pensée de tant d'horreurs !

Dans le prochain numéro du *Progrès spirite*, nous franchirons trois quarts de siècle après ces événements, pour arriver à la triste affaire des « Possédées de Loudun » et du curé Urbain GRANDIER, dont l'Histoire a immortalisé le nom.

DÉMOPHILE.

AU SUJET DE L'ÉVOLUTION DE L'ÂME

Sous le titre « Essai sur l'évolution de l'âme », le numéro du *Progrès spirite* de septembre 1910 contient un article de M. Urbain Ginestet. Dans cet article, l'auteur constatant l'évidente différence de progression chez les incarnés et les désincarnés, y voit une chose incompatible avec la justice de Dieu. Se basant sur ce que, au début, nous partons tous du même point et sommes doués des mêmes aptitudes, il ne se rend pas compte du pourquoi de l'avancement des uns et de la stagnation des autres ; il pense être là en présence d'un problème des plus ardues et propose d'interroger les esprits pour en obtenir des éclaircissements. Il dit aussi qu'aucun esprit à sa connaissance n'est encore venu apporter de solution satisfaisante à ce qu'il considère comme une énigme et ajoute qu'Allan Kardec lui-même, qui a élucidé tant de questions obscures, n'a pas complètement élucidé celle-ci.

Puisque M. Ginestet appelle la lumière,

qu'il me soit permis de lui faire part, par les lignes suivantes, de celle qui m'a été départie.

Ces lignes ne seront pas, sans doute, le reflet d'une opinion professée et énoncée *ex-cathedra*, mais elles seront, du moins, le reflet d'une version connue et acceptée d'un certain nombre. Telles quelles, elles auront été écrites dans le but de jeter quelques clartés dans les ténèbres de ceux qui, ne sachant pas, seraient désireux de savoir.

Allan Kardec, il est vrai, a laissé dans l'ombre, ou à peu près, la question de l'origine des âmes et de leur évolution; mais, est-ce à dire, comme le suppose M. Ginestet, qu'aucun auteur spirite ne s'en soit occupé sagement, ni qu'aucun esprit n'en ait parlé d'une façon péremptoire? La théorie que je vais exposer aussi succinctement que possible est la preuve du contraire, attendu que je n'en suis pas l'auteur.

Dans la création, tout a une origine commune et procède de l'infiniment petit à l'infiniment grand, jusqu'à Dieu, point de départ et de ralliement.

L'esprit, à son origine de formation, essence spirituelle, principe d'intelligence, sort du tout universel. Par tout universel, il faut entendre l'ensemble des fluides répandus dans l'espace et qui constituent pour le Créateur, l'instrument et le moyen. L'esprit est formé de la quintessence de ces fluides.

Tout d'abord, l'essence spirituelle passe par le règne minéral; elle *anime*, si l'on peut s'exprimer ainsi, le minéral. Dans cet état, elle est absolument inconsciente de son être. Son rôle, dans ce règne, est de réunir les éléments de fluides appropriés par une action magnétique dirigée et surveillée par les esprits préposés.

On doit dire ici, pour ne plus le répéter, que pour tous les règnes, — minéral, végétal, animal et humain, — rien *n'est* sans le concours des esprits du Seigneur, qui tous ont une tâche à remplir, une surveillance à exercer.

Lorsque le minéral meurt, ce qui a lieu lorsqu'il est arraché du milieu où la nature l'avait placé, l'essence spirituelle qui résidait dans ses parois, s'en retire. Elle est à ce moment transportée sur un autre point.

L'essence spirituelle subit dans le règne minéral les matérialisations successives nécessaires pour la *préparer* à passer par les formes et les espèces intermédiaires qui participent du minéral et du végétal.

Après avoir ainsi passé par ces formes et espèces qui se relient entre elles par une progression continue, préparée à subir

l'épreuve de la *sensation*, l'essence spirituelle passe dans le règne végétal. Là, il n'y a encore pour elle ni conscience ni souffrance, il y a seulement sensation.

A la mort du végétal, l'essence spirituelle est de nouveau transportée sur un autre point et, après avoir subi, toujours en suivant une marche progressive, les matérialisations nécessaires, elle passe par les formes et espèces intermédiaires qui participent du *végétal* et de l'*animal*. Dans ces dernières phases où l'esprit, à l'état de formation commence à ressentir un *acte extérieur* quoique inconsciemment, il y a sensation de *souffrance*. Il parvient, à la suite d'une progression continue, à la conscience de l'être.

Préparé à la vie active et de relation, l'esprit passe dans le règne animal. Il devient alors un principe intelligent, d'une intelligence relative appelée instinct, qui est suffisante pour pourvoir à sa conservation et à ses besoins matériels. Passant ensuite par toutes les phases d'existences successives nécessaires pour le conduire à la limite des formes et espèces intermédiaires qui participent de l'animal et de l'homme, il se rapproche par une pente insensible du règne humain et il est amené enfin au point préparatoire de l'être spirituel conscient, où finit l'instinct et où commence la pensée.

A ce point, l'esprit, avec ses pareils, est préparé à la vie spirituelle indépendante et libre dans des mondes *ad hoc*; c'est le point de l'état d'enfance et d'ignorance. La statue a fini de recevoir ses formes et s'enveloppe, sous la direction et la surveillance des esprits préposés, des fluides qui doivent le recouvrir et qui constituent le périsprit ou corps fluidique. Ce corps fluidique devient désormais pour lui, après qu'il a été doué du *libre arbitre*, l'instrument et le moyen, ou de son progrès constant et soutenu, depuis l'état d'enfance et d'ignorance jusqu'à la perfection morale qui le met à l'abri de toute chute, ou de son progrès, pour se relever, à l'aide d'incarnations successives, expiatoires d'abord, glorieuses enfin, jusqu'à ce qu'il ait atteint cette perfection morale.

Dès lors, mis en possession du libre arbitre et pouvant choisir sa voie, l'esprit est soumis à des guides préposés à son développement qui l'instruisent, le conseillent et lui montrent la voie à suivre. C'est alors que le pouvoir de sa volonté dans l'exercice du libre arbitre prend une direction plus ou moins bonne. Il peut déjà être docile ou indocile; il peut ainsi fail-

lir ou suivre simplement et graduellement la marche qui lui est indiquée pour progresser.

Beaucoup faillissent ; quelques-uns résistent aux entraînements de l'orgueil et de l'envie. De l'orgueil, parce qu'ils croient ne devoir qu'à eux la puissance sur les éléments et les pouvoirs dont ils sont déjà investis ; de l'envie, parce qu'ils sont éblouis de la gloire qui environne les grands esprits.

Ceux qui ont failli, présomptueux et révoltés, sont *humanisés*, c'est-à-dire incarnés sur des terres primitives pour y être domptés et y progresser sous les étreintes de la chair, pour à la fin se racheter.

Ceux, au contraire, qui, dociles à leurs guides, suivent la voie normale, remplissent la tâche qui leur est assignée, travaillant sans relâche à leur perfectionnement, accomplissent sur des sphères fluidiques leur marche graduelle dans la voie du progrès et s'élèvent ainsi à travers les éternités jusqu'à la perfection.

Les esprits ayant failli *arrivent* également à la perfection, mais pour y parvenir, ils doivent, après s'être rachetés, parcourir dans la mesure et selon les conditions de leur élévation, tous les mondes habités par les esprits restés purs, comme ceux habités par les incarnés, et à tous les degrés de l'échelle spirite.

Voilà en un trop court résumé l'histoire de l'origine de l'âme et de son évolution. Elle est conforme à la justice et à la bonté du Créateur, qui récompense sa créature de ses efforts vers le bien, ou qui, s'il a dû la punir dans son intérêt même après qu'elle a failli, lui donne encore les moyens de s'élever jusqu'à lui.

L'origine unique de l'âme et son passage à travers tous les règnes de la nature donne une idée exacte de la rigoureuse impartialité de l'Auteur de tout ce qui est et sera. Allan Kardec connaissait sans doute le passage de l'âme à travers l'animalité, puisque M^{me} Sophie Rosen-Dufaure lui met dans la bouche le propos suivant : « *Minet est un candidat à l'humanité.* »

Après avoir lu ce qui précède, M. Urbain Ginstet pourra se rendre compte que si le problème de la différence de progression lui a paru insoluble, c'est qu'il a négligé d'y introduire un des principaux facteurs, j'ai dit : le *libre arbitre*, ce don à la fois si précieux et si périlleux. Ne voit-on pas ici-bas des écoliers également doués et arrivés au même point, dont les uns s'arrêtent par paresse ou indolence et dont les autres, plus courageux et plus

persévérants, continuent à travailler et passent rapidement leurs examens ? Ainsi du monde des esprits.

Les esprits qui ont failli à un instant quelconque de leur carrière, l'ont fait du fait de leur volonté ; ils ont suivi librement une voie plutôt qu'une autre. Par suite, ils ne peuvent s'en prendre qu'à eux, si, ayant été obligés par leur faute, de passer par des épreuves longues et pénibles, ils sont restés des retardataires par rapport à ceux de leurs contemporains qui ont toujours gardé la voie normale.

Toulon, octobre 1910.

KERWENC.

Réflexions philosophiques et morales

Il est plus que jamais nécessaire, indispensable même, à l'âme animée du feu sacré de l'amour du Bien, à l'âme ayant la noble ambition d'épurer sa nature afin de s'élever sans cesse vers son Créateur, de s'isoler, toutes les fois que cela lui est possible, du tourbillon social, afin de pouvoir, par le recueillement, rentrer en elle-même dans le but d'interroger sa conscience et de puiser de nouvelles forces pour l'accomplissement du devoir. Il ne s'agit nullement de se retrancher, en quelque sorte, du corps social pour vivre en ermite. Notre vie, dans ce cas, malgré notre vif et louable désir de nous perfectionner, ne serait guère utile à notre avancement moral. Nous avons des obligations sociales à remplir. *Nous devons amour et dévouement à tous nos frères sans exception.* Nous devons nous fortifier par la lutte. Nous devons détruire en nous tout ce qui nous met sous le joug de l'esclavage moral. Comment pourrions-nous arriver à notre but si nous vivons hors de la Société ? Agir ainsi, ce serait vouloir ignorer les grandes souffrances, les dures épreuves, ignorer la nécessité d'efforts pénibles, incessants, arrêter, par cela même, le développement des facultés de notre âme. *Ce serait s'éloigner de la voie sacrée des sublimes sacrifices.* Sans doute, dans notre retraite, nous pourrions nous livrer à des travaux utiles à la Société. Mais ignorons-nous que *l'amélioration de notre nature ne peut se faire que par la connaissance de nos faiblesses et par l'effort pour le triomphe de notre volonté appliquée à détruire tous nos mauvais penchants ?* Il est à remarquer, cependant, que celui qui a

vraiment à cœur le bien de l'humanité, que celui qui a une mission plus ou moins grande à remplir, est un Esprit naturellement bon et dévoué, un Esprit qui a connu les luttes, les souffrances dans ses existences antérieures. Passionné pour l'œuvre qu'il veut à tout prix accomplir, il ne craint point de sacrifier son temps, sa santé, sa vie même pour arriver à son but. Et, parfois, des études de cet exilé volontaire, découlent des inventions, des découvertes dont profiteront les générations futures. Ainsi donc, la retraite volontaire du savant, du poète, du philosophe, du moraliste, de l'historien, etc., de toute personne aussi accomplissant des œuvres charitables, n'est pas la retraite absolue de l'égoïste. En réalité, ces bien-faiteurs ne s'isolent pas des membres de la Société puisqu'ils travaillent pour la Société elle-même. Cependant, il y a des travaux même utiles qui ne nécessitent nullement l'isolement absolu, et que l'on accomplit sans trop de fatigue. Il nous faut, dis-je, connaître nos imperfections et travailler sans cesse à notre amélioration morale.

Or fuyant, en quelque sorte, les circonstances qui naissent des rapports sociaux, de la vie de famille, de la tâche quotidienne parfois bien pénible, nous ne pouvons connaître nos penchants, nos passions, tout ce qui peut enfin nous porter au Bien ou nous entraîner au mal. N'ayant à redouter ni les occasions de mal faire, ni les situations pénibles rendant le devoir si difficile à remplir, nous n'aurons point le mérite, n'en éprouvant point la nécessité, de nous imposer des règles à suivre pour marcher et nous maintenir dans la bonne voie. Il est donc indispensable de ne point se retrancher d'une façon absolue du corps social dont on fait, du reste, partie. Et puis, Dieu a fait l'homme pour vivre en société. Il a créé (sans cesser de créer) tous les Êtres sans exception : 1° pour progresser ; 2° pour goûter le Bonheur. On ne peut concourir au progrès qu'en s'aidant mutuellement : *nous avons tous besoin les uns des autres*. Ce Bonheur, c'est la douce, l'inexprimable satisfaction d'avoir accompli la loi de Dieu, la volonté du Père céleste ; c'est cette satisfaction que fait éprouver à notre âme le dévouement né de l'amour. C'est le non moins inexprimable plaisir de faire régner le bien autour de nous. *Aimer ses frères*, ce n'est donc point s'isoler d'eux ; c'est vouloir vivre avec eux, *c'est partager leurs souffrances ; c'est travailler par le bon exemple, par les bons conseils, par un inlassable dévouement à leur*

vrai Bonheur. Mais n'oublions pas que nous avons besoin, de temps à autre, de retremper nos forces. S'il ne faut point rechercher l'isolement absolu, il est utile souvent, indispensable ai-je dit en commençant, surtout à cette triste époque de la course aux jouissances, à cette époque où règnent, en général, la passion de l'argent, du jeu, la sensualité, de se retrancher un peu de cette foule mouvementée, oisive, égoïste. Cet isolement ne se commande pas à l'âme réfléchie, recueillie : étourdie par tant de bruit, révoltée de voir tant de scandales, elle éprouve l'inévitable besoin d'être seule. Elle a raison. Prenons garde : un grand danger nous menace ! La science (1) ou plutôt une branche, la branche matérialiste de la science, a fait de grands progrès. *La moralité, au contraire, décroît chaque jour*. J'écrivais, le 7 novembre 1907, dans mon carnet de notes : « J'ai la certitude que le progrès intellectuel sans le progrès moral est impuissant à assurer le vrai bien-être matériel et qu'il est un obstacle à la jouissance du vrai Bonheur, lequel est inhérent au progrès moral. En effet, la raison et l'expérience nous prouvent la justesse des observations suivantes : Le progrès intellectuel sans moralité produit l'accroissement du bien-être matériel, lequel est forcément mal réparti et instable. De là des révoltes et toujours l'amour du bien matériel pour lui-même, Avec l'accroissement du bien-être matériel s'accroissent donc aussi la corruption et le brigandage. » Le triste spectacle des exploits toujours plus nombreux de bandi-

(1) L'ensemble des connaissances acquises par l'observation et l'expérience est appelé la Science. Mais est-ce là toute la Science ? Nous savons qu'il y a d'autres moyens de perception que nos sens et nos instruments imparfaits. De plus, il y a, dans d'autres mondes, des organisations corporelles différentes de la nôtre, et, par cela même, des sens, des facultés, des instruments appropriés à la nature de ces mondes. Il y a enfin, et partout, d'autres lois, d'autres phénomènes : L'univers est infini. Le progrès est infini. *La Science*, arbre sublime du savoir, élément suprême et indispensable du progrès, richesse de toutes les richesses lorsqu'elle est employée pour le vrai bien de tous, divine nourriture de l'âme, cette étincelle de la Divinité, se compose d'un nombre infini de rameaux les plus divers. Voir toute la science dans un seul de ses rameaux est une erreur capitale qui n'a d'excuse que l'ignorance de l'observateur superficiel. Ainsi considérée, la Science ne peut que nous rendre modestes. Soyons donc humbles : c'est là l'indispensable moyen d'accroître sans cesse nos connaissances scientifiques.

tisme : scandales, vols, crimes commis par de jeunes apaches, Esprits inférieurs ré-incarnés, par la loi de l'attraction fluidique dans de mauvais groupes, me prouve que ma pensée était juste. Que de fois les vaillants apôtres de notre chère doctrine consolatrice et régénératrice n'ont-ils point signalé le défaut d'une éducation morale qui n'admet point, en réalité, la loi morale puisqu'elle la réduit en une simple loi d'utilité sociale ! Et cela pour le besoin de la neutralité ! On ne peut pas être neutre en morale pas plus qu'on ne peut l'être en science, pas plus qu'on ne peut l'être devant toute vérité qui constitue la substance de ce que l'on enseigne. Écartons simplement, *avec énergie*, tout Credo confessionnel quelconque (2). Que vous le vouliez ou non, messieurs, la loi morale est aussi réelle que la loi de l'attraction universelle, que toutes les lois physiques que vous connaissez. *Elle est un ordre et non un simple conseil*. Nous le constatons, nous spirites, par l'état heureux ou malheureux où se trouvent ceux qui, ayant vécu ici-bas, ont plus ou moins rempli leur devoir au cours de leur existence terrestre. C'est une preuve de l'action de cette loi par les conséquences qui en découlent. Enfin *le progrès chez tous les Êtres*, est, pour nous, l'éclatant témoignage d'une force à laquelle tous sont soumis. Loi morale, Dieu auteur de cette loi universelle et éternelle, Être immortel soumis à l'éternel progrès, responsable auquel s'applique cette loi : voilà quelles devraient être les bases de la vraie morale. Et, tant qu'il n'en sera pas ainsi, tant que l'on s'entêtera, dans son orgueil, à ne voir dans l'Univers que l'élément matériel, les ravages du sensualisme deviendront si puissants, si effrayants que, pour le bien de l'humanité, il sera nécessaire qu'un grand événement s'accomplisse. C'est ainsi que les secousses naturelles ou sociales deviennent indispensables pour amener un ordre de choses meilleur.

En ce moment, règne, en général, dans la Société, le plus grand esclavage moral. C'est pour cela que, vivant dans des milieux plus ou moins moralement malsains, l'atmosphère fluidique étant très ma-

térielle, nous avons besoin, par de bonnes pensées, de nous approvisionner de bons fluides. De plus, nous donnons beaucoup et ne recevons guère : je veux dire que nos forces toujours maintenues pour la bonne action ont besoin d'être fréquemment réparées par le recueillement, la prière, l'évocation de nos amis invisibles. Enfin, nous devons faire tous nos efforts pour préserver nos chers enfants — en attendant l'organisation de Maisons d'éducation spirites — de tout mauvais exemple, de tout contact dangereux. C'est là, surtout à notre époque, une bien laborieuse tâche. Mais c'est aussi une douce et noble mission. Que Dieu nous préserve du mal !

Un facteur des postes.

Communications de Gambetta

IX

Les Etapes du Progrès

S'il est une chose qui prouve indubitablement la direction occulte des événements humains, c'est la loi universelle de progrès dans l'individu et dans la société.

Nous progressons tous intellectuellement, sinon toujours moralement. Il n'est pas besoin de jeter un long regard sur le passé de l'homme pour constater que ses progrès — dans le dernier siècle surtout — ont été aussi rapides que merveilleux.

La science a modifié toutes nos conditions d'existence, améliorant chaque jour notre habitat terrestre, notre manière de nous vêtir, de nous loger, de pourvoir à tous nos besoins. Nous voyageons en chemin de fer ou en bateaux à vapeur, et, bientôt, nous prendrons définitivement possession de l'air avec les ballons dirigeables et les aéroplanes. Notre civilisation est, dès à présent, très avancée, et nul ne peut dire où s'arrêtera la marche d'un progrès qui a fait de l'homme le roi incontesté de la Création.

Ce progrès évident est durable ; rien ne pourrait le menacer dans son développement continu. N'est-il pas l'incontestable preuve qu'une loi prévoyante de justice et de bonté veille sur l'humanité et prépare le bonheur futur des hommes en ouvrant aux sociétés humaines la route d'un meilleur avenir ? Pourquoi l'homme devrait-il progresser, progresser inlassablement, s'il n'était destiné à jouer un rôle éternel, ici-bas ou en d'autres sphères, sur le théâtre

(2) On ne cessera, en même temps, de commander le respect absolu de toutes les croyances. On ne cessera de proclamer cette vérité trop méconnue : La tyrannie, qu'elle vienne d'en bas ou d'en haut, de droite ou de gauche, qu'elle soit l'acte d'un seul ou de plusieurs, qu'elle s'exerce même au nom d'une majorité choisie par la nation, est toujours la tyrannie.

infini de la Création ? Le Progrès, qu'il soit né de l'esprit ou du cœur, rayonnement de l'intelligence ou divination du sentiment, altruisme ou génie, le Progrès ne met-il pas l'homme en communion directe avec la Volonté toute-puissante ? C'est donc par le progrès des hommes que se révèle le plus l'arbitre souverainement intelligent de leurs immortelles destinées. Son but, répétons-le, ne peut être que le bonheur futur de l'humanité, qu'elle atteindra à travers les luttes, les douleurs, les deuils où se trempe et s'affine l'être humain, que mûrit peu à peu l'épreuve de la vie terrestre.

Oui, une loi bienfaisante et sage, que nous croyons devoir appeler divine, dirige les sociétés en marche vers la terre promise entrevue par tant de penseurs, et où l'homme régénéré trouvera enfin le repos et le bonheur qu'il sent lui être dus pour prix de ses vaillants efforts, de ses initiatives généreuses, de son perpétuel travail sur lui-même, sur ses semblables et sur la nature qui l'entoure. Cette loi prouve Dieu, qui a créé l'intelligence humaine capable de le concevoir et de correspondre, par l'illumination du génie, par l'intuition profonde des âmes avancées, aux appels pressants et réitérés qui nous viennent de l'infini, de ces régions invisibles, mais en travail considérable elles aussi, où tous nos progrès ont leurs germes antérieurs, leurs plans préparatoires et leur résultats prévus.

Dieu nous laisse notre libre arbitre, il est vrai, mais ne commande-t-il pas à la Nature, qui, si elle nous livre peu à peu ses secrets, nous soumet aussi à ses lois, que nous ne saurions enfreindre sans danger pour nous ? Ne commande-t-il pas également à l'homme par le canal de la conscience ?

Et l'homme, sous la poussée divine pourrait-on dire, sous l'inspiration qui lui vient de son cœur, soumis à l'influx divin, ou de son intelligence ouverte aux rayons de la lumière suprême, l'homme travaille sans cesse à améliorer les conditions de son existence sur notre globe inférieur encore. Il y jouit de plus en plus du bien-être matériel et des satisfactions de l'esprit, mais y trouve-t-il autant les joies de l'âme, les nobles irradiations de la conscience ?

Non, car son progrès moral est très en retard sur son progrès intellectuel. Mais un jour viendra où les deux marcheront de pair pour rendre l'homme complètement heureux.

Tous ces progrès, qui le rendent si fier,

si glorieux ; ces découvertes de la science, éminemment utiles pour la réalisation de son bonheur matériel toujours plus grand ; ces améliorations successives de son état individuel et social ont eu lieu par étapes, en quelque sorte, de civilisation en civilisation, de siècle en siècle, de zone en zone de nation en nation, au fur et à mesure que la lumière céleste pénétrait la nuit humaine, et que les erreurs séculaires s'écroulaient sous les investigations des penseurs et des savants. Puis, le rayonnement du progrès s'est peu à peu étendu à toute la terre.

Le Progrès, comme la Nature, procède lentement. Il a tant d'obstacles à renverser sur sa route, tant de haines à vaincre, tant d'antagonismes à redouter ! Les vieilles erreurs combattent les jeunes vérités de toutes les forces et par toutes les formes de l'ignorance humaine. Et ce rude combat n'est pas toujours à l'avantage de la vérité sainte. Les défenseurs du vrai furent souvent victimes, à travers les âges, des autoritarismes attardés et d'autant plus implacables. Les révolutions de la pensée ne s'accomplirent pas sans effusion de sang, et le nombre des martyrs de l'ignorance humaine est si grand que nul ne pourrait exactement l'évaluer.

Ce n'est qu'après de longs et courageux efforts et des attentes plus longues encore, semées de nombreuses désillusions, que l'homme a vu s'accomplir peu à peu tous ses progrès. Ce n'est qu'au cours des siècles qu'il appartient de tout modifier ici-bas dans le sens du mieux.

Rien que pour l'hygiène, si nous voulions considérer le chemin parcouru depuis deux siècles, nous serions confondus, et presque honteux pour nos prédécesseurs, du peu de soins qu'ils donnaient à leurs personnes, de l'insalubrité de leurs appartements, de leur « malpropreté », s'il faut dire le mot.

En politique, en sociologie, comment pourrait-on nourrir l'espoir de réaliser sur-le-champ des progrès, la plupart complexes, qui demandent l'assentiment de la nation et même, en quelque sorte, de l'humanité, quand le progrès même matériel a demandé de longues années d'incubation avant d'éclore, se développer, s'épanouir ?

Certes ! si nous ne vivons plus à l'époque où nos vitres, en guise de verre, étaient faites avec du papier huilé, où nos habitations n'étaient éclairées que par des luminaires fumeux ou même par des moyens d'éclairage plus rudimentaires encore, nous sommes également sortis, en politique, des

époques transitoires obscures, nous avons évolué vers le beau, le vrai, la liberté ! Et comment l'avons-nous fait ? Par secousses successives violentes, mais surtout grâce au travail lent et fécond des siècles, à l'appoint de chaque génération tour à tour apparue sur la surface du globe.

Quel temps ne nous a-t-il pas fallu pour briser les chaînes des esclavages séculaires, pour échapper aux bûchers de l'Inquisition et à toutes ses tortures, pour abolir ces pénalités d'autrefois qui font encore frémir d'horreur, quand nous en lisons le récit, et qui parurent cependant naturelles à nos pères !

Comment pourrions-nous croire que nous allons changer tout à coup les conditions actuelles de la vie sur notre planète et rendre les hommes, tous les hommes heureux par l'application immédiate et définitive d'un programme de réformes dû à l'initiative d'un groupe politique quelconque, programme qui deviendrait ainsi une sorte de panacée universelle ?

Quelle naïveté de le croire ! Quelle naïveté plus grande encore de le tenter avec l'espoir d'un succès immédiat !

Il faudra encore bien des luttes, bien des études et des travaux avant d'atteindre à cette ère de l'harmonie sociale où le bonheur de chacun sera le corollaire d'un état social meilleur !

Et pour que les lois d'une société meilleure puissent s'établir de façon définitive, ne faudra-t-il pas que le progrès moral, aujourd'hui plutôt en déclin, reprenne sa marche en avant, suivant en cela l'exemple des progrès matériels dont nous jouissons de plus en plus ?

Tant que le vice et le crime fleuriront sur cette terre si imparfaite encore ; tant qu'on y verra le féroce égoïsme et l'indomptable orgueil ne songer qu'à perpétuer l'amour de soi et rendre victimes de leur agissements, non seulement des individualités, mais des foules assujetties à l'imparfaite organisation sociale où nous nous débattons ; tant que l'homme ne sera guère supérieur à l'animal, c'est-à-dire tant qu'il obéira à ses instincts rudimentaires de despotisme, d'oppression, au lieu de se laisser dominer par l'amour de ses semblables, de ses frères de misère et de labeur... toutes les écoles politiques et sociales auront beau faire assaut d'enthousiasme pour célébrer leurs mérites respectifs et leurs doctrines particulières : le progrès moral n'étant encore qu'un bourgeon à peine éclos, le véritable bonheur de l'homme ne sera qu'une fiction chantée pour les poètes et non pas

une réalité tangible, une beauté vivante !

Il faut vraiment se faire à cette idée que les rêves les plus épris de l'idéal de perfectionnement et de bonheur de l'humanité, les belles découvertes de la science, toujours si profitables au bien-être matériel des masses, l'ardent appel des hommes politiques sincères à une ère de justice et de liberté, tous ces éléments réunis ne nous approcheront pas du but entrevu, de l'harmonie sociale tant désirée, jusqu'à ce que l'homme, respectant ses devoirs autant que ses droits, se décide enfin à progresser véritablement par la conscience et par le cœur.

Ce n'est que par le progrès moral que nous ferons tomber peu à peu toutes les barrières qui séparent encore les classes et les hommes ; ce n'est que par le progrès moral que nous épurerons, que nous grandirons nos facultés au point d'embrasser dans un même amour fraternel tous les hommes de notre patrie, d'abord, puis tous les hommes de toutes les patries.

Qu'importent, en effet, les déclamations plus ou moins pompeuses et stériles des politiciens, les méditations des philosophes et même, à certains points de vue, les recherches, les tâtonnements glorieux, les découvertes de la Science ! Qu'importent les ambitions de classe ou de parti, les démonstrations des logiciens, les admirables intuitions du génie lui-même, tant que le progrès moral reste stationnaire sur notre terre d'épreuves où tant d'êtres humains font de vains appels à la solidarité et souffrent sans espoir en des lendemains meilleurs !... Une seule chose importe : c'est la rénovation morale, de laquelle dépendent les assises de l'ordre futur et hors de laquelle tous les autres progrès, sans liens indissolubles et sacrés, ne peuvent complètement assurer le réel bonheur des hommes.

Chassons d'abord l'égoïsme ; devenons humains, solidaires, aimants ; penchons-nous sur toutes les infortunes imméritées ; tendons la main à ceux qui sont tombés ; relevons le maudit, le paria, à qui la société refuse le pain et l'espoir : alors, nous pourrions nous livrer plus utilement et plus noblement aux études sociales de l'avenir ; nous les aborderons avec plus de confiance et de sécurité du lendemain, car nous aurons en nous l'unique moyen de les rendre productives et efficaces. Nous pourrions parler de liberté, d'égalité et de fraternité pour tous, car nous aurons au cœur l'amour, qui rapproche les hommes, supprime les causes de conflits et de haines et fait

communier toutes les âmes et toutes les consciences dans le respect d'autrui, l'appui aux faibles et aux souffrants, la solidarité la plus haute et la plus pure.

Étapes par étapes, sans nous lasser jamais, approchons de ce point culminant de notre civilisation ; atteignons-le enfin. Et tous les progrès solidarisés, tous les généreux efforts réunis, toutes les réalisations partielles de bonheur groupées en un faisceau puissant et doux ne nous rendront pas les joies illusoire d'un Paradis terrestre qui n'a jamais existé, mais nous donneront la stabilité dans la force, la paix dans l'ordre et la liberté, la foi unie à la raison, la science éclairant la conscience, l'intelligence supérieure fécondée et ennoblie par la vertu.

MÉDIUM : A. L. DE F.

Société Spirite pour l'Œuvre de la Crèche

RAPPORT ANNUEL

Année 1910

Frères et Sœurs

Nous voici arrivés au moment où heureuse en sa marche, en ses efforts, en les résultats qu'elle a atteints, la Crèche vient vous dire en quoi consistent son bonheur et ses résultats. Le voici :

« Dans deux mois la Crèche commencera sa septième année. Chaque an qui s'écoule la rend plus belle à nos yeux, de même que se fait plus beau aux yeux de sa mère, l'enfant qui grandit devant elle dans la droiture et la simplicité.

« La Crèche spirite vit en bénissant Dieu auquel elle doit la vie, en bénissant les Protecteurs invisibles qui la guident et la soutiennent en ses efforts, et en vous bénissant, frères, vous ses sociétaires qui l'aidez à subsister.

« La Crèche spirite est une œuvre de vie qui atteste la foi en Dieu, la foi à l'immortalité de l'âme, à la survie, à la responsabilité des actes, à la réincarnation ! Aimez donc votre œuvre, ô spirites ! Elle dit à tous ce que bien souvent vous seriez heureux de dire à des frères, à des parents, à des amis !

« La Crèche spirite est un porte-parole auquel nul ne peut fermer la bouche. De même que l'enfant docile est la gloire de son père, ainsi la Crèche vous glorifie, frères. Aimez-la donc et glorifiez-vous

d'elle en lui apportant les éléments de vie qui lui sont indispensables : soutien moral et soutien matériel.

« La Crèche spirite c'est la mère qui dans sa caresse apprend à l'enfant à bégayer les mots : amour, devoir, droit.

« Le petit enfant qu'elle reçoit aujourd'hui se demandera un jour pourquoi cette Crèche qui l'a reçu et a veillé tendrement sur ses premiers ans s'appelle « spirite » ! Son cœur reconnaissant conservera le souvenir de la bonne maman qui de son tendre regard lui a souri en le lançant, en lui donnant son biberon ou sa soupe, et l'a repris aussi quand il faisait mal ou mentait... Et les Esprits d'amour qui protègent la Crèche, lui inspireront la pensée de chercher : « Pourquoi cette Crèche est spirite. »

Plus tardivement que de coutume ce rapport a été fait. Ce retard était causé par le désir de vous faire suivre du regard un événement imprévu bien inattendu pour nous : celui de l'offre d'un legs fait à la Crèche en février dernier. Nous considérons cet événement comme un événement béni puisqu'il devait aider à la prospérité de la Société spirite pour l'Œuvre de la Crèche dont les Statuts disent à l'article 7 :

« Lorsque le fonds inaliénable donnera un revenu égal aux frais de la Crèche pour six berceaux, ce revenu sera affecté d'office à l'addition d'un nombre égal de berceaux ou à la création d'une nouvelle Crèche. »

Toute société, pour recevoir un legs, doit être reconnue d'utilité publique. Les informations prises sur ce que nous permettaient nos statuts, nous apprirent notre incapacité à cet égard et la nécessité d'en adresser la demande à M. le Ministre de l'Intérieur. Cette demande nécessitant une Assemblée générale, nous vous convoquons tous pour le 17 avril. Ce jour-là, l'Assemblée réunie admit à l'unanimité la nécessité de cette reconnaissance qui, dans le courant de mai, fut adressée à M. le Ministre.

Cette reconnaissance ne nous a point été accordée et aujourd'hui, comme à nos premiers jours, nous sommes réduits à nos forces qui, vous le savez, frères, résident uniquement dans le soutien de Dieu, dans celui de nos Protecteurs invisibles et dans notre bon vouloir à chacun. Nous ne défaillerons donc point en notre faiblesse, mais plus courageusement encore nous ferons les efforts nécessaires pour

assurer la prospérité de l'Œuvre bénie à laquelle nous nous donnons afin d'atteindre le but que poursuit la Société spirite pour l'Œuvre de la Crèche.

Fin décembre 1909, le dépôt de la Crèche s'élevait à 12.201 fr. 70, chiffre jugé par M. le Ministre incapable d'assurer la durée de notre œuvre, ce qui nous valut le refus de la reconnaissance d'utilité publique.

Nous ferons donc effort les uns les autres pour augmenter ce faible capital qui depuis 1904, s'est accru du montant de ses intérêts annuels et de 400 francs déposés en évrier 1905.

O vous qui approuvez l'effort commencé par la Crèche spirite, vous nous aiderez à augmenter notre fonds inaliénable afin qu'un jour dans une de nos villes ou dans un de nos villages de France se crée une deuxième Crèche spirite. Tel est notre vœu.

Le tableau de nos recettes et dépenses vous montrera que pour l'année 1909 nos dépenses se sont élevées à 4.568 fr. 15 et nos recettes à 4.596 fr. 10, avec un reste en caisse de 353 fr. 10. C'est avec ce reste que la Crèche a commencé son année, attendant de mois en mois, pour vivre, les cotisations et les dons de ses sociétaires.

Plus que jamais nous faisons donc appel à votre générosité pour que de votre superflu ou de votre petite épargne se grossisse notre capital et s'adoucisse l'espérance détruite de recevoir un legs.

Parmi les enseignements de nos Protectors se trouve le « Code humain ». C'est une toute petite brochure de 13 pages que dans un nombre quelconque d'années l'on fera apprendre dans les écoles. Son premier chapitre traite du devoir de l'homme et de la femme. Il dit :

1° Aimer Dieu, c'est aimer son prochain comme soi-même.

2° Aimer son prochain, c'est respecter ses droits et l'aider à les soutenir s'il est nécessaire.

3° C'est l'aider à comprendre ses devoirs afin qu'il puisse les accomplir.

4° C'est le soutenir dans sa détresse et le respecter dans sa faiblesse.

a) La détresse, c'est l'indigence matérielle.

b) La faiblesse, c'est l'indigence morale.

5° L'homme devant respecter son prochain comme soi-même doit donc lui venir en aide en ses indigences morales ou matérielles.

6° Ces cinq paragraphes résument le devoir compris dans l'amour de Dieu ou du prochain ; ils résument la loi d'amour et de travail car nul ne vient en aide à son prochain qui n'en connaît le devoir, et nul ne peut le soutenir qui ne connaît ses droits et n'est à même de les défendre ou faire valoir à son profit ou à celui de son prochain qui ne sait ou ne peut le faire.

A ces cinq paragraphes s'arrêtera notre citation. De la première ligne à la dernière le Code humain est l'exposé du devoir et du droit.

Vous le lirez, vous l'étudierez, puis vous le ferez apprendre à vos enfants et vous en ferez des spirites, c'est-à-dire des êtres conscients du devoir envers tous et envers eux et comprenant et admettant sans peine la responsabilité des actes, le pourquoi de la vie, celui des épreuves et la nécessité de la réincarnation dans laquelle on répare les manquements faits à la loi et l'on acquiert les connaissances morales et matérielles qui de l'état primitif conduisent l'homme aux degrés supérieurs de l'humanité.

En instruisant ainsi vos enfants, frères et sœurs aimés, vous en ferez des êtres droits qui auront la force de surmonter les difficultés de la vie et que fuiront les vices et leurs conséquences douloureuses : c'est ainsi que se dépeupleront les maisons d'aliénés.

Ce Code se vend 0 fr. 10 au profit de la Crèche. Vous en ferez cadeau à vos amis et connaissances ; nous, nous vous l'offrons.

Notre Rapport de l'an dernier vous parlait d'un livre nouveau : Réflexions et Enseignements de deux Savants de l'Espace, aujourd'hui notre Rapport vous parlera de : La Folie et de ses Causes.

Des dépravations de toutes sortes conduisent à la folie, et, en lisant cette petite brochure vous vous expliquerez bien des choses touchant la « Force de l'Invisible ».

« O Pères et Mères de familles, cette connaissance vous donnera le moyen de préserver vos enfants de maladies bien tristes : Consommation, phtisie, neurasthénie, démence. Toutes ces maladies ont un nom unique : Maladies de l'âme, maladies morales, maladies contre lesquelles la science impuissante multiplie les maisons d'aliénés.

« L'Obsession, la Suggestion, sont la cause première de ces maladies contre lesquelles ne peut réagir celui qui nie l'âme et la communication des morts et des vi-

vants, communication qui témoigne de la survivance de l'âme et de l'action qu'exerce le décédé sur l'incarné. Ce qu'il est nécessaire de connaître « c'est la Force de l'Invisible ». Car si elle est bienfaisante pour celui qui aspire le bien de tous et cherche le pourquoi de la vie, elle est bien funeste pour celui qui n'aspirant que les jouissances matérielles et la satisfaction de ses passions, oublie le devoir, car il attire à lui la foule des Esprits impurs qui pullulent autour de la Terre. »

L'ignorance est la cause de tous les maux de l'humanité; vous la ferez cesser au sein de vos familles, et près de vous et autour de vous, ô frères, la paix et le bien-être prendront place.

C'est ce que vous souhaitent vos Protecteurs réunis.

LA CRÈCHE SPIRITE.

Il nous reste à vous donner la poésie de notre frère M. A. Laurent de Faget: Elle complètera notre Rapport qui vous semblerait inachevé sans ces lignes que sa muse bien-aimée lui inspire en faveur de nos bébés. La voici:

Pourquoi des Vers?

Impromptu dédié aux enfants de la Crèche spirite.

Pourquoi des vers quand tout est prose,
Prose banale au fond des cœurs?...
Chanter les oiseaux et les fleurs?
Sourire au papillon? Qui l'ose?...

Toutefois, enfants purs et doux
Qui le charmez et qu'il adore,
Quand il vient rêver près de vous,
Accueillez le poète encore!

Écoutez, écoutez celui
Qui peint les nids, le ciel, les roses
Et remonte aux divines causes
Qu'on ne sait plus voir aujourd'hui.

Vous pouvez partager son rêve
Puisqu'il vient se mêler aux jeux
Des petits êtres qu'il élève
En se faisant petit comme eux!...

★ ★

Mais il a souffert, le poète,
Il a vieilli, mes chers enfants:
Ses pas seront donc plus pesants,
Il portera moins haut la tête.

Il garde encor bien des douleurs
Au fond de son âme blessée:
Demandez-lui plus de pensée
Et moins de gracieuses fleurs!

Écoutez, voici qu'il vous donne,
En passant, un sage conseil:
A ceux que la brume environne,
Donnez le rayon de soleil!

Quand vous priez Dieu, notre Père,
Petits anges, ses fils chéris,
N'oubliez pas l'humble prière
Que réclament les cœurs meurtris.

Pensez à ceux que la souffrance
Sur leur route suit pas à pas,
Dont le pied saigne et qui sont las
Des maux cruels de l'existence.

Ouvrez vos cœurs, tendez la main
A tous ceux dont le front se penche;
Vous dont l'âme est joyeuse et franche,
Chassez en riant leur chagrin!

Vous avez pour rôle sur terre
D'adoucir notre sort cruel
Et, quand une âme désespère,
De lui rendre un rayon du ciel!

★ ★

Et comment pouvez-vous, enfants, dire à l'Aurore
De dissiper la sombre nuit?
Aux âmes, de chasser l'ennui qui les dévore,
Sous votre espoir qui resplendit?

Oh! simplement: d'un mot, d'un geste, d'un sourire.
Il vous suffit d'aimer, petits êtres charmants,
Pour que le cœur blessé, dont le courage expire,
Reprenne joie et force en vos embrassements!

Faites votre tâche bénie:
Aimez, chantez, instruisez-vous
Sans trop chercher à voir en nous
Les ruines que fait la vie.

Groupés autour de vos « mamans »,
Dont vous voudrez suivre l'exemple,
Apprenez, mieux que dans un temple,
Le devoir, les beaux sentiments.

Les Esprits, du sein de l'espace,
Veillent sur vous avec amour;
Votre raison, de jour en jour,
Croît et s'étend, plante vivace.

Parmi vous, l'espoir dans les yeux,
Vous souriant comme une mère,
La Muse garde un front joyeux:
Elle n'est pas une étrangère.

Tous les ans, elle vient bénir
Vos pas, vos jeux, vos chants, vos rêves,
En ces quelques minutes brèves
Où nous vous parlons d'avenir.

Restez près d'elle sans alarmes,
La paix au front, la joie au cœur:
Jamais cet Esprit protecteur
Ne vous fera verser de larmes!

★ ★

Il vient vous dire qu'au ciel bleu,
Où, parfois, le regard se lève
Pour voir l'étoile ou suivre un rêve,
D'autres enfants sont près de Dieu.

Ces enfants, vos sœurs ou vos frères,
Ont fui le terrestre séjour
Et planent dans les hautes sphères
Où les cœurs sont remplis d'amour.

Eux et vous, vous formez ensemble,
Vous sur terre, eux dans l'infini.
Des groupes d'âmes que rassemble,
Le même amour, au même nid.

Volez près d'eux, dans la lumière ;
Chers enfants, d'essor en essor,
Montez plus haut, plus haut encor :
Votre âme pure est sans matière.

Nous avons besoin de vous voir,
Bons, joyeux, essayant vos ailes,
Verser le baume de l'espoir
Aux blessures les plus cruelles.

Et quand nous rêvons près de vous,
Oubliant les maux de la vie,
Nous sentons, dans le sort plus doux,
La Miséricorde infinie !...

* *

Pourquoi des vers ? Pour élever
Vers le ciel votre âme et mon âme ;
Pour parler la langue de flamme
Qui fait croire et qui fait rêver !

Pourquoi des vers puisque la prose
Voile cet art qui fut si beau ?...
— Pour parfumer son cher tombeau
Avec des pétales de rose !...

A. LAURENT DE FAGET.

BIBLIOGRAPHIE

La Magie pratique. Étude sur les Mystères de la Vie et de la Mort, par Jules LERMINA. Prix : 3 fr. 50.

Ce livre, qui était devenu introuvable en librairie, a été remanié et augmenté par l'auteur qui, se tenant au courant des derniers progrès de l'occultisme, s'est inspiré des dernières constatations scientifiques qui ont révélé des phénomènes nouveaux et incontestables et ainsi parachevé un véritable manuel de la science psychique.

Il est divisé en deux parties : 1° *le Supernaturel*, — 2° *les Vivants et les Morts*. Dans la première, il est question de la matière, des mondes physique, astral, spirituel, de la force psychique et des travaux de Crookes, Wallace, Gibier, Mac Nab, etc..., c'est l'étude des apparitions, des matérialisations, des apports ; nous y trouvons aussi une relation détaillée des expériences de plusieurs médiums, tels : Home, Melles,

Cox. Les chapitres de la deuxième partie ont pour titre : l'évolution, les mondes, l'occultisme, la théosophie, ce qu'est la lumière astrale, clef de la constitution occulte de l'homme, le corps astral ou double, la kabbale, étude de l'aura psychique, le mécanisme des rêves et des pressentiments, les magiciens noirs, les élémentaires et les élémentaux, l'incarnation et la réincarnation, le nirvana, les expériences extraordinaires de Mme Blavatsky, etc...
(Communiqué.)

Manifestations spirites

Suite (1).

Alors, nous vîmes à parler du fantôme d'Henri VIII qui, me dirent-ils, vient tous les ans, le 31 décembre, « ouvrir la grille de *Lions Gate* » (grille des lions, parce qu'il y a un lion de pierre sur chaque pilier de côté).

Malgré toute la sincérité de mon récit, je crus qu'ils doutaient un peu de moi et qu'à leur tour ils voulaient me faire une plaisanterie. Je pris donc la résolution de ne pas manquer de guetter cette fameuse grille le 31 décembre suivant.

Pourtant, j'avais déjà entendu parler de ce fait auparavant, mais, à cette époque, je ne passais pas encore l'hiver à H. Court, tandis que l'hiver suivant, j'y habitais, et comme le gardien du parc m'assurait qu'il avait vu, lui aussi, le fantôme mais préférerait ne pas le voir, je pensai : s'il l'a vu, je le verrai bien aussi, et si je ne le vois pas, il n'y aura rien de perdu puisque tous les ans, le 31 décembre, nous attendons que minuit sonne pour enterrer l'année avec une salve de pétards et une bouteille de champagne.

Donc, après nous être vêtues chaudement : ma nièce (13 ans), ma fille (16 ans), la *barmaid* (20) et moi (38), à minuit moins un quart environ, pendant que mon mari préparait ses pétards et ses tire-bouchons, nous allâmes à la rencontre du roi-fantôme.

Les jeunes filles, énervées d'appréhensions, se taquinaient à qui mieux mieux pour savoir qui irait embrasser « Enrico otto » ; comme disait ma nièce, « haricot cuit » comme l'appelait ma fille sans respect pour cette grande ombre.

Nous formions un groupe assez curieux : ma nièce était Génoise ; la *barmaid*, Anglaise ; ma fille était un peu Allemande depuis son séjour à la pension ; et moi,

(1) Voir notre numéro d'octobre.

j'étais et suis restée Parisienne, toujours boute-en-train.

Ces trois jeunes se tenaient à une certaine distance de la grille, mais moi, qui croyais que Henri VIII pouvait bien ouvrir cette grille, je suis allée seule en avant m'assurer qu'elle était bien fermée. Le gardien du parc était soigneusement calfeutré dans sa maisonnette. Ce serait le moment, pensai-je, de leur faire croire que j'ai vu le fantôme.

Je regardais à travers cette grille, cherchant à me rendre compte si les arbres ne présentaient pas des formes pouvant faire croire à la présence d'un revenant, quand, au bout de l'avenue, je vis un groupe de promeneurs : des dames en robe blanche et des messieurs.

Comme le palais est habité par les anciennes dames d'honneur de la reine Victoria, je me dis : ces promeneurs, qui font comme nous, c'est-à-dire attendent minuit, vont me servir d'acteurs pour la petite comédie que je veux jouer.

Je courus vers les jeunes filles, qui continuaient de rire en sautant pour se réchauffer.

— Vite ! vite ! venez si vous voulez l'embrasser ! Le voilà qui se promène avec toute sa cour !

La barmaid me dit :

— Oh ! regardez ces petites lumières rouges ! Est-ce qu'il vient en bicyclette ?

C'était bien comme des lanternes de bicyclette, mais elles traînaient par terre, et puis, elles passaient si vite !

— Allons ! hâtez-vous si vous voulez le voir !

Et, donnant l'exemple, je m'élance vers la grille et la saisis à deux mains pour passer ma tête entre les barreaux et voir où étaient les promeneurs afin de les désigner à mes peureuses.

Quoi ! ce groupe qui avait l'air de se promener avait marché si vite ! Il n'était plus qu'à trois mètres de moi et s'avancait vers la grille.

Ils étaient sur plusieurs rangs à présent. De loin, le groupe était d'au moins quatre personnes par rang et tout mélangé comme ferait un groupe d'invités, tandis que maintenant ils étaient deux par deux. Ce sont pourtant bien les mêmes dames en robe blanche de soirée ! Mais non : qu'est-ce que ce grand col Marie Stuart, ce corsage à la taille fine et pointue et cette jupe simple mais très ample ? Et lui, serait-ce le royal fantôme sous ce costume à crevés de satin et ce mantelet de velours ? Mais ils veulent sortir.

— Oh ! excusez-moi, dis-je au monsieur qui se présentait le premier.

Il était beaucoup plus grand que sa compagne dont je ne vis pas le visage parce qu'elle se pendait à son bras et le regardait tout en ayant l'air de lui parler. Je ne les entendais ni marcher ni parler, cependant.

Attendant toujours la réponse à mon excuse, je fixais le gentilhomme, qui lui aussi me fixait, assurément très étonné de me trouver sur son chemin.

Je m'aperçus alors que ces yeux qui me regardaient fixement n'avaient plus que deux trous noirs, creux, vides !.. Et puis, ô prodige ! le corps était transparent ; j'aperçus le banc à travers.

Alors, je lâchai la grille, fis un pas, puis deux, en arrière, m'embarrassant les pieds dans ma jupe... et ils avançaient toujours, cette fois à travers la grille, sans l'ouvrir.

Ayant les pieds pris, ne pouvant plus reculer, moi, la brave, je fis demi-tour et m'enfuis en poussant un cri.

Le portier du parc sortit à nos appels et nous dit :

— Tenez ! il est là. le voyez-vous ?

Oui, certes ! nous les voyions ! Le groupe de sept à neuf personnes, costumées du temps d'Henri VIII, était assemblé en dehors de la grille, du côté gauche en sortant. Quand minuit sonna, il commença à se dissoudre, se transformant en une sorte de vapeur. A chacun des coups de minuit, un nain tout vêtu de blanc, avec un petit chapeau pointu, une sorte de petit bouffon, passa sa tête près du pilier opposé et nous salua, faisant mille grimaces qui nous firent rire aux éclats. Puis, avec le dernier coup de l'horloge, le groupe s'évanouit et la dernière vapeur, fumée ou ombre se colla contre le pilier.

(A suivre)

M. F.

Caisse de Propagande

Nous avons reçu de :

M ^{re} Dautier — Saint-Mandé . . .	5 fr.
M. L. Garcin — Aix en Provence . .	1 75
M. Pageot. <i>id.</i> . .	« 75
M ^{re} T. Olive <i>id.</i> . .	« 50
M ^{re} Vve Morlacchi <i>id.</i> . .	1 fr.
« Anonyme » <i>id.</i> . .	1 —
M ^{re} Ripert <i>id.</i> . .	1 —
M. Marin <i>id.</i> . .	1 —

Le Progrès spirite. Organe de la Fédération spirite universelle

Fédération spirite universelle. Auteur du texte. Le Progrès spirite.
Organe de la Fédération spirite universelle. 01/1910.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

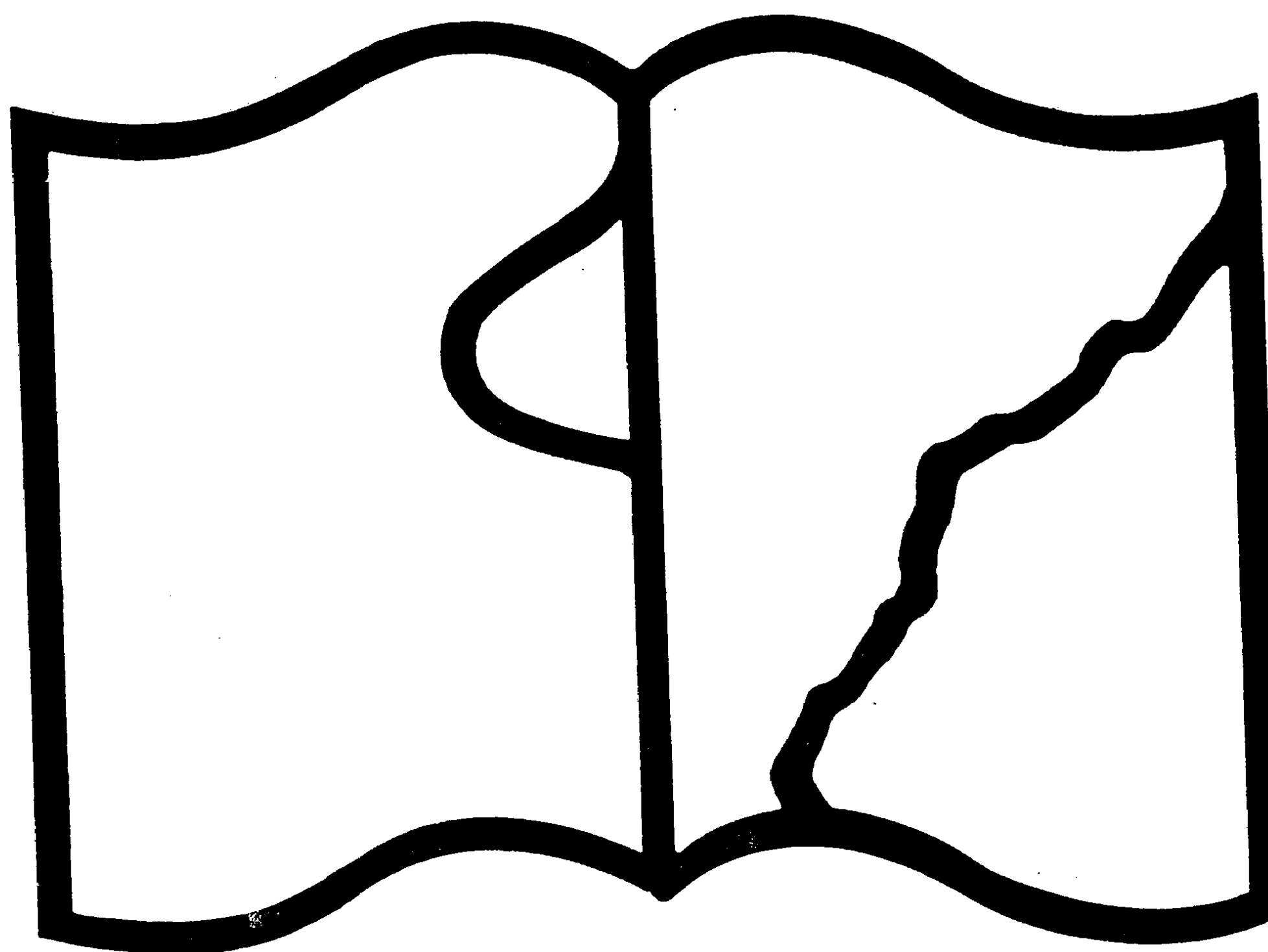
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

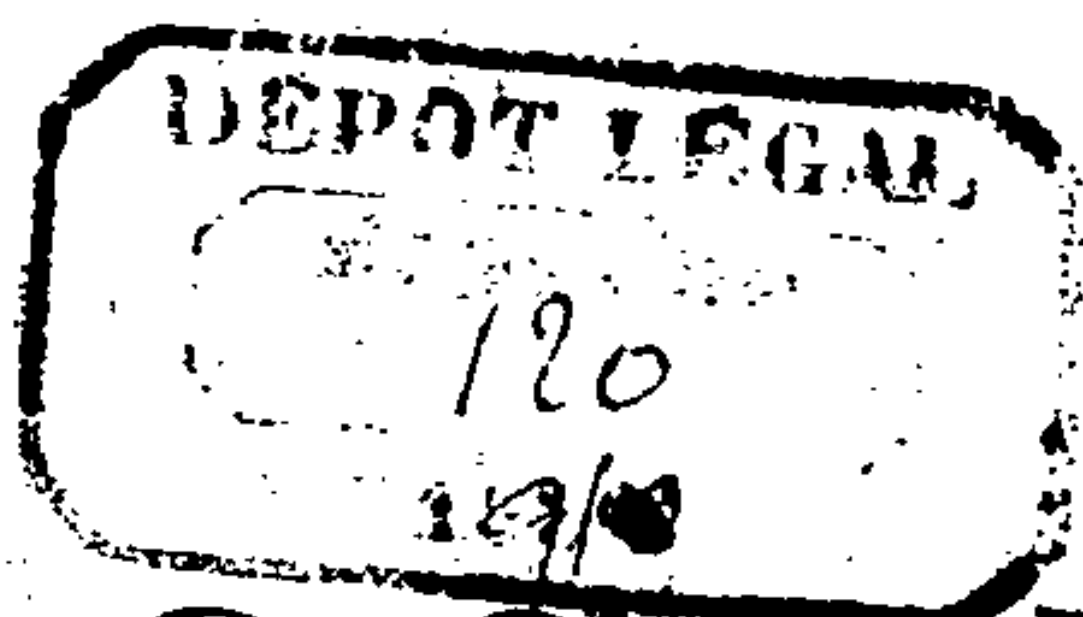
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.



Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11



LE

177

PROGRES SPIRITE

Organe de la "SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES" de Genève
et autres Sociétés similaires

Philosophie Kardeciste

Psychologie Expérimentale

DIRECTEUR : A. LAURENT DE FAGET

Sommaire

Le Cinquantenaire de la Société Spirite Lyonnaise.	A. LAURENT DE FAGET.
Deux philosophies en présence.	G. WOLFRUM.
Une Fête spirite Lyonnaise.	EMILE B...
La Vie spirituelle.	UN FACTEUR DES POSTES.
La transmission de la pensée à l'état de veille	D ^r PIQUE.
Congrès international de Psychologie expérimentale.	HENRI DURVILLE FILS.
Communications de Gambetta. — <i>III. Le Devoir du Citoyen.</i>	MÉDIUM : L. DE F.
Nécrologie (<i>M^{lle} Renaud</i>).	H. S.
Échos et nouvelles.— Fondation d'un groupe de Propagande spirite à Oran.	ADOLPHE WERLY.
Remerciements et vœux de la Crèche spirite.	LA DIRECTRICE.

ABONNEMENT D'UN AN :

Paris et Départements, 5 francs ; Étranger, 6 francs.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine)

Ouvrages d'Allan Kardec sur le Spiritisme

- LE LIVRE DES ESPRITS** (partie philosophique), contenant les principes de la Doctrine spirite. Un vol. in-12, de 475 pages 3 fr. 50
Le même, relié 4 fr. 50
- L'ÉVANGILE SELON LE SPIRITISME** (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. Un vol. in-12 de 450 pages. 3 fr. 50
Le même, relié 4 fr. 50
- LE LIVRE DES MÉDIUMS** (partie expérimentale), Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. Un volume in-12 de 510 pages 3 fr. 50
Le même, relié 4 fr. 50
- LE CIEL ET L'ENFER**, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. Un vol. in-12 de 500 pages 3 fr. 50
Le même, relié 4 fr. 50
- LA GENÈSE, LES MIRACLES ET LES PRÉDICTIONS** selon le Spiritisme 1 vol. in-12 de 465 pages. 3 fr. 50
Le même, relié 4 fr. 50
- ŒUVRES POSTHUMES D'ALLAN KARDEC**, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion. In-12 de 450 pag. 3 fr. 50
Le même, relié 4 fr. 50

Abrégés

- QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME ?** Introduction à la connaissance du monde invisible des Esprits. 1 vol. in-12. 1 fr. >
- LE SPIRITISME A SA PLUS SIMPLE EXPRESSION**, exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations 0 fr. 20
- CARACTÈRES DE LA RÉVÉLATION SPIRITE.** 0 fr. 20
- RÉSUMÉ DE LA LOI DES PHÉNOMÈNES SPIRITES.** 0 fr. 15
- LES FLUIDES** 0 fr. 30
- ESQUISSE GÉOLOGIQUE DE LA TERRE** 0 fr. 30

Crouzet.

- RÉPERTOIRE DU SPIRITISME**, broché 3 fr. >
Le même, relié 5 fr. >
- BIOGRAPHIE d'Allan Kardec**, par H. Sausse 0 fr. 40
DISCOURS prononcés pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec :
A l'inauguration du monument. 0 fr. 50
Anniversaires du 31 mars 1873 et de 1874 0 fr. 20
PORTRAIT d'Allan Kardec, en photogravure, très ressemblant, petit format. 0 fr. 30

Bustes d'Allan Kardec :

- en bronze, 0 m 30 de hauteur 60 fr. >
— 0 m 20 > 40 fr. >
en stéarine, 0 m 30 > 10 fr. >
(Port et emballage en plus)

Ouvrages divers

Rufina Noeggerath

- La Survie**, sa réalité, sa manifestation, sa philosophie. *Echos de l'au-delà.* 3 fr. 50

Camille Flammarion.

- La Pluralité des mondes habités.** 3 fr. 50
Dieu dans la nature 4 fr. >
Uranie fr. 50

Russel Wallace.

- Les Miracles et le moderne Spiritualisme.** 5 fr. >

William Crookes.

- Recherches sur les phénomènes spirites** 3 fr. 50

Léon Denis.

- Pourquoi la vie ?** 0 fr. 20
Après la mort. 2 fr. 50
Christianisme et Spiritisme. 2 fr. 50
Dans l'invisible, Spiritisme et Médiurnité 2 fr. 50

Bonnefont.

- Leçons de Spiritisme aux enfants.** 0 fr. 30

Mme Antoinette Bourdin.

- Pour les enfants.** 2 fr. >

Francis Guiller.

- Jeunes impressions (poésies)** 1 fr. 50

Gabriel Delanne.

- Le Spiritisme devant la Science.** 3 fr. 50
Le phénomène spirite; 5^e édition. 2 fr. >
L'âme est immortelle (démonstration expérimentale). 3 fr. 50
L'Évolution animique 3 fr. 50

Louis Gardy.

- Cherchons !** 2 fr. >
Le médium D. D. Home, sa vie et son caractère. 1 fr. >

Daniel Metzger

- Essai de Spiritisme scientifique** 2 fr. 50
Le monde sera-t-il catholique ? 2 fr. 50

Loys de Rémora

- Doctrines et pratiques du Spiritisme.** 0 fr. 35
Les phénomènes du Spiritisme 0 fr. 35

Albert la Beaucie.

- Les grands horizons de la vie** 2 fr. >

Divers.

- Katie King** (histoire de ses apparitions) avec une préface de Gabriel Delanne. 2 fr. >
Guide pratique du médium guérisseur. 1 fr. >
Recueil de prières et méditations spirites relié 1 fr. 50

Mme Crowe.

- Les Côtés obscurs de la Nature (Fantômes et voyants), 5 francs ; port payé.** 6 fr. >

Henri-Constant (Général Fix)

- Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'avenir** 2 fr. 50

Noémie Grasse.

- Vapeur d'âme (poésies).** 2 fr. 50

D. Pascal.

- L'Évolution humaine (Réincarnations)** 3 fr. 50

Mme Alexandre Moreau

- Lumière et Vérité** 3 fr. >

A. Laurent de Faget.

- La Muse irritée. — Réponse aux Blasphèmes**, de Jean Richepin 3 fr. >
De l'Atome au Firmament, poésies philosophiques 3 fr. 50
L'Art d'être heureux, poésies intimes. 2 fr. 50

Tous ces volumes et brochures sont expédiés franco.

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie

Kardéciste

Psychologie expérimentale


 RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

Le journal paraît le 20 de chaque mois.

LE PROGRÈS SPIRITE

A SES ABONNÉS ET A TOUS SES LECTEURS

1^{er} Janvier 1910.

LE CINQUANTENAIRE

de la Société Spirite Lyonnaise.

Le dévoué président de la *Société Spirite Lyonnaise*, M. Brun, veut bien nous informer que cette Société vient de célébrer, au bout de cinquante ans, l'anniversaire de sa fondation.

On trouvera plus loin le compte rendu de cette fête de famille entre spirites lyonnais. Mais cet anniversaire ravive en nous des souvenirs et nous inspire des réflexions qu'il ne sera peut-être pas inutile de faire connaître à nos lecteurs.

J'ai habité Lyon sept ans, de 1878 à 1885, si ma mémoire est bien fidèle. J'ai donc pris part aux réunions de la *Société Spirite Lyonnaise* ainsi qu'au mouvement spirite lyonnais dont elle fut et reste toujours un des principaux organes.

Je suis donc particulièrement heureux de féliciter les membres survivants de cette importante société des grands services qu'elle a rendus pendant cinquante ans à notre chère Cause.

Un demi-siècle ! Voilà une longévité qui n'est pas commune. Eh quoi ! depuis cinquante ans, un groupement spirite fonctionne normalement, ouvertement, au sein d'une grande ville, sans que la malice des

hommes ou des événements ait pu l'atteindre un seul instant dans son action régulière, dans son développement continu ? Je n'hésite pas à dire que c'est remarquable et que la *Société Spirite Lyonnaise* nous donne là un bel exemple de ce que peut la foi unie à la volonté et à l'amour du bien.

Car il ne faut pas se le dissimuler : il n'est pas sans difficultés de concilier assez les opinions et les caractères pour qu'une société d'études psychiques destinée à étudier de si graves et — parfois — si ardues problèmes, se constitue sur des bases solides, inébranlables, capables de défier le temps, de triompher de tous les obstacles.

Or, non seulement la *Société Spirite Lyonnaise* a vécu et vivra, mais elle reste puissante, faisant face aux deux adversaires qui la guettent, mais ne sauraient ni la réduire, ni l'entamer : j'ai nommé le cléricalisme et le matérialisme, au milieu desquels elle évolue pacifiquement, semant la parole de vérité.

Et cette parole de vérité, c'est l'enseignement élevé d'Allan-Kardec, du maître qui l'a connue, appréciée et aimée. N'est-ce pas à son attachement aux principes, à sa fidélité, à sa probité spirite que cette Société doit d'avoir traversé un demi-siècle, la couronne du succès au front ?...

Ah ! sans doute, nous devons rendre hommage aux hommes dévoués qui furent ou sont encore à sa tête, en particulier à nos amis Déprèle et Chevalier, simples ouvriers à l'intelligence éclairée, au cœur vaillant, aujourd'hui rentrés dans l'Au-delà, d'où ils veillent encore, n'en doutons pas, sur l'œuvre qu'ils ont si bien commencée et poursuivie ici-bas.

Avec de tels directeurs, en effet, une so-

L.R

1291

ciété, un groupe spirites ne peuvent que fonctionner sagement et utilement.

Mais il faut aussi rendre grâce au dévouement éclairé des nombreux médiums qui ont assisté la *Société Spirite Lyonnaise* et ont grandement contribué à lui donner sa vitalité, sa valeur.

J'ai connu, dans ce milieu sympathique, des médiums voyants, écrivains ou à incorporations, qui furent vraiment remarquables, autant par leurs facultés que par leur caractère. Sans jalousie entre eux, ils savaient que pour être de bons médiums, il faut — avant tout — ÊTRE DE SAGES SPIRITES!

Dans ces conditions, une société spirite doit prospérer matériellement et moralement. Son enseignement, élevé et pratique à la fois, est capable d'orienter les intelligences et les cœurs vers les grandes vérités de l'Au-delà et les devoirs que leur connaissance nous impose.

Nous avons donc été heureux de nous joindre, par la pensée affectueuse, à nos sœurs et frères en croyance de Lyon dans la célébration du cinquantenaire de leur plus ancienne société. Nous les assurons tous, à quelque groupement qu'ils appartiennent, de notre fraternelle sympathie, et nous souhaitons à leurs groupes et sociétés, réunis par les liens d'une Fédération que nous avons, jadis, contribué à fonder, de continuer à travers les années, de cinquantenaire en cinquantenaire, leur noble tâche d'éclaireurs de l'humanité.

Notre époque a besoin — un besoin extrême — de leurs recherches, de leurs travaux tendant à établir la Survie. Les brillantes découvertes de la Science ne peuvent nous voiler, hélas! le vide des conceptions humaines en ce qui concerne l'Au-delà. Ecrivains, orateurs, sociétés, groupes spirites, vous devez succéder aux Églises défaillantes, pour dire aux hommes — en vous appuyant sur des faits incontestables — que l'âme existe, qu'elle est vraiment immortelle et qu'elle prépare ses destinées futures heureuses par son courage au milieu des luttes d'ici-bas, sa soumission aux lois de la Destinée, ses mérites et ses vertus.

A. LAURENT DE FAGET.

DEUX PHILOSOPHIES EN PRÉSENCE

Conférence faite le 6 mai 1906

A LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES DE GENÈVE

Le siècle qui vient de finir s'est surtout distingué par ses prodigieuses découvertes et par l'abondance de ses idées nouvelles. Par ce fait, il est très naturel que les problèmes philosophiques, eux aussi, aient été passablement remués, et que les solutions de ces problèmes se soient appuyées, autant que possible, sur ce que les sciences positives ont fourni de plus récent. C'est ainsi que l'on ne peut plus traiter aujourd'hui la question de la nature de l'homme sans tenir compte des importants travaux de Charles Darwin sur « l'origine des espèces » et sur « la descendance de l'homme ». Ces recherches de Darwin, auxquelles nous devons des formes plus précises de l'idée évolutionniste, nous permettront peut-être, à la longue, de tirer de précieuses conclusions sur la vraie nature des êtres organisés et de l'homme en particulier. Pour le moment, nous procédons avec la systématique lenteur qui caractérise le mécanisme de notre pensée, et qui fait que l'humanité semble n'avoir guère changé depuis le temps où elle a établi les premiers documents de sa philosophie. En effet, il n'y a pas une bien sérieuse différence, au point de vue psychologique, entre cette idée matérialiste qui place l'homme au sommet de l'échelle de l'évolution, et cette autre idée d'après laquelle l'homme, lorsque l'Univers fut achevé, aurait été créé par Dieu, afin qu'il régnât sur tout ce qui respire. Et, pourtant, si l'évolution continue et se poursuit toujours, nous sommes jusqu'à présent peu de chose à côté de ce que seront un jour les futures générations.

Enfin, l'évolution est sans doute universelle; elle ne comprend certainement pas seulement notre petit globe terrestre? Y a-t-il une solidarité entre les forces qui régissent l'évolution sur notre terre et les forces qui gouvernent les êtres sur les autres planètes?.. Au point de vue matière, nous envisageons l'Univers comme un tout infini, il ne paraîtra donc pas étrange de poser ce même problème au point de vue de la force.

Une des plus anciennes manifestations de la pensée humaine est la tradition biblique de la création du monde. Depuis que la science nous a mieux renseignés,

nous ne voyons plus dans cette histoire qu'un récit naïf, et à ce sujet Ernest Haeckel s'exprime comme suit : « Ce qu'avaient d'inadmissible les légendes relatives à la création et aux miracles qui s'y rattachent a dû frapper de bonne heure les hommes capables de penser ». — Ces quelques mots rendent bien le type de la critique appliquée par Haeckel à tout ce qui ne concorde pas avec son système de philosophie moniste. Cependant, au temps où l'on ne connaissait pas encore la loi de la gravitation ; où le soleil était censé tourner autour de la terre ; où la terre passait encore pour être plate, les hommes tout en étant capables de penser, devaient forcément arriver à des conclusions autres que celles d'aujourd'hui. Il en sera certainement ainsi à l'avenir pour maintes théories de notre temps, et le savant allemand ne saurait être parfaitement sûr que ses hypothèses ne partageront pas un jour le sort de l'histoire génésiaque.

La légende biblique de la création du monde est intéressante en ce sens qu'elle paraît être fondée sur un fait qui passe pour admis et qui n'est autre que le déluge. Le récit de la prétendue création ne serait donc ni plus ni moins que l'histoire du lendemain du déluge, et cela ressort de la ressemblance de ces deux épisodes, dont l'un est réel, l'autre imaginaire. Voici comment, selon la Genèse, Dieu créa le monde : D'abord, il fit la lumière, ensuite une étendue entre les eaux séparant celles de la terre d'avec celles du ciel ; puis les eaux au-dessous du ciel se rassemblèrent et le sec apparut. Le quatrième jour, ce furent les arbres, la verdure, l'herbe, les luminaires. Le lendemain, ce furent les animaux des eaux, et les oiseaux, et enfin les animaux terrestres et l'homme.

Après une inondation telle que nous la laissons supposer le déluge, les choses se seraient passées absolument dans le même ordre : Il aurait commencé par faire clair ; les nuages en montant se seraient détachés de la terre, le sec aurait de nouveau paru, le soleil, la lune, les étoiles auraient recommencé à briller après avoir été cachés par les nuages. Puis, les animaux seraient revenus, ceux des eaux d'abord, les oiseaux ensuite et enfin les animaux terrestres. Quand tout fut rétabli là où la grande inondation n'avait laissé qu'un vaste chaos, l'homme reprit de nouveau sa vie normale... Cette légende de la création, quoiqu'on puisse rire de sa naïveté, est donc le récit logique d'un fait réel, mais qui s'est passé à un autre moment que ne le présume

la tradition. D'ailleurs, l'homme, s'il avait réellement été créé le sixième jour, n'aurait pu assister à l'entière création de l'Univers, mais il a forcément assisté au lendemain du déluge. A ce moment, l'humanité devait avoir acquis un assez haut degré de culture, ce qui paraît prouvé par la façon naturelle et logique du récit même, ensuite et surtout par l'idée de Dieu qui en ressort, idée qui peut cependant bien y avoir été introduite plus tard, détail qui du reste est d'une importance secondaire. Il suffit de constater que c'est dans l'histoire du déluge que nous voyons la première mention de l'idée de Dieu (en admettant l'explication qui précède, car il peut y en avoir d'autres).

Quant aux idées religieuses antérieures à cette époque, nous n'en avons aucune notion, mais il reste certain que, plus anciennement, les hommes étaient athées, dans ce sens qu'ils étaient inconscients de l'idée de la divinité, laquelle idée était encore à l'état latent.

Comment en serait-il autrement, puisque notre espèce — le fait est scientifiquement établi — descend d'ancêtres anthropoïdes qui, eux, ne sont que la suite d'une longue chaîne de vertébrés supérieurs, succédant aux vertébrés inférieurs, etc. L'idée de Dieu, à laquelle la croyance à l'immortalité se rattache étroitement, est sans contredit venue relativement tard à la suite d'observations sérieuses sur la nature et les choses en général : c'est un fruit de l'évolution. A ce titre, cette idée mérite notre considération au même degré que d'autres conceptions que nous ne voyons pas développées chez les animaux, que nous trouvons à peine écloses chez les sauvages, mais que nous rencontrons épanouies chez les peuples civilisés, et ici encore à des degrés très différents suivant l'évolution des individus. Il en est ainsi pour l'esthétique, pour la piété filiale et pour d'autres facultés purement sentimentales, que nous reconnaissons comme absolument fondées. La piété filiale n'existe pas chez les animaux ; ils possèdent l'amour filial et l'amour de la progéniture, mais ces sentiments ne se manifestent pas au delà du temps très restreint pendant lequel le petit a besoin des soins de sa mère. Il existe des peuples sauvages chez lesquels les choses, sous ce rapport, ne se passent guère autrement, mais nous ne pouvons nier que la piété filiale, qui maintient l'amour des enfants pour leurs parents pendant toute leur vie, est, chez les individus comme chez les

peuples, une marque d'un haut degré de culture. Nous pouvons en dire autant du sentiment de l'esthétique et de celui de la responsabilité, lesquels n'existent pas chez les animaux et n'ont certainement pas existé non plus chez les hommes primitifs, puisque nous ne les trouvons qu'à de fort minces degrés chez les sauvages. Par analogie, il est permis de prétendre que l'idée de Dieu ne peut exister que sur la base d'une certaine évolution acquise ; cela revient à dire qu'elle est susceptible d'être développée davantage à mesure que l'évolution fait progresser l'humanité. Mais, autre chose est la simple idée de Dieu, laquelle se présente comme une conviction individuelle et comme telle ne se discute pas, et autre chose est la prétention de comprendre ou d'analyser l'essence de Dieu.

Les connaissances que nous avons de la nature universelle sont restreintes malgré leur apparente étendue. L'intelligence humaine se rend si bien compte de son impuissance dans ce domaine qu'elle est, à chaque nouvelle découverte, tentée de rechercher où elle rencontrera, en sondant l'inconnu, les limites de son savoir. Un de ces essais a été fait par Emile Du Bois-Reymond, secrétaire de l'Académie des Sciences à Berlin, dans un discours prononcé en 1872 au congrès des naturalistes à Leipzig. Ce savant partage, avec d'autres, cette idée que tout dans la nature paraît à tel point obéir à des lois fixes que l'Univers entier nous apparaît comme un grand problème mathématique — une espèce de mécanique des atomes — dont il ne s'agirait que de trouver la formule pour pénétrer celle de l'ensemble et en connaître tous les détails à tout moment voulu. D'Alembert avait exprimé, il y a plus de cent cinquante ans, la même pensée :

« L'Univers, pour qui saurait l'embrasser d'un seul point de vue, ne serait, s'il est permis de le dire, qu'un fait unique et une grande vérité. »

Et Laplace, il y a cent ans, écrivit ceci :

« Les événements actuels ont, avec les précédents, une liaison fondée sur le principe évident qu'une chose ne peut commencer d'être sans une cause qui la produise. Nous devons donc envisager l'état présent de l'Univers comme l'effet de son état antérieur et comme la cause de celui qui va suivre. Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent — si, d'ailleurs, elle était assez vaste

pour soumettre ces données à l'analyse, — embrasserait dans une même formule les mouvements des plus grands corps de l'Univers et ceux du plus léger atome. Rien ne serait plus incertain pour elle, et l'avenir comme le passé serait présent à ses yeux. »

Cette idée ne compte pas avec les effets du libre arbitre, que d'ailleurs Laplace n'admettait pas ; elle est appuyée aujourd'hui par le savant Ernest Haeckel dans sa théorie qu'il désigne sous le nom de « Loi de Substance », et dont les deux principes fondamentaux sont les suivants : 1° La somme de matière qui remplit l'espace infini est constante ; et 2° La somme de force qui agit dans l'espace infini et produit tous les phénomènes est constante.

Voilà des axiomes que personne ne pensera contester, mais qui cependant ne nous renseignent pas sur la véritable nature de la matière, ni sur celle de la force. Si nous voulions analyser la matière par le procédé dont on a l'habitude d'user dans de semblables cas et qui consiste à décomposer les corps pour établir leur combinaison, nous arriverions à ce fait connu que la matière se compose d'atomes. Dans la théorie, l'atome est une quantité si infiniment petite de matière qu'il est impossible de la diviser davantage. Mais, la théorie, dans ce cas, est une erreur, car une quantité de matière, si petite soit-elle, tient toujours une place, et alors on doit pouvoir la diviser encore. Philosophiquement, l'atome est donc une contradiction. — Pratiquement, l'on n'est pas plus avancé, car, si l'on arrête, à un moment donné, l'opération de diviser la matière, on trouvera toujours de la matière, avec son même caractère ; la quantité seule aura changé. Emile du Bois-Reymond conclut donc à l'absolue impossibilité de connaître ce qu'est la matière ; c'est là, à son avis, la première limite posée à la connaissance de la nature. La seconde limite de cette connaissance lui paraît être ce qu'on appelle « la conscience ».

La matière, dans toutes les variations sous lesquelles elle se présente à nos sens, revêt toujours le caractère particulier de la combinaison des forces qui s'y trouvent associées.

Si l'on pouvait enlever ces forces à la matière, cette dernière se présenterait sans aucun caractère spécial, c'est-à-dire comme étant « une » ou uniforme. En admettant maintenant comme une chose établie que cette matière simple et les forces, par des

combinaisons spéciales, arrivent à produire des variétés de substance et enfin la vie organique, c'est-à-dire les cristaux, les plantes, les animaux et finalement l'homme, il restera toujours inexpliqué par quel procédé merveilleux cette combinaison de force et de matière finit par devenir consciente, se rendre compte qu'elle existe, éprouver de la joie et de la douleur, avoir des sensations morales, penser, raisonner, discerner le bien et le mal. Et encore, il ne s'agit pas seulement de l'homme ici : la conscience du moi est, théoriquement parlant, un fait établi depuis le jour où un ensemble d'atomes animé de force a — si l'on peut s'exprimer ainsi — pour la première fois prononcé le mot : « Je suis ! »

(A suivre)

G. WOLFRUM.

Une Fête Spirite Lyonnaise

Le dimanche 12 décembre, la *Société Spirite Lyonnaise* fêtait le cinquantième anniversaire de sa fondation.

Son sympathique président, M. Brun, ouvrit la séance par les paroles suivantes :

« Mesdames, Messieurs,

« Permettez-moi de vous remercier d'être venus si nombreux à notre appel pour célébrer la cinquantième année d'existence de notre société. Fondée en 1859, comme le démontre le livre de comptabilité, il ressort que le groupe a coûté 16.224 francs pendant la longue période qui s'étend de 1859 jusqu'au 18 avril 1909.

« C'est parmi les nombreux groupes qui existaient à Lyon en 1859 que naquit la *Société Spirite Lyonnaise*, fondée par la foi ardente de nos aînés, *Déprèle* et *Chevalier*, foi qui ne se démentit jamais, quelles que fussent les difficultés, même sous l'ordre moral, où presque tous les groupes furent obligés de se disperser, où d'autres brûlaient les communications après les séances, de crainte des perquisitions des hommes du proconsul Ducros.

« MM. *Déprèle* et *Chevalier* continuèrent leurs séances publiques au n° 3 du Cours Charlemagne, et la sympathie qu'ils inspiraient était telle que, malgré un poste de police établi dans la même maison, ils ne furent jamais inquiétés.

« Faire l'histoire de la Société serait faire l'histoire du Spiritisme à Lyon, tâche qui a été faite et bien faite par M. Henri Sausse et publiée dans une brochure vendue 0 fr. 25 au bénéfice des Vieillards, une des œuvres qui, comme la Crèche et l'Ou-

voir spirites, ont trouvé leurs racines dans le cœur de bons et dévoués spirites lyonnais, dont plusieurs sont encore membres de la Société.

« Pendant quarante années, M. Chevalier fut l'âme de la société, aidé en cela par M. *Déprèle* et par M. *Gérente*, également disparus, comme M. *Régner*, qui présida la Société pendant quelques années. Ces zélés, ces vaillants spirites consacrèrent tous leurs instants, tous leurs loisirs à l'œuvre qui leur était chère. Merci aux cœurs dévoués, connus ou inconnus, qui les assistèrent dans leur tâche ; merci à vous tous qui avez à cœur de continuer leur œuvre. Salut à tous ces militants qui tombèrent sur la brèche ! Salut à vous, M^{lle} *Renaud*, morte au devoir comme un soldat au feu ! A tous ces amis, nous disons merci de leur effort pour la vérité ; à tous nous demandons de nous aider dans la tâche qui nous incombe pour faire vivre l'idéal auquel ils s'étaient dévoués.

« Avant de donner la parole à M. *Abeyl*, représentant de la *Société Fraternelle du Spiritisme*, permettez-moi de faire appel à votre bonne volonté pour serrer les rangs et combler les vides laissés par ceux que le destin nous a ravés. »

Après ces paroles, vivement applaudies, M. *Abeyl* fit un chaleureux appel à la charité, à la solidarité, et recommanda les brochures mises en vente au profit de la Crèche Spirite et de la Caisse des Vieillards, œuvres qui, toutes les années, distribuent des pensions de 50 francs aux plus âgés et nécessiteux. Ayant ensuite recommandé de faire circuler le plus possible ces brochures de propagande : M. Brun, nous dit-il, a eu l'excellente idée, et j'en suis très heureux, car cela vous fera passer sur l'insuffisance du conférencier, a eu, dis-je, l'excellente idée d'écrire à M. *Laurent de Faget*, très connu et surtout très apprécié, à Lyon, des spirites militants, qui a fait, jadis, partie de la Société et qui en a connu les fondateurs, de nous envoyer quelques notes sur ces vieux amis disparus. Et voici la très belle poésie qu'il a composée en leur honneur et que je vais lire :

LES RÉVÉLATEURS

A la mémoire de nos bien-aimés frères *Déprèle* et *Chevalier*.

Sur cette terre où la Mort plane,
Où la fleur de l'espoir se fane
Au souffle des vents destructeurs,
Gloire à ces fils de la Lumière
Dont la noble et sainte carrière
Mit du soleil dans tous les cœurs !

Gloire aux apôtres de l'Idée,
Dont l'âme, par Dieu fécondée,
Créatrice du Bien, du Beau,
Transforme la terre où nous sommes
Et, dessillant les yeux des hommes,
Les guide à travers le tombeau !

Ce sont des christs, ces nobles frères
Qui, sans pitié de nos chimères
Mais émus de nos désespoirs,
Pour raviver notre espérance,
Montrent son but à la souffrance,
Etoilent nos horizons noirs.

Quand le Doute raille, ils sourient :
Ils savent que les mers charrient
Des épaves, près des écueils ;
Que l'onde écume de colère ;
Que le Rêve, fleur de la terre,
S'effeuille, hélas ! sur des cercueils.

Il savent que l'aveugle foule,
Feuille morte que le vent roule,
Ne comprendra pas tout d'abord
L'enseignement qui nous console ;
Qu'elle rira de la parole
Montrant la vie après la mort.

Ils savent que le flux des haines
Surgit des monts, accourt des plaines
Pour frapper les prédestinés :
Qu'importe ! Dieu, qui les seconde,
Veut qu'ils donnent leurs lois au monde :
Avec eux nos progrès sont nés !

Ils vont... et, plus haut que la nue,
Adorant la force inconnue,
L'âme des astres, le vrai Dieu,
Ils dédaignent de se défendre
Quand l'homme, fait d'un peu de cendre,
Croit ternir leur rêve de feu.

Ils luttent contre l'ignorance,
Le dogme obscur, loi de vengeance,
Absurde code du passé ;
Contre la science sectaire
Qui ne veut voir que sur la terre
Le destin qui nous est tracé.

Mais leur âme puissante et bonne,
Foyer d'amour, sur tous rayonne,
Plaignant l'être faible en sa nuit ;
Et toutes les forces de l'ombre
N'ajoutent pas un seul poids sombre
A cette âme qui resplendit !...

Vous fûtes ainsi, vous, nos frères,
Esprits recueillis et sincères
Qui saviez instruire et charmer :
Nous bénissons votre mémoire,
Et, comme vous, nous voulons croire,
Comme vous nous voulons aimer !

Ils sont partis, leur tâche faite,
La conscience satisfaite,
Pour ce splendide horizon bleu
Où gravitent sans fin des mondes,
Où les immensités profondes
Palpitent au souffle de Dieu.

Mais, par leurs soins, le Spiritisme
Triomphe, chassant l'égoïsme,
L'orgueil, tout ce qui pleure en nous :
Saluons ces premiers apôtres
Dont les principes sont les nôtres
Et dont le prestige est si doux !

Si nos louanges leur sont dues,
Ils n'ont pas besoin de statues,
Ces modestes révélateurs ;
Leur gloire est bien plus haut placée :
Mais gardons en nous leur pensée,
Ils seront vivants dans nos cœurs !

A. LAURENT DE FAGET.

Comme vous le voyez, ajoute M. Abeyl,
M. de Faget, en même temps qu'un bon
spirite, est un excellent poète.

Il fait revivre en nous la mémoire de
ces hommes de cœur dont la vie fut un
long dévouement à la doctrine spirite et
à l'humanité et sur la tombe desquels
on a pu écrire : « Ils vécurent et firent le
bien ». Que le souvenir de leur vie nous
serve d'exemple, afin qu'un jour on puisse
en dire autant de nous. Et maintenant,
après avoir admiré ceux qui nous ont pré-
cédés et qui ont bien vécu, ne croyez-vous
pas qu'il est utile d'apprendre à enseigner ?
Car, si beaucoup croient savoir, combien
parmi nous savent réellement bien ensei-
gner aux enfants à bien vivre ?

Apprendre à l'enfant à aimer Dieu,
n'est-ce pas lui apprendre à aimer son
prochain ? Mais de quel Dieu lui parler et
de quelle façon lui en parler ?...

Et M. Abeyl continue sa très intéres-
sante conférence en rappelant une étude
de Mme Emma Birman sur « Dieu prouvé
par la science » et en disant avec son
talent habituel de superbes vers de Victor
Hugo sur « Le Dieu des petits Enfants ».

Après la conférence, un concert eut lieu
avec le concours toujours dévoué de
Mme Deschamps, de deux de ses élèves et
de Mme Reynard, ainsi que d'un jeune vio-
loniste très écouté, M. Vuillard. M. Abeyl,
de son côté, nous tint plusieurs fois sous
le charme de son excellente diction.

Le concert se termina par une pièce à
trois personnages, dont l'auteur, M. Jean
Deschamps, interprétait un des rôles.

Puis, eut lieu le tirage d'une tombola
qui avait été organisée en faveur de la
caisse de la Société.

En résumé, cette importante réunion,
en resserrant les liens d'amitié entre spi-
rites, a été très favorable à notre Cause.
De plus, par l'exposé de nos principes, elle
a été utile à la propagation du Spiritisme.
C'est pourquoi j'ai cru de mon devoir de
vous en adresser le compte rendu.

EMILE B.

LA VIE SPIRITUELLE

La vie spirituelle est la vie de l'âme suffisamment évoluée pour connaître, goûter, aimer tout ce qui est digne de respect et d'admiration. Belles actions, dévouements sublimes, harmonie éternelle et universelle attestant la Bonté et la Puissance du Créateur : tout cela impressionne profondément l'âme ouverte aux sentiments nobles et élevés. Ainsi, l'âme est attirée par le puissant attrait du Bien, du Souverain Bien qui est l'Ordre parfait, universel et éternel constituant l'harmonie parfaite universelle et éternelle.

Ce Souverain Bien est donc, par cela même, le Beau Suprême, le seul qui, découlant de la Perfection absolue, laquelle ne peut laisser la moindre chose imparfaite, peut et doit être et toujours être. Le Souverain Bien, seule Beauté admirable est donc le Réel même, est donc le Vrai, la Vérité éternelle, seul aliment des Êtres spirituels. — Séduite par l'incomparable et toute puissante beauté du Bien, l'âme, dis-je, est attirée vers les pures et célestes régions. Mais, hélas ! semblable à l'oiseau dont les ailes sont encore trop faibles pour qu'il puisse s'élancer hors de son nid, l'âme n'a pas en elle un ressort assez puissant pour se détacher des choses terrestres. Elle est donc retenue encore à son berceau par la puissante attraction de la matière. Alors commence la vraie souffrance morale de l'âme. Elle sent qu'en haut, vers ces célestes sommets est la Liberté, qu'en bas est l'esclavage. Elle lutte pour s'affranchir de cet esclavage. Et cette lutte lui révèle sa faiblesse !... Mais patience, chère âme, ma sœur ! Comme moi, comme tous les Êtres, comme les purs Esprits célestes, tu es soumise à la loi du Progrès éternel. Ta destinée, ta seule destinée, sache-le bien, retiens-le bien, est de grandir, de t'élever sans cesse vers la Perfection absolue, vers Dieu, le Créateur, notre Père Céleste ! Mais tu ne peux grandir qu'en t'épurant, c'est-à-dire en aimant par-dessus tout le souverain Bien, le Bien éternel pour la Beauté du Bien éternel et en repoussant tout bien matériel lorsque ce bien ne peut servir ton instrument corporel, *a fortiori* s'il lui est nuisible. Cet instrument corporel, tu ne dois le considérer que comme un moyen mis à ta disposition pour te faire développer tes facultés intellectuelles et morales. Il est l'instrument qu'il te faut en ce moment. C'est

celui que tu t'es construit toi-même et qui est en rapport avec ton degré d'avancement intellectuel et moral. Aime-le, respecte-le, mais sache que *l'habit n'est pas la personne*. Ton vêtement corporel doit disparaître, mais ta Personne morale destinée à grandir de plus en plus en se nourrissant de plus en plus de l'élément spirituel qui la fortifie, est, par cela même, immortelle. Ton instrument corporel disparu, tu en auras, plus tard, un autre plus parfait. Et tu l'auras mérité, puisque tu auras cherché à t'élever. Courage donc ! Nous marchons tous échelonnés sur le même chemin qui conduit à la Perfection. Nous sommes tous solidaires les uns des autres. Et notre devoir, qui est aussi notre mission, est de ne pas nous laisser étourdir par les premiers pas que nous avons faits, mais au contraire de reconnaître nos supérieurs en nos frères aînés, d'écouter humblement leurs sages conseils et de les mettre en pratique. En agissant ainsi, nous marcherons sur leurs traces, nous arriverons ensuite à leur niveau. Mais cela n'est pas tout : il faut faire pour nos frères cadets ce que nos frères aînés ont fait et font pour nous. Il faut tendre, à ces jeunes frères, une main secourable. Loin donc de les accabler parce que leur ignorance les empêche de voir leur vrai Bien, parce que leur faiblesse ne leur permet pas de rechercher ce vrai Bien, parce qu'ils commettent enfin de lourdes fautes et même des crimes odieux, il faut leur pardonner, comme il nous a été pardonné lorsque nous étions ce qu'ils sont, comme nous pardonnent encore nos supérieurs. Dieu, dans son amour infini, ne pardonne-t-il pas à tous, en ouvrant à tous par la Réincarnation, qui permet la réparation des fautes, la porte du repentir ? La bonté ne peut être sans l'indulgence. Et puis, si nous n'étions pas aussi jeunes, aurions-nous besoin de nous rappeler ces choses ? Après avoir pardonné, secourons. Après avoir secouru, éclairons.

Montrons la Lumière Céleste, montrons le Bien, encourageons ! C'est là notre œuvre. Pourquoi le Mal, dira-t-on ? Mais positivement, le Mal n'est pas : c'est la moindre perfection. Si la Perfection existait partout pleine et entière, que nous resterait-il donc à faire ? Dieu nous a tracé, pour ainsi dire, un modèle de page d'écriture. Il nous a même fait des pointillés pour chaque lettre. A nous de faire le reste ! Encore une fois, si tout était achevé, il n'y aurait plus rien à faire. Ce serait l'immobilité absolue. Le Progrès n'existerait plus, puisque tout serait parfait au

sein de l'éternelle Perfection. Qu'il est plus beau, plus digne d'admiration ce monde aux multiples Univers, aux formes diverses et infinies, où chacun, depuis l'Etre que l'on serait tenté d'appeler parfait tant il plane au-dessus des sphères élevées, jusqu'à l'être-atome, œuvre toujours, œuvre sans relâche, consciemment ou inconsciemment, gravite sans cesse la chaîne sans fin qui touche aux sublimes sommets de la création ! O glorieuse ascension de l'Âme ! que tu es magnifique et digne de fixer les regards de l'âme ! La Nature entière poursuit son éternel labeur ! Accomplissons donc, nous aussi, notre tâche ! Prodiguons nos efforts pour le bien de nos frères. Et c'est ainsi seulement que nous pourrions réellement progresser, et que nous aurons, ai-je dit, des instruments toujours plus parfaits. Mais celui qui croit que son corps matériel est lui-même et ne voit que ce corps, le sensuel qui ne recherche que les jouissances matérielles, ayant, par ses abus, fait un mauvais emploi de son instrument corporel, renaîtra dans un corps défectueux qui ne lui procurera que des souffrances. L'orgueilleux se sentira enchaîné, captif, et subira ainsi de profondes humiliations.

Chaque coupable pouvant voir, lorsqu'il se retrouve dans l'erraticité, que l'effet de sa douleur est dû à la cause du mauvais usage qu'il a fait de son instrument et de ses facultés intellectuelles, reconnaîtra alors qu'il s'est trompé, qu'il y a quelque chose de supérieur aux biens matériels, qu'il y a le Bonheur moral que procure la satisfaction du devoir accompli. Il se rendra digne de reprendre alors un corps plus perfectionné. Connaissant, cette fois, le devoir, il s'efforcera de l'accomplir. C'est par là qu'il entrera dans cette Vie Spirituelle, qu'il grandira rapidement et qu'il pourra, affranchi des entraves matérielles, goûter le vrai, le pur et éternel bonheur. Point n'est besoin de dire que pour arriver à ce but, pour atteindre ce lieu si élevé, il faut parcourir un long et pénible chemin où nous attendent encore d'autres épreuves. Mais il est évident aussi que, nous trouvant dans des milieux de plus en plus épurés où règnent la bonne foi, la sincère affection, le dévouement, éprouvant donc le bonheur suprême, le bonheur si doux d'aimer et d'être aimés, jouissant enfin de puissantes facultés qui nous permettront de nous transporter rapidement d'un lieu à un autre, de voir clairement dans les choses passées et futures, de recevoir des impressions d'â-

mes lointaines, d'agir puissamment à des distances plus ou moins grandes, d'accomplir ainsi des œuvres de plus en plus admirables, nous serons infiniment plus heureux que nous ne le sommes actuellement en ce bas monde terrestre où règne, hélas ! la division, produit de l'ignorance et des basses passions humaines.

Engageons-nous donc fermement dans la voie de la Vie spirituelle. Bien des tempêtes, de terribles tempêtes, grondent ici-bas dans notre triste vallée de larmes. Nous savons que tout bien matériel, tout plaisir matériel est passager, donc faux, plus que faux : dangereux ! Le bonheur même que nous procure l'affection réciproque est menacé par l'orage qui peut frapper impitoyablement l'être que nous adorons et chérissons !... Et, si ce terrible coup est porté... l'âme tombe alors foudroyée !!!... Elle cherche à se relever pourtant. Mais, tellement meurtrie, elle retombe aussitôt... et paraît anéantie !...

Qui la soutiendra, cette pauvre âme ? Hélas ! c'est elle-même surtout qui peut et doit se soutenir, se rattacher au Devoir. Cela lui est-il possible ? Non, si cette âme est sans Foi, sans but. Non, si cette âme n'envisage que la vie matérielle. Mais, au contraire, si elle a la certitude que la vraie Vie, la seule Vie, est la vie de l'âme immortelle ; si ses aspirations, ses méditations, ses études l'ont conduite à la Doctrine qui console, qui encourage ; si elle est réellement spirite enfin, oui, elle sera assez forte pour triompher, parce que, s'élevant au-dessus du matériel et ne recherchant que l'élément spirituel, elle puisera, dans cet élément, tout le courage qui lui est nécessaire pour s'élever à la hauteur de si rudes épreuves. Par la contemplation de la Nature, par de profondes méditations, par la prière rationnelle et vraiment ardente, par la fidélité envers nous-mêmes, par la pratique constante du Bien, efforçons-nous donc de vivre de la Vie spirituelle. Et cette vie spirituelle qui est la seule force, le seul refuge de l'âme affligée, nous préservera de toute défaillance, nous maintiendra toujours dans le calme, apportera à notre cœur la douce Espérance, et nous permettra de continuer toujours notre route qui est la route sublime, la route du Progrès éternel. Mais qui donc l'a éclairée cette route ? Qui a fait jaillir un rayon de la céleste Lumière ? Qui nous a fait pénétrer dans ce qui était autrefois, depuis la triste influence de l'Eglise, le mystérieux Au-delà ? l'Au-delà qui, selon l'expression du grand apôtre Léon Denis, est tout sim-

plement l'Au-delà de nos sens ? Qui a dissipé les ténèbres d'outre-tombe ? Qui ? sinon celui dont la mémoire sera chérie dans les siècles futurs, sinon notre honoré Bienfaiteur et Maître Allan-Kardec ? Ah ! gardons toujours au fond du cœur la profonde reconnaissance à ce grand Missionnaire apparu de nos jours ! Sachons continuer son œuvre vraiment émancipatrice, ennemie de tout ce qui tyrannise l'intelligence, de tout ce qui opprime la conscience. A l'apparition de la Foi nouvelle et rationnelle, la Foi aveugle disparaît, le matérialisme est mort-né. Spirités, groupons-nous, étudions, étudions sans cesse, et ne cessons, à l'exemple du Maître, de prêcher le Bien, de pratiquer le Bien !

Ce sera le bon exemple ! ce sera la meilleure et plus puissante propagande de notre chère doctrine ! La philosophie et la morale spirités, seules, nous renseignent sur ce que nous sommes, sur notre Destinée et la Destinée de tous les êtres nos frères. Seule donc la doctrine spirite nous apprend à connaître la Vie spirituelle. Les autres philosophies spiritualistes ne nous présentent cette vie qu'à travers un épais brouillard. Le Soleil céleste rayonne par le Spiritisme. Et l'âme goûte, avec délice, ce présent divin. Indifférente aux choses matérielles, fuyant ce qui fait la joie grossière de ce monde, elle ne se plaît qu'où il y a des consolations à apporter, des larmes à sécher, des maux à soulager.

Là est son vrai milieu. Elle ne voit rien au-dessus de la Sincérité et de la Bonté. Elle ne connaît que le pardon et l'amour. Aussi possède-t-elle une force incomparable qui lui fait supporter avec courage les dures épreuves de la Vie. Ah ! qu'elle est belle, cette vie spirituelle !!!... Nous ne faisons cependant que l'entrevoir. Elle n'est dans toute sa pureté que dans les Régions Célestes les plus élevées. *La vie spirituelle, en effet, dans toute sa plénitude, est la vie de l'âme absolument affranchie de toute influence matérielle.* C'est la vie des purs Esprits. C'est la vie céleste et parfaitement heureuse qui nous est réservée. Rejoignons-nous donc ! La vie éternelle et éternellement heureuse est à nous, est à tous. L'être le plus infime jouira, un jour, de cette céleste Vie. En ce moment, c'est pour lui l'œuvre de germination qui le fera éclore à la vie spirituelle. Soyons donc heureux ! Remercions de toutes les forces de notre âme le Créateur, notre Père céleste, du Don éternel, inappréciable que Son Amour infini nous

a préparé de toute éternité ! Elevons notre âme vers celui sans lequel tout serait néant, et disons : « Merci, ô mon Dieu ! merci du fond du cœur de votre inépuisable Bonté !... » Efforçons-nous d'aller à lui par l'amour et l'observation de sa Loi divine, éternelle, immuable, qui seule nous conduira à la Paix éternelle, au Bonheur éternel !
Un Facteur des Postes.

UNE CURIEUSE EXPÉRIENCE

La transmission de la pensée à l'état de veille.

(Extrait de l'*Autorité* du 16 décembre 1909.)

De tout temps les foules se sont passionnées pour les expériences d'hypnotisme et de spiritisme, la transmission de pensée frappant particulièrement les esprits.

Les pratiques de ces sciences étaient déjà connues dès les temps les plus reculés : les Mèdes, les Chaldéens, les brahmes de l'Inde, les mages d'Egypte, les possédaient et, entourant leurs exercices de mises en scène extraordinaires, s'en servaient pour frapper l'esprit des masses.

C'est le médecin allemand Mesmer qui, l'un des premiers, en révéla aux profanes les mystères soigneusement celés jusque là. Il chercha en même temps à donner une explication de ces phénomènes et lança sa théorie du *magnétisme animal*.

Pour Mesmer, qui se rangeait en cela à l'avis de Paracelse et d'Agrippa, les astres, par des rayons invisibles, par un fluide impondérable, exerçaient sur les humains une action directe. Il fut frappé également, et même jaloux des effets thérapeutiques obtenus par un de ses contemporains, le Père Jésuite Hell, sur les êtres vivants.

Rapprochant l'un de l'autre les deux phénomènes, Mesmer affirma, ainsi que l'avait du reste déjà fait un autre Jésuite, le Père Kircher, que plusieurs hommes, agissant à la manière de l'aimant, avaient pouvoir d'émettre, par les mains et les yeux, certaines ondes, certains fluides, influençant de façons diverses d'autres personnes ; c'est ce pouvoir que Mesmer dénomma *magnétisme animal*, et que ses disciples appelèrent *mesmérisme*.

Joseph Balsamo, cet aventurier plus connu dans la réalité sous le nom de Cagliostro, et qui fournit au grand Dumas le sujet d'un de ses chefs-d'œuvre, était un adepte de Mesmer.

C'est par ce magnétisme animal (les rayons N de l'époque) que s'opérait, au dire du médecin allemand, la transmission de pensée.

Au cours des siècles, jusqu'à nos jours, de nombreuses théories vinrent corroborer ou combattre les idées mesmériennes. Nous n'entreprendrons pas de les discuter ici ; bornons-nous à constater que la transmission de la pensée existe réellement.

Jusqu'à ces derniers temps cependant, elle n'avait été constatée d'une façon certaine que chez les sujets endormis d'un sommeil hypnotique. Souvent même l'hypnose était simulée, et c'était par suite de clefs spéciales de conversation, ou par de véritables tours de prestidigitation que les hypnotiseurs et leurs pseudo-médiums abusaient de la crédulité publique.

L'intérêt de l'expérience à laquelle nous avons assisté et participé est que c'est la première fois que nous sommes témoin de transmission de pensée, chez un sujet à l'état de veille, sans contact avec l'opérateur et sans supercherie possible.

Ce phénomène nous fut présenté ces jours derniers sur la scène du *Petit Casino*, l'élégant music-hall du boulevard Montmartre.

Si extraordinaires que fussent les expériences reproduites devant nous, nous ne pûmes nous empêcher la première fois de conserver la réserve, non seulement permise, mais indispensable en pareil cas, de saint Thomas : une scène de théâtre pouvant toujours prêter, par sa disposition, à des trucs dont le secret échappe au profane. Cependant embusqué dans la coulisse, et par conséquent « aux premières loges », nous n'avions pu nous empêcher d'être fortement impressionné par le spectacle offert.

C'est ainsi que le sujet, une femme jeune et robuste, du nom de Léoska, *sans être endormie*, le dos tourné à un tableau noir, fut placée sur la scène, où l'on invita à monter les spectateurs qui en manifesteraient le désir.

Le professeur Stéfano, qui présenta le sujet, fit inscrire par chaque personne, un chiffre à la craie sur le tableau, dont la face était tournée vers la salle ; l'opération terminée, il pria le sujet de donner lecture à voix haute des chiffres inscrits et d'en opérer la multiplication, inscrivant lui-même les résultats au fur et à mesure que le sujet les énonçait.

Ne se bornant pas à cette démonstration, le professeur Stéfano descendit dans la salle et fit deviner au sujet, sans faire un

seul geste et *sans modifier la formule, toujours la même*, de son interrogatoire, les objets présentés et les questions posées à voix basse par les spectateurs.

Ayant eu l'occasion de faire ce récit à mon ami Guy de Cassagnac, que je savais s'intéresser à ce genre d'expériences, je le trouvai très incrédule. Il est vrai qu'il venait d'assister, à la Chambre des députés, aux séances d'escamotage du budget, et voyait des illusionnistes partout.

Je le décidai néanmoins à m'accompagner au *Petit Casino* où, du même poste d'observation, il put assister aux expériences que je lui avais décrites.

Comme, cependant, il manifestait encore certains doutes, le sympathique directeur du *Petit Casino*, avec l'assentiment du professeur Stéfano et du sujet Léoska, voulut bien, le spectacle terminé et la salle évacuée, nous laisser procéder à toute expérience que nous jugerions utile pour éclairer notre religion.

Le sujet fut replacé dans les mêmes conditions, le dos tourné et les yeux bandés, puis, nous retirant avec le professeur Stéfano à une certaine distance, sans qu'il eût communiqué à personne son dessein, Guy de Cassagnac retira de son portefeuille sa carte de correspondance télégraphique de presse. Il la mit sous les yeux du professeur Stéfano et, sans invitation comme sans hésitation, Léoska donna de cette carte une description minutieusement exacte, signalant même que le nom du titulaire était écrit à la plume et en caractère de ronde.

Je tentai la même expérience avec mon coupe-file, obtenant un résultat aussi rigoureusement satisfaisant.

Un troisième témoin, qui venait de recevoir une dépêche de Russie, eut la stupéfaction d'entendre Léoska lui en réciter le texte, sur la simple lecture muette de ce télégramme, faite par le professeur Stéfano, que nous entourions.

De ces expériences, nous ne voulons rien conclure au point de vue scientifique, si ce n'est qu'il a fallu au professeur Stéfano une persévérance extraordinaire dans ses travaux, pour arriver, sans supercherie ni mise en scène bruyante, à fournir aux observations des spécialistes un phénomène aussi remarquable et aussi complet.

Il paraît d'ailleurs que depuis de longues années le professeur Stéfano s'occupe des sciences hypnotiques dont l'amour lui avait été inspiré tout jeune par la lecture de *Joseph Balsamo*.

Nous le répétons, si nous avons bien souvent assisté, ou participé aux expérien-

ces relativement faciles de transmission de pensée sur un sujet en état d'hypnose, c'est la première fois que, pour notre part, nous assistons à pareille expérience sur un sujet en état de veille, ne perdant à aucun instant la possession de ses différentes facultés.

DOCTEUR PIQUE.

Congrès international de Psychologie expérimentale

Référendum aux Spiritualistes

En mai dernier, M. H. DURVILLE proposait à la *Société Magnétique de France* l'organisation d'un grand Congrès International de Psychologie expérimentale devant siéger à Paris à la fin de 1910. L'idée, admise par l'assemblée, reçut aussi l'approbation enthousiaste de notabilités du mouvement spiritualiste auxquelles elle fut soumise.

Le Congrès international de Psychologie expérimentale se donne pour but d'établir scientifiquement et de façon désormais indéniable, l'existence de phénomènes encore contestés qu'a enregistré, depuis vingt années, la psychologie expérimentale. Y seront étudiés sous toutes leurs formes la radiation humaine (magnétisme) dans ses propriétés physiques, physiologiques, thérapeutiques, etc., le Spiritisme scientifique, l'Hypnotisme, l'Occultisme, la Théosophie, la Psychologie indépendante. M. FABIUS DE CHAMPVILLE propose aussi l'étude de la Photographie transcendente.

Le Congrès International de Psychologie expérimentale sera la plus intéressante, parce que la plus imposante, de toutes les manifestations modernes du Spiritualisme scientifique et positiviste. Il n'est pas destiné à favoriser une idée ou une école, l'impartialité de ses vues et de ses travaux fait qu'il réunira tous les penseurs avides de progrès. Les savants du monde entier y prendront part et bon nombre d'entre eux nous ont promis leur concours; des sociétés françaises et étrangères ont déjà nommé leurs délégués et préparent leurs travaux; les journaux spiritualistes enfin nous ouvrent leurs colonnes.

Pour mener à bien l'organisation d'un tel Congrès, la *Société Magnétique de France*, qui se charge de tous les frais de l'organisation, appelle toutes les énergies et demande des conseils, aussi adresse-t-elle le présent référendum aux spiritualistes en les priant de bien vouloir lui dire :

- 1° Ce qu'ils pensent de ce Congrès ;
- 2° Comment ils veulent le voir s'organiser ;
- 3° Quelles sont les questions touchant le Spiritualisme qu'ils désirent voir étudiées ou mises au concours ;
- 4° Leurs observations.

Quand la *Société Magnétique de France* aura reçu les réponses (et elle vous prie de lui adresser la vôtre au plus tôt, au secrétariat, 23, rue Saint-Merri, Paris), elle réunira les chefs de toutes les écoles spiritualistes françaises pour créer le comité d'organisation, fixer la date et le prix d'adhésion au Congrès.

Bureau international.

Très prochainement, un Bureau international va être créé. Il permettra de correspondre en anglais, en allemand, en italien, en espagnol, en portugais, en russe, en espéranto, avec les spiritualistes du monde.

HENRI DURVILLE FILS.

Communications de Gambetta

III

Le devoir du citoyen

Comme il convient à toute nature loyale, à tout esprit émancipé et sincère, conscient de sa responsabilité morale et qui ne veut accepter de compromission avec aucune forme, même religieuse, du mal, j'ai repoussé les dogmes absurdes ou monstrueux que l'on ose proposer encore à la vénération des fidèles; et j'ai combattu, avec ces dogmes dérisoires, d'ailleurs démodés, croulants dans toute conscience libre, les pharisiens modernes qui tentent de les ressusciter dans l'âme du peuple.

J'ai démontré que, dans mon esprit, quand je vivais sur terre, il y avait place — une place sacrée — pour ces hauts principes de morale, de devoir civique, de religion intérieure, qui, sans rien emprunter aux prescriptions religieuses imposées comme « articles de foi », n'en ont que plus de force, de solidité, de durée. Ils étaient ma religion à moi, celle que je nourrissais dans le plus profond de mon cœur et dont aucun acte de ma vie n'autorise à croire que je n'étais pas pénétré. Cette religion du bon sens, de la raison interrogeant la Science et la Nature sur les Causes créées, de l'esprit remontant aux lois universelles pour y voir la sanction

d'un Dieu; cette religion, sans formule ambitieuse et sans prêtre autoritaire, sans autre autel que la conscience, sans autre église que l'Infini, nous pouvons tous la connaître, l'affirmer, la vénérer, la revendiquer, car elle émane des profondeurs intimes de l'âme en communion directe avec la Souveraine Puissance.

Cette foi vivante n'a rien de commun avec les exhibitions retardataires d'un passé mort et enterré; elle n'a rien à voir avec les nombreux Cultes ou Confessions qui se partagent péniblement le monde des âmes, au grand détriment de l'âme ignorante qui ne sait quel culte choisir ou quelle confession s'assimiler; elle n'a rien à voir avec des coutumes surannées et bizarres, des cérémonies fastueuses inutiles, formes théâtrales en désaccord avec la simplicité de la vraie Foi; enfin, elle n'a rien à concilier avec de puériles pratiques de dévotion, inefficaces pour le bien des âmes, et qui sont à la religion vraie ce qu'un cadre aux grossières ciselures est à une fine peinture d'art.

Cette foi ne saurait être celle du « charbonnier », tant recommandée par les Eglises autoritaires, et qui n'a d'autre mérite que d'annihiler la raison devant le dogme, de courber l'âme crédule aux pieds de vaines idoles. Notre foi revendique hautement sa liberté, garantie de sa dignité, seul critérium de sa valeur. Elle est parce que la raison lui dit d'être.

Elle ne puise guère ses inspirations et ne recherche pas son propre contrôle en des livres réputés sacrés et où la sottise humaine s'est donné libre carrière à côté de certains témoignages irrécusables de la Révélation divine. Elle s'inspire des lois de la Nature, révélatrices de l'Ordre suprême, en attendant de pouvoir demander à la Science, encore mal documentée à ce sujet, la consécration, l'application des théories de l'Ecole psychique moderne. Elle s'applique à découvrir le sens caché de la vie dans la conscience des hommes, au lieu de se laisser guider par les thuriféraires du passé, les champions de la Foi sans contrôle, ennemis nés, adversaires irréductibles de la raison humaine, généralement accroupis sur la Religion, qu'ils exploitent, comme les oiseaux des ténèbres sur une proie à dévorer.

Cette foi personnelle non imposée constitue, à mes yeux, le seul culte qui se puisse comprendre aujourd'hui, la seule aspiration religieuse que l'on puisse concevoir à cette heure où la conscience s'éclaire et s'élève malgré la débâcle des Eglises in-

transigeantes et la recrudescence du Matérialisme; à cette heure, bénie malgré tout, où l'égarement mystique des foules, l'apeurement des âmes devant des dogmes de colère et de vengeance, ne sauraient se reproduire chez de sincères croyants qui raisonnent sagement leurs croyances.

Croire en Dieu — le Dieu de la justice et de l'amour — à l'âme humaine douée des facultés transcendantes que les études psychiques nous révèlent; à l'immortalité, au progrès indéfini de cette âme à travers les temps, les espaces et les mondes, c'est une foi beaucoup trop haute et trop large pour les sectaires qui ne voient rien après la mort qu'un Paradis sur des nuées ou un Enfer au sein de flammes éternelles. Les moules étroits des religions enfantines éclateraient s'ils devaient abriter la Foi spiritualiste moderne avec toutes ses généreuses conséquences: fraternité des hommes, fraternité des peuples, conscience affranchie des ténèbres du dogme et soumise aux lumières de la seule raison, esprit débarrassé des lisières cléricales et marchant de lui-même à la conquête des grandes vérités.

Aussi les Cultes, en général, repoussent-ils avec un bel ostracisme les données de cette philosophie d'amour et de liberté qui ouvre, de vie en vie et de monde en monde, un chemin infini au progrès de l'âme.

Ils préfèrent s'enliser dans l'incohérence de leurs dogmes. A qui ne sait marcher qu'avec des béquilles, n'essayez pas de donner des ailes!

Mais nous qui descendons de ces hommes héroïques qui avaient révolutionné le monde, renversé des rois, transformé les aspirations sociales sur toute la surface du globe; de ces penseurs qui, réformant jusqu'aux principes religieux, avaient cru devoir instituer un culte à la Raison (Dieu n'est-il pas la *Raison Universelle*?) nous pouvons regarder face à face la grande image de la Vérité enseignant, inspirant les hommes; nous pouvons étudier, commenter, faire nôtres les meilleurs principes des plus saines philosophies du passé et de l'avenir; nous rattacher à tout ce dont l'âme a besoin pour croire, espérer, se développer intellectuellement et moralement dans les étapes successives qu'elle est appelée à parcourir.

C'est à la lueur de cette révélation universelle de la conscience et du cœur que je veux envisager aujourd'hui le rôle de l'homme sur la terre, celui du citoyen dans son pays.

*
* *

Être citoyen, c'est non seulement appartenir à la cité matérielle, à la patrie terrienne: c'est, avant tout, dépendre d'un ensemble d'institutions communes à un pays, être assimilé à une généralité d'esprits possédant un caractère propre, un génie particulier, le don d'une race, plutôt qu'attaché à une motte de terre, à une configuration de terrain, au sol natal; être citoyen, c'est vivre sous des lois communes à cet ensemble; c'est avoir sa part individuelle dans les conceptions, les aspirations, les vœux, les obligations d'un peuple; c'est encore revendiquer les droits qu'il reconnaît à chacun, épouser ses intérêts, tendre vers son but, vivre de sa vie en un mot.

Compris ainsi, vu de haut et au double point de vue moral et social, le devoir du citoyen s'inscrit dans la conscience autant, sinon plus, que dans les usages et les mœurs.

Il ne suffit plus alors, pour être un bon citoyen, d'accomplir régulièrement ses devoirs électoraux, de prendre part aux réunions politiques, de jeter — à l'heure des convulsions sociales — un cri de terreur ou de révolte dans une assemblée turbulente, souvent bien incapable de résoudre la moindre partie des problèmes ardues qui lui sont proposés.

Ce devoir du citoyen, que la plupart comprennent superficiellement, a un sens noble et large qui peut échapper au vulgaire, mais que les âmes d'élite doivent saisir et appliquer dans sa plus haute acception.

Ce n'est pas indifféremment que nous avons choisi, pour y naître, la terre de France.

Le Peuple Français, d'où est sortie, comme le chant de triomphe de la Démocratie, l'admirable « Déclaration des droits de l'homme »; le Peuple Français, qui a emporté la Bastille dans un formidable remous de son indignation exaspérée; le Peuple Français, aventureux et brave, généreux quoique léger, enclin à la rêverie avant et après l'action, a tracé à l'humanité, en l'arrosant souvent de son sang, la route où les peuples doivent s'orienter successivement vers le Progrès.

Les Français doivent donc être un peuple initiateur, aux regards tournés vers le bien et le beau, vers l'idéal. La civilisation future, à peine commencée, compte sur eux. Leur exemple entraînera peu à peu les autres nations d'Europe — sauf l'Angleterre, déjà mûre pour toutes les libertés, préparée à toutes les évolutions du progrès,

émule de la France dans l'émancipation des esprits, l'amélioration des lois et des mœurs, la concorde de plus en plus réalisable entre les citoyens — leur exemple entraînera les autres nations d'Europe, et, plus tard, du Monde, à briser les vieilles entraves de tous les despotismes royaux ou populaires; à ériger, par de nouvelles formules en rapport avec l'esprit moderne, le code toujours plus large et plus lumineux de leurs lois fondamentales.

Le devoir du citoyen, en France, se double, par conséquent, de la responsabilité qui lui incombe comme instigateur du progrès dans le monde; et on le voit bien chaque fois qu'une question internationale brûlante touche, exalte le cœur des peuples, qui, alors, se tournent vers la France comme vers l'aurore du jour rêvé où la Justice sera proclamée, la Vérité reconnue sur toute la terre. Et c'est encore à la France qu'ils font appel; c'est elle qu'ils choisissent pour juge de leurs revendications généreuses et ardentes.

Le Français — qu'il le veuille ou non — de par son caractère propre, de par son histoire même, où l'amour de l'humanité avoisine si noblement l'amour de la patrie dénué de tout égoïsme national, le Français est un peu citoyen du monde.

Il doit donc, non seulement donner l'exemple de la soumission aux lois de son pays, mais encore ouvrir son esprit et son cœur à tous les projets de réforme vraiment utiles, même aux rêves de progrès encore un peu chimériques, s'il en ressort un apaisement et une satisfaction pour le plus grand nombre de ses concitoyens de la France et du monde. Il se doit à toutes les initiatives tendant à établir ici-bas le règne de la justice plus pure, de la liberté pondérée et d'autant plus active, de la vérité toujours mieux connue.

Le devoir du citoyen est grand et beau; il est multiple.

Tout citoyen français, nous l'avons dit, doit accepter les obligations que la loi lui impose, car, sans le respect de la loi, il n'y a plus d'autorité établie, de gouvernement possible, de progrès vraiment réalisable; mais il doit aussi s'élever au-dessus de la lettre de la Loi et se dire que, plus il contribuera à développer cette loi dans un sens de justice et d'humanité; plus il s'élèvera lui-même sur l'échelle morale; plus il sera avancé dans l'étude des améliorations successives qui conduisent un peuple à ses hautes destinées — plus il concourra à l'avancement de la nation française; plus il contribuera à la doter de cette

couronne de liberté et de beauté morale que lui envient les autres peuples de la terre.

Ce n'est pas seulement sur le terrain politique que le citoyen français doit exercer son action.

Certes ! il lui importe de savoir que la République, ce gouvernement de chacun par tous, est incontestablement supérieure, — bien comprise et bien dirigée, — au principe monarchique qui courbe la volonté de tous sous le pouvoir d'un seul.

Il lui importe de savoir qu'à la suite des temps, et la marche du progrès dans le passé répondant de la marche du progrès dans l'avenir, les nations de l'Europe d'abord, du monde ensuite, par intérêt, et par devoir aussi, se fédéreront pour établir la République Universelle, depuis longtemps entrevue par les penseurs et les poètes à large envergure.

Mais il doit aussi se persuader que l'instruction, la volonté, l'intelligence de tous les enfants de la nation, se complétant, se fortifiant par l'éducation, l'étude et l'expérience de chaque jour, coopéreront activement, en dehors de toute coterie politique, de toute action gouvernementale, de toute discipline de parti et de groupe, à l'agrandissement intellectuel et moral du pays.

Vu ainsi, le devoir du citoyen est très noble et très grand.

Arrière donc aux pusillanimes, aux trembleurs de tous les âges, qui ne veulent voir dans le citoyen que l'hôte de la cité, aux bourgeoises allures, et s'épouvanteraient s'ils le croyaient capable de se hausser à la taille des Révolutions émancipatrices du Passé, capable de comprendre l'esprit général d'un peuple, les leçons de la destinée, l'enseignement de l'histoire !

Le citoyen français, plus qu'aucun autre peut-être, doit s'efforcer d'évoluer vers le mieux, d'étudier le rôle de la société moderne, et de l'individu dans cette société, de préparer les voies aux évolutions pacifiques de demain, sans tomber dans les exagérations des pontifes de la liberté à outrance.

Ceux-ci réclament la liberté totale, qui serait le pouvoir de faire le mal comme le bien. Le véritable citoyen doit se tenir en garde contre les abus qu'engendrerait cette façon de comprendre la liberté. La liberté dégénérant en licence serait le pire des maux, car il n'y aurait plus de bornes à la méchanceté humaine, qui est encore très grande. La liberté totale ne pourra être accordée aux hommes que quand ils en seront dignes par leurs vertus. Voilà le

principe républicain, dégagé de toute fausse interprétation démagogique.

Le citoyen français doit donc élever rationnellement et de plus en plus son âme vers tout idéal de bonté, de générosité, de grandeur, mais sans perdre de vue l'imperfection humaine et le danger qu'il y aurait pour la société tout entière à n'opposer aucune digue au mal.

Il doit sa propre élévation morale à la France, patrie du progrès, l'un des plus purs flambeaux de la civilisation, malgré ses éclipses, ses abandons de la vérité et du droit, ses retours conscients ou inconscients en arrière.

Il la doit à lui-même et à la République.

Qu'il accepte, qu'il prenne donc la mission de limiter et, finalement, de détruire les abus partout où il les rencontrera, de combattre et de chasser la haine, l'envie, la jalousie, l'égoïsme sous toutes ses faces ; qu'il s'applique surtout à dissiper l'ignorance.

Pour cela, qu'il contribue à agrandir matériellement et moralement, à assainir les écoles.

Qu'il aspire le grand souffle de la vie nationale et qu'il le communique aux enfants, tout imprégné des effluves des génies qui ont donné à la France sa gloire immortelle !

Qu'il apprenne aux futurs défenseurs de la patrie commune, que le bien est dans la fraternité des hommes et des peuples, dans la cessation des guerres fratricides qui désolent l'humanité, dans le juste équilibre des nations obéissant enfin à un même idéal d'ordre et de liberté !

Qu'il combatte énergiquement, sans se lasser, les sectaires d'un passé désastreux qui veut revivre et étouffer nos institutions libérales !

Qu'il respecte la conscience des croyants, mais qu'il s'efforce de prouver à tous que la vérité n'est point dans un mysticisme extravagant ou dans une négation outrancière de l'Au-delà !

Qu'il contribue à implanter la religion future de raison et de liberté, en prenant aux cultes et aux philosophies du passé le meilleur de leur enseignement ; en juxtaposant ou superposant toutes les doctrines spiritualistes dignes de ce nom, pour établir définitivement le Spiritualisme de notre époque, basé sur la Science autant que sur la Révélation, et vraiment éclairé, purificateur, rénovateur !

Qu'il dise aux fauteurs de troubles, aux hommes plus ou moins bien intentionnés qui se prétendent exaspérés de l'état social

actuel et qui voudraient, au prix des pires catastrophes, améliorer seulement leur sort, ou encore celui d'une partie des citoyens, d'un groupe, d'une collectivité parfois abusive et encombrante ; qu'il leur dise avec énergie et ténacité que le progrès doit être poursuivi dans un but général, ou bien qu'il n'est qu'un leurre ; qu'il y ait des misères, des souffrances et des droits ailleurs que dans telle ou telle catégorie désignée de travailleurs ; et que le prolétariat, le vrai prolétariat, se compose de tous ceux qui travaillent au profit d'un maître pour un maigre salaire, qu'ils portent la jaquette ou la blouse !

Qu'il chasse donc l'égoïsme de son cœur et qu'il tende à le chasser aussi du cœur des autres par l'exemple et l'émulation ; qu'il prouve par tous ses actes, inspirés par l'amour du bien général, que le bonheur collectif dépend, découle directement du sacrifice généreux de chacun, quand il le faut pour le bien de la collectivité ;

Qu'il accomplisse vraiment ainsi la tâche d'un bon Français, d'un sincère Républicain.

Le devoir du citoyen est à ce prix. Sa récompense n'est pas dans un poste de député ou de sénateur, violemment disputé, chèrement acheté : il est tout entier dans l'agrandissement, l'ennoblissement de la conscience nationale !

Médium : A. L. DE F.

NÉCROLOGIE

Lyon, le 7 décembre 1909.

Mon cher de Faget,

Je viens vous annoncer le décès de M^{lle} Renaud, institutrice communale à Lyon. Notre amie a été foudroyée par une attaque dans sa classe qu'elle avait reprise depuis la veille seulement.

Ses obsèques civiles et spirites ont eu lieu le 3 décembre, au milieu d'une grande affluence d'amis.

Deux discours ont été prononcés sur sa tombe : l'un par un professeur délégué par le recteur de la Faculté, au nom de tous ses collègues. J'ai dit ensuite quelques mots au nom de la *Société Spirite Lyonnaise* dont M^{lle} Renaud était Vice-Présidente, de la Fédération Spirite Lyonnaise dont elle était trésorière-adjointe, et de tous nos amis spirites de Lyon.

Le cercueil était recouvert du drapeau des Sociétés Spirites.

Ce départ pour l'Au-delà est une grande

perte pour la *Société Spirite Lyonnaise* qui voit disparaître en M^{lle} Renaud une de ses militantes les plus dévouées.

H. S.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Fondation d'un groupe de Propagande spirite à Oran.

Oran, le 17 décembre 1909.

Cher Monsieur et F. E. C.,

Je fonde à Oran un Comité de Propagande spirite, par lequel je m'efforcerai de diffuser le Spiritisme au moyen de conférences, causeries, bibliothèque et séances d'expérimentation.

Notre bibliothèque, dont la constitution a déjà été commencée par des dons généreux qu'ont bien voulu nous faire quelques frères en croyance, est encore peu importante en raison de l'importance même de la population de notre ville, laquelle compte plus de cent mille habitants.

Le Spiritisme n'a pas encore bien pénétré chez nous. A part quelques rares bons spirites, il y a tout à faire. La lutte sera rude, mais pleins d'ardeur au travail, de courage devant l'opinion publique, confiants en la réussite d'une œuvre conforme à la loi divine, nous pourrons, j'en suis sûr, assurer du bon travail. Travail que l'avenir viendra développer plus grandement encore, lorsque les premières bases de l'œuvre auront été bien assises et que l'édifice, par nos successeurs peut-être, commencera à s'élever.

M. Déchaud, que vous connaissez bien, s'est fait un plaisir de doter notre bibliothèque de la collection du *Progrès Spirite*, que vous dirigez. Mais il nous manque quelques numéros, que nous voudrions posséder afin que cette collection, bien complète, puisse être reliée. J'espère que vous voudrez bien nous les adresser, si toutefois vous les possédez.

Voudriez-vous encore, cher Monsieur, si ce n'est abuser de votre bonté, pressentir au sujet de notre œuvre nos amis, nos frères en croyance, afin qu'ils puissent nous aider par l'envoi de quelques ouvrages et brochures spirites usagés. Nous sommes neuf à la tête de l'œuvre, neuf dont les désirs sont grands, mais neuf pauvres, chargés de famille, au salaire peu rémunérateur. Malgré toute notre bonne volonté, malgré toute notre énergie, nous ne pourrions rien si nous ne sommes puissamment

aidés. Les ouvrages psychiques coûtent cher; nos moyens ne nous permettent pas de nous en procurer.

Espérant que vous voudrez bien, par vos sentiments dévoués à la cause spirite, faire quelque chose pour d'humbles pionniers qui espèrent, je vous prie d'agréer, cher Monsieur et F. E. C., l'assurance de mes vifs sentiments fraternels.

Adolphe WERLY,
Ravin Raz-el-Aïn (Rond-Point),
à Oran (Algérie).

Nous croyons ne pouvoir rien faire de mieux en faveur du groupe spirite naissant que de reproduire l'excellente lettre de son fondateur et de recommander chaudement le *Comité de Propagande* d'Oran à ceux de nos amis qui pourraient disposer d'ouvrages ou brochures spirites à lui faire parvenir.

N. D. L. R.

Caisse de Propagande

Nous avons reçu de :

« Anonymes de la Loire et du Rhône »	50 francs
M ^{me} B. A., — Toulon.	5 —
« Une croyante »	5 —
M ^{me} B., Genève.	5 —
M ^{me} Goudy, Fabrezan.	5 —
M ^{me} Vve Gendron, Orléans.	25 —
M ^{me} E. Prax, Sauvian	1 —

(A suivre.)

Crèche Spirite de Lyon

M. et M ^{me} Caffarel, à Luserna	
S. Giovanni	5 —
« Une croyante »	5 —

REMERCIEMENTS

et Vœux de la Crèche spirite.

La Crèche spirite offre ses vœux reconnaissants à tous ses sociétaires et donateurs. Elle les remercie de l'aide qu'ils lui apportent et sans laquelle elle ne pourrait subsister car son œuvre est entièrement gratuite pour les familles dont elle reçoit les enfants. Ses frais s'élèvent à 4.500 francs.

A tous, en rappelant qu'elle est une douce œuvre de charité dont on peut être

protecteur par un don de 3 francs par an, elle dit :

Je suis une ardente propagandiste du Spiritisme car, en ma petitesse, je m'honore de mon titre : « Crèche spirite » et, en ma faiblesse, je prouve la grandeur du Spiritisme par la force et la puissance qu'il possède pour ouvrir les cœurs à l'amour et les esprits à la raison, au jugement, au sentiment du devoir envers tous.

Je suis la première fille de la « Société spirite pour l'Œuvre de la Crèche », et j'aspire, sur tout le sol français, à des sœurs qui avec moi s'honoreront du titre de « spirite », et l'honoreront par leurs efforts.

O frères, aidez-moi à faire entendre ma voix. N'est-ce pas par des œuvres de solidarité que se confirment les principes que le Spiritisme met en lumière?

Toutes les adhésions à la « Société spirite pour l'Œuvre de la Crèche » se reçoivent au local de la Crèche spirite, 8, place de la Croix-Rousse, Lyon.

La Crèche est ouverte tous les jours ouvrables, de 2 à 4 heures.

LA DIRECTRICE.

LE MIEL, sucre parfait de la Nature, est un *aliment* des plus précieux pour la santé, *en même temps qu'un remède efficace.* Tous les souffrants ont grand intérêt à en faire une certaine consommation et à s'en servir à la place du sucre si souvent nuisible.

Tous par son emploi pourront se préserver de bien des maladies et souvent se guérir.

Nous expédions directement aux Consommateurs les délicieux miels blancs provenant de nos ruchers, par colis-postaux.

Les seaux de 3 et 5 kilogrammes sont expédiés franco gare contre mandat-poste de 5 fr. 10 et 8 francs joints à la lettre de commande.

S'adresser à G. GUILLONNEAU, Apiculteur près Saint-Amand-de-Vendôme (Loir-et-Cher).

Un très intéressant opuscule est adressé contre timbre de 0 fr. 10.

Le Progrès spirite. Organe de la Fédération spirite universelle

Fédération spirite universelle. Auteur du texte. Le Progrès spirite.
Organe de la Fédération spirite universelle. 04/ 1910.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste

Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

Le journal paraît le 20 de chaque mois.

Hommage à Allan Kardec

A cette époque où se renouvelle l'anniversaire de la désincarnation du Maître aimé et vénéré, nous sommes heureux de nous joindre aux spirites du monde entier pour honorer, dans Allan Kardec, le penseur, l'érudit dont les ouvrages sont le fondement même de notre philosophie spiritualiste basée sur la raison et sur le fait.

Les années passent, mais le culte d'Allan Kardec reste aussi fervent. C'est que l'éminent philosophe a touché notre cœur en même temps qu'il élevait notre esprit. Grâce lui soient donc rendues, et que notre hommage ému lui parvienne dans l'Au-delà, tout imprégné de notre affectueux respect, de notre reconnaissance sans bornes !

Et honorons-le surtout en faisant chaque jour le sacrifice de notre égoïsme et de notre orgueil, ainsi qu'il nous l'a tant recommandé.

31 mars 1910.

LA RÉDACTION.

LE SCEPTICISME SOURIAN

J'ai rencontré des gens — de bonne foi, je veux bien le croire — qui ne peuvent entendre parler de lois mystérieuses régissant le monde des âmes, sans sourire d'un petit air d'incrédulité qu'ils s'efforcent de rendre affable.

Ce sourire, qui veut être bienveillant, reste gouailleur.

Cependant, la science psychique (en grand honneur, de nos jours) s'applique de plus en plus à découvrir et commence

à affirmer nettement les lois dont nous parlons ici.

Et les incrédules ne se doutent pas que leur scepticisme souriant, qu'ils croient être du meilleur esprit français, à marque parisienne, révèle tout simplement leur ignorance.

* *

Allez dire à un Français né malin, à un Parisien xx^e siècle, qu'il y a des intuitions plongeant dans l'avenir pour en rapporter des prévisions certaines de ce qui sera ; que des pressentiments se réalisent ; que, parfois, des rêves nous avertissent, de façon précise et étonnante, des réalités de demain ; que tout un ensemble de lois, encore mal définies ou peu connues, domine, actionne, vivifie le monde de la pensée et du sentiment, établissant des rapports entre les âmes, reliant celles-ci à une puissance supérieure, à une volonté dirigeante qui, pour nous, n'est pas plus niable que la lumière du soleil — et si vous n'obtenez pas un haussement d'épaules significatif, soyez sûrs que vous recueillerez un de ces sourires, à caractère imprécis, dont nous parlions tout à l'heure.

Il paraît si naturel à l'homme de nos jours, qui a vu tant de choses et croit les connaître toutes, de se cuirasser d'une belle indifférence en face des problèmes de l'infini, qu'il affecte de dédaigner et qui, généralement d'ailleurs, dépassent la portée ou ne répondent pas aux besoins de son intelligence ! Il lui paraît si naturel de se retrancher derrière un facile matérialisme qui nie tout pour n'avoir rien à expliquer !

Toutefois, le temps marche, et la lumière se fait peu à peu sur ces troublantes questions de l'au-delà qui préoccupent tant de

penseurs ; sur ces investigations du monde invisible, ces expérimentations des forces occultes, qui, jadis, semblaient être réservées à quelques rares natures, spécialement douées, et qui, aujourd'hui, sont presque mises à la portée du public par une élite de chercheurs autorisés, de savants consciencieux.

*
* *

Nous ne saurions trop remonter aux causes de ces phénomènes et dire à nos adversaires :

Sommes-nous seulement composés de chair et d'os, de lymphe et de sang ? Le prétendez-vous ? Ou bien, reconnaissez-vous que nous avons une âme ? Si nous avons une âme, peut-elle *s'extérioriser*, voyager hors du corps, voir à distance, agir par elle-même au moyen de son *périsprit* ? A-t-elle des lois indépendantes de celles du corps ? Dès lors, peut-elle vivre de sa vie propre après la mort de celui-ci ?

Tel est l'enchaînement rigoureux des propositions que nous soumettons — s'ils osent jamais méditer sur ces problèmes — à ceux qui nous accueillent d'un sourire chaque fois que nous les avertissons qu'un nouveau fait, scientifiquement établi, vient prouver la réalité de la survie, l'action des Esprits désincarnés sur nous-mêmes et sur la matière qui nous entoure.

Si nous avons une âme — et comment en douter devant l'évidence de certaines de ses manifestations ; comment expliquer, sans cela, l'amour, la haine, les nobles, les violentes passions de l'humanité ? — si nous reconnaissons l'existence de l'âme, nous sommes conduits, par les faits mêmes dont nous recueillons de tous côtés les témoignages, à voir que cette âme a sa vie propre, quoique étroitement unie au corps ; que, dans certains cas, elle peut *s'extérioriser*, se transporter à distance, prendre part même à des événements lointains, sans le concours de son corps matériel et aidée seulement de son *périsprit*.

Les preuves de la vie propre de l'âme, de ses extériorisations, de son action sur les autres âmes et sur la matière elle-même, nous les relevons par centaines dans les organes du psychisme contemporain, et aussi dans les ouvrages spéciaux qui traitent de ces hautes et fascinantes questions. Et quelles preuves, pour la plupart ? Des témoignages signés de savants en renom, de personnages officiels, d'individualités honorablement connues, qui ont pris toutes les dispositions nécessaires pour que les phénomènes constatés pussent être

sévèrement contrôlés avant d'être enregistrés comme faits reconnus, indiscutables.

Eh bien ! trouvez-vous illogique de conclure que, puisque l'âme humaine peut, sous la pression de certaines circonstances, ou même, dans certains cas, à sa volonté, *s'extérioriser*, c'est-à-dire sortir de son corps physique, s'en éloigner sans rompre leurs rapports nécessaires à la vie matérielle ; trouvez-vous illogique de conclure que, puisque l'âme incarnée peut vivre de sa vie personnelle, avec ses moyens d'action particuliers, elle peut à plus forte raison, une fois délivrée du corps matériel qui limite, ici-bas, ses facultés, agir sur les hommes et les événements, et jusque sur la matière elle-même ?

C'est le Spiritisme reconnu, affirmé par le contrôle des faits autant que par les démonstrations de la raison.

Dès lors, aimables sceptiques, que signifie aujourd'hui votre sourire ? Simplement, que vous êtes et voulez rester étrangers au mouvement qui entraîne même les hommes de science — froids et positifs par excellence — à interroger le sphinx devenu de moins en moins redoutable, à ouvrir à l'âme humaine, anxieuse de ses destinées, les perspectives consolantes et sans fin de l'éternel au-delà.

..

Et, en vérité, si nous en étions réduits à nous immobiliser, à dormir sur l'oreiller décevant du matérialisme, qu'en résulterait-il pour l'âme, pour la conscience humaine ? L'enlèvement graduel de ses facultés, la perte graduelle de son sens du droit, du juste et de l'utile. Nous n'aurions plus rien à opposer au courant dévastateur qui vient nous dire de sacrifier les autres à nous-mêmes dans une vie qui doit absolument cesser d'être sous peu de jours ; qu'il faut vivre pour jouir et non pour accomplir fidèlement jusqu'au bout nos devoirs de citoyens du monde, frères de tous les hommes.

L'Evangile d'amour de Jésus n'aurait plus aucun sens. Nous n'aurions plus qu'à nous laisser emporter dans le remous de ce flot matérialiste qui croit aboutir au néant et dont le néant seul pourrait donner la raison d'être.

Mais alors serait-ce la peine d'être nés, et ne devrions-nous pas maudire la puissance inintelligente ou mauvaise qui nous a créés ?

Ô Dieu ! sublime intelligence, bonté souveraine, je ne sais que te bénir et espérer

en toi, car, seul, tu fermes nos blessures morales sous les promesses de ton amour, et c'est toi qui nous ouvres l'immortalité!

A. LAURENT DE FAGET.

Société d'Études Psychiques de Genève

COMPTE RENDU

DES TRAVAUX DE L'ANNÉE 1909

Par M^{me} SOPHIE ROSEN-DUFAURE, Présidente.

Mesdames,
Messieurs,

Comme nous l'avons constaté au cours des années précédentes, notre Société ne saurait s'isoler du mouvement général. Si modestes que soient nos travaux, ils rayonnent dans une circonférence dont on ne pourrait indiquer l'étendue, mais qui, certainement, va s'élargissant, étant donné l'élan que prennent actuellement nos idées, à travers le monde civilisé.

J'en ai pas à parler ici de la belle éclosion d'études produite sous les auspices de savants. Toutes les publications psychiques la relatent et, du reste, à quelques exceptions près, ces Messieurs, maintenant d'accord avec nous sur la réalité des phénomènes, ne le sont plus quand il s'agit d'en indiquer la source. Ils en ont trop longtemps ri, ils ont trop solennellement prononcé le grand mot : « Impossible ! » Ils sont, en réalité, fort mal placés pour se déjuger ; mais, en ce moment, ils expérimentent, et ce fait est considérable, car il détruit le ridicule qui, aux yeux des masses, couvre ce genre d'investigations. C'est peu, semble-t-il ? Erreur ! Une foule de gens brûlent de connaître ce domaine mystérieux, mais ils s'en abstiennent dans la crainte qu'on se moque d'eux. A force d'entendre dire et de lire, un peu partout, que les savants font du psychisme, à n'importe quel titre, les timides dépouillent leur fausse honte et, la curiosité aidant, ils s'enquière de cette question si controversée. De là à la conviction il n'y a qu'un pas.

La littérature psychique y aide pour sa part. Tous les jours elle s'enrichit de quelque nouvel ouvrage parfaitement documenté, et comme notre philosophie si haute, si lumineuse dans sa divine simplicité, s'adapte merveilleusement aux besoins actuels de l'âme humaine ; comme, d'autre part, elle constitue une *continuation évoluée* du Christianisme, ces vérités, ne

formant point une *opposition* aux idées ambiantes, mais offrant seulement une augmentation de lumière, s'imposent par la force même des choses, à ceux qui ne sont ni dogmatiques intransigeants ni matérialistes de parti pris.

Puisque nous parlons de Messieurs les savants, rendons un juste hommage d'éloges et de regrets à l'homme éminent et courageux qui vient de retourner dans l'Au-delà, après une vie de persévérantes et consciencieuses recherches. J'ai nommé César Lombroso, dont les profondes études anthropologiques ont abouti à des conclusions qui viennent corroborer les nôtres. Longtemps réfractaire à nos croyances, il continua ses recherches et, convaincu par l'apparition incontestable de sa mère, matérialisée, Lombroso accepta et proclama publiquement la vérité. Criminaliste et psychiatre avant tout, il étudiait avec une inlassable persévérance l'influence exercée par l'organisme physique sur la mentalité et, par suite, sur les actes du criminel. Voici ce qu'en dit Gabriel Delanne (*Revue scientifique et morale du Spiritisme*, novembre 1909) : « Lombroso laisse une œuvre considérable, mais il est connu surtout dans le grand public comme le protagoniste de la thèse de « l'homme criminel », c'est-à-dire de l'homme qui vient au monde avec des tares physiologiques qui en font irrésistiblement un malfaiteur. Suivant cette théorie, un tel individu est fatalement criminel, comme un autre sera épileptique ou aliéné.

« On conçoit que de telles idées étaient appelées à produire une révolution profonde dans la psychiatrie, dans l'anthropologie, dans la médecine légale, dans la jurisprudence et dans l'opinion publique. Du moment que le criminel est un malade, il serait absurde de le punir ; il faut le soigner et le mettre simplement dans l'impossibilité de nuire en le détenant pendant toute sa vie. »

C'est précisément ce qu'implique la philosophie spirite. Faisons cependant une réserve. Il ne s'agit que de retourner la question.

Ces malheureux qui, selon la science, sont *organisés pour le crime*, ce qui prendrait le caractère d'une destinée fatale et féroce, ceux-là, dis-je, sont de simples involués, des êtres primitifs nouvellement issus des règnes inférieurs, et comme, en s'incarnant, l'esprit construit sa demeure de chair et façonne son corps, dans le sein de sa mère, il le fait inconsciemment selon sa mentalité, et sa personne physique porte

naturellement la signature de l'auteur. Ce n'est donc point *parce que* son organisme offre certains stigmates qu'il est voué au crime ; c'est parce que son être intime est encore brutal et cruel que son enveloppe matérielle présente ce caractère.

De quelque façon qu'on l'envisage, voilà un fait qui pose de bien étroites limites à ce libre arbitre dont on mène si grand bruit. C'est aussi l'opinion de Lombroso. En terminant cette mention, rappelons le noble courage avec lequel ce vrai savant affirma ses convictions spirites, après de longues années de recherches ardues. Aux sphères qu'il habite maintenant, il lui sera tenu compte de sa vaillante droiture en face de ses collègues sceptiques et railleurs. Tous les convaincus n'ont pas cette belle énergie. Honneur à Lombroso qui en a donné l'exemple ! D'autres hommes de science avaient déjà, il est vrai, affirmé leurs convictions spirites à la suite d'expériences sévères et prolongées ; mais le grand nombre de ces Messieurs en est encore au subconscient, au subliminal, aux forces incon nues, etc., le tout par leur haine des Esprits. Leur siège est fait ; ils iront jusqu'à la Lune en refendant scientifiquement des cheveux en quatre pour expliquer le phénomène afin d'éviter, d'anéantir, s'il se peut, la croyance détestée. Quand, donc, l'un de ces doctes personnages se dresse en face de ses savantissimes confrères et déclare la vérité en ce qui regarde nos convictions, il accomplit un acte de courage, de haute vaillance qui a droit à notre reconnaissance, car, non seulement il affermit toujours plus la foi des faibles, mais il rend aux découragés leur confiance en l'Humanité.

Rien de ce qui a rapport au spiritisme ne nous est étranger. Une étroite solidarité nous relie à l'Humanité tout entière ; c'est pourquoi, Mesdames, Messieurs, je vous ai présenté les considérations précédentes, estimant, d'ailleurs, que malgré le caractère administratif de cette séance, nous devons tous en emporter quelque pensée réconfortante.

Abordons maintenant ce qui regarde spécialement la marche de notre Société durant l'année 1909.

Aucun événement remarquable ne l'a signalée. Nos séances mensuelles, celles du Comité, ont eu lieu, comme toujours, avec régularité. Le même zèle, le même dévouement ont continué d'animer vos mandataires. Je saisis avec joie cette occasion de les en remercier. M. Cuendet fait tout ce qu'il peut, étant donné le temps si limité

dont il dispose. M. Gardy, qui déclare hautement *ne vouloir plus rien faire*, est encore actif et militant comme en ses beaux jours, et nous avons à lui exprimer ici, une fois pour toutes, notre vive reconnaissance de sa générosité envers la Société comme de son aimable et large hospitalité envers le Comité dont, chaque mois, il veut bien se donner l'embarras. M^{lle} Champury, malgré sa grande mission professionnelle, est toujours l'inénarrable secrétaire que l'on sait ; ce qu'on ne sait pas, c'est comment l'en remercier.

M. Wolfrum, en succédant à M. Gardy comme trésorier, ne s'est pas installé dans une sinécure ; les intérêts de la Société lui taillent de la besogne, dont il a d'autant plus de mérite à se tirer que ses propres occupations sont des plus absorbantes comme forces et comme temps. Il est vrai que M^{me} Wolfrum lui est une aide précieuse en ce qui touche la Société. Qu'ils veuillent bien tous deux en agréer notre reconnaissance.

Nous adressons la même prière à notre si dévoué bibliothécaire, M. Albert Pauchard, qui, malgré de grandes fatigues professionnelles et de profonds chagrins, suffit aux soins de notre bibliothèque dont il assure, non sans peine, le bon fonctionnement. Merci à lui pour le zèle et la conscience qu'il apporte à ses fonctions souvent compliquées.

A M. H. Favas-Chavanne aussi va le tribut de toute notre gratitude pour avoir accepté le vice-secrétariat, afin de soulager un peu M^{lle} Champury vraiment trop chargée.

Ce juste hommage rendu à nos chers collègues du *Bureau* vous démontre, Mesdames et Messieurs, que notre Société d'Etudes psychiques n'a l'air de marcher sur des roulettes que grâce au concours *très dévoué de quelques membres, toujours les mêmes*, non seulement quant au domaine administratif, mais encore, à très peu d'exceptions près, dans ce qui nous concerne tous, savoir, les travaux destinés aux séances d'étude. Bien des appels ont déjà sollicité, mais inutilement, le zèle de nos collègues en général ; nous possédons pourtant des membres expérimentés et parfaitement capables de seconder nos efforts ; mais, je le constate avec douleur, chacun laisse à son voisin le soin d'aider un peu le Comité dans l'accomplissement de notre grande tâche à tous. Si quelqu'un nous favorise parfois d'un travail, je dois le dire à l'éloge de notre sexe, ce sont surtout des dames. Particulièrement M^{mes} Julliard et

Hornung. Qu'elles veuillent bien en agréer nos remerciements. Sur cette question, les Messieurs seraient bien aimables de se piquer d'honneur, comme le fait, *quand il le peut*, notre distingué collègue, M. Marius Achard, à qui va aussi notre reconnaissance.

Il me reste à vous parler, Mesdames et Messieurs, des sujets qui furent traités en nos séances mensuelles. Je suis forcée d'en abrégé le compte rendu pour ne pas dépasser les limites assignées à cette réunion.

Celle de janvier fut comme toujours presque exclusivement administrative. Après la lecture des rapports sur nos divers champs d'activité, rapports qui furent approuvés par l'assistance, on procéda à l'élection du Comité. Celui-ci fut maintenu dans son entier, y compris la présidente, M^{me} Rosen-Dufaure, réélue par acclamations.

La séance de février eut d'abord à s'occuper de photographies spirite, M^{me} Wolfrum ayant donné lecture de deux articles de la *Nouvelle Presse*, relatant, sans les expliquer, des expériences faites en ce domaine par le commandant Darget et par un photographe, M. Keller. M^{me} Pédroni mentionne, à ce sujet, les tentatives de Baraduc pour photographier la pensée, essais qui rappellent à M^{me} Hornung certaines expériences des psychomètres. Ces faits soulèvent des objections et des réponses également hypothétiques, dont le temps seul peut fixer la solution.

On parle ensuite, sans trop y insister, des fraudes imputées au médium Miller. On s'accorde à déplorer que de tels faits existent, tout en convenant que si le devoir des vrais spirites est de les stigmatiser, il importe, surtout, de ne le faire qu'en vertu d'une entière certitude.

Mars nous vaut la rare bonne fortune d'une communication émanant de M. Marius Achard. Il s'agit d'un article de M. Stead, paru dans la *Revue*, sous le titre : « Comment communiquer avec l'Au-delà ? » L'auteur établit que les plus grands esprits de toutes les époques ont admis la persistance de la vie après la mort du corps. On retrouve cette donnée dans toutes les religions comme dans la plupart des philosophies. Ce fait témoigne d'un instinct universel. A ce titre, le problème se pose sans même offrir la certitude d'en trouver la solution. Mais M. Stead était mieux placé qu'un autre pour l'obtenir. Doué d'une remarquable médiumnité, l'écriture automatique, il écrit sous l'influence des vivants éloignés,

comme sous celle des désincarnés qu'il a connus. Messages télépathiques d'une part, messages spirites d'autre part. Fait curieux : ses correspondants *vivants* étaient, le plus souvent, inconscients de leur acte, ce qui, parfois, rendit le contrôle impossible. M. Stead obtint même une apparition corporelle en accomplissement d'une promesse faite de son vivant par le personnage-revenant.

On comprend que M. Stead arrive à l'inébranlable conviction des communications possibles entre vivants et décédés. M. Stead parle aussi d'une photographie posthume de Pétrus Botha reconnue absolument authentique. En somme, l'auteur de cet important article déclare publiquement que le problème est résolu.

(A suivre.)

Programme de l'Ame

aspirant au Bien éternel

Bien plus avancé assurément que le nôtre est ce monde où chaque âme, en y faisant son entrée, sait déjà qu'elle a vécu, qu'elle doit progresser sans cesse. Elle a l'intuition de son vrai but, de sa vraie destinée, et se sent naturellement disposée à travailler à sa propre amélioration. Dans ce Monde heureux, chaque âme n'a d'autre ambition que de se développer, d'épurer sa nature par la connaissance et la pratique des devoirs. Ce qui est vraiment admirable, c'est cette émulation de chaque âme pour l'accomplissement de belles actions. Chaque âme se trace une ligne de conduite, chaque âme a son programme moral et intellectuel. — Hélas ! qu'il est loin, à notre époque, d'en être ainsi sur cette pauvre Terre où règnent le Vice et la Méchanceté, tristes produits de l'ignorance de ce que l'on est soi-même, ignorance de laquelle découle l'ignorance de la vraie Vie, du vrai Bien, de la vraie Destinée de l'homme ! Sans l'ombre d'un doute, sans pouvoir se l'expliquer, on croit généralement, on croit fermement que le corps charnel n'est autre chose que la personne elle-même. Ce corps, devenu cadavre, plus rien ! La personne est anéantie ! D'autres, les spirites surtout, l'ont dit, répété, et l'on ne saurait trop le dire, trop le répéter encore, et j'appelle particulièrement toute l'attention des lecteurs sur ce point : *Tout le mal vient de l'ignorance de soi-même.* « Connais-toi toi-même » répétait sans cesse Socrate. Mais à quoi donc a servi

pendant des siècles l'enseignement de l'Eglise ? On a cru (il le fallait à cette époque barbare) à ce que l'Eglise a dit. Mais la Science a parlé. D'autres Philosophies aussi ont parlé. Seulement, *chacun a parlé au point de vue de son objet*. La Science ne s'est occupée que des phénomènes matériels ; elle a progressé à ce point de vue. Mais elle n'a voulu et ne veut jusqu'à présent voir dans l'Univers que la matière et les forces matérielles. Elle semble même s'imposer et dire : « Croyez-moi : En dehors de la matière, plus rien ! » Et le médecin ne regarde que le corps, ne voit que la désorganisation physique dont la cause bien souvent lui échappe. Bien souvent aussi, il ignore le remède à employer et se méprend sur ce remède... Les adeptes du spiritisme voient autre chose que la matière tangible. Mais la Science elle-même est obligée de reconnaître l'existence d'une substance éthérée, impondérable, de s'occuper même de ce qu'elle a repoussé, des phénomènes qui ont pour cause l'âme : suggestion hypnotique, transmission de pensée.

Elle sera contrainte, *par la force des faits*, à se diriger vers la voie qu'elle a méconnue ; elle sera obligée d'admettre l'existence de substances impondérables, fluidiques, de reconnaître enfin que ces substances ne sont que des transformations d'une substance unique : la matière elle-même. Enfin, *toujours par la force des faits*, elle proclamera l'existence d'une substance indestructible distincte de la substance matière : de l'élément spirituel, ou âme. L'Eglise, quoique évoluant aussi par la force des choses, restera néanmoins plus ou moins figée dans ses dogmes. Voilà pourquoi, restant immobile, croyant posséder la Vérité absolue, elle se trouve forcément en désaccord avec la Science qui, jeune encore, prétentieuse, a néanmoins une autorité incontestable : elle possède le fait qui plaide en sa faveur. Mais, pour le moment, elle ne voit que le fait frappant sans ou instruments. On s'éloigne donc de l'Eglise, et la Science ne parle point de l'âme. Et, dans les écoles, il n'est généralement question ni de Dieu ni de l'âme. Doit-on s'étonner alors que *l'on ignore ce qui est le plus important : Ce que l'on est réellement soi-même ?* Et puis, grâce à l'Eglise dont on est toujours esclave, dont sont même en un sens toujours esclaves ceux qui prétendent s'en être affranchis, on se représente l'âme comme quelque chose qui serait peu de chose : une non-substance, une flamme, un souffle, à qui serait ré-

servé, après la mort, un lieu éloigné... bien éloigné... *bien haut*, le paradis où elle serait heureuse... en contemplant Dieu et les Anges, ou un autre lieu : le Purgatoire d'où elle pourrait sortir grâce aux prières formulées, récitées, payées, ou l'Enfer, lieu horrible où elle souffrira *éternellement*. Et malheureusement, on ne peut se faire à cette idée que d'autres que l'Eglise peuvent parler de l'âme, donner une juste idée de l'âme. On ne voit, dans ces choses, que l'enseignement de l'Eglise. On rit. On ridiculise. Un autre élément matériel quoique fluidique, inséparable de l'âme, le Périsprit qui joue un rôle si important et qui donne la clef de tant de phénomènes inexplicables sans lui, est totalement ignoré de la Science officielle, des Eglises. Ainsi, tout s'explique sans se justifier : ne voyant que la vie matérielle, *on subit l'influence de la force d'en bas : l'attraction matérielle*. La Religion n'est qu'une pure formalité : aller à l'Eglise, réciter des prières, cela suffit : on est religieux. Dieu nous entend : nous serons heureux... peut-être... dans l'autre Monde. Mais, se dit-on, pensons surtout à être heureux dans celui-ci. Et, pour cela, que fait-on ? Regardons : nous voyons beaucoup d'agitation autour de nous. Mais quel est le but de cette agitation ? Pourquoi tous ces efforts ? Pourquoi même toute cette énergie morale ? Interrogez. Observez.

Vous verrez, qu'en général, *il s'agit du bien-être matériel pour le bien-être matériel*. On s'occupe de ses affaires (matérielles). On veut aboutir. On se trace un emploi du temps, parfois un programme, mais on fait cela pour arriver toujours à ce but : acquérir le bien-être matériel (repos, jouissances, éclat, richesse, emploi, titre, considération...). *On emploie aussi, mais comme moyen seulement, l'acte moral*. On accomplit ainsi des actions bonnes en elles-mêmes mais qui ne sont pas moralement bonnes. Et la *Moralité, c'est-à-dire le désir de bien faire pour bien faire*, y est si étrangère, qu'on n'emploie l'acte moral qu'où il y a utilité à l'employer. L'Egoïsme seul dit : Fais ceci, cela fera plaisir : tu obtiendras cela. Il faut savoir s'arranger. Et, pendant ce temps, d'autres malheureux sont là qui souffrent, implorant vainement l'appui de l'honnête homme, de l'homme de bien selon le monde mais non selon Dieu et la Conscience. Il ne peut venir en aide : il est pris par ses occupations personnelles, par ses travaux. Qu'arriverait-il donc s'il sacrifiait quelques

instants à secourir son voisin ? Un bon conseil en passant : « Comment allez-vous ? Ah ! vous souffrez, c'est bien malheureux. Je sais ce qu'est le mal. Faites ceci, vous pourrez mieux vous en trouver. » Et moi, je vais à mes affaires, et je ne pense plus qu'à mes affaires. Et demain : « Vous n'allez pas mieux ? C'est bien malheureux... Enfin, je souhaite que ça aille mieux. » Voilà tout le soulagement qu'il faut attendre de l'homme indifférent et dur. Le riche « plein des joies de ce monde » ignore les maux des malheureux. Sans doute il y a des âmes compatissantes. Sans doute, il y a des cœurs généreux. Sans doute il y a des dévouements sublimes. Mais, en général, s'emploie-t-on à soulager son frère malheureux comme on devrait le faire ? Y met-on tout son cœur ? toute son ardeur ? Il est vrai aussi de dire que dans ce monde matériel où nous sommes, quoique envisagée par l'âme vertueuse comme moyen pour l'accomplissement du Bien moral qui est le but, la Vie matérielle, machine lourde et compliquée par les exigences des usages, des lois, par les mœurs, nécessité, pour son fonctionnement, de puissants et incessants efforts. Il faut être ici. Il faut être là. Il faut être enfin où sa tâche et le devoir professionnel appellent. Et il le faut parfois à l'heure, à la minute... Il faut même parfois ne pouvoir venir ou ne venir qu'insuffisamment en aide aux siens parce qu'impérativement nous sommes obligés d'être où nous devons être, de faire ce qu'il est indispensable de faire. Et, parfois, il y va, dans l'accomplissement de graves devoirs, du salut ou du péril d'un grand nombre ! Mais ne pourrait-il y avoir un peu d'adoucissement à de si austères obligations sociales, si, du haut en bas de l'échelle sociale, au lieu de l'égoïsme, de l'indifférence, de l'exigence tyrannique, quelquefois stupide, il y avait l'esprit de fraternité, d'égalité ; si le sentiment vraiment démocratique et social, en un mot, animait les âmes et les portait à vouloir l'égalité de protection des droits contre les abus, les privilèges, la richesse, à vouloir enfin le bonheur pour tous ? Il y aurait alors, par les lois et règlements, des dispositions humanitaires pour le bien de tous, pour le bien de celui qui sert, pour le bien de celui qui est servi. Si, au lieu de cette indifférence, de cette dureté de cœur, régnait l'amour pour tous, l'affection pour tous, en serait-il donc absolument ainsi ? Ah ! assurément, il y aurait un grand changement. Evidemment, le grand obstacle à cette réalisation est le dé-

faut de bon vouloir. Et ce bon vouloir manque parce que l'égoïsme est là qui conseille toujours le bien-être matériel. Mais, par des coups retentissants et terribles (catastrophes) (1) tous les membres de la Société ne sont-ils pas suffisamment instruits de ce qu'est le matériel et de ce que vaut une seule bonne action morale ? La bonté et le dévouement ne sont-ils pas alors infiniment au-dessus de toute considération matérielle si importante que soit cette considération ? Et qu'y a-t-il de plus beau, de plus consolant pour l'âme affligée que le désintéressement absolu ? « Les belles actions cachées sont les plus méritoires », a dit le profond penseur, l'écrivain de génie, Pascal. N'est-ce pas là la vraie beauté ? Et le beau n'est-il pas le beau parce qu'il est le Bien ? Ce qui est vraiment admirable, en effet, c'est le sacrifice, c'est le dévouement. Tout cela fait vibrer l'âme, tout cela lui révèle ses nobles facultés, tout cela enfin lui dit : Tu as reçu en germe des puissances divines. Tu as une noble origine. Tu es vraiment un rayon de la divinité elle-même. Ne recevons-nous pas ainsi un enseignement, un avertissement ? Que l'égoïsme, que l'orgueil disparaissent donc à tout jamais ! Que la compassion, la modestie chassées du cœur de l'homme par le bien-être matériel, y pénètrent donc, plus fortes que jamais, par la porte de la Douleur ! Encore une fois, que l'orgueil disparaisse ! Que la lumière, voilée par le faux-savoir, laquelle se trouve fortement ébranlée par ces puissants et terribles phénomènes, par les passions de l'homme, que la lumière se montre donc dans tout son éclat ! Eclairées alors par ce Rayon Céleste, toutes les âmes ne douteront plus de leur existence réelle, sauront qu'elles sont sœurs, qu'elles ne viennent point des forces naturelles inconscientes, mais d'une cause consciente, d'une cause éternelle : de Dieu, non d'un dieu.

(1) Remarque : A mon humble avis, c'est une erreur et c'est même être irrégulier de croire que les catastrophes sont œuvres naturelles de destruction au sens absolu du mot ; la nature ou plutôt son Auteur (Tout-Puissant, Infaillible...) perfectionne sans cesse son œuvre. Une comparaison : Un maçon démolit, dans son appartement même, une partie d'un mur séparant 2 pièces de cet appartement dans le but d'y placer une porte pour établir la communication de ces 2 pièces : d'où perfectionnement dans cet appartement. Voir, du reste, *Le Livre des Esprits* Allan Kardec, page 308, n° 728, page 307 n° 732, pages 310, 311, 312, n°s 737, 738, 739, 740, 741 et même page 154, *Evangelie selon le spiritisme*.

être, mais de Dieu Perfection absolue, de Dieu Puissance des puissances, de Dieu Amour infini qui les a toutes créées pour le Bonheur. On saura enfin que la vraie Religion est de faire ce que Jésus enseignait : la volonté du Père céleste. Cette volonté, c'est de *collaborer à l'œuvre divine en aimant toutes les créatures comme Dieu les aime lui-même*. Quel est le plus grand commandement de la loi ? Il est contenu dans ces simples mots : *Aimez Dieu par-dessus toutes choses* (1). Mais ce commandement en nécessite un deuxième qui n'est autre que le premier commandement lui-même appliqué : « *Aimez votre prochain comme vous-même.* » Ce deuxième commandement est, en effet, « semblable au premier ». « Toute la loi et les prophètes sont contenus dans ces deux commandements. » La volonté du Créateur est donc révélée par cette loi, chacun se trouve en soi-même et se donne à soi-même. Cette loi est donc une autonomie. Elle nous commande aussi sans considération d'intérêt. Elle est ainsi un « impératif catégorique » selon l'expression de Kant. Obéir à cette loi, c'est obéir à Dieu. C'est être vraiment religieux que de voir en cette loi la volonté même du Père céleste. Par cette loi qui s'impose, la volonté du Créateur s'exprime donc par la voix de la conscience et nous dit : « S'aimer réellement les uns les autres en voulant réellement comme Dieu le veut lui-même, le vrai bien de chacun et de tous : le bien matériel comme moyen, le bien moral comme but, et en employant tous ses instants à la réalisation de ce vrai bien. Voilà la tâche imposée à tous, voilà le devoir. » N'aimer que soi ou sa famille ou son pays, ne travailler que pour soi, que pour sa famille, que pour son pays, c'est donc violer totalement la loi si l'on n'aime que soi, c'est violer plus ou moins la loi si l'on n'aime ou que sa famille, ou que sa cité, ou que son pays. C'est donc préparer plus ou moins son malheur. Il faut donc aimer tous les hommes ou plutôt tous les êtres, toutes les âmes enfin. Aimer réellement les autres en aimant l'âme pour l'âme, c'est aimer ce que Dieu aime. C'est pratiquer la

(1) « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit », c'est le plus grand et le premier commandement, Et voici le second qui est semblable à celui-là : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la loi et les prophètes sont enfermés dans ces deux commandements. » (Jésus) voir *Evangile selon le spiritisme*, pages 148 et suivantes.

loi. C'est s'élever vers le vrai bonheur. C'est *marcher vers la Perfection absolue : Dieu, qui est le vrai et seul bien : le bien éternel !* Oh ! quel noble labeur que celui qui a pour but la marche incessante vers le Divin Sommet où l'Amour infini rayonne dans toute sa puissance, dans toute sa pureté !

Qu'il est digne de l'âme de ne voir que la beauté par la bonté et de s'épurer afin d'acquérir ainsi toujours de plus en plus ce Présent céleste, ce Bien impérissable qui la remplira de plus en plus de reconnaissance et d'admiration envers Celui qui l'a créée, qui a tout créé, qui crée éternellement pour faire goûter à toutes ses créatures le Bonheur infini !!!... L'âme aspirant ainsi à son vrai bonheur par son élévation vers le Bien, ne voit que ce vrai Bien, ne veut que ce vrai Bien, et recherche alors les moyens à employer pour vivre de la vraie Vie, de la Vie spirituelle éternelle. Elle s'étudie, se demande ce qu'il lui est possible de faire. Elle se trace alors un programme qu'elle se promet fermement de remplir. Et, pour cela, voulant que ce programme puisse toujours et partout être exécuté, qu'il lui soit aussi réellement profitable pour son avancement moral, elle s'impose des règles dont la précision, l'objet auxquels elles s'appliquent, lui permettront de goûter cette douce satisfaction d'avoir fait ce qu'elle s'était promis, d'être devenue meilleure par la connaissance et la pratique de ses devoirs de Justice et de Charité. Quel est donc ce programme ?

(A suivre.)

UN FACTEUR DES POSTES.

Les morts du « Général-Chanzy »

Souvenir

Le paquebot avait depuis le soir deux heures
Quitté le quai vibrant d'un maritime bruit,
Et tirant sur le large en fuyant les demeures,
Il s'était sur le tard enfoncé dans la nuit.
Le vent était très fort, la mer était mauvaise
Et le navire avait de brusques soubresauts...
On n'espérait pas certe être bien à son aise
Cette nuit, ni goûter un bienfaisant repos...
Parmi les passagers fatigués du tangage
Ou choqués rudement par l'incessant roulis,
Les derniers avaient pris enfin le parti sage
De gagner les réduits qui leur servaient de lits,
Bientôt, ils allaient tous, malgré heurts et secousses,
S'assoupir, confiants dans les hardis marins,
L'habile capitaine et les tout jeunes mousses
Qui devaient corriger la chance des destins.
Ce navire avait fait cent fois la traversée;

Marseille-Alger était devenu simple jeu...
Le vent!..lamer!..Hé bien?..Sur la vague froissée
Il irait, malgré tout, sans crainte de si peu.
Oui, malgré le grand vent, malgré l'écume franche
Qui balayait le pont d'un froufrou tant refrain,
Il aborderait bien devant Alger-la-Blanche
A l'heure habituelle, au réveil du matin.

Hélas! qu'arriva-t-il dans cette nuit terrible,
Qui devait à jamais détruire cet espoir?
Comment s'y prit pour ça le destin inflexible?
C'est ce qu'on ne pourra sans doute point savoir.

Toujours est-il, que bien avant que le jour vienne,
Le navire vaincu par l'ouragan mauvais,
Désarmé...qui sait?...sans que rien le soutienne
Vient heurter de son fond les brisants minorquais.
Le paquebot bientôt brisé coula dans l'onde
Entraînant avec lui marins et passagers.
Combien dura le temps de l'angoisse profonde,
Celui de l'agonie et l'horreur des dangers?

Racontez-nous, rochers, racontez-nous, falaises,
Les scènes du naufrage et les fols désespoirs!...
Mais vous restez muets... et vous paraissez aises,
En votre dureté, d'étaler vos pouvoirs.
Les premières lueurs du matin éclairèrent
Ce qui seul surnageait sur les flots démontés,
Et les remous amers, furieux amenèrent
Les corps flottants vers les anfractuosités.

Pauvres corps, vous avez, ballottés par la vague,
Sur les rocs acérés projetés mille fois,
Été déchiquetés mieux que par une dague
Qu'aurait un ennemi tenue au moins un mois.

Je vous salue, ô morts! vaincus de la tempête,
Femmes, enfants, vous tous, passagers et marins
Qui d'aborder au port vous faisiez une fête
Et qui disparaissiez victimes des destins.
Maintenant que la mort a consommé son œuvre,
Qu'elle a pris dans ses doigts vos misérables corps
Et qu'elle a, comme eût fait une effroyable pieuvre,
Pris leur souffle de vie en brisant leurs ressorts,
Ressaisissez vous sens!... Vous existez quand même;
Vous pensez et vivez dans le vibrant éther;
Votre enveloppe seule a vu sa fin suprême
Et surnage ou demeure au profond de la mer.
Un corps bien plus léger contient toujours votre

[âme,
Qui vous permet de voir et d'aller en tous lieux,
Qui laisse resplendir votre immortelle flamme,
Qui vous donne à présent un air victorieux.
Maintenant, naufragés, que vous êtes plus calmes,
Contemplez doucement le tombeau de vos corps
Et recevez du Ciel, du martyr les palmes,
Celles qu'il donne à ceux qui font de belles morts.
Heureux, ceux d'entre vous qui, dans leur dernière

[heure,
Offrant leur vie à Dieu, surent se comprimer;
Heureux, ceux qui savaient comment il faut qu'on

[meure
Et ne voulurent point maudire ou blasphémer.
Ceux-là sont dans ton sein, Seigneur, tu les consoles,

Et déjà, t'écoutant, la paix est dans leur cœur.
Mais aux autres, à ceux dont les folles paroles
Montèrent jusqu'à toi dans un cri de fureur,

Dis-leur bien qu'ils avaient forgé leur destinée,
Que d'ici les malheurs, hélas! ont des raisons;
Q'enfin, la mort n'est rien qu'un céleste hyménée.
Pour ces derniers surtout, Père, nous te prions!

Toulon, Février 1910.

KERVENC.

En relation avec l'Invisible

Nous reproduisons ci-dessous, extrait de *l'Expérience religieuse*, Essai de Psychologie descriptive, par William James, le récit d'un pasteur qui, étranger au Spiritisme, croyait à la manifestation personnelle et directe de Dieu dans le phénomène de ses visions.

« Je me rappelle la nuit, et presque l'endroit même au sommet d'une colline, où mon âme s'ouvrit, pour ainsi dire, dans l'Infini : il y eut une rencontre, comme de deux fleuves bouillonnants, entre le monde intérieur et le monde extérieur. C'était comme si l'abîme ouvert dans mon âme par ma propre lutte intérieure avait suscité l'autre, l'abîme insondable qui s'étend au delà des étoiles. J'étais là, seul! avec mon Créateur, avec Celui sans qui rien n'existerait au monde. Je ne le cherchais pas, je sentais la parfaite harmonie de mon esprit et du sien. La conscience ordinaire du monde extérieur s'était évanouie en moi. Il ne me restait rien que l'exaltation d'une joie ineffable. Comment décrire une telle expérience ? C'était comme l'effet produit sur nous par un grand orchestre, quand toutes les notes se sont fondues en une vaste harmonie, où nous perdons la conscience de tout, sauf de l'émotion qui remplit notre âme et la fait presque éclater. Dans le silence parfait de la nuit vibrait un silence plus solennel encore. Il y avait dans les ténèbres une présence que je sentais d'autant plus qu'elle était invisible. Je ne pouvais pas plus douter de la présence de Dieu que de la mienne.

« Ma foi la plus haute, mon idée de Dieu la plus vraie, naquirent alors en moi. J'ai depuis lors eu d'autres illuminations, où j'ai senti, comme Moïse sur le Sinaï, que l'Être éternel m'environnait. Mais ce n'était plus tout à fait le même frémissement du cœur. Si jamais je me suis trouvé face à face avec Dieu, c'est bien cette nuit-là où je suis né de nouveau, né de son esprit. Dans mon souvenir, ce ne fut pas un brusque changement de pensée ou de croyance ; mais plutôt l'épanouissement de mes conceptions informes et naïves. Ce n'était pas une destruction, c'était une rapide et mer-

veilleuse floraison. Depuis ce moment, aucune critique des preuves de l'existence de Dieu n'a pu ébranler ma foi. Depuis cette nuit où je sentis la présence de son esprit, je ne suis jamais resté longtemps sans éprouver ce sentiment. La ferme assurance que j'ai de l'existence de Dieu se fonde sur cette vision, dont le souvenir est gravé dans ma mémoire, et sur la conviction, acquise par l'étude et la réflexion, que tous ceux qui ont trouvé Dieu ont fait la même expérience.

« Je sais qu'on peut appeler cela du mysticisme. Mes connaissances en philosophie ne sont pas suffisantes pour que je puisse discuter cette accusation ou n'importe quelle autre. Je sens qu'en écrivant, j'ai plutôt accumulé des mots que rendu fidèlement ce qui s'est passé en moi. Mais enfin, j'ai fait de mon mieux pour le décrire. »

*
* *

Ce récit, tracé avec une sincérité qui ne saurait être mise en doute, est d'une âme disposée par sa nature même à la méditation ; il n'en a pas moins de valeur psychologique, et nous pouvons en tirer des réflexions utiles.

A la présence sensible de Dieu, que le narrateur affirme avoir constatée comme une réalité objective, substituons l'action d'un Esprit élevé, d'un messenger céleste, avec lequel ses aspirations religieuses avaient pu le mettre en communication, et nous aurons une relation parfaite de phénomènes tels qu'en obtiennent parfois, même sans les avoir sollicités, certaines personnes douées d'une foi intense et d'une grande médiumnité.

C'est ainsi que l'Eglise, ignorante des lois psychiques, a mis au rang de ses « saints » nombre de médiums d'un mérite plus ou moins transcendant, quand toutefois les prodiges reconnus, observés dans leur principe, n'étaient pas imputés au démon. Miracle ou sorcellerie ! Dieu ou Satan ! et comme conséquence, le ciel ou l'enfer, la damnation étant précédée jadis du feu des bûchers !...

Ici la pensée se reporte douloureusement à l'histoire de Jeanne d'Arc. Cette « fille de Dieu », à vingt ans, entend des Voix ; des Esprits lui apparaissent, la conseillent dans l'œuvre de salut qu'elle a mission d'accomplir : ses juges ecclésiastiques la font condamner à l'affreux supplice comme hérétique et relapse. Quatre siècles plus tard, à l'état d'esprit angélique invoqué — ô inconscience ! — des guérisons obtenues dans un couvent de nonnes lui sont

attribuées, et pour ce motif unique, elle, la grande libératrice de la France, est proclamée sainte !

Chrétiens à l'âme simple qui voudriez voir vos horizons s'étendre, mais qui ignorez l'existence d'un monde invisible agissant autour de nous, qui se mêle à notre vie, quittez les sentiers battus, où vous ne pouvez qu'être environnés d'ombres ; vous, philosophes de bonne foi qui, pour sonder l'« Inconnu », vous attardez sur les voies encombrées de la scolastique ou de la théologie, renoncez à ces moyens erronés d'investigation, et tous, sans préjugés, répondez à nos appels fraternels : nous vous convierons à nos séances d'expérimentations et d'études : la vérité peu à peu se fera jour en vous ; la clef, tant cherchée, de ce qui à vos yeux est « miracle » ou « mystère » vous sera dévoilée, et de cette nouvelle initiation jaillira pour vos âmes une source abondante de consolations, de joies et de bienfaits.

DÉMOPHILE.

Note de la rédaction

Les promesses suggestives que notre ami fait aux adeptes du spiritisme ne sont pas vaines. Nous ne saurions en trouver un meilleur exemple que dans la lettre suivante d'une dame élevée en un milieu catholique, dont sa raison ne pouvait accepter les croyances :

« Pour moi, écrit-elle, je puis dire que la doctrine spirite m'a sauvée. Elle m'a été révélée à un moment critique de ma vie, et sans elle je ne sais ce que j'aurais fait. J'ai appris d'elle à me détacher des choses d'ici-bas et à tout espérer des choses à venir. J'ai appris à voir dans tous les hommes, même dans les plus criminels, même dans ceux qui m'ont le plus fait souffrir, des frères moins avancés à qui je devais secours, amour et pardon. J'ai appris à ne m'indigner de rien, à ne mépriser personne, et à prier pour tous. Oh ! surtout j'ai appris à prier ; et quoique j'aie encore bien à acquérir dans ce domaine, la prière m'apporte toujours plus de forces, de consolations et de réconfort. Je sens plus que jamais que je n'ai fait encore que quelques pas sur la longue route du progrès, mais je l'entrevois sans faiblesse cette longue route, et j'ai confiance, persuadée qu'il viendra le jour où je recueillerai le prix de mes efforts. Donc le spiritisme tient une grande place dans ma vie ; je puis même dire qu'il y occupe la première place. »

Nonveau cas d'intransigeance

de l'Eglise catholique

Un de nos plus dévoués amis et fidèles abonnés de Charleville nous communique deux articles parus dans le *Petit Ardenais* des 18 et 19 mars dernier. Ils éditieront nos lecteurs sur l'intransigeance du clergé catholique qui refuse le secours de ses prières même à des catholiques pratiquants, lorsque, au moment de leur décès, ils ne sont pas tout à fait d'accord avec l'Eglise, non pas sur une question de dogme ou de culte, mais même sur un point quelconque de ses règlements les plus arbitraires.

Obsèques civiles

Ceux qui connaissent M. Bréart se sont étonnés, certainement, jeudi matin, que ses obsèques eussent été des obsèques civiles. D'autant plus que M. Bréart était un catholique pratiquant et qu'à sa mort, le curé avait été appelé pour que fussent administrés « les derniers sacrements ».

Voici quels seraient, si toutefois nos renseignements sont exacts, les pourquoi de ces obsèques civiles auxquelles assistaient une foule nombreuse, « *obsèques civiles malgré la volonté du défunt* », disent les « lettres de faire part », et cette mention est trop expressive pour qu'il ne faille pas la mentionner tout spécialement. C'est, je le suppose, la première fois qu'elle se peut lire sur un « faire part ». C'est l'Eglise qui le voulut ainsi. Les peines ou les béatitudes éternelles ne l'occupent, pour les morts, que si, de leur vivant, ils se mirent en règle avec elle. Sa religion n'est plus une question de foi : c'est une question d'arrangement. Peu lui importe le fameux « au-delà ».

M. Bréart avait acheté une parcelle de ce terrain qui dépendait, jadis, du Sépulcre, et sur ce terrain avait fait construire une maison qu'il habitait. Or, l'Eglise avait décidé, lorsque furent vendus les biens appartenant aux congrégations, que seraient excommuniés tous ceux qui achèteraient plus ou moins de ce terrain, sur lequel s'élevaient des immeubles congréganistes, et feraient construire sur ce dit terrain ; à moins, cependant, car dit le poète, « il est avec le ciel des accommodements », qu'ils n'eussent, moyennant finances, obtenu l'autorisation spéciale qu'accordait l'évêque ou l'archevêque dans chaque diocèse.

M. Bréart avait acheté, M. Bréart avait fait construire ; mais M. Bréart n'avait rien payé à l'Eglise. Aussi, lorsqu'il mourut, était-il toujours excommunié !

Alors, au fond, M. Bréart était-il si profondément catholique, puisque connaissant l'interdiction faite par l'Eglise à ces achats il n'en achetait pas moins, n'ayant nul souci des foudres, qu'il jugeait sans doute « émoussées », de l'Eglise.

Le clergé de Charleville n'eût pas mieux demandé que de l'enterrer religieusement, puisqu'il avait été appelé au chevet de l'agonisant, mais de l'archevêché de Reims arrivait l'ordre formel contraire. Et voilà pourquoi M. l'archiprêtre, n'ayant qu'à s'incliner devant son supérieur hiérarchique, les obsèques de M. Bréart furent civiles.

Eh bien ! mais tout est au mieux ! Nous ne pouvons qu'approuver l'Eglise. Elle est logique parce qu'elle est d'un seul bloc. Alors, elle ne doit point transiger. Et c'est pour cela qu'il nous faut admirer l'inflexible règle de conduite papale. Pie X dit de l'Eglise ce que le pape d'autrefois disait des Jésuites : « Qu'ils soient comme ils sont, ou qu'ils ne soient pas. » La moindre concession que fait l'Eglise devient lézarde dans sa muraille, qui doit rester épaisse et solide. Il faut, pour son honneur, que l'Eglise tombe d'un seul bloc — ce sera sa dignité, — et elle tombera, parce que ce n'est plus qu'une simple affaire d'heure et de temps.

Mais en attendant l'inévitable chute, nous n'avons qu'à nous féliciter de cette intransigeance. Elle est la meilleure propagatrice de la libre pensée, nous en avons une nouvelle preuve aujourd'hui par les obsèques civiles de M. Bréart. L'Eglise, par d'autres moyens, mais qui finissent par arriver au même but, combat avec nous. Acceptons cette alliée bien imprévue. Plus intransigente elle sera, et pour ne pas manquer à son essence qui fait sa force aux yeux des catholiques, elle doit être intransigente, plus elle nous servira ; — parce que cette intransigeance nécessaire n'est plus, au xx^e siècle, la règle, oppressive pour tous, comme aux siècles d'autrefois.

ALBERT MEYRAC.

CHARLEVILLE. — *Obsèques civiles.* — Notre article sur les obsèques civiles de M. Bréart suggérait à l'un de nos lecteurs ces réflexions, qu'il nous prie d'insérer :

On ne peut réprimer un mouvement à la fois de surprise et d'indignation, à la

lecture d'une invitation ainsi formulée :

« Vous êtes prié d'assister aux Obsèques civiles, malgré la volonté du Défunt, de :

Monsieur Achille BRÉART
Épicier

« décédé à Charleville, le 15 mars 1910, dans sa soixante-deuxième année. »

Il semble que la religion catholique se soit donné maintenant comme but de se tuer elle-même, car s'il est au monde une chose sacrée, c'est assurément « le respect des dernières volontés d'un mort » ; or, le clergé qui refuse ses services en un pareil cas, quels que soient les motifs qu'il invoque pour excuser son attitude, attire à lui d'universels mépris, aussi bien, j'ose le dire, de la part de ses fidèles que de celle de ceux qui, plus éclairés, ne le soutiennent plus dans ses erreurs.

D'ailleurs qui ne s'incline devant cette loi commune de la Mort, et qui donc (à part un prêtre catholique), peut pousser la haine jusqu'au delà de la tombe ?

Arrière, Eglise obstinée, si, te faisant l'interprète d'un Dieu juste, bon et miséricordieux, tu ne peux que te montrer méchante et eupide ! La vraie religion n'est-elle pas celle qui, planant au-dessus de toutes, néglige les intérêts matériels pour n'avoir exclusivement souci que des âmes humaines, et le plus solide édifice peut-il résister à l'ouragan, si ceux mêmes qui l'ont élevé travaillent à le saper à la base, en ouvriers inconscients, appelés à être engloutis sous ses ruines ?

Arrière donc, Eglise qui me dis « qu'en dehors de toi point de salut ! » J'aime mieux chercher ce salut sur le chemin du devoir, de la bonté et de la charité, et je te combats parce que tu ne sais pas respecter les exemples du Grand Crucifié sous la croix duquel tu fais reposer ton pouvoir magique.

M. Bréart reposera en paix malgré ta sainte volonté, Eglise apostolique et romaine, parce que Dieu ne demande pas la forme, mais la pensée intime, et que celle-là, tu ne peux l'atteindre ! Et nous, nous invoquerons pour lui notre Dieu, celui de tous, qui a bien le droit, j'imagine, d'apporter la bonté précisément là où ta conscience étroite te dicte l'abandon.

H. N.

Ce dernier article est de notre abonné de Charleville lui-même, qui n'a pas voulu laisser passer, sans le relever comme il

convient, l'acte d'intransigeance accompli par l'Eglise contre la pensée d'un spiritua- liste convaincu à qui nos doctrines n'étaient pas étrangères et qui avait une foi absolue en l'Au-delà.

LA RÉDACTION.

DIALOGUE

— Bonjour, cher...

— Tiens, c'est vous ?... toujours le teint fleuri...

— Je sors de chez Brébant où j'ai délicieusement déjeuné. Je vais tout de ce pas me distraire un instant à Parisiana.

— Moi, je viens d'accompagner un vieil ami... jusqu'au cimetière...

— Entrez-vous avec moi ?

— La transition serait un peu brusque... d'ailleurs j'ai d'autres distractions.

— Bah ! qu'importe... après nous la fin du monde...

— L'idée de la mort ne vous préoccupe donc jamais ?...

— La mort est un sommeil qui n'a plus de réveil ; dormir n'a rien de bien désagréable.

— Sauf au cas de cauchemar.

— Le cauchemar est rare.

— En cette vie... parce que le sommeil est de courte durée ; d'ailleurs les beaux et délicieux rêves sont rares aussi, surtout chez les jouisseurs, les égoïstes insensibles...

— J'ai dit sommeil... c'est une façon de parler, mais c'est plutôt la fin de tout, le néant.

— Qu'est-ce que le néant ?

— C'est la fin de tout...

— Vous l'avez déjà dit... en réalité vous n'en savez rien... la vraie définition du néant est ce qui n'existe point.

— Donc je n'existerai plus...

— Tel que vous êtes présentement... c'est évident... mais qui vous dit que tout ce qui constitue votre être actuel doive nécessairement s'anéantir ?

— Lorsque mon organisme actuel ne sera plus que poussière, comment voulez-vous que puisse persister quoi que ce soit de ma personnalité présente ?

— Votre organisme, votre corps est une chose tangible, vous le voyez, vous le touchez, mais pouvez-vous toucher et voir votre pensée, vos sentiments ?

— Pensées et sentiments dérivent de l'organisme ; plus de corps, plus de pensées ni de sentiments...

— Je sais... on vous a dit que le cerveau secrète la pensée comme les reins sécrètent l'urine, et que le cerveau détruit, anéanti, la pensée n'existe plus ; on vous l'a dit, mais vous l'a-t-on prouvé ?

— Cela me semble assez logique.

— Dites plutôt que vous feignez de le croire... espérant ainsi alléger votre conscience, faire taire vos appréhensions...

— Pourquoi aurais-je plus d'appréhensions que vous ? Chacun vit à sa guise en suivant les penchants de sa nature.

— Même si ces penchants sont mauvais ?...

— Je ne suis pas un ogre, je ne maltraite personne.

— Cela vous suffit-il ?... Ne pas faire le mal est bien ; faire le bien est mieux.

— Chacun pour soi... Si j'étais gueux, nul ne me donnerait le bien-être ; j'ai les moyens de jouir de la vie, j'en profite... que je m'en mêle ou non, notre humanité n'en marchera ni plus ni moins...

— Voilà votre erreur, votre grand tort... J'allais dire votre crime ! car si chacun dispensait autour de soi ce qui ne lui est pas indispensable, il n'y aurait point de nécessaires... par suite plus de jalousies, plus de haines, et l'humanité progresserait rapidement dans la voie du bonheur... bonheur dont vous profiteriez vous-même.

— Ce sont là des utopies ; il y aura toujours des pauvres et des riches... La vie est une loterie, tant mieux pour ceux qui gagnent le gros lot.

— Si l'on vous offrait de jouir pendant dix ans d'une existence dorée où tous vos goûts, vos désirs, vos appétits seraient instantanément satisfaits, mais qu'après ce laps de temps vous ne connaîtriez plus que la noire misère, accepteriez-vous ?

— Assurément non... car la crainte de l'avenir empoisonnerait tout mon bonheur présent.

— C'est pourtant ainsi que vous agissez, sans vous en douter ; j'ignore si vous pouvez satisfaire tous vos goûts, assouvir toutes vos passions, mais c'est là votre grand souci... le but auquel vous visez...

— Et quand cela serait ? tous les hommes font de même.

— Non, pas tous !... Il en est qui ont appris à réfléchir, à méditer et comprendre... à maîtriser leurs passions...

— Grand bien leur fasse... pour moi, je suis les impulsions de la grande nature.

— Les animaux aussi... mais ils ont l'excuse d'être privés de la raison... que vous possédez, vous, mais que vous méconnaîsez... Cette nature que vous invoquez, re-

cèle en elle la loi suprême, loi de justice immanente, exigeant que chaque être s'y conforme selon son degré d'évolution... On peut s'y soustraire un instant, mais non indéfiniment ; bon gré mal gré, l'être est ramené sous son joug... Vous pouvez l'éluder sur cette terre, mais à votre retour dans l'au-delà elle saura vous ressaisir et vous faire payer les infractions commises.

— Il y a donc des gendarmes dans votre au-delà ?...

— Il y a mieux : la conscience et le remords.

— Rêveries !...

— Dites cauchemars !... plus noirs, plus angoissants que ceux de cette vie.

— Vous voulez m'effrayer...

— Je voudrais vous convaincre... et vous éviter ainsi bien des tourments.

— Allons, bon... j'ai presque la colique.

— C'est votre déjeuner.

— Non, c'est vous... prophète de malheur... venir ainsi m'inquiéter, troubler ma digestion... et compromettre mon appétit, alors que m'attendent ce soir six grives de vignes et deux lapereaux.

— Plaise à Dieu que tous vos appétits en soient réduits à la modération...

— Vous voulez donc ma mort ?...

— C'est un souhait d'ami... dont vous vous trouveriez bien, en ce monde et dans l'autre... Au revoir, amusez-vous bien.

— Décidément je n'entre pas... J'irai vous voir demain et nous recauserons.

— Tout à vous.

Copie conforme :
J. THÉO.

CONVERSION D'UN BUVEUR

racontée par lui-même (1).

« Un mardi soir, j'étais assis dans un cabaret à Harlem ; je n'étais plus qu'un ivrogne sans abri, sans amis, et presque sans vie. J'avais vendu ou engagé tout ce qui pouvait me procurer à boire. Je ne pouvais plus dormir, à moins d'être ivre-mort. Depuis plusieurs jours, je n'avais rien mangé, et pendant les quatre nuits précédentes j'avais souffert depuis minuit jusqu'au matin, du *delirium tremens*. J'avais souvent dit : Je ne serai jamais un vagabond, jamais je ne serai réduit à cette extrémité, car si ce moment vient, je trouverai un asile au fond de la rivière. Mais

(1) HADLEY : *Oeuvre missionnaire de relèvement* brochur e publiée en langue anglaise, à New-York.

le Seigneur voulut que, ce moment arrivé, je n'eusse pas la force de faire un quart du chemin qui menait au cours d'eau.

« Comme j'étais assis là, pensif, je crus sentir une grande, une puissante, une auguste présence. Je ne savais pas alors ce que ce pouvait être. J'appris plus tard que c'était un Esprit voué à l'œuvre de ma régénération. Je m'avançai vers le comptoir et je donnai dessus un terrible coup de poing, qui fit vibrer les verres. Les gens qui buvaient là, debout, me regardaient avec une curiosité méprisante.

« Je dis que jamais plus je n'absorberais de boissons fortes, dussé-je tomber mort au milieu de la rue; et vraiment j'avais l'impression que je mourrais avant la fin de la nuit. Quelque chose me dit: « Si tu veux tenir ta promesse, va te faire enfermer. » J'allai au poste de police le plus proche et me fis enfermer.

« On me mit dans une cellule fort exiguë; il semblait que tous les démons qui pouvaient y trouver place y fussent entrés avec moi. Mais ce n'était pas ma seule compagnie. Non, Dieu en soit loué! Cet Esprit secourable qui était venu à moi dans le cabaret était présent et me dit: « Prie! » Je priai donc, et bien que cela ne m'apportât pas grand réconfort, je continuai à prier. Dès que je fus en état de quitter ma cellule, on me conduisit au tribunal de police, où je fus condamné à la réintégrer. A la fin on me relâcha. Je parvins à regagner la maison de mon frère, où l'on me prodigua des soins. Couché dans mon lit, l'Esprit m'exhortait, sans me quitter. Le dimanche matin, en me levant, je sentis que ce jour allait décider de mon sort. Vers le soir, l'idée me vint d'aller à la Mission de Tempérance de Jerry Mac Auley. Je m'y rendis. La salle était bondée, et c'est à grand-peine que je me faufilai jusqu'à l'espace libre, devant l'estrade. Là je vis cet homme de Dieu, cet apôtre des ivrognes et des parias, Jerry Mac Auley en personne. Il se leva, et, au milieu d'un profond silence, il raconta sa propre expérience. Il y avait chez cet homme une sincérité qui portait la conviction dans l'esprit, et j'en vins à me dire: Serait-il possible que Dieu pût me sauver, moi, tel que je suis? — J'écoutai les témoignages de vingt-cinq ou trente personnes, toutes délivrées de la passion alcoolique, et je résolus de m'abstenir aussi du perfide liquide. Au moment où l'on nous y invita, je me mis à genoux, avec une foule de buveurs. Jerry fit la première prière; puis M^{re} Mac Auley pria pour nous avec fer-

veur. Oh! quelle bataille se livrait pour le salut de ma pauvre âme! Une voix bénie me murmurait tout bas: « Viens! » L'esprit du mal disait: « Fais attention! » J'hésitai un moment, et puis, le cœur brisé, je demandai: « Invisible ami, peux-tu m'aider? » — Jamais, avec des paroles humaines, je ne pourrai décrire ce moment. Bien que jusque-là mon âme eût été remplie des plus noires ténèbres, je sentis qu'un soleil radieux illuminait mon cœur. Je devenais un homme libre. Oh! quel sentiment précieux de sécurité, d'affranchissement, de confiance! Je sentis que le Christ, avec toute sa lumière et toute sa puissance, était entré dans ma vie, que véritablement mon passé s'était évanoui, et toutes choses, pour moi, faites nouvelles (1).

BIBLIOGRAPHIE

Pour franchir les portes, par Louis de VALBOIS. Un volume in-18 jésus de 425 pages. Prix: 3 fr. 50. — En vente: à la Librairie Spirite, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Quand on ouvre ce livre, on peut croire d'abord à un roman; mais, dès les premières pages, on s'aperçoit qu'il y a mieux qu'un roman dans ce récit plein de charme, fait sur un ton ému et captivant. On y trouve les sentiments vrais d'une âme pleine de grâce et de fortes pensées, évoluant à travers une série d'épreuves douloureuses du monde des préjugés et des croyances banales, vers les sommets lumineux du plus pur spiritualisme.

Avec quel pinceau d'artiste, quel talent d'observateur et de poète, quelle plume de penseur et de sage, se trouve décrit entre autres un voyage en Extrême-Orient! Tout est, pour l'auteur, sujet à réflexions de la plus haute et de la plus sereine philosophie. On se sent pris dans le charme de son « ambiance ». On y puise l'attrait de l'au-delà, avec des forces pour traverser l'épreuve de la terre.

Tous trouveront dans ce livre un conseil, une consolation, un espoir, un idéal ou un exemple à glaner. Il est dédié: « aux âmes qui cherchent la lumière, à celles qui souhaitent leur progrès, à celles qui souffrent ».

(1) Hadley comprit que le secours lui était venu d'en haut. Dès lors, il fut d'une sobriété exemplaire et se consacra avec ardeur, à New-York, à la conversion des intempérants..

frent des limites étroites, à toutes celles qui pensent ». Et l'on pourrait ajouter : il est fait pour reconforter ces âmes.

(Communiqué.)

ECHOS ET NOUVELLES

Notre dévouée sœur en croyance, M^{me} Agullana, nous prie d'annoncer que le siège de la *Fédération spiritualiste du Sud-Ouest* est transféré 91, rue Porte-Dijeaux, à Bordeaux, où se trouvent également les bureaux du journal *L'Evolution*.

Phénomènes multiples dans un cercle privé.

Le numéro de décembre 1909 du *Journal de la S. P. R. Américaine* publie le récit d'expériences faites dans un cercle absolument privé et observées par deux médecins, dont l'un est auteur du compte rendu. Hyslop déclare dans une note que s'il faisait connaître le nom de ces médecins, cela suffirait pour imposer à ses lecteurs un sentiment de confiance absolue. Tous les noms ont été changés.

Le cas en question est le pendant de celui que nous avons déjà signalé dans cette Revue et où l'on voit qu'une famille, dans laquelle s'étaient manifestés quelques indices de médiumnité, a persisté pendant plusieurs années à se réunir chaque semaine à jour fixe et a vu se produire successivement tous les phénomènes, depuis le simple rap jusqu'à l'écriture directe et la matérialisation complète.

Voici l'énoncé sommaire des faits observés par les deux médecins américains.

Le médium est Miss Anna Burton, née à Rochester de parents français, orpheline, recueillie d'abord à douze ans par M^{me} Galton et plus tard par M^{me} Milton, sœur de la précédente, filles elles-mêmes d'un médium guérisseur et écrivain bien connu, M^{me} Waterman. Dès le début de Miss Burton chez M^{me} Galton on remarqua que, pendant son sommeil, des coups étaient frappés dans la tête de son lit. Aussitôt M^{me} Galton résolut de se consacrer au développement de cette médiumnité et pendant trois ans, sans se laisser jamais rebuter par les alternatives de succès et d'échecs, elle fit en famille avec le jeune médium des séances régulières. Ces raps, produits pendant le sommeil normal d'une enfant de douze ans, répondaient aux questions posées. Dès lors, M^{me} Galton commença à interroger l'intelligence invisible pendant

des séances régulières, et pendant longtemps, elle n'obtint que des raps.

Plus tard elle se procura une trompette, deux sonnettes, une paire de dés, un tambourin, un phonographe et trente-huit pieds de grosse ficelle.

On vit alors le tambourin transporté, sans contact visible, du parquet sur la table ; la trompette changea de place, les sonnettes tintèrent et la table, pesant environ 50 kilos, se souleva ; le phonographe fut remonté et joua, toujours sans intervention visible.

Le contrôle était présenté comme un Indien pendant les séances éclairées. Pendant l'obscurité le contrôle changea et s'annonça comme un soldat américain tué à Cuba et nommé Dan Rulland, accompagné parfois par d'autres esprits. Son arrivée était annoncée par des séries de coups violents. C'est à lui que furent attribués les phénomènes beaucoup plus importants que nous allons signaler. Des mains se montrèrent, d'abord sous la table, où elles touchaient les pieds, les jambes, les genoux des assistants. Puis, dans la dernière année, elles apparurent au-dessus de la table. Les unes étaient petites, d'autres plus grandes ; tantôt chaudes et sèches, tantôt froides, rudes ou flexibles et douces.

A partir de cette époque, le médium commença à tomber en transe. On vit des mains délicates s'emparer du tambourin et en jouer, en le présentant successivement aux divers assistants ; souvent les sonnettes tintaient, accompagnant en mesure le tambourin. On joua de la trompette, d'abord très faiblement, puis peu à peu avec beaucoup de force. On vit la main de Dan remonter le phonographe, placer l'aiguille sur le disque, l'enlever après chaque morceau et remplacer les disques. Des voix se mirent à chanter. Pour s'assurer que le médium n'y était pour rien, un assistant lui posa la main au-devant du larynx ; dans certaines séances on le bâillonna. Enfin dans les séances obscures, la main d'un des docteurs fut saisie par une main fantômale, élevée au-dessus de la table, et appliquée contre le larynx du fantôme qui chantait, et il en observa les vibrations. On entend parler les fantômes, les voix se faisant entendre devant chaque assistant et paraissant être à six ou huit pouces de distance. Le contrôle se servit de la ficelle dont nous avons parlé pour lier les membres du médium et on constata qu'elle était fixée par les nœuds les plus compliqués. Plus tard on plaça des ciseaux sur la table ; une main fantômale les prit,

divisa la ficelle en deux parties égales qui furent employées séparément par *Dan* pour attacher les bras et les pieds du médium, et tous les phénomènes continuèrent avec la même intensité.

Dan accepta toujours toutes les mesures de contrôle qui lui furent proposées. Les mains fantômes se firent un jeu d'enlever aux assistants, lorgnons, bagues, boucles d'oreilles, portefeuilles et mouchoirs ; de les changer de propriétaires et ensuite de les restituer aux véritables, toujours avec une parfaite délicatesse et sans une erreur, le tout *en pleine obscurité*. Une bague était cachée par *Dan* et personne ne put la retrouver. L'obscurité reproduite, on entendit la bague frapper joyeusement la suspension, puis elle fut replacée délicatement au doigt de son propriétaire. Quelquefois les bagues ou autres objets n'étaient rendus qu'après plusieurs jours.

Dan aime à montrer sa force, en transportant au milieu de la pièce un piano pesant six cents livres. Quelquefois il prend successivement les mains de chaque assistant et les place sur le bord de la table ; alors la table s'enlève des quatre pieds et flotte d'une façon élastique pendant tout le temps que *Dan* fait exécuter un morceau de musique par le phonographe.

A la fin de la séance, le signal de la retraite est donné par la trompette ; alors chaque assistant, successivement, sent sa main soulevée par une main fantôme et un baiser y est appliqué, tantôt à la paume, tantôt sur la partie dorsale, quelquefois même à plusieurs reprises, et chacun accuse la sensation des lèvres bien vivantes ainsi appliquées.

L'auteur du compte rendu insiste longuement sur les mesures de contrôle prises par lui et son confrère. Ils comparèrent le pouls du médium avec celui des mains fantômes ; le médium portant sous la mâchoire inférieure deux glandes volumineuses, ils purent s'assurer à plusieurs reprises que rien de semblable ne se trouvait sur les faces fantômes. Cependant, ayant demandé que l'une d'elles présentât ces glandes, leur demande fut aussitôt exaucée. Ils constatèrent que pendant le jeu de la trompette, le larynx du médium vibrail, et cependant l'oreille placée contre ses lèvres n'entendait aucun son. Cela rappelle les mouvements d'Eusapia concordant avec les phases des phénomènes.

Les mêmes vibrations du larynx du médium ont été constatées lorsque des voix fantômes parlaient ou chantaient à une certaine distance, et chaque fois, lorsque le médium n'était pas bâillonné, l'auscul-

tation faite par les médecins constatait qu'aucun son ne sortait de ses lèvres.

Il est presque surperflu de dire que, quoique les séances fussent strictement privées et tenues entre personnes se connaissant très bien, toutes précautions furent prises au point de vue de l'occlusion des portes et fenêtres. D^r DUSART.

(Revue scientifique et morale du spiritisme.)

UN DEVOIR A REMPLIR

Quel n'est pas notre bonheur, frères et sœurs en croyance, lorsque nous parvions notre cher *Journal le Progrès Spirite* ! Nous sommes heureux d'entendre la voix qui console, la voix vraiment amie qui nous guide ici-bas, nous relève si nous sommes abattus, et ranime notre courage. Remercions donc de tout cœur notre frère et ami, le dévoué directeur de ce cher journal, M. Laurent de Faget, dont la vie n'est qu'un rude labeur, un dévouement de tous les instants ! Remercions-le ! Nous lui devons la plus grande reconnaissance : c'est par ses soins que la lumière spirite nous pénètre de ses doux rayons.

Bien souvent, nous nous trouvons accablés par l'épreuve, nous sommes isolés. Mais nous jetons les yeux sur les pages de ce précieux journal, et nous entendons la voix de notre ami qui nous dit : Courage ! Confiance en Dieu ! Espoir !... Voilà ce que nous trouvons, chers amis, lorsque nous lisons ces belles pages où notre âme puise certitude et consolation. Mais, ne soyons pas égoïstes : songeons à nos frères malheureux. Partout où nous entendrons des plaintes, partout où des âmes nous exposeront leur doute, leurs souffrances morales, apportons des soulagements.

Et quel plus grand soulagement que celui qui apporte la vraie consolation, que celui qui éclaire l'âme et la rend ainsi capable de s'élever dans la voie de la Perfection, du Bonheur ! Je n'ai donc pas besoin d'ajouter qu'il faut faire lire les ouvrages spirites, qu'il faut faire connaître notre cher *Progrès Spirite*. Parlons, conseillons et nous verrons que beaucoup nous entendront. Notre cher *Progrès* pourra s'étendre alors davantage et devenir un puissant organe de la Vérité Spirite. Nous accomplirons ainsi un devoir social, car nous contribuerons à procurer le vrai bonheur à nos frères. Que Dieu nous aide dans notre noble tâche !

UN FACTEUR DES POSTES.

Le Progrès spirite. Organe de la Fédération spirite universelle

Fédération spirite universelle. Auteur du texte. Le Progrès spirite.
Organe de la Fédération spirite universelle. 05/ 1910.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste

Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

Le journal paraît le 20 de chaque mois.

PERPLEXITÉS

I

Sous l'impression d'un rêve.

Mes chers lecteurs,

J'ai fait un rêve, un bien vilain et sombre rêve ; mais, de même que je crois aux sentiments, je crois que les rêves nous avertissent souvent de ce qui doit être, de ce qui sera.

C'est pourquoi je tiens grand compte du mien, malgré la déconvenue qu'il m'inflige.

Il m'a annoncé, en effet, que je quitterai sous peu la direction du *Progrès Spirite*. C'est vous dire combien je souhaite qu'il soit trompeur.

Toutefois, comme cet événement pourrait surgir malgré ma volonté, comme il peut être proche, je ne veux pas qu'il me surprenne et qu'il vous surprenne ; et quoi que ma modeste personnalité puisse s'effacer et disparaître sans porter la moindre atteinte au développement du Spiritisme dans le monde, je tiens à vous dire, chers lecteurs, que j'éprouverais un vif regret, une peine réelle à ne plus pouvoir causer avec vous tous les mois, comme j'ai pris l'habitude de le faire depuis plus de quinze ans dans ce journal, et depuis près de quarante ans, si je tiens compte de mes écrits dans d'autres publications de même nature.

Peut-être les Esprits, nos guides, jugent-ils que ma tâche spirite est virtuellement terminée ; qu'il ne faut pas vieillir, au poste de combat qui m'a été confié dès ma jeunesse.

J'avais cependant espéré qu'il me serait donné de continuer cette œuvre jusqu'à

l'heure — peut-être peu éloignée — où mes yeux se fermentaient à la lumière terrestre pour s'ouvrir à celle de l'Au-delà.

Mais si mes guides ont prévu qu'il ne doit pas en être ainsi ; si d'autres labeurs m'attendent ; si je dois connaître davantage encore les soucis matériels et les peines cruelles de la vie, je m'incline d'avance devant la Sagesse qui règle les destins du monde et de la moindre créature ; je me sou mets à la volonté de Dieu !

Il me serait cependant pénible de dire adieu aux chères études que je poursuis ici-même, aux méditations philosophiques, aux poétiques essors qui formèrent ma modique contribution personnelle à l'effort de ce temps pour soumettre définitivement la matière à l'esprit.

Mais la vie est courte, les événements n'attendent pas notre volonté pour éclore, pas plus que les catastrophes pour éclater ; et, en prévision de ma retraite prochaine, bien qu'elle ne soit encore qu'hypothétique, laissez-moi m'écrier, non sans un serrement de cœur :

Adieu aux diatribes nécessaires pour la défense de la vérité méconnue, outragée ; aux chaudes controverses pour la propagation de notre chère philosophie spirite !

Adieu à tous ces élans de l'âme vers le Beau et le Bien, qui constituent la meilleure partie de l'œuvre d'un écrivain spirite et en sont l'intime et suave récompense !

Adieu à vous aussi, mes chers lecteurs ; à vous en particulier, mes correspondants, mes collaborateurs, qui m'avez soutenu, pendant ma longue carrière spirite, de vos conseils, de vos encouragements bienveillants, de votre estime, de votre amitié !

Si je dois abandonner la lutte alors que je puis encore combattre, appelé sans doute à d'autres travaux peut-être plus

calmes et plus féconds, j'emporterai du moins, dans ma retraite obligatoire, le souvenir ému des douces, des belles âmes qui m'ont donné de touchants témoignages de leur fraternelle sympathie.

Mais, si cette prière peut encore être favorablement accueillie, de toute mon âme je demande à Dieu et à nos chers Guides spirituels de me maintenir à ce poste de combat que j'avais peut-être sollicité antérieurement à cette vie et que je ne voudrais pas paraître désertier ; je leur demande anxieusement de ne pas briser dans ma main cette plume qu'ils y avaient mise pour dissiper le Doute et consoler la Souffrance... plume bien imparfaite, certes ! mais qui, quelquefois dirigée par l'intuition ou la raison... le fut plus souvent encore par mon cœur !

II

Intuition différente.

Impressionné par un rêve auquel la réalité semblait devoir prêter son appui, j'ai écrit les lignes qui précèdent, ne voulant pas être exposé à me séparer de vous, chers lecteurs, avant de vous en avoir exprimé mes regrets et sans vous avoir dit un mot d'adieu.

Mais voici qu'une intuition différente vient heureusement combattre les effets déprimants de mon rêve. Celui-ci ne serait-il donc qu'une crainte chimérique enfantée par mon imagination ? Je le souhaite ardemment. Cependant, les circonstances au milieu desquelles je vis depuis quelque temps semblaient donner raison à mon pessimisme, et mes craintes ne me paraissaient que trop justifiées.

J'ai reçu, depuis, une communication émanée d'un grand et cher Esprit en qui j'ai la plus entière confiance. Vous la lirez, chers lecteurs, et vous jugerez de mon état d'âme, de mes perplexités devant deux courants d'idées si opposés.

Cette communication vous prouvera une fois de plus qu'il y a dans l'infini (et plus particulièrement dans ce monde invisible qui nous entoure, nous actionne, prend une si grande part aux luttes humaines, aux événements d'ici-bas) qu'il y a, dis-je, dans l'infini des forces qui se combattent, cherchent à se neutraliser et mettent tout en œuvre pour triompher l'une de l'autre. A qui restera la victoire ? Nous voudrions qu'elle fût acquise à l'Esprit du Bien, qui nous exhorte au courage, à la résignation et à l'espoir.

Voici sa communication :

Cher Médium,

Vous avez assisté à de réelles batailles, où le sang coulait à flots, où les maisons éventrées, les toits crevassés, les corps pantelants vous pénétraient de l'horrible impression de la guerre. Vous étiez jeune alors, il est vrai, et vous n'aviez pas épuisé votre stock de force et de courage.

Mais la vie ne ressemble-t-elle pas à ces batailles d'hier, où nos armées agonisantes laissaient partout derrière elles des traînées de cadavres ?

Vous marchiez alors avec cette résignation farouche qui veut et accomplit de grandes choses. Pourquoi, aujourd'hui que votre esprit est plus mûr, votre volonté mieux arrêtée, votre foi mieux assise sinon plus forte, vous laisser intimider par des visions irréelles, créées autour de vous par des Esprits malintentionnés, ennemis du Spiritisme et de la Vérité ?

Vous, désertier le combat ? Vous, ne plus avoir une absolue confiance en vos Esprits protecteurs, en ceux qui, de bonne heure, vous ont pris par la main pour vous conduire sur le chemin de la vie ? Vous ne le ferez pas. Vous ne le voudrez pas !

Si des obstacles ont été placés sur votre route, qui vous paraissent insurmontables et ne le sont pas en réalité, c'est pour vous donner l'énergie qui vous manque, en vous apprenant le combat de la vie sous toutes ses faces, combat plus douloureux encore, mais plus glorieux aussi, que celui des champs de bataille où l'homme dispute à l'homme de l'or et des lambeaux de territoire.

Vous, vous combattez pour l'indépendance de votre pensée, la liberté de votre jugement, le libre essor de votre foi, et aussi pour donner aux hommes, vos frères de souffrance et de labeur, plus de courage dans la lutte, plus d'espoir dans l'adversité.

N'oubliez pas que vous avez demandé vous-même le poste qui vous a été confié, et que vous avez promis de rester sur la brèche, de défendre le Spiritisme contre toute attaque, toute invasion de l'ennemi quel qu'il soit, jusqu'à votre dernier souffle.

Les moyens matériels vous manquent, dites-vous ? Ils vous seront procurés. Celui qui veille à tout et sur tout dans la Nature, qui prend soin de la fourmi et de l'oiseau, du lion et du ver de terre, s'occupe encore plus de l'homme, et surtout de l'homme qui pense, aime, travaille au bien de ses frères. Marchez, on vous soutiendra.

Enfin, je ne suis pas venu faire fructifier dans votre conscience, dans votre âme, des sentiments et des pensées que vous réunissez sous le titre de *Communications de Gambetta*, pour abandonner tout à coup la cause que nous défendons ensemble, et laisser en friche le terrain où nous devons faire éclore des fleurs d'espérance et des fruits de vie.

Votre horizon s'éclaircira. Votre peine diminuera et prendra fin. Ressaisissez-vous !

L'heure qui sonne est propice aux grands élans de la pensée vers la Cause suprême, initiale. L'humanité, ballottée entre les croyances vulgaires et la négation à outrance, a besoin des efforts de tous ceux qui tiennent une plume spiritualiste sincère, pour retrouver sa route vers un idéal qui s'impose à sa raison en même temps qu'à sa foi.

Soyez, continuez à être un des fidèles champions de notre philosophie spirite, qu'on a pu vouloir ridiculiser et détruire, mais qui, aujourd'hui, lassant les efforts de ses adversaires, s'affirme comme la doctrine par excellence, la science religieuse de demain, la révélation d'accord avec le fait pour redonner à l'homme confiance en lui-même et en ses destinées.

Courage donc, encore une fois. Vos lecteurs, qui sont aussi vos amis, s'apprentent à vous soutenir, à vous seconder de tout leur pouvoir. Ayez confiance en eux et en nous.

Faites crédit à Dieu ! L. G.

Nous enregistrons avec déférence et espoir cette communication, nouvelle preuve du bienveillant intérêt que veut bien nous témoigner celui qui fut, ici-bas, un modèle d'énergie et de bonté.

Sous sa puissante égide, combien nous serions heureux de marcher résolument, les yeux fixés sur l'avenir, délivré de nos soucis momentanés, la voie désormais largement ouverte à nos espérances et à nos travaux !

A. LAURENT DE FAGET.

Société d'Études Psychiques de Genève

COMPTE RENDU

DES TRAVAUX DE L'ANNÉE 1909

(Fin) (1)

Avril nous vaut un travail considérable de M. Wolfrum. *Evolution et Civilisa-*

(1) Voir notre numéro d'avril.

tion, — tel en est le titre, — cherche à élucider la question du progrès individuel et collectif. Il y a dans ces nombreuses pages, — lues par M^{me} Wolfrum, — un vaste mouvement d'idées qui s'affirment, se réfutent, se neutralisent de telle sorte que le cadre de ce rapport ne permettrait pas de les traiter. Je renvoie donc à la brochure de l'auteur les personnes désireuses de méditer ce sujet, et me borne à en indiquer la conclusion principale, soit : que l'homme évolue *individuellement* sans que la société, l'Humanité s'améliore. Conclusion qui trouve de nombreux contradicteurs.

Nous avons le plaisir, en mai, d'entendre une étude sur la prière au point de vue théosophique. M^{me} Julliard, à qui nous devons ce travail, présente sur ce sujet la même classification que M^{me} Annie Besant dans son livre, intitulé : *Le Christianisme ésotérique*. La prière, disent ces dames, peut être groupée en trois catégories : A) Celle de l'ignorant absorbé par les intérêts matériels, incapable de s'élever moralement au-dessus des choses de la vie pratique et bornant à ce domaine le catalogue de ses prières.

Le deuxième groupe, B), procédant de mentalités plus évoluées, étend un peu le champ de ses désirs et y fait entrer en ligne de compte la satisfaction de certains besoins moraux, intellectuels, etc.

C), enfin, troisième catégorie de prière, consiste à ne rien demander à Dieu que son amour, son ineffable lumière, la grâce de devenir meilleur pour s'unir mieux encore à Lui. C'est moins une prière qu'un acte d'adoration ; c'est l'Idéal des rapports de l'homme avec son PÈRE et son DIEU. Le croyant parvenu à ce haut degré d'amour et de foi s'absorbe en CELUI qui EST, qui AIME, PEUT et VEUT notre vrai bien. Il vaut la peine de faire des efforts sur soi-même pour arriver à ces joies inénarrables qui, même sur notre terre si rudimentaire encore, existent pour certaines âmes, non seulement chez les théosophes, mais partout où se trouve une créature assez évoluée pour comprendre et ressentir ces impressions supra-humaines.

Suit une explication compliquée cherchant à élucider le mécanisme de la prière par la création de formes pensées ou de formes désirs.

L'heure n'étant pas très avancée, M^{lle} Champury lit un essai d'Emerson qui exprime les mêmes vues que le travail de M. Wolfrum.

Nous avons en juin un incident regrettable.

M. le professeur Léon Martin avait prêté, pour être lu dans cette séance, un intéressant travail intitulé : *L'Enseignement du Christ a-t-il été un nouvel enseignement ?*

Ce jour-là même, nous recevions, en séance, un Monsieur dont quelques-uns d'entre nous avaient eu déjà la visite et qui se présentait de la part de la Société universelle d'Etudes psychologiques, dont il était vice-président. Ayant demandé et obtenu l'autorisation d'assister à notre séance de ce jour-là, il offrit gracieusement de nous donner quelques détails sur les expériences faites à Paris par des savants connus, avec des instruments de précision fabriqués pour la circonstance. La moindre notion des convenances exigeait l'acceptation de cette aimable proposition. M. de Monchy demandait quelques minutes seulement pour sa démonstration. Nous comptions bien avoir, après, le temps de lire le travail de M. Martin. Les quelques minutes durèrent une heure trois quarts, c'est-à-dire toute la séance. Les démonstrations de M. de Monchy, très captivantes, du reste, se tenaient de si près qu'une interruption était impossible. Le manuscrit de M. Martin demeura sans être lu ; chose d'autant plus fâcheuse que, depuis, nous n'avons pu l'obtenir de nouveau.

Quant à la démonstration toute spéciale de M. de Monchy, elle ne saurait trouver ici sa place, et, du reste, Mesdames et Messieurs, vous y avez assisté pour la plupart. Disons seulement que les 25.000 francs dépensés par la Société universelle d'Etudes psychologiques n'ont pas produit, chez ces Messieurs, la conviction que nous acquérons tous dans nos séances intimes, avec le simple, mais rigoureux contrôle de nos sens et de notre raison.

Ce que nous a très obligeamment communiqué M. de Monchy consistant en des procédés plutôt techniques, ne trouve point sa place ici. Au surplus, les *Annales psychiques* les relatent tout au long. M^{me} Hornung demandant à M. de Monchy si, *personnellement*, il pensait que la force agissante d'Eusapia émane d'elle ou de l'extérieur, il lui déclara que, « dans quatre ou cinq ans, il pourrait peut-être lui répondre ! »

Cette conclusion après 25 000 francs de dépenses pour étudier le sujet, semble plutôt chère ! Il est vrai que, d'après des spirites expérimentés, les précautions sou-

vent exagérées qu'on impose aux médiums et l'extrême défiance qu'ils sentent chez les assistants, entravent et, parfois, dénaturent les phénomènes.

Avec la fin des vacances, octobre nous favorise d'un compte rendu sur le Congrès psychologique écrit par M. Wolfrum et lu par M^{me} Wolfrum. Beaucoup d'ecclésiastiques et surtout de dames y assistaient. Les deux questions les plus discutées furent la « Psychologie pédagogique » et la « Psychologie de la Religion et du phénomène religieux », cette dernière, surtout. L'unanimité se déclara pour la nécessité de distinguer le sentiment religieux purement personnel et la Religion, telle qu'on l'enseigne dans sa spécialité. Mais les avis bifurquèrent lorsqu'il s'agit de savoir si le phénomène religieux peut ou non être étudié, analysé comme appartenant à la Psychologie. M. l'abbé Pacheu, de Paris, homme de talent et d'érudition, fut pour la négative (1). Ce fut surtout M. Lutoslawski, de Varsovie, qui soutint la thèse opposée. Ce dernier est pour la réincarnation.

Six professeurs avaient été convoqués pour traiter la question de médiumnité inscrite au programme. M. Sydney-Abrutz répondit seul à cet appel. Il constate l'existence d'une force qu'il appelle *nerveuse* et que nous nommons psychique. Il l'expérimente avec un appareil de son invention.

Des dessins médianimiques de M^{me} Boy de la Tour ayant été exposés, furent attribués, — on pouvait s'y attendre, — à l'intervention du subconscient. Ce dernier eut les honneurs de trois volumineux rapports en français, en anglais et en allemand.

L'Institut Général Psychologique avait envoyé plusieurs de ses publications, parmi lesquelles se trouvait celle contenant le récit des phénomènes relatés à la Société par M. de Monchy dans notre séance de juin ; plus une conférence de M. Flournoy faite à Paris ; titre : « Esprits et Médiums ». M. Wolfrum fait don à la Société de ces deux volumes.

On affirme avec plaisir qu'un esprit de bienveillance animait le Congrès et que le regret de la séparation fut unanime.

En novembre, M^{me} Rosen-Dufaure donne lecture de quatre courts chapitres de son ouvrage : *Excelsior*, qui doit être prochain-

(1) Opinion logique, puisque la Religion, telle qu'on l'enseigne, doit être acceptée sans le concours de la raison, la foi aveugle étant de rigueur dans ce domaine.

nement publié. C'est l'histoire d'une âme que le Dogme ne satisfait pas et qui, pourtant, ne saurait être matérialiste. Elle cherche, elle interroge le ciel et la terre qui, d'abord, semblent demeurer obscurs et muets. Mais, avec la réflexion, quelque lumière se révèle, elle va s'augmentant jusqu'à la conception d'un ensemble spiritaliste, juste, logique, harmonisé par l'amour divin qui ramène la paix et la joie dans la pauvre âme dévoyée dont les douloureuses incertitudes se dissipent au contact d'une perception *infiniment* plus haute et plus lumineuse de l'Etre souverain, jusqu'ici rapetissé à notre propre taille. Ce travail place à la base de l'Univers la loi de l'*Evolution* qui explique tout ce qui, jusqu'à présent, paraissait incompréhensible.

Revenant sur le titre de ce modeste ouvrage, l'auteur déclare que le mot *Excelsior* ne s'applique pas au livre lui-même ; il n'est là que pour rappeler la nécessité d'élever *toujours plus haut* nos pensées, nos recherches et nos aspirations.

M. Cuendet veut bien, en décembre, nous faire connaître un fait relaté par L. Figuier dans *l'Histoire du Merveilleux* (1). Il s'agit de faits constatés, en 1846, sur une jeune fille, Angélique Cottin, âgée de 14 ans, qu'on appela la Fille électrique. Elle habitait le village de Bourigny, dans le département de l'Orne. Ce fut en janvier 1846 que se manifestèrent les premiers déplacements d'objets, de meubles lourds au simple contact de la robe d'Angélique et, plus tard, sans contact. Considérée par les uns comme possédée du Diable, par le curé comme malade, la pauvre enfant fut soumise à mille essais dont on conclut à l'influence de l'électricité. De son coude partaient des étincelles. Le sommet de la tête et le cervelet étaient d'une extrême sensibilité. Cependant, elle avait bon appétit et paraissait se bien porter, quoique certaine pulsation anormale se produisit dans tout son corps. Il arrivait que des objets fuyaient devant elle et semblaient l'attirer irrésistiblement. Une Commission de savants fut chargée de l'examiner. Arago en faisait partie. Angélique subit, deux heures durant, des expériences variées, à la suite desquelles le célèbre savant rédigea un rapport, lu en séance publique de l'Académie des Sciences, lequel rapport niait absolument les faits relatifs à la jeune Angélique. Elle subit encore, en deux

séances, l'examen d'une Commission qui conclut à l'imposture de la part de la Fille électrique. Du reste, de jour en jour les phénomènes s'affaiblissaient, devenaient moins caractéristiques, fait qui pouvait provenir de l'intimidation sous laquelle était l'enfant, comme aussi de la crise physiologique de l'âge. On a vu des jeunes médiums présenter momentanément des phénomènes analogues, puis, après un certain temps, rentrer dans leur état normal. L. Figuier en cite un exemple en la personne d'une fillette âgée de 13 ans et demi, Honorine Séguin.

Quant à la jeune Cottin, tous les rapports négatifs, scientifiques ou autres, ne sauraient infirmer le témoignage des milliers de personnes qui ont constaté son étrange état en de meilleures conditions que les Commissions de Paris.

On remarquera, comme l'a fait M. Cuendet, que ces faits, s'étant passés en 1846, ont précédé les premiers phénomènes spirites produits en Amérique.

Ici se termine ce qui a trait à nos travaux de l'année 1909. Il me reste à rappeler que, dans ce même temps, nous avons eu la douleur de perdre un de nos membres les plus zélés, M^{me} Pauchard, de Vevey, mère de notre si dévoué bibliothécaire. Elle fut longtemps malade et souffrait beaucoup, car plusieurs affections mortelles préparaient simultanément sa désincarnation. Mais de cette situation douloureuse rayonnait une foi si calme, si élevée, la fin d'une vie qui s'était prodiguée pour l'Humanité fut d'une si belle sérénité que le déchirement de la séparation en fut adouci ; aussi, en nous unissant de cœur aux regrets de la famille, nous ne pouvons que la féliciter d'avoir vu partir cette âme aimée en de si hautes conditions morales.

Terminons en signalant un fait digne de toute notre reconnaissance. Une dame de la Société qui, trop modestement, nous défend de la nommer, a fait don à la caisse de la somme de 200 francs, en nous permettant seulement de bien établir que cette largesse est celle d'une dame désireuse de voir d'autres collègues suivre son exemple pour le plus grand avantage de notre chère Société qui n'est pas riche et porte de lourdes charges, de telle sorte que, au point de vue matériel, l'avenir est pour elle une question de foi.

Nous regrettons vivement de ne pouvoir prononcer le nom de notre généreuse donatrice, mais nous remettons à Dieu et aux bons Esprits qui la connaissent, *Eux !* le soin de lui faire recueillir les fruits bé-

(1) Ce récit avait été signalé par M. Wolfrum à notre vice-président.

nis de cette bonne action pour laquelle notre vive reconnaissance lui est acquise!

Et maintenant, commençant une nouvelle année, nous rendons grâce pour celle qui vient de finir. Combien nous avons été épargnés par les fléaux naturels qui désolent tant d'autres contrées! Prenons la sérieuse résolution d'employer le temps qui nous est accordé à devenir toujours meilleurs, à prouver notre foi par nos œuvres, à fermer nos cœurs à l'égoïsme pour les ouvrir à l'amour du prochain, à ÉVOLUER, enfin, puisque en cela consistent la Loi universelle et le suprême but de la vie!

Janvier 1910.

SOPHIE ROSEN-DUFAURE.

Programme de l'Âme
aspirant au Bien éternel
(Fin)

Et tout d'abord, quel que soit son milieu, quelle que soit sa situation sociale, quelle que soit sa profession ou sa tâche, quel que soit l'état heureux ou malheureux où elle se trouve, quel que soit même son état de santé, tant qu'elle sera bien servie par ses facultés intellectuelles, cette âme pourra, si elle le veut, posséder ce bien précieux, ce bien des biens, ce bien suprême: la Liberté morale, essence de la Souveraineté morale, base de la Souveraineté nationale. Toutes les manifestations extérieures de tout être vivant, tous les actes donc de l'homme (et dans ces actes peut aussi être compris le langage) ont pour cause l'état de sensibilité de l'âme la portant à rechercher ou à repousser ce qui lui est ou ce qu'elle croit lui être agréable ou pénible. Dans les actions humaines, il faut souvent compter avec la dissimulation, l'hypocrisie qui font faire ou dire de bonnes choses lesquelles, dans ce cas, ne sont que des moyens décidés par l'acte intérieur de l'âme pour arriver à telle ou telle fin. *L'acte intérieur; voilà donc ce qui appartient à toutes les âmes sans exception.* Cet acte, inconscient chez le principe animant minéraux, plantes, animaux inférieurs, est absolument conscient chez l'homme à l'état normal.

L'âme humaine sait donc qu'elle décide. Le pouvoir de choisir en connaissance de cause, pour être réalisée, telle idée de préférence à telle autre, est le Libre arbitre qu'il ne faut pas confondre avec la Liberté morale. Celle-ci n'est autre chose

que le Libre arbitre appliqué à vouloir la réalisation du Bien moral. L'usage du Libre arbitre et par conséquent le bon usage du Libre arbitre appartient donc pleinement à l'âme. L'accomplissement, par l'acte extérieur, de ce qui a été décidé par l'acte intérieur nécessite des moyens matériels dont on ne dispose pas toujours. Bien des causes entravent ces moyens. Nous ne sommes jamais sûrs de pouvoir faire ceci ou cela. Phénomènes naturels, événements quelconques nous tiennent sous leur dépendance. Il est toujours sage de dire: « Je ferai ceci ou cela s'il plaît à la Volonté du Créateur. » Mais nous pouvons et vouloir le Bien moral et chercher les moyens propres à le réaliser, et nous efforcer moralement d'employer ces moyens. Quoique le résultat final soit naturellement toujours le Bien, le résultat immédiat ne dépend plus de nous, ou plutôt il dépend de nous si la Puissance et la Sagesse divines en ont ainsi décidé. Si nous ne devons pas souffrir davantage, lutter davantage, s'il est l'heure que ce Bien soit, il sera. Sachons bien une chose, c'est que *le Bien sera toujours*. En douter serait être inconséquent avec soi-même: il serait inutile, absurde, de vouloir ce qui peut être ou ne pas être, avoir ou ne pas avoir de durée. De plus, ce serait douter de la Sagesse ou de la Puissance du Créateur. Tous les biens peuvent être plus ou moins bons comme moyens, mais le Bien moral seul est en vue, est le But; seul il peut procurer le Bonheur éternel. Douter, je le répète, de la puissance du Bien Moral, ce serait douter de Dieu même. Ce serait donc faire acte d'irréligion. Sachons bien cela. Mais sachons aussi que, pour deux raisons principales, il est nécessaire que le méchant et le vicieux réalisent (sans le réaliser toujours) ce qu'ils ont conçu: 1° L'âme disposerait-elle du Libre arbitre si elle ne pouvait, parce que c'est une chose mauvaise, accomplir telle chose? Si elle ne pouvait ainsi faire ce qu'elle a résolu, parce que ce qu'elle a résolu est mauvais? 2° Pourrait-elle alors voir les conséquences des mauvaises actions puisqu'elle ne pourrait, puisque pas une âme ne pourrait accomplir ces mauvaises actions? Si cette âme peut mal faire, c'est que cela est nécessaire à son instruction: en récoltant ce qu'elle a semé, elle verra que le mal (la souffrance) est la conséquence du mal, et que, pour avoir la conséquence du Bien, il faut accomplir le Bien. L'œuvre des méchants ne peut donc être que temporaire; elle n'est qu'un

moyen et ne dure que ce qu'elle doit durer. Le Bien moral pourrait être éternellement matériellement réalisé, mais il le serait alors, non par la créature, mais par Dieu même qui l'a, en réalité, réalisé en l'imprimant à l'Âme par la Beauté et la Puissance de sa Loi des lois, Force suprême, dominant tout, dirigeant tout, Raison d'être de toute chose ! A l'Âme donc de vouloir le Bien et de s'employer à l'accomplir : c'est là son pouvoir, c'est là son mérite. Mais, d'une part *le vouloir et le pouvoir de réaliser le bien et le mal et d'en subir et apprécier les conséquences, et d'autre part, la Toute-Puissance de la Loi assurant le Triomphe du Bien, n'est-ce pas là à la fois une preuve de la Réalité du Libre arbitre et de la Réalité de la Fatalité du Progrès, la seule Fatalité existant et à laquelle sont soumis Ames, matière (instrument de l'âme) et par suite Univers, tout ce que Dieu a créé enfin ?*... Ainsi éclairée sur ce qu'elle peut toujours faire, sur ce qui sera inévitablement : vouloir le Bien moral et sa réalisation, voyant qu'agir ainsi est posséder le Vrai Bien, le résultat du bon usage du Libre arbitre ou Liberté morale, l'âme peut alors, en premier lieu, exposer le But de ce Programme qu'elle veut accomplir et les considérations qui sont la raison d'être de ce but.

A. — *But.* — Le programme a pour but la réalisation de la Vraie Vie : de la Vie éternelle de l'âme ou Vie spirituelle et le développement de la Vie spirituelle par le progrès moral et intellectuel. La Vie spirituelle ne peut être que par la Liberté morale qui est le vrai et seul Bien de l'âme immortelle. Il n'y a pas de pire esclavage que l'esclavage moral et cet esclavage n'existe que par l'amour de la vie matérielle et de tout bien, de tout plaisir matériel. Plus on s'attache donc aux choses matérielles, plus on se rend esclave et par conséquent vraiment malheureux. Pour acquérir la Liberté morale, il est donc indispensable de s'affranchir de tout joug matériel en ne voulant que le Bien moral.

B. — *Règles, simples moyens d'exécution.* — 1° Être toujours fidèle à soi-même, sévère envers soi-même. Toute infidélité consciente envers soi-même est crime de trahison envers soi-même ;

2° Être toujours en possession de soi-même en ne parlant et n'agissant qu'après avoir réfléchi et décidé ;

3° S'employer toujours à bien penser, à bien agir ;

4° Faire abstraction des personnalités et des conséquences matérielles lorsque

s'imposera l'obligation de pratiquer le respect envers soi et les autres, de pratiquer en paroles (éviter médisance et calomnie) et en actes et la Justice et la Charité ;

5° Ne jamais se glorifier de ses bonnes actions (car : 1° Tout être, tout mécanisme, tout ordre est l'œuvre de Celui qui a tout créé, tout conçu et sans qui, par conséquent, ne seraient ni Vertu, ni Mérite, ni Bonheur. 2° Il faut toujours compter le mérite qui revient à nos parents, à nos maîtres, à nos amis connus ou inconnus, lesquels nous ont donné bonne éducation, bon enseignement, bons conseils, bons exemples. 3° Ayant été créés ignorants, imparfaits, si nous agissons bien aujourd'hui, il n'en a pas été ainsi dans le passé : 4° Enfin, nous devons toujours accomplir le Bien pour l'amour du Bien, faire le Bien parce que c'est le Bien ;

6° Ne se plaindre de ses maux qu'à celui qui pourrait y prendre part, y porter remède ; à ses amis, aux personnes dévouées et charitables ;

7° Implorer l'appui des Esprits supérieurs, des Esprits protecteurs et s'efforcer de suivre leurs bonnes inspirations ;

8° S'inspirer des Principes de morale de la Doctrine Spirite et les mettre en pratique ;

9° Ne voir en ceux qui nous font du mal, qui se montrent même féroces, sans merci à notre égard, que de pauvres ignorants qu'il faut plaindre, *des amis sans le savoir*, puisque instruments de Dieu, ils nous rendent meilleurs par la souffrance et nous donnent ainsi l'occasion de réparer nos fautes passées et de rendre le bien pour le mal. Leur pardonner et remercier Dieu ;

10° Animé toujours du feu sacré de l'amour du Bien, ne cesser, par le Recueillement, d'élever son âme vers sa Source divine : le Créateur éternel des Univers !...

Cette noble âme qui vient de se fixer ces règles est-elle bien sûre de ne pas les violer une fois ou l'autre ? Elle ne doit pas perdre de vue qu'elle doit non seulement vouloir le Bien moral, mais le vouloir toujours. Et toujours, au milieu des plus dures fatigues, des plus cruelles souffrances, s'employer à l'accomplir. Ne serait-il pas téméraire alors de se dire qu'elle ne faillira pas ? Il faut non seulement le bon vouloir, mais l'effort, l'effort qui coûtera peut-être bien des sueurs, qui peut aussi coûter des larmes... et peut-être du sang ! Vouloir le Bien moral, c'est vouloir ce qui a la plus haute valeur, ce qui coûte donc le plus : la Vertu constante, le Dévouement, le Sacrifice. C'est, en un mot, vou-

loir le métier de héros. Est-ce une raison cependant pour écarter ces règles? Non: elle n'a tout simplement qu'à les considérer comme moyens d'exécution du Programme.

C. — *Programme.* — 1° Se fixer un emploi du temps tous les jours. — Chaque jour, avant de se livrer au sommeil, ou tout en procédant à sa toilette dans la journée, ou enfin au moins une fois par semaine, examiner si chaque règle a été observée, et se répéter le but du programme. Il ne s'agit pas de dire: « C'est bien », « c'est très bien », « c'est médiocre », « c'est mal », « c'est très mal ». Il faut *prendre pour juge le Fait*, et, pour cela se poser des points d'interrogation. « J'ai dit telle chose » ou « fait telle chose », « ai-je réfléchi puis décidé avant de dire telle chose? », « ou faire telle chose? » (Deuxième règle). « Si j'ai fait telle chose (que je ne devais pas faire), avais-je décidé de ne pas la faire? » Oui. « J'ai donc été infidèle à moi-même? Oui. Est-ce oubli? Non ». Connaissance de cause, alors? Oui. Avais-je, au moment de l'action, présente à l'esprit l'idée que j'allais commettre un crime de trahison envers moi-même? Non. Alors, il n'y a pas une infidélité *consciente* (Première règle). Me suis-je conformé à mon emploi du temps? Qu'ai-je fait? Telle et telle chose. Devais-je la faire? L'ai-je faite en son temps? A tel autre moment, qu'ai-je fait? Et si je ne pouvais faire quelque chose, me suis-je employé à avoir de bonnes pensées? à me surveiller? (Troisième règle.) J'étais en conversation avec telle personne. Quel était notre entretien? Nous avons parlé de Guillaume, le cordonnier. Qu'ai-je dit à son sujet? Ah! qu'il est plus souvent à l'auberge qu'à son travail, qu'il voit sa clientèle diminuer de jour en jour. N'ai-je pas même dit qu'il me doit telle somme? Tout cela est vrai. Ce n'est donc point calomnie, mais c'est médisance. Donc, je marque une faute à la colonne médisance. Ai-je eu occasion de me montrer juste, de pratiquer la charité, ai-je eu des malheureux à soulager? des âmes affligées à consoler? Alors qu'ai-je fait? J'avais à fournir un renseignement. Adolphe, qui a besoin d'un bon ouvrier, me demandait si Joseph serait cet ouvrier. Je lui ai répondu: « Je ne puis vous le dire. » En réalité, je le pouvais. Pourquoi ne l'ai-je pas fait? Parce que tel jour Joseph m'a porté, par son langage, tel préjudice. Ce n'était point une raison pour ne pas bien parler en sa faveur et ne pas dire ce qui est vrai: Qu'il est bon ouvrier.

J'ai agi en esclave. J'ai manqué à la Justice (Quatrième règle). — Interpellé par M. Million, riche châtelain, qui me faisait à tort de violents reproches concernant mon service, je lui ai énuméré tout ce que je fais chaque jour, lui ai dit qu'il serait à souhaiter que chacun remplisse ainsi son devoir, fasse, comme moi, preuve de zèle et de dévouement. Cela est vrai. Mais je n'avais qu'à répondre à la question (ou aux questions) posée et garder ensuite le silence et non me glorifier, ce qui est un manque de dignité (donc manquement à la cinquième règle).

Il est donc facile de pouvoir se poser des questions. *Le fait seul se charge de répondre ensuite.* S'il n'y a rien à signaler à telle règle, passer aussitôt à telle autre. Enfin, pour bien noter, il faut tenir compte de la nature des manquements, même à chaque règle, et avoir en conséquence des colonnes (mentales ou manuscrites) en regard de chaque faute. Il peut y avoir violation de telle règle par *oubli* ou *connaissance de cause*. Enfin, des *obstacles difficiles à surmonter* peuvent se présenter. Il peut y avoir *persistance* ou *rechute*. Tenir compte de tout cela. Mais il ne faut pas seulement noter les manquements: il faut aussi faire entrer en compte l'accomplissement des bonnes actions dans les circonstances difficiles seulement: donc le tableau des fautes (avec la nature de chaque faute et le degré) et le tableau du triomphe des obstacles.

2° Toutes les fois que cela sera possible, noter à l'instant même les manquements aux règles et les triomphes des obstacles. — 3° Chaque mois, dans un délai de quinze jours, examiner les résultats du mois. Voir, ensuite, les mesures à employer comme moyens auxiliaires, modifier, si nécessaire, ces mesures, annuler celles reconnues inutiles. — 4° A moins d'impossibilité absolue constatée, consacrer chaque mois au moins une heure à se recueillir profondément afin de se rendre compte du progrès accompli, de la voie à suivre, et de prendre ainsi de bonnes résolutions. — 5° S'il a été fait du tort à son prochain (quatrième règle) en paroles ou en actes, décider ce qu'il y a lieu de faire pour réparer entièrement le préjudice occasionné. S'exiger toujours la réparation, et indiquer quand cette réparation a été effectuée. — 6° Toutes les fois que l'on pourra disposer de quelques instants, être absolument à soi, penser aux êtres chéris et aimés, incarnés ou désincarnés, prier pour leur Vrai Bonheur; penser aussi aux pauvres égarés, même à

nos ennemis (frères ignorants parce que jeunes), enfin à tous ceux qui souffrent, et implorer pour eux la Protection divine pour qu'il leur soit accordé la Lumière, le Progrès, la Paix, le bien-être matériel et moral. — 7^e Accomplir ses devoirs de citoyen éclairé en s'intéressant aux affaires du pays, en aimant comme une mère notre chère Patrie, notre grande famille, tout en aimant aussi comme Dieu les aime lui-même, tous nos frères en humanité. Faire œuvre de patriote en recherchant ce qui est le vrai bien de tous, en voulant surtout et toujours *l'égalité d'exercice des Droits de chacun*. Se dire et faire connaître cette Vérité : *Est seul capable de faire œuvre sociale durable, d'assurer le vrai Progrès social, celui qui sait se commander et s'obéir, qui est esclave de la Loi de Dieu, qui est donc moralement libre, qui ne voit et ne veut voir que ce qui est conforme aux prescriptions sacrées de la Justice éternelle, qui a foi au Bien moral et qui se sait et se sent immortel*. Attendez donc des fruits de cet homme de Bien : Justice pour tous, vrai Bonheur pour tous par la pratique par tous (pratique exigée) du Respect de tous les droits sacrés de chacun. Chemin déblayé par la destruction des obstacles entravant l'action de chacun. Education ayant pour base la connaissance de son Être immortel, du Principe du mécanisme admirable des Univers, ou d'un Créateur, Amour infini, ne créant que pour le Bien, donc pour le Bonheur. Mais n'est-ce pas là ce qu'on pourrait appeler du vrai socialisme ? Celui-là ne peut qu'être et durer. Mais il faut qu'il opère dans le cœur humain, dans l'âme humaine. Son œuvre sera pénible mais durable et toujours plus belle. Il peut se formuler ainsi : *Le Socialisme progressif par le Spiritisme et la Foi-certitude et non par le matérialisme et le néantisme* ! Tout ce qui s'appuie sur l'idée de l'âme est viable et fécond ; ce qui repose, au contraire, sur l'idée de l'être corporel, ne parlant qu'aux sens, à la chair, est dangereux, à fortiori, impuissant.

Voilà donc, chers lecteurs, quel est le programme de cette Ame, âme peu commune ici-bas, qui cherche à s'élever vers la Perfection, *qui aspire au Bien éternel*. Quels que soient les divers moyens employés, quelles que soient les mesures, les règles, car celles que j'ai fait connaître ne figurent qu'à simple titre d'indication, d'exemple (chacun peut voir ce qu'il doit combattre en lui-même, les qualités qui lui manquent), quelle que soit enfin la méthode, le but du programme est toujours :

Marche vers la perfection intellectuelle et morale parla pratique du Bien !

UN FACTEUR DES POSTES.

L'IDÉAL

...Et nous ne savons passi le peuple des sphères
Ne nous prépare point d'indicibles printemps ;
Si, dans l'immensité, de vives atmosphères
N'attendent point en nous leurs premiers habi-
[tants.

Vous nous le promettez, ô filles de la terre,
Vos yeux parlent assez d'un voyage infini !
Ce monde inférieur, loin d'errer solitaire,
A des mondes plus beaux est sûrement uni.
Il l'est par le soleil, il l'est par son poids même,
Il attire le ciel, il en est attiré ;
Sirius embrasé me regarde, et je l'aime !
Attends un jour ! je meurs ! la vie est un degré :
J'étais aux premiers temps, car j'ai ma part de
[l'être ;

Si l'être est éternel, j'en suis contemporain ;
Mais j'étais comme on dort, sans jour ni connaître,
Et mon réveil fut lent ; puis, obscur pèlerin,
J'ai gravi vers l'azur et je m'y porte encore,
Et pour d'autres objets j'espère un sens nouveau ;
J'accomplis ton vieux rêve, ô sage Pythagore,
De climats en climats j'allège mon manteau ;
Et quand l'air sera bon, je jetterai le voile,
Je serai libre enfin, libre en un corps parfait,
Parvenu du chaos à la suprême étoile,
Dans la joie et l'horreur du pas que j'aurai fait !
Telle est la loi du monde. Une vertu l'obsède
Et l'emporte à son but ; chaque enfant de la nuit,
Laissant plus bas que soi l'échelon qui précède,
Lève plus haut son front vers l'échelon qui suit.
Lucrèce mêle en vain les éléments nubiles,
Il n'en fera jaillir ni le bien ni le mal ;
Platon, l'adorateur des types immobiles,
Ne sent pas aspirer la vie à l'idéal.
Non ! l'idéal n'est point une immuable idole
Assise dans l'ennui des stériles sommets ;
Il n'est pas le ciel mort, mais l'aigle qui s'envole,
Poursuit sa propre force et ne l'atteint jamais ;
Qui, destructeur zélé de sa coque de pierre,
Formé dans un chaos de ronce et de granit,
Se jette éperdument dans la haute lumière
En secouant la cendre et le sommeil du nid !

SULLY-PRUDHOMME.

Communications de Gambetta

V-

Le vrai Socialiste

Le vrai socialiste est celui qui, au lieu de tenir ses regards constamment attachés sur ce qui lui est personnel, au lieu de ne veiller qu'à son intérêt égoïste, pense à la foule des malheureux, qu'il veut soulager,

et s'évertue à calmer, à atténuer les maux du peuple.

Le vrai socialiste est encore celui qui désire mettre fin aux guerres entre les nations, effacer peu à peu les frontières nationales, vivre un rêve de bonté, de générosité, de grandeur, jusqu'au jour où, ce rêve finissant par se réaliser, l'humanité sera désormais affranchie de la plupart de ses entraves et continuera glorieusement sa marche vers l'idéal.

Le vrai socialiste est tout à tous.

En lui, aucun orgueil, aucun autoritarisme. Il serait disciple de Jésus, si Jésus lui apparaissait tel que les évangiles nous l'ont montré : la main tendue sur le monde pour le bénir, ou offerte aux pauvres, aux déçus, aux parias, pour les relever de leur abaissement et les consoler de leurs maux.

Seulement, le vrai socialiste est rare, aussi rare que le véritable républicain, que le véritable religieux.

Certes ! on voit beaucoup de socialistes militants afficher leurs tendances révolutionnaires, leurs opinions extrêmes, poursuivre avec ténacité des buts violents, déterminer des grèves, pousser à la révolte des ouvriers affolés.

On en voit aussi, en plus petit nombre, recommander la sagesse à ceux qui les écoutent, à ces esprits rudimentaires, avides de vérité, mais qu'il est si facile d'enflammer pour l'erreur !

Le vrai socialiste est aussi estimable que le faux socialiste l'est peu.

Le premier prépare les assises des gouvernements futurs de justice et de liberté, les lois sociales meilleures dont l'avenir nous dotera.

Le deuxième, au contraire, par des vues intéressées, ambitieuses, ne craint pas de déchaîner des catastrophes qui pèseront lourdement sur ceux mêmes dont il prétend défendre les intérêts.

Le premier est un vrai pionnier de l'avenir, un véritable ami du peuple, qu'il conduit pas à pas — sans violences injustifiées mais aussi sans recul — aux améliorations promises et qu'il est nécessaire de réaliser.

Le deuxième est, plus qu'il ne veut le paraître, un sectaire du passé, un inquisiteur qui s'impose, qui impose ses doctrines subversives et abusives au troupeau fidèle des sacrifiés.

Le premier est presque toujours pur ; le second est souvent corrompu et corrupteur.

Et c'est cependant le second qui a le plus de chances d'être écouté, en ces milieux sociaux où les ambitions même illégitimes,

où les convoitises même coupables se donnent plus librement carrière que les conseils de la raison, de la prudence, et les nobles exhortations de la conscience et du cœur.

Certes ! nous comprenons, nous admettons toutes les revendications sociales qui reposent sur un esprit de justice et d'équité ; nous comprenons certaines révoltes nécessaires quand les sacrifiés d'en bas ne peuvent plus faire entendre leurs voix, étouffées par le despotisme brutal des dirigeants.

Ce n'est pas avec de douces paroles que nos pères ont conquis les libertés précieuses dont nous jouissons ; ce n'est pas en bénissant les tyrans qu'on brise les chaînes de l'esclavage, qu'on redonne une âme virile au peuple, qu'on prépare la chute des vieilles lois mauvaises, qu'on change l'axe des gouvernements, des peuples et des sociétés.

Maissi l'insurrection, la révolution même a été nécessaire, indispensable, à ces heures suprêmes, à ces tournants de notre histoire où un monde nouveau devait surgir des ruines sanglantes du passé : après ces tourmentes révolutionnaires légitimes, après ces colères du peuple qui furent justifiées par les surdités et les violences du pouvoir, et lorsqu'une nation est entrée dans la période de son évolution progressive constante, il est plus que dangereux, il est inhabile, impolitique, imprévoyant de vouloir y amener les masses populaires contre les gardiens vigilants et probes de la constitution en vigueur. Cette constitution peut présenter des lacunes, des imperfections, voire des incohérences, que le temps modifiera, corrigera, amendera. Le droit de vote est là pour assurer au peuple son contrôle efficace, souverain, sur les hommes et les choses du gouvernement.

Mais décréter la révolution en temps ordinaire, quand rien ne la justifie, pour obéir aux ordres d'une corporation, d'un ou de plusieurs syndicats illusionnés et véhéments, alors que l'intérêt vital de la généralité des travailleurs n'est pas, ne saurait être en cause, c'est ouvrir à toute heure la porte à l'anarchie sociale... sans aucun espoir de lendemains meilleurs.

Nous sommes donc pour la lutte pacifique des intérêts et des droits, toutes les fois que l'effort vigoureux, que le choc violent n'est point indispensable pour faire triompher ces intérêts et ces droits des passions égoïstes, des orgueilleuses et injustes prétentions de ceux qui détiennent le pouvoir.

Nous devons éviter autant que possible ces manifestations révolutionnaires à outrance (dégénérant en batailles de la rue), qui sont préjudiciables à tous les régimes, et à la répression desquelles, si elles se renouvellent fréquemment, la République elle-même finirait par perdre tout prestige.

Le droit imprescriptible des peuples et des citoyens est inscrit dans la conscience de tous en caractères ineffaçables. Il suffit donc de faire l'éducation de cette conscience pour que les revendications sociales reposent toujours sur un principe de justice sans lequel elles ne sont que d'inutiles déclamations.

Mais cette éducation ne peut se faire qu'avec le temps et non être opérée par un coup de baguette magique.

Voilà pourquoi la doctrine de l'évolution successive est et demeure le seul programme à suivre, la seule méthode à employer pour donner aux peuples encore courbés sous le despotisme, atteints dans leurs libertés essentielles, la compréhension de leurs devoirs et de leurs droits, la juste appréciation des luttes qu'ils doivent entreprendre pour assurer leur indépendance.

Ce progrès accompli, cette méthode observée pendant le cycle ouvert à toute tentative d'amélioration sociale, les hommes, plus pondérés, plus justes, plus sages, pourront s'unir, se solidariser pour achever la victoire de principes plus avancés encore, qu'ils désireront voir adoptés dans le gouvernement des sociétés.

Et alors, s'il devenait nécessaire qu'il y eût encore révolution contre une oligarchie dominante, cette révolution aurait pour base la sagesse, et non l'égarement surexcité d'une populace en délire.

Je sais que les conseils de la sagesse ne sont guère de ceux que l'on écoute volontiers ; mais il faut que le peuple de France, en particulier, finisse par comprendre et ne plus jamais oublier qu'à vouloir toutes les libertés, il faut d'abord prouver qu'on en est digne.

La pondération, dans la virile affirmation du droit méconnu, est la marque des esprits vraiment avancés.

Or, socialistes à courté vue, quand vous vous hypnotisez dans l'admiration naïve de votre programme et aussi de votre *moi* individuel ou collectif ; quand vous vous unifiez au point d'être une chapelle fermée qui n'adore que son Dieu intérieur, c'est-à-dire ses petites formules particulières, sans écouter la grande voix de la nation tout entière ; quand vous vous complaisez

en un rêve impossible à réaliser sur l'heure et auquel vous sacrifiez tout ce qui n'entre pas dans vos théories irréductibles ; lorsque, au lieu de tendre la main à tous vos frères de souffrance et de labeur, vous montrez le poing à ceux dont l'idéal n'est pas absolument semblable au vôtre, vous ne faites pas acte de vrai socialiste, de véritable ami du peuple, mais bien de sectaire aveugle, intransigeant, qui tourne le dos au progrès tout en prétendant marcher à l'avant-garde de l'humanité.

Sans vouloir entrer en discussion, en lutte avec aucune Ecole socialiste, et en reconnaissant que le vrai, le pur socialisme, émanant de la doctrine de Jésus et des plus grands initiateurs religieux du passé, est destiné à régénérer les hommes, à leur assurer plus de bien-être matériel et moral, je pense que la diffusion de ce vrai et beau socialisme dans les masses demande du temps, de l'étude, de la réflexion, et que les hommes politiques qui s'embarquent à la légère dans l'aventure socialiste du moment, sans autre préoccupation que celle du bruit qui en rejallira autour de leur nom ; je pense que ces imprévoyants qui comptent sur la réalisation immédiate de leur programme et de leurs espérances, peuvent être des hommes d'action, mais non de dévouement éclairé ; qu'ils doivent, dans tous les cas, former leur jugement avant d'agir et donner des preuves de leur vertu. Sans cela, ils sont menacés de frapper longtemps encore dans le vide, de voir leurs rêves rester illusoires et leur doctrine vouée à la stérilité.

Il n'est pas bon de croire qu'on a toute la vérité en soi ; il faut savoir se dire que, même les meilleurs socialistes, les meilleurs radicaux, les meilleurs républicains sans épithète, n'ont pas le privilège exclusif de l'intelligence et du savoir.

Qu'ils aient foi respectivement en leur idéal : rien de mieux ; qu'ils s'appliquent à le réaliser dans la mesure du possible : c'est leur droit et leur devoir absolus. Mais qu'ils le fassent avec la juste compréhension de ce qu'ils doivent aux autres partis, aux autres opinions politiques, qui, de par leur existence même et le nombre de leurs adhérents, ont droit, eux aussi, non à l'abandon d'autres doctrines en leur faveur, mais à la constatation de leur force et à la reconnaissance de leurs droits réciproques.

Vouloir contraindre ces partis dissemblables ou même contraires à marcher coûte que coûte sous le drapeau socialiste,

vouloir forcer leur conviction, les traiter comme des inutilités, des non-valeurs, ce peut être très crâne, pour me servir d'une expression généralement usitée ; ce n'est ni pondéré, ni juste, ni vraiment politique.

Nous disons encore une fois que tous les progrès sont solidaires les uns des autres ; qu'ils se soudent positivement entre eux ; qu'on n'atteint l'un qu'après avoir acquis celui qui le précède sur l'échelle sans fin où les peuples évoluent.

Nous plaignons ceux qui veulent rester au bas de cette échelle et s'enlèvent dans le culte opiniâtre et absurde du passé.

Mais nous ne suivons pas ceux qui veulent franchir d'un bond tous les degrés de l'échelle, au risque d'une chute irrémédiable, car la chute est fatale pour celui qui rêve l'impossible et croit pouvoir soudainement appliquer des principes que le temps est appelé à mûrir, résoudre subitement des problèmes que l'avenir seul peut entièrement solutionner.

Nous ne sommes point l'adversaire des socialistes mieux avisés qui, présentant un programme de réformes très étendu, cherchent à l'appliquer raisonnablement, c'est-à-dire en tenant compte des difficultés du présent, des responsabilités qu'ils encourent et des véritables besoins de la société contemporaine.

Au contraire, nous faisons volontiers cause commune avec eux.

(A suivre)

Médium : A. L. DE F.

LE MAGNÉTISME SPIRITUEL

Par Alphonse SALTZMANN (1).

Depuis Mesmer... quels progrès, quels prodiges accomplis en cette branche des sciences psychiques : le *Magnétisme*, si décrié, nié même à ses débuts et qui, depuis... a su forcer les portes des académies savantes.

Le magnétisme n'eût-il eu pour résultat jusqu'ici que de fournir la preuve d'une force en dehors des sens matériels, de démontrer la dualité de l'être humain et la possibilité d'une action directe émanant du corps fluidique des Esprits désincarnés, qu'il mériterait d'être classé en tête des sciences humanitaires pour l'immense se-

cours spirituel qu'il nous procure — indépendamment du secours matériel.

Mais à quoi bon ce préambule, qui n'a vraiment que peu de rapports avec l'ouvrage sus-indiqué ? En effet, entre le magnétisme physique, scientifique, et le magnétisme spirituel et divin, réservé aux œuvres saintes sur terre, il y a, pourrait-on dire, presque un abîme. Lisez le livre de A. Saltzmann et vous en serez convaincu... livre admirable entre tous et duquel nous voudrions pouvoir dire qu'il s'adresse à l'universalité de nos frères... Hélas ! je crains qu'il n'en soit rien... et de longtemps encore... Seule, une élite spirituelle trouvera dans ces pages inspirées l'expression vivante de ses sentiments intimes... cette éternelle sensation de l'Amour, toujours la même et toujours nouvelle... allant en s'épurant, en se magnifiant jusqu'au sublime amour spirituel et divin.

Livre admirable, redisons-le. Une envolée lumineuse vers l'amour infini qui, en même temps qu'elle nous exalte et nous ravit, nous fait rougir de notre faiblesse...

Nous ne parlons point des pratiquants des diverses religions, mais des seuls croyants... Combien d'entre eux seraient capables de persévérance pour éprouver leur force, leurs *Pouvoirs* ? L'un des chapitres de l'ouvrage porte en épigraphe cette pensée du P. Gratry : « L'amour est une force immense encore inconnue »... Combien, parmi nous, sont capables de la chercher, cette force, de se l'approprier pour leur propre gloire et le bonheur de notre pauvre humanité ?...

Pour s'assimiler ces hauts enseignements, il faut d'abord s'être imprégné des enseignements mêmes de la Bible... en avoir cherché et trouvé la clef symbolique... Et pour les mettre en action il faut avoir atteint un degré d'évolution supra-terrestre, s'être élevé à des altitudes spirituelles réservées, semble-t-il, à de trop rares Elus !... La seule vision entrevue de ces sommets presque inaccessibles donne le vertige au plus courageux...

Peut-être, et même sans doute, sommes-nous destinés, tous, à atteindre ces divines perfections, mais en l'état de notre niveau moral actuel, nous croyons que bienheureux déjà sont ceux portant au cœur cette céleste espérance.

Mais tous ceux, présentement assez évolués pour comprendre, assez forts pour tenter l'ascension, se sentiront, à la lecture de ce beau livre, comme enveloppés, plongés dans une atmosphère d'amour et de sainteté.

(1) Un volume d'environ 300 pages ; prix : 3 fr. 50 chez l'auteur, 3, rue Francisque Sarcey, Paris.

N'oublions pas de noter que le volume est enrichi d'une superbe préface de *G. Phœneg*, le savant maître en sciences hermétiques, ainsi que d'une magistrale étude sur *les Pouvoirs*, du même.

On aura la joie également d'admirer une tête du Christ divinement belle... Nous n'en connaissons pas exactement la provenance, mais en contemplant ces traits vraiment célestes, on est irrésistiblement envahi par un sentiment de vénération et d'amour divin.

Chers lecteurs, mes frères, lisez et relisez ce beau, ce magnifique livre, méditez-le... Vous y puiserez la force, le courage, et d'infinies consolations !...

J. THÉO.

LA SEINE

Dédié aux Sinistrés.

A te voir maintenant couler calme et serein,
Nul ne soupçonnerait ton accès de fureur.
Nous étions fiers de toi, quand tu vins, ô sirène,
Sur tes bords souriants à semer la terreur.

Mais nous te pardonnons cette fugue insensée.
Tu fus victime, hélas ! des torrents en courroux,
Révoltés, te chassant de la route tracée
Que tu suivais en paix, roulant tes flots si doux.

Gagné par la folie, ô fleuve si tranquille,
Tu déversas chez nous de répugnantes eaux,
Violant les souvenirs de notre cher asile,
Les lits de nos vieillards et les petits berceaux.

Les peuples, les amis, émus de nos détresses,
Hier avec bonté nous ont tendu la main.
Mais soyons courageux, sans peur et sans fai-
blesse,

Sur nous il faut compter pour triompher demain

Et nous irons encore, oubliant la souffrance,
Près de tes bords fleuris, car le printemps ver-
meil

A nos cœurs attristés donnera l'espérance,
A tes flots apaisés le rayon de soleil.

MIREILLE KERMOR.

Mars 1910.

BIBLIOGRAPHIE

La Voix de la Sagesse, un vol. in-18.
Bibliothèque Idéliste Lyonnaise, 45, rue
Tête d'Or, 45, Lyon, 1909. Prix : 2 francs.

Recueil de pensées empruntées aux sages
de toutes les époques, de tous les pays,
de toutes les religions, divisé en trois cycles.
Les maximes du premier cycle roulent
principalement sur la sagesse humaine, la

famille, les relations sociales et la loi de justice. Le second initie l'homme à la vie morale, lui apprend à se purifier, à soumettre l'être instinctif à la volonté et à cultiver par le silence et l'humilité les grandes forces vitales du cœur : l'espérance, la confiance et l'amour. Enfin la méditation du lecteur sera conduite dans le troisième cycle vers les mystères sacrés de la vie spirituelle, vers les étapes de l'esprit humain dans son ascension vers Dieu.

Ce petit livre est avant tout un recueil de thèmes de méditations destiné à ceux qui savent le fruit qu'on peut tirer de ces exercices et qui s'y adonnent habituellement. Les maximes choisies ont pour la plupart un grand nombre de sens symboliques qui seraient perdus pour le simple lecteur et qui peuvent, croyons-nous, aider effectivement une âme humaine à gravir quelques échelons de l'échelle de Jacob.

(Communiqué).

ÉCHOS ET NOUVELLES

UNE MAISON HANTÉE

Le Bazar fantastique

GRÈLE DE CLOUS, CAILLOUX ET PITONS

Les esprits rossent le commissaire.

SAINT-NICOLAS-DU-PORT, 5 avril. — *De notre envoyé spécial.* — La cité de Saint-Nicolas est-elle prédisposée au miracle ?

Dès le XI^e siècle, les foules se portaient vers la basilique que, selon la légende, le bon saint qui ressuscitait les enfants aurait édifée pour remplacer une humble chapelle à lui dédiée. Il ne reste, de cette vieille croyance, qu'une maigre procession annuelle.

Cependant, hier, la ville avait retrouvé son agitation d'antan : elle était tout en rumeur et j'en compris la cause lorsque je sus qu'elle contenait une maison hantée. J'ai fait une enquête approfondie sur ce cas bizarre et voici ce qu'elle m'a appris :

Sur la place de la République existe un bazar « parisien » qui appartenait, il y a deux ans, à M. Renaud, et qui est, aujourd'hui, la propriété d'un ex-caporal du 4^e bataillon, caserné dans la ville.

Le nouveau propriétaire fit de brillantes affaires, car il ne tarda pas à annexer un magasin de nouveauté mitoyen.

Cette prospérité rendit-elle jaloux les démons célestes ou terrestres ? On ne sait encore ; mais, il y a trois semaines, s'abattit sur l'habitable une pluie vraiment terrifiante.

La bonne de M. Tible — tel est le nom du propriétaire actuel du bazar parisien — une accorte villageoise de dix-huit printemps, nommée Germaine Maire, lavait dans l'une des deux cours aménagées derrière l'immeuble : une miche de pain s'abattit à ses pieds.

Germaine crut à une aubaine céleste pour les poules et lapins du patron et continua consciencieusement sa besogne.

Le mardi suivant, une manifestation plus expressive encore se produisit, alors qu'elle accomplissait sa lessive hebdomadaire. Un long clou vint traverser en sifflant la manche gauche de sa camisole et se planter au beau milieu de son tablier.

Rebelle à la superstition, Germaine crut à une farce de voisins. L'heure du dîner avait sonné. Elle descendit à la cave et remonta la bouteille de vin habituelle. Un caillou énorme la lui brisa dans la main.

La plaisanterie, cette fois, dépassait les bornes ; Germaine se mit à crier : un cliquetis de ferrailles lui répondit, faisant tomber à ses pieds une vitre pulvérisée ; les projectiles les plus divers crépitèrent sur la muraille : pierres, clous, morceaux de bois, crampons...

Deux jours s'écoulèrent, pendant lesquels la jeune bonne pénétra le moins possible dans la cour maudite. Elle essaya d'accomplir sa besogne dans l'enclos voisin : une nouvelle avalanche de projectiles l'en empêcha.

M. Michelet, l'actif commissaire de l'endroit, vint enquêter. Il crut découvrir le point de départ de la grêle mystérieuse, et il l'indiqua du geste. Un caillou lancé d'une direction opposée l'atteignit aussitôt au milieu du dos.

Semblable à Guignol, l'invisible farceur ne respectait pas même le commissaire. Celui-ci résolut d'arracher, de gré ou de force, leur secret aux murs voisins ou à la terrasse qui les surplombe.

Il posta sur le toit ses fidèles gardes champêtres. De leurs observatoires, les gardiens de l'ordre apercevaient la terrasse soupçonnée et, en même temps, les tours de la basilique d'où, affirmaient certains, pouvaient partir les projectiles, et, pourtant, le bombardement redoubla. Ce qui restait des malheureuses vitres se déchiqueta sous leurs regards impuissants.

Notre enquête

Depuis onze jours la garde veille et la grêle malfaisante continue. Je suis entré hier, pour me rendre compte des dégâts, juste à temps pour constater la dégringolade d'un carreau.

Ce matin, j'ai continué mon examen : l'hôte de céans me faisait voir le trou pratiqué par un clou dans un morceau de vitre : un autre clou siffla sur nos têtes et se ficha au même endroit.

Telles sont les constatations affolantes que j'ai faites, après tous les habitants de la cité portoise.

Chacun, bien entendu, en donne une explication, mais, par malheur, toutes tombent à l'examen.

— Les mitrailleurs se cachent dans les tours de la basilique, affirment certains : on leur montre un clou pesant deux grammes à peine et ils reconnaissent bien vite l'impossibilité de lui faire décrire une trajectoire de 150 mètres au minimum.

— Mais cela vient de cette terrasse, assurent les autres : on leur prouve aussitôt que certaines fenêtres, veuves aujourd'hui de leurs vitres, sont absolument invisibles de cet endroit.

— Alors, c'est de cette meurtrière ? Mais, en la désignant, le commissaire, qui lui fait face, a été atteint, encore une fois, dans le dos par un caillou !...

Je n'ai, pour ma part, aucune explication à fournir après celles-ci, que j'avais hasardées tour à tour, pour les abandonner bientôt.

J'ai vu et entendu ce que l'on vient de lire ; j'ai contemplé, de plus, une demi-douzaine de fenêtres sans vitres, des murs zébrés d'égratignures et un kilo de ferrailles multiformes collectionnées par le commissaire.

Aux professeurs d'occultisme ou à la police de trouver la solution du problème.

(Paris-Journal.)

Maison hantée en Portugal.

A Comeada, petit faubourg situé à deux lieues de Coïmbra, ville où se trouve l'Université du Portugal, vient de se passer le fait intéressant que voici :

Au commencement d'octobre 1909, M. Homem Christo fils, étudiant en droit de première année à l'Université, loua à Comeada une maison composée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage où il s'installa avec sa jeune femme, Mme Bernardette Homem Christo et ses deux servantes. Mme Bernardette, dès la première

nuit, se plaignit à son mari d'entendre dans la maison des bruits étranges. Il n'en fit aucun cas, attribuant cette impression à son imagination. Il y avait huit jours qu'ils habitaient là, lorsqu'un de leurs amis, M. Gomes Paredes, étudiant en droit de deuxième année à l'Université, ayant eu affaire à Comeada, vint leur demander l'hospitalité pour une nuit — ce qui lui fut accordé avec plaisir. Après qu'ils eurent passé la soirée ensemble, vers une heure du matin chacun rentra dans sa chambre pour se coucher.

A peine avait-il éteint sa bougie, que M. Gomes Paredes entendit des coups sur les carreaux de la fenêtre. Il se leva et, rallumant la bougie, ouvrit sa croisée toute grande. Il ne vit personne. Il se recouche, éteint de nouveau la bougie, mais voilà qu'il entend des pas tout près de lui, et des portes dans toute la maison s'ouvrir et se refermer. Il refait la lumière et se met à regarder partout, sous le lit, sous les meubles, etc. Rien ! Personne ! Il éteignait, tous les bruits recommençaient. Il rallumait, toujours plus rien ! Ne voulant incommoder personne il supporta cette situation toute la nuit, et le lendemain il demanda à son ami, M. Homem Christo, s'il n'avait rien entendu d'insolite dans la nuit. « Je n'ai rien entendu du tout », dit-il. « D'ailleurs, ce n'est guère facile, vu que je dors comme une marmotte. Et puis qu'y a-t-il à entendre ? Il n'y a pas de voleurs dans la maison, et tous ces bruits sont de la pure fantaisie. » M. Gomes Paredes, connaissant le caractère positiviste de M. Homem Christo, n'insista pas. Il rentra chez lui à Coimbra et raconta à son père ce qui lui était arrivé chez son ami. Son père l'écouta avec attention et lui dit : « C'est très singulier ! Un autre locataire, avant ton ami, quitta cette maison à cause de ces bruits, et une femme qui surveille aujourd'hui l'Observatoire Météorologique, y ayant passé une nuit, s'en vint raconter que plus jamais elle n'y retournerait, car cette maison était ensorcelée. Je te conseillerais de tout bien raconter à ton ami et de le prier de sacrifier une nuit afin d'observer ce que cela peut bien être. » M. Gomes Paredes suivit le conseil de son père et ce même jour retourna à Comeada raconter l'affaire à M. Homem Christo, le priant de sacrifier la nuit et d'observer lui-même. Il se moqua de M. Gomes Paredes et se coucha comme d'habitude. Nonobstant, cette nuit-là, il entendit lui-même des rumeurs qui l'intriguèrent et lui firent prendre la décision de veiller la nuit suivante, en priant son

ami de lui tenir compagnie. Il faut remarquer que tout le monde couchait au premier étage et qu'au rez-de-chaussée il n'y avait personne pendant la nuit.

Donc, cette nuit-là, M. Homem Christo, vers onze heures, fit coucher les deux servantes comme d'habitude. Lui, sa femme et son ami attendirent les événements. Tant qu'il y eut de la lumière, il n'arriva rien d'anormal, mais sitôt qu'elle fut éteinte, de grands coups se firent entendre sur la porte du rez-de-chaussée qui donnait sur le jardin... M. Homem Christo descendit vite les escaliers et se mit près de la porte. Les coups recommencèrent. Il ouvrit soudain la porte et ne voit personne. Il sort pour constater si quelqu'un ne s'enfuyait point par une petite rue qui se trouve au tournant de sa porte. A peine est-il dehors que derrière lui, la porte se ferme avec fracas et on donne un tour de clef. Dehors il ne vit personne. Pour rentrer chez lui, il dut frapper et sa femme descendit lui ouvrir. M. Homem Christo se trouvait fort intrigué, mais chaque fois plus convaincu qu'il y avait quelqu'un chez lui qui trouvait bon de lui jouer une farce. Il prit son revolver, se disant : « Nous allons voir !... »

Les portes continuaient de même à être secouées, et dans une petite pièce contiguë à leur chambre à coucher, qui n'avait aucune issue, les bruits étaient encore plus forts. Tout ceci se passait en pleine obscurité, car sitôt qu'on allumait, on n'entendait plus rien. M. Homem Christo, de plus en plus désireux de découvrir le mystificateur, se mit sur le palier de l'escalier qui descendait au rez-de-chaussée, son revolver en main. A peine une allumette qu'il tenait entre ses doigts s'est-elle éteinte qu'il entend tout près de sa figure un formidable éclat de rire se répétant comme un écho par toute la maison, et qu'il voit en face de lui un nuage blanc, tandis que de ses narines sortaient deux filets de lumière blanchâtre... C'en était trop ! M. Homem Christo commença à être moins sûr de lui, et son courage, il le confesse lui-même, faiblissait. Jusqu'à quatre heures du matin, les mêmes phénomènes se produisirent plus ou moins. Après, ils ne savent plus. Tous, exténués de fatigue, ils se couchèrent et dormirent jusque très avant dans la matinée.

Le jour suivant, M. Homem Christo, ne connaissant ni admettant les phénomènes d'ordre psychique, résolut de quérir un agent de police afin qu'il fût témoin de ce qui pourrait se passer cette nuit-là. Il voulait à tout prix prendre le farceur,

et craignait de perdre son sang-froid et de tuer quelqu'un. On mit à sa disposition un brigadier et deux agents. La nuit venue, le brigadier se posta dehors, dans le jardin, de faction devant la porte d'entrée de la maison, afin de bien voir si quelqu'un entraient ou sortait. Les deux agents restèrent à l'intérieur avec M. Homem Christo, M. Gomes Paredes et un autre ami, M. Henrique Sotto Armas, venu exprès cette nuit-là, pour assister à ce qui pourrait se passer. Après qu'on eût bien fouillé et regardé partout dans tous les coins de la maison, on éteignit les lumières, et aussitôt les coups sur la porte se firent entendre, au rez-de-chaussée. « Vous entendez ? » dit M. Homem Christo, aux deux agents. « Parfaitement », répondirent-ils. Les coups continuèrent, et M. Homem Christo ouvrit tout d'un coup la porte ; mais, comme la veille, il ne vit personne, sinon le brigadier, se promenant tranquillement à une petite distance. « Qui donc a frappé ? » demanda M. Homem Christo au brigadier. « Mais personne, dit-il. « Et les coups, vous les avez bien entendus ? » — « Pas le moins du monde, je n'ai rien entendu du tout, » dit-il encore. « C'est trop fort, par exemple. Rentrez », dit M. H. Christo. « Et vous, les agents, à votre tour de factionner dehors ». Le même phénomène se produisit. Le brigadier entendit les coups, mais les agents ne virent ni n'entendirent rien. « Ah ! c'est comme ça, dit M. H. Christo, rentrons tous. C'est dans la maison qu'il faut continuer nos recherches. » Il envoya un des agents dans la chambre où son ami, M. Paredes, avait couché, au premier étage. Cet agent voulant s'asseoir sur un banc, celui-ci lui fut retiré si précipitamment qu'il tomba à terre. Les deux amis, MM. Gomes Paredes et Henrique Sotto Armas, furent placés au rez-de-chaussée, avec le brigadier. Sa femme resta dans sa chambre et les servantes dans les leurs, de même au premier étage. Lui, comme la veille, resta sur le palier de l'escalier qui descendait au rez-de-chaussée. Sitôt l'obscurité faite, les bruits et les coups se succédèrent, surtout dans la petite pièce, où il n'y avait qu'une malle, et qui était contiguë à leur chambre à coucher. Cela prenait les apparences d'un défi.

Tout à coup, dans la chambre de l'ami un bruit terrible, comme celui d'une lutte affreuse, y conduisit tout le monde épouvanté, mais persuadé qu'enfin l'agent avait trouvé le farceur ! Déception ! il n'y avait que l'agent affolé frappant avec un sabre à droite et à gauche, se sauvant devant

tout ce monde qui lui apparaissait et rentrant dans un petit boudoir où se trouvait une armoire à glace que dans sa fureur il cassa. Il a fallu employer la force pour le tenir : le pauvre homme devenait fou ! Après cet épisode, on reprit son sang-froid. On éteignit de nouveau. M. Homem Christo reprit sa place sur le palier et reçut en plein sur sa joue gauche un formidable soufflet qui lui fit jeter un cri perçant, car, dit-il, il lui sembla que des doigts s'accrochaient à sa chair pour l'arracher. Vite, on ralluma et tout le monde put voir quatre doigts marqués sur la joue gauche de M. Homem Christo, qui était toute rouge, tandis que la joue droite était comme celle d'un cadavre. Il était minuit. M. Homem Christo, effrayé ainsi que sa femme, les bonnes, ses amis, les agents et le brigadier, ne voulut pas rester une heure de plus dans cette maison. Avec sa femme, ses servantes et ses amis, il s'en alla à l'hôtel passer le reste de la nuit. Les agents et le brigadier de même, ahuris, rentrèrent chez eux, jurant de ne plus jamais remettre les pieds dans un semblable logement.

M. Homem Christo sous-loua la maison, mais au bout de deux jours le nouveau locataire réclama son argent, disant que cette maison était inhabitable.

Dans la localité on s'est moqué de ces événements. Du reste, le psychisme est peu connu en Portugal.

MADELEINE LACOMBE-FRONDONI.

(*Annales des Sciences psychiques.*)

Caisse de Propagande

Nous avons reçu de :

M. Émile Bos, Saint-Julien.	5 francs
M ^{me} J. Fabre, Paris	15 —
M. A. Mazin, Marseille.	1 —
M ^{me} L. Guien, Marseille.	2 —
M. Desbois, Boiscommun.	5 —
M. Béchard, Nîmes	1 —
M. C. de M.	5 —

Le Progrès spirite. Organe de la Fédération spirite universelle

Fédération spirite universelle. Auteur du texte. Le Progrès spirite.
Organe de la Fédération spirite universelle. 08/ 1910.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste

Psychologie expérimentale

 RÉDACTEUR EN CHEF, **A. LAURENT DE FAGET**, FONDATEUR

Le journal paraît le 20 de chaque mois.

MAUVAISE SAISON

Bonjour, ami lecteur. Tandis que le vent siffle à nos portes et que de gros nuages nous voilent presque constamment l'azur du ciel, voulez-vous que nous causions un peu, toutes fenêtres closes comme en hiver, par ce temps lugubre d'automne qui nous atteint en plein juillet, alors que le soleil devrait tout dorer de ses rayons et tout embraser de son ardeur ?

Aussi bien, n'avons-nous pas, vivant en nous de par nos croyances immortelles, un éternel soleil brillant sur des plaines toujours fleuries ? N'avons-nous pas un éternel printemps au fond du cœur ? Et quand le ciel se voile des mois entiers, ramenant les frimas sur la terre ; quand la Destinée se rit de nos tourments et de nos larmes, ajoutant une épreuve à nos épreuves, une souffrance morale à nos souffrances physiques, ne pouvons-nous réagir contre l'inclémence du temps et la dureté de la vie en contemplant dans notre conscience droite et calme, dans notre cœur blessé mais soumis, dans notre âme purifiée au creuset de la douleur, ce panorama splendide de la vie future, dont la claire vision nous est donnée par le Spiritisme ?

Accablés du sort, levez les yeux vers le monde des causes et des lois ; aspirez de toutes les forces de votre âme à ces contrées bienheureuses que vous atteindrez un jour, dans votre course à travers l'infini, et qui, déjà, peuvent se réfléchir en vous, harmonieuses et pures, apaisant votre douleur profonde du charme exquis de leurs révélations !

Goûtez ces chères minutes de repos intime, de contemplation sereine et souriante,

qui sont comme les accalmies de l'âme au sein des tempêtes morales ! Elevez sans cesse votre pensée réfléchie, votre prière ardente vers la Loi souveraine qui régit, des profondeurs de l'espace, la destinée de tous les êtres et nous assure qu'une suprême Sagesse veille sur nous !

Pourquoi douter ? pourquoi craindre ? pourquoi désespérer ? Parce que la vie a été rude pour vous ? que vous avez subi les assauts répétés d'une destinée qui s'est complue à vous frapper, à vous humilier, parfois à provoquer votre indignation sous ses apparentes injustices, ou même à vous écraser sous le poids de revers qui semblaient irrémédiables ?...

Espérez en l'avenir, qui corrigera le présent, comme celui-ci corrige déjà le passé ; et si la Destinée vous paraît inexorable, soyez sûrs que Dieu est bon, et qu'il ne vous laissera pas acculer au désespoir si vous l'invoquez d'une âme sincère et émue...

Et toi, Poète ! pourquoi doutes-tu ? Parce que les oiseaux ne font plus guère entendre, dans nos jardins dévastés par tant d'orages successifs, leurs chansons mélodieuses, leurs hymnes à la Nature et au Créateur ? Parce que les roses, à grand'peine entr'ouvertes, penchent déjà sur leurs tiges leurs corolles trop tôt flétries et se désolent de ne plus répandre autant de parfums ? Parce qu'une tristesse poignante est dans l'air et que des inondations sont encore à prévoir dans cette malheureuse saison coupée de bourrasques, hachée par la pluie et qu'un pâle soleil laisse froide et décolorée ?...

Mais, ô Poète ! si les nuages cachent l'azur du ciel, tu sais bien qu'ils n'ont pas le pouvoir de l'empêcher d'exister quand même. Nous reverrons sa limpidité souriante. Le soleil brillera de nouveau, quand

la terre aura bu et épuisé les cataractes célestes. De même, si nous ne courbons pas trop le front sous le poids de nos souffrances morales, l'entité mystérieuse qui gronde sourdement en nous, portant le trouble dans notre cœur et voulant y semer la désespérance, ne résistera pas à la prière de notre foi active cherchant Dieu pour l'adorer.

Ressaissons-nous !

*
* *

Ah ! pauvre été mouillé, venteux, factice, insupportable, je ne te crains guère, pour ma part. Que m'importeraient ta façon dérisoire de nous réchauffer, ton problématique soleil et tes ondées malfaisantes, si je ne les redoutais pour nos moissons prochaines, décidément compromises, pour nos récoltes à demi perdues. Ma quiétude personnelle, au point de vue de la santé, n'en est pas autrement atteinte.

Mais il est des malades qui auraient besoin d'air et de soleil et qui, calfeutrés en des chambres malsaines, n'osent s'aventurer au dehors. La prolongation de tes rigueurs, été mensonger, aggrave leur mal et peut leur être funeste. Ne te laisseras-tu pas attendrir par la mélancolie de leurs regards, obstinément levés vers le ciel toujours sombre ?

Et vous qui présidez aux destinées humaines et aux destins du monde, ô Messagers célestes ! pures âmes qui nous guidez et nous consolez pour nous empêcher de défaillir, puisque vous commandez à la Nature, que vous savez lui imposer les lois du Créateur, ramenez-nous la face éblouissante du soleil de juillet, qui dore les moissons, brunit les visages et fortifie la santé !...

*
* *

Voici que par moments, d'ailleurs, un rayon de soleil filtre à travers la masse sombre des nuages, se risque à regarder la terre, glisse une flèche d'or jusqu'à dans la chambre de nos malades et allume un pâle sourire sur leurs lèvres décolorées. Est-ce la promesse du prochain retour des splendeurs estivales ?

De même, assombrie par les révoltes de notre âme blessée, ulcérée sous les maux de la vie, notre conscience, si elle est restée ferme, si elle n'a pas perdu la notion du devoir, sent tout à coup le sourire divin s'épanouir en elle. Ce rayon de soleil l'inonde. Et, du coup, sont emportés les divagations excusables de la douleur, les

sarcasmes murmurés, les malédictions ébauchées, les désolations et les épouvantes.

Comme au lever de l'Aurore
Toute ombre s'évanouit,
Quand Dieu paraît, le Mal fuit :
Le Bien, au cœur, s'élabore.

Double soleil rayonnant :
Astre aimé de la Nature,
Et toi, monde aussi vivant
Mais caché dans l'âme pure ;

Loi du Bien, globe de feu,
Celui qui vous voit paraître
Dans la Nature ou dans l'être,
Peut-il oser nier Dieu ?

Dieu ! puissance formidable
Que j'adore, humble et courbé ;
Dieu, si tendre et secourable
Qu'il vient à l'homme tombé,

Le conseille, le relève
Et, le prenant par la main,
Le ramène en son chemin
D'amour, d'espoir et de rêve !..

A. LAURENT DE FAGET.

Reflexions philosophiques et morales

Sans notre consolante doctrine, nos souffrances seraient souvent bien cruelles ! Notre fardeau, je me le demande, ne nous écraserait-il pas ? Que de fois, profondément désolés, trouvant nos épreuves bien rudes, impuissants contre les orages qui s'abattent sur nous ou les nôtres, n'avons-nous pas dit : « Pourquoi donc en est-il ainsi !... Pourquoi ?... » En réalité, la Terre est un lieu de souffrances et de larmes ; mais c'est aussi un *lieu d'épuration de l'âme*. Soyons sincères envers nous-mêmes, et disons-nous que, sans la souffrance, nous ignorerions bien des choses. Sous l'empire du bien-être, des plaisirs, nous ignorerions surtout notre esclavage moral. Oui, nous serions des esclaves inconscients. Nous ignorerions la beauté des actions désintéressées, la beauté du dévouement. Nous ne saurions ce que nous sommes, quelle est notre origine, notre but, notre destinée. Après avoir lutté et souffert, nous ne nous attarderons pas davantage ici-bas, car nous devons progresser sans cesse. Nous pouvons donc dire : « Heureux ceux qui souffrent ! » Remercions la Providence qui soutient, console les âmes sensibles. Dieu éclaire notre route par la lumière du Spiritisme. Et les ténèbres disparaissent !

Nous sentons notre âme se libérer de l'attraction matérielle sous l'influence de l'attraction spirituelle dont l'action a pour point de départ le foyer divin. C'est Dieu même, notre Père céleste, qui nous attire sans cesse à Lui. Ah! tout en souhaitant qu'elle soit plus répandue, je la vois cependant grandir, notre doctrine bénie. Le Spiritisme est déjà très propagé. Il se développera plus que jamais. Mais, ayant grandi, devenu suffisamment fort, qu'il prenne garde de ne pas se jeter dans les bras... d'un nouveau Constantin, de monter sur le trône officiel, de devenir ainsi un culte organisé. Qu'il évite tout concile qui, sous prétexte de le consolider, le ligoterait dans d'étroites formules, l'étoufferait dans des dogmes.

A ce point de vue, il n'y a, cependant, rien à craindre, car, dès son enfance même, plein d'une admirable sagesse, il a fixé ses règles, sa méthode (observation, expérience) et n'a cessé de prêcher le sévère contrôle. Il a conseillé l'investigation sans arrêt. Et, au lieu de s'enfermer dans un cercle, il a déclaré élargir sans cesse son horizon, marcher progressivement, marcher toujours. Il a surtout prêché le désintéressement absolu, la tolérance, la charité. Il s'est donc, par tous ces moyens, établi une puissante *soupe de sûreté*. *Ne craignons donc rien*. Les œuvres du Maître Allan Kardec, non seulement empêcheront le spiritisme de sombrer, mais feront, de notre consolante doctrine, la Science des sciences, la Religion universelle. Et déjà, nous l'avons constaté, on ne rit plus, on ne ridiculise plus. La Science officielle dépose ses armes, regarde, écoute sérieusement ce langage vraiment libéral, vraiment animé de l'esprit de justice et de charité, ce langage qui ne dit point : « Il faut croire à ce que je vous enseigne. Hors de mon Eglise point de salut. » Mais : « *Des FAITS ont été observés*, ne les acceptez point et ne les repoussez point *a priori* : observez-les à votre tour ; *des principes philosophiques et moraux ont été exposés*, ne les dédaignez point : rendez-vous compte. » Voilà le langage du spiritisme, langage vraiment propre à être le puissant et fidèle serviteur de la Vérité. Le spiritisme, vérité éternelle, est donc destiné à rallier toutes les croyances. Il apparaîtra dans tout son éclat. Des nuages ne pourront plus le voiler. Mais, encore une fois, il conservera sa pureté, sa force en conservant, avec un soin jaloux, son indépendance. *Admis officiellement* — car il le sera — il ne voudra point, dans son intérêt même, être imposé

de quelque façon que ce soit. Il n'en sera que plus libre et plus puissant. Le soleil s'impose-t-il? Le Spiritisme, lui aussi, exposera simplement sa lumière. C'est, du reste, ce qu'il n'a cessé de faire. Et il combattra — s'il s'en trouve — ses adeptes imprudents qui, pour le faire accepter, tenteraient d'employer d'autres moyens que ceux de l'observation, du raisonnement. Il restera toujours fidèle à sa devise : « Hors la charité point de salut! » mais il ne séparera point la charité de la justice, car l'une ne va pas sans l'autre. L'enseignement officiel s'inspirera de sa *haute philosophie, de sa pure et sublime morale*. L'éducation aura pour base : Réalité d'une Puissance créatrice et ordonnatrice, source des Lois immuables qui constituent l'Harmonie des Univers ; Loi de perfectionnement intellectuel et moral de l'Etre spirituel indestructible. Personne ne pourra douter de son immortalité : les découvertes scientifiques, l'épanouissement des puissantes facultés de l'âme, les nombreuses expériences concluantes en seront autant d'éclatants témoignages. Professeurs de morale et de philosophie ne craindront point — puisque cela sera partout admis — de parler du progrès des âmes, de la Justice éternelle à laquelle tous sont soumis. On pourra suffisamment, hors de l'enseignement officiel, continuer ensuite son éducation. Notre époque, hélas! ne semble guère vouloir marcher dans cette *voie bénie de la lumière, de l'affranchissement moral*. Au contraire, le sensualisme fait, de plus en plus, de grands et effrayants ravages. La corruption s'étale au grand jour et menace de détruire tous les éléments vitaux de la société. Dans la famille, on n'envisage qu'au point de vue matériel seulement l'avenir de l'enfant, lequel n'est guère surveillé. L'enseignement moral à l'école, ne s'appuyant que sur le principe d'utilité sociale, n'a rien de réchauffant pour l'âme. « Que deviendrons-nous? m'a-t-on dit même aujourd'hui. Dans une vingtaine d'années, que sera notre pauvre humanité? » On ne voit que le matériel. Partout règnent l'égoïsme, l'envie. On recherche avec folie, par le vol, le meurtre même, les jouissances matérielles. Que cela est donc triste !!!... Mais ce n'est là qu'une passagère maladie du corps social, dont la cause première est la foi dogmatique et tyrannique des Eglises et surtout du Catholicisme qui a semé tant d'abus. Si la religion avait progressé, s'était épurée, il n'en serait pas ainsi. Mais au lieu de grandir, le Catholicisme a ren-

fermé toute sa morale dans son culte qui est devenu une idolâtrie. Résultats : matérialisme, néantisme, donc sensualisme. Mais cela ne peut durer : *le monde doit marcher*. De plus, *le sentiment religieux est indestructible*. La preuve ? c'est que, faute d'être mieux éclairées, beaucoup d'âmes ne voulant point tomber dans l'athéisme, tout en reconnaissant les erreurs des cultes, restent néanmoins catholiques ou protestantes. Il y aura donc du changement. Et peut-être, qui sait ? sous peu : de grands et terribles phénomènes naturels peuvent se produire, de grands événements s'accomplir. Notre volonté — quoi qu'en dise l'Orgueil — est sous la dépendance absolue de l'éternelle et toute-puissante Volonté créatrice et directrice des Univers. Et puis, le Spiritisme, preservateur social par excellence, est là, heureusement. Il continue laborieusement son œuvre. Enfin, il suffit qu'une chose soit découverte pour qu'elle soit vue de tous. Il en est ainsi de notre doctrine. Observons et nous pourrions relater des faits. J'en aurais à signaler qui me paraissent d'autant plus probants que ceux qui me les ont rapportés ignorent absolument ce mot même : spiritisme. Mais que chacun observe et s'observe, *qu'il se recueille, et il apprendra beaucoup* ; qu'il s'efforce de toujours bien agir et il sera d'un bon exemple pour les incarnés et les désincarnés. Il attirera à lui *les Esprits supérieurs qui l'inspireront*. C'est là la vraie façon de prouver que l'on est vraiment spirite. Et, pour terminer, j'appelle toute l'attention des frères et sœurs en croyance sur cette considération philosophique et morale : de grandes réformes morales et par suite sociales ne pourront s'accomplir que lorsque, du haut en bas de l'échelle sociale, chacun remplacera, *dans son cœur*, ces mots : *Pour moi* ou *Pour nous*, par ces autres mots : *Pour la Justice et le Vrai Bien de tous et de chacun* (Bien matériel comme moyen, bien moral comme but.)

Un Facteur des Postes.

Lettre ouverte au R. P. Berthet

Monsieur,

Au point de vue scientifique et rationnel, M. le Secrétaire Général de la Société expérimentale de France vous a adressé une lettre fort intéressante, écrite de main de maître, pour réfuter erreurs et diffamations.

Je voudrais ajouter à cette lettre quelques mots au point de vue chrétien.

Il est fort étonnant de voir un ecclésiastique de haute valeur jeter l'anathème aux sciences occultes, qui étaient pratiquées par les premiers chrétiens et soutenues par les Pères de l'Eglise.

Non, il n'y a pas chez les occultistes et les spirites des ignorants et des demi-fous, ainsi que vous vous permettez de les appeler ; il y a des étudiants, des docteurs, des savants, des érudits. Ils ont fouillé l'histoire, les religions, les sciences, la sagesse antique ; ils ont traduit l'hébreu, le sanscrit, fait de l'égyptologie et aussi étudié les Pères de l'Eglise chrétienne.

Ils savent, d'une façon irréfutable, ce dont vous ne doutez pas, quoique vous le teniez caché, que les morts ne nous ont pas quittés pour des régions lointaines, mais qu'ils vivent près de nous, sur le plan voisin du nôtre, nous influençant souvent, nous apparaissant quelquefois.

Votre grand saint Augustin mentionne dans ses lettres des « apparitions de défunts allant et venant dans leur demeure » accoutumée, faisant des prédictions que « les événements réalisent. » (Lettre à Erodianus. Edition des Bénédictins.)

Dans son traité *De cura pro Mortuis*, il parle en ces termes des manifestations des morts : « Les esprits des morts peuvent être envoyés aux vivants ; ils peuvent leur dévoiler l'avenir. » (Edition Bénédictine.)

Dans sa *Cité de Dieu*, il parle des opérations théurgiques qui rendent les corps éthérés des esprits incarnés propres à communiquer avec les esprits et les anges et à recevoir des visions.

Puis, saint Clément d'Alexandrie, saint Grégoire de Nysse dans son discours *Catéchétique*, saint Jérôme dans sa fameuse controverse avec Vigilantius le Gaulois, se prononcent dans le même sens.

Saint Thomas d'Aquin communiquait avec les habitants de l'autre monde, et on lit dans *la Somme* : « L'esprit peut apparaître aux vivants. »

Enfin, plus récemment, le spiritisme trouva des défenseurs dans le cardinal Bona, ce Fénelon de l'Italie, Mgr de Montal, évêque de Chartres, le Père Lacordaire (correspondance avec M^{me} Swetchine), le Père Lebrun, de *l'Oratoire*, l'abbé Mazoureau, et tant d'autres.

Il ne peut donc plus être question de traiter de fous *ceux qui savent*, et qui sont vos frères en humanité.

Le Christ a dit : « Quiconque aura appelé son frère *Raca* (homme de rien) sera punissable par le Conseil, et quiconque l'aura appelé *fou* sera punissable dans la Géhenne du feu. » (Saint Matthieu, ch. V, 22.)

Veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

MARIE MOREAU,
Lauréat de l'Académie Nantaise
Officier d'Académie.

28 juillet 1910.

EMMANUEL VAUCHEZ ET LA SCIENCE

Morale spiritualiste telle que la comprend M. Vauchez et telle qu'elle doit être, par Ch. Proth.

Le bruit fait par les évêques sur les Manuels de la morale ont décidé Vauchez à faire campagne nouvelle, pour ainsi dire, à s'occuper de l'Education en général ; et, par des arguments sans réplique, Ch. Proth, dans la *Nouvelle Presse*, a détaillé la pensée entière de Vauchez.

Voici ce beau travail en son entier :

« L'évolution du Double pris individuellement est d'autant plus rapide que ses expériences de personnalités ont lieu dans des circonstances limitées et surtout préparées.

« L'éducation est toute cette préparation.

« Comme l'air pur, le soleil, un milieu favorable sont indispensables pour qu'une plante ou un être se développe matériellement, il faut une ambiance particulière au Double (l'âme) pour qu'il subisse la loi, celle qui fait aller au mieux, celle qui conduit au Parfait. Cette ambiance est créée par extériorisation de notre entourage, de ceux que la vie a rendus solidaires de notre existence.

« L'atmosphère fluide où l'occulte peut se révéler quasi-librement, représente exactement la mentalité moyenne de nos semblables immédiats. Si ceux que nous fréquentons par liens familiaux, par suite de sympathie ou parce que notre situation nous rapproche d'eux, sont le siège de pensées généreuses, utiles, l'orientation vers le bien nous est facilitée. Par contre, s'il ne s'y trouve que pensées basses, mauvaises, notre Double « respire » un air dangereux, des conseils néfastes qui peuvent le détourner dans son évolution.

« L'éducation nous fait connaître le sens, la valeur bonne ou mauvaise que dégagent

les actions et les choses. La morale est le résumé des connaissances utiles que nous devons posséder pour ne pas être à la merci de forces ambiantes qui nous aideraient à nous améliorer ou nous feraient faillir, selon que nous nous abandonnerions aux unes ou aux autres.

« Les parents, l'instituteur, voilà les agents éducateurs. Près d'eux, tout enfants nous acquérons petit à petit des notions utiles. Ils nous font voir le bien, nous signalent le mal, Nous nous constituons peu à peu un bagage moral, qui est une réserve de jugement, d'intelligence, de discernement et de raison.

« Devenus hommes, nous voyons notre champ d'action s'agrandir ; nous devenons éducateurs à notre tour, tout en continuant à acquérir pour notre compte personnel. Et notre vie s'écoule à agir avec une indépendance de plus en plus grande. Tant pis si nous ne savons pas l'utiliser dans un sens favorable à notre évolution. Nous assumerons ainsi des responsabilités qui auront une sanction, qui nous obligeront au recommencement et aux luttes nouvelles.

« Dans les siècles d'ignorance, les éducateurs se sont parés d'un pouvoir mystique ; ils ont prétendu être les délégués, les représentants de la Divinité et ils ont créé des religions, se réservant le sacerdoce. L'évolution intellectuelle s'est faite petit à petit. Les hommes ont compris combien le rôle des éducateurs religieux était rescapé. Ils l'ont remarqué en voyant toutes les palinodies enfantines qu'ils avaient ajoutées aux règles *naturelles* de la morale que les religions déformaient peu à peu.

« Puis les siècles se sont écoulés et nous sommes arrivés à l'époque actuelle. L'émancipation humaine est presque un fait accompli, nous avons la liberté de penser. Nous le devons aux lois scolaires, surtout à l'instruction gratuite, laïque et obligatoire qu'a fait donner Emmanuel Vauchez au peuple de France, à celui qui fut toujours le premier dans la marche des nations vers le progrès.

« Cette éducation par l'école est un grand pas vers le mieux. Débarrassés de l'enseignement confessionnel qu'il fallait auparavant subir en esclaves, où les religions n'étaient présentées que sous un beau jour, parce qu'on laissait systématiquement dans l'ombre toutes les horreurs, les turpitudes, les atrocités et les supplices qui sont à leur actif, les enfants se sont éveillés peu à peu, et ont tiré des conclusions des faits qui leur étaient loyalement et impartialement présentés.

« Il faut maintenant compléter cette œuvre. Dans les familles, on doit commencer à travailler à l'ère future en attendant que dans l'école la véritable morale figure dans les programmes. Cette morale est la seule qui ait une valeur : c'est la morale spiritualiste et scientifique.

« Basée sur la science et non sur les légendes mystiques, elle fait connaître l'homme tel qu'il est. Elle affirme par des faits contrôlés par des savants, la réalité de l'existence d'une puissance suprême ; elle démontre que nous sommes « doublés » par une âme immortelle qui, après la mort, voit sanctionner ses actions bonnes ou mauvaises.

« Emmanuel Vauchez a voulu compléter par la morale spiritualiste, scientifique, son œuvre de citoyen éducateur. Et c'est précisément pour cela qu'il a engagé une vaste campagne, qu'il a constitué le Comité d'Etude de Photographie transcendente, pour que fût affirmée pratiquement et photographiquement la réalité de l'Au-delà.

« Tous ceux qui comprennent la grandeur de sa tâche et les résultats merveilleux qui en résulteront pour l'humanité ont le devoir de divulguer, de faire connaître partout, en la définissant, la grandiose idée philanthropique qu'a eue Vauchez en voulant donner à l'humanité toute entière la morale naturelle, la morale spiritualiste scientifique. »

CH. PROTH.

PROBLÈME HUMAIN

Il en est pour lesquels n'existe aucune joie ;
Il en est que le mal ou la misère ploie
Sous son joug écrasant, que ne vient alléger
Aucun secours ami, nul secours étranger.
Ceux-là sont les vaincus, complets, de l'existence ;
Le sort, sur eux, s'acharne, avec une insistance
Que l'on ne comprend pas au point de vue humain.
Sont-ils abandonnés par la divine main ?
Pour eux n'est-il donc pas de juste Providence ?
Cela ne se peut pas ! Contre toute évidence
Ils sont aimés de Dieu, puisqu'Il leur a donné
La vie... Alors pourquoi ce destin de damné ?

Solution spirite :

Elle a vécu déjà cette humanité blême,
C'est la solution du pénible problème ;
Elle a vécu, mais sans avoir voulu gravir,
Esclave des défauts qui venaient l'asservir :
Vingt ans ou soixante ans, et plus ou moins encore,
Elle a mangé, dormi, fait le mal qu'on abhorre,
Ignorante de tout ce que le Créateur
A voulu qu'elle apprît, malgré le Tentateur.

La pierre précieuse est encor dans la gangue ;
La barque, sur les flots bourbeux, encore tanguée,
Mais l'eau redeviendra claire, comme un miroir,
La pierre sortira de son suaire noir ;
La barque sous le ciel, resplendissant d'étoiles,
Entrera dans le port, un jour, à pleines voiles ;
Mais le nautonnier doit faire plus d'un effort
Pour devenir heureux, pour atterrir au port.

NOÉMIE GRASSE.

Communications de Gambetta

VII

Les Destins de la Démocratie

Dans la libre démocratie où nous évoluons sans obstacles, sous les lois protectrices que nous devons à la République et qui assurent, quoi qu'en disent les partis extrêmes, la tranquillité de tous les citoyens, les destins de cette démocratie française nous apparaissent toujours plus beaux et plus glorieux.

Oh ! nous ne prétendons pas que tout soit parfait dans les sphères gouvernementales et dans les multiples rouages de la machine administrative qui englobe le pays tout entier ! Nous n'oublions pas que les hommes sont rarement irréprochables, au pouvoir comme ailleurs, et nous savons quel parti tirent de leurs imperfections, des adversaires qui n'ont nul souci du vrai simple et qui fardent sciemment la vérité.

Mai, quoi qu'on dise et qu'on fasse, le peuple se forme peu à peu ; il oublie la médiocrité de ses origines, la dépendance rigoureuse dans laquelle il a vécu sous les anciens régimes, pour prétendre, lui aussi, à plus d'air, de lumière et de vie.

Il fut un temps où, comprimé par les grands, obligé de vivre sous la tyrannie royale, si dure aux petits, le peuple, presque abandonné à lui-même, sans instruction, n'ayant pas conscience de sa force n'était guère que la bête de somme qu'exécute machinalement les volontés du maître.

Les temps sont bien changés ! Un grand souffle de liberté a passé sur l'âme du peuple et l'a fécondée, y faisant simultanément éclore, avec la conscience de soi-même, le sentiment des droits et des devoirs de chacun. La Révolution française a émancipé les âmes en tutelle, a tourné les regards du peuple vers un idéal enfin compris de justice pour tous, de liberté et de responsabilité pour tous. Les serfs sont devenus des citoyens !

On ne saurait trop mesurer la distance

qui nous sépare de ces époques, peu lointaines pourtant, où la société se divisait en classes tellement tranchées que le pied du gentilhomme pouvait écraser impunément le serf sans protection et sans appui. Tous les droits étaient au seigneur ; tous les devoirs incombait, par contre, aux vassaux, généralement malmenés et souffrant sans se plaindre, surtout à l'homme de la plèbe, du gros labeur, à l'ouvrier, au paysan.

Que ces temps paraissent loin de nous !

Aujourd'hui le peuple, qui prend sa large part de la vie nationale, égale pour tous, le peuple, éclairé et fort, entend poursuivre ses conquêtes, et les couches sociales les plus profondes tendent à apparaître, elles aussi, à la lumière. Les hommes qui les composent réclament leur droit à l'épanouissement progressif de leur état social, leur part de plus en plus grande de soleil et d'espace, toujours plus de bien-être, toujours plus de liberté et de bonheur !

Qui s'opposerait au magnifique mouvement en avant de la démocratie ? Quelle barrière pourrait endiguer ce flot montant de justes espérances, de légitimes ambitions ? Quel gouvernement assez peu avisé, assez mal inspiré, chercherait à sévir contre l'âme même du peuple se dégageant des chaînes de l'antique esclavage, des ombres et des lisières d'un passé encore récent, pour gravir graduellement les lumineux échelons du progrès ?

Mais si les droits imprescriptibles du peuple ne peuvent être lésés par un gouvernement soucieux de sa dignité et de la liberté publique ; s'il est impossible de refuser à une démocratie tolérante et sage le droit de se gouverner elle-même dans les limites et sous les lois que le pacte social lui impose, il est bien évident que, du jour où une fraction de cette même démocratie entend rompre tout lien légal avec l'ensemble de la société ; du moment où ceux qui acclament le progrès le veulent pour eux seuls ou le groupement de citoyens qu'ils représentent, au détriment ou sans le souci des droits des autres citoyens, tout gouvernement qui a conscience de sa mission acquiert immédiatement le devoir de s'opposer énergiquement à la tyrannie d'en bas, aussi détestable que la tyrannie d'en haut.

C'est le propre de l'égoïsme humain de ne rêver de réformes que celles profitables à ses propres vues, aux ambitions particulières qu'il détermine, et de ne vouloir tenir aucun compte de la marche régulière des sociétés vers un idéal commun

d'affranchissement graduel et collectif.

Mais les barrières qui s'élèvent entre les hommes s'abaisseront peu à peu, et un jour viendra où tous marcheront la main dans la main à la conquête de plus de liberté et de bonheur.

Nous voyons déjà poindre l'aurore de cette ère glorieuse et généreuse où il n'y aura plus, parmi les nations du monde, ni vainqueurs ni vaincus, ; où le souffle empesté des batailles ne viendra plus corrompre l'air pur de la liberté ! On n'y verra plus des antagonistes haineux, constamment en action pour asseoir leur prépondérance sur l'humiliation et la ruine de ceux qu'ils combattent et qui les combattent ; on n'y verra plus d'esclaves de la pensée foulés aux pieds par les despotismes intellectuels ou scientifiques. L'ignorance aura fui de toutes les sphères, et l'entendement humain, élargi et épuré, s'élèvera à la conception de toutes les merveilles de l'art, de tous les prodiges de l'industrie, de tout ce qui nourrit le corps et l'âme, de tout ce qui apaise, instruit, reconforte et console.

Les monarchies qui survivront encore seront toutes constitutionnelles, extrêmement libérales, avant de se transformer définitivement en républiques... et, d'un bout de la terre à l'autre, même dans ces parties de nos continents où la civilisation actuelle n'a pas encore entièrement pénétré, résonnera l'hosannah de la délivrance, de la liberté à jamais conquise ou reconquise, hosannah chanté par les anciens bannis, les anciens esclaves, les anciens martyrs, devenus citoyens émancipés et conscients. Le peuple, jadis courbé presque partout sous le bât des misères et des douleurs, aura pour toujours relevé la tête, heureux enfin de saluer le ciel éclatant, dôme de la patrie universelle. Le foyer sera plus doux, plus vraiment familial ; l'école sera plus saine ; la société sera meilleure.

Et rien n'arrêtera le développement toujours croissant, toujours plus beau de la démocratie en quête de vérités nouvelles, de devoirs nouveaux, sûre de son but, confiante en sa force, comprenant mieux les divinations de ses poètes et les enseignements de ses penseurs.

Avant d'atteindre à ce point culminant de notre civilisation où la science rivalisera avec la morale pour faire éclore à la fois dans toutes les âmes la sécurité et le bonheur, nous avons encore bien des étapes à parcourir, des obstacles à vaincre, des digues à emporter, des préjugés indi-

viduels et sociaux à faire disparaître.

L'homme, la femme et l'enfant doivent profiter de l'amélioration sociale, chacun en ce qui le concerne, et se développer plus librement, plus normalement, sous l'égide de lois plus sages et meilleures.

A l'homme reviendront longtemps encore le droit et le devoir de travailler à la confection des lois, à l'orientation politique de son pays, et de créer des institutions toujours plus en harmonie avec les progrès généraux de son époque.

Mais la femme, mûrie par de nouvelles études, que l'ancienne société lui refusait presque le droit, la possibilité de faire; la femme, grandie par son concours à toutes les œuvres de morale et de salut social, arrivera à posséder des droits égaux à ceux de l'homme, sans se départir de la réserve que sa délicatesse lui impose, sans jamais abandonner les travaux particuliers qui réclament impérieusement sa présence au foyer, où l'appelleront toujours les enfants chéris et où sa place ne saurait rester vide sans perturbation dans la famille.

L'enfant, mieux élevé, plus conscient de son rôle futur dans la société, saura respecter son père et sa mère, les entourer de soins et d'amour, sans être soumis à cette discipline de fer qui, jadis, courbait ces êtres frêles et gracieux sous la dure autorité paternelle et maternelle.

Le peuple sera alors vraiment mûr pour toutes les libertés, car il aura vraiment conscience de ses devoirs et de ses droits.

On ne verra plus l'échafaud rougir de sang l'hermine des magistrats. Les crimes seront plus rares, la misère n'existant plus pour personne et les exigences de la vie matérielle pesant moins lourdement sur les pauvres et les petits.

Une immense solidarité unira tous les hommes, tous les enfants d'une même patrie, dans cet élan fraternel qui comble les distances, resserre les liens affectueux, apaise les alarmes des uns, donne aux autres le courage, l'espoir à tous, et prépare les destinées futures de la démocratie par la science et l'amour répandus à flots.

Les poètes chanteront alors, non pas le rêve entrevu d'un avenir consolateur, mais les réalités bienfaisantes et bénies dont chacun sera doté par la loi devenue conciliante et douce parce que presque tous ceux qui vivront sous son égide seront devenus sages et bons.

Nos prisons ne seront plus la géhenne actuelle, lieu d'opprobre peuplé d'êtres farouches et quelquefois odieux. Elles se-

ront des écoles d'apprentissage, où les hommes inférieurs, à l'instinct encore animal, et qui se seront mis en lutte avec la société, viendront moins expier leurs fautes qu'apprendre à devenir des hommes dignes de ce nom par l'accomplissement gradué du devoir.

Les pénalités décroîtront avec les crimes. La loi sera mieux respectée de tous les citoyens, désireux de contribuer à l'amélioration de la société.

Les crimes passionnels eux-mêmes seront devenus bien moins fréquents.

On comprendra que chacun doit respecter la vie de son semblable, et qu'un mari trompé, une femme trompée, n'ont nullement le droit de se venger, comme certains le font encore de nos jours avec férocité.

La vieille menace: « œil pour œil ! dent pour dent ! » tombera sous le mépris public.

Les prêtres ne seront plus « vêtus de longues robes » et n'iront plus « dévorer la maison des veuves », selon la parole de Jésus. Ils ne brûleront plus un encens dérisoire sur un fantastique et ridicule autel où le vrai Dieu n'est jamais adoré.

Les fidèles seront à peu près tous les hommes, revenus des données matérialistes qui les retiennent absurdement à cette heure, pour croire à une Puissance infinie, directrice des mondes et des âmes, et que la Science elle-même acclamera comme la Cause première de toutes choses.

Les religions matérielles auront vécu. Les temples de pierre, bâtis de la main des hommes, ne seront plus, malgré leur magnificence, jugés dignes d'abriter le Créateur universel.

Et l'on se rappellera ces vers de Lamartine :

« Que vos temples, Seigneur ! sont étroits pour
[mon âme !
« Tombez ! murs impuissants, tombez !
« Laissez-moi voir le ciel, que vous me déro-
[bez !... »

Le temple de Dieu comprendra toute la Nature : il sera dans les feuillages et dans les nids, dans les prairies verdoyantes et les moissons dorées ; et aussi dans les âmes et dans les cœurs, dans tout ce qui palpète, espère, aime, vit et meurt sous le regard de Dieu !

Le chant des oiseaux et les rayons du soleil ne peuvent-ils nous émouvoir plus encore que les cantiques et les flambeaux sacrés ?

La poésie, unie à l'amour et à la science,

transformera notre globe, jusqu'ici infortuné, pour en faire un lieu de délices, le Paradis rêvé, où les âmes délicates et pures trouveront un avant-goût des suprêmes jouissances intellectuelles et morales de l'Au-delà.

La mort aura perdu son aspect effrayant; elle sera l'ange de la consolation et de l'espoir, ouvrant à deux battants, aux âmes des justes, les portes de la patrie éternelle.

Hâtons l'heure de cet épanouissement solennel du Beau et du Bien sur notre terre régénérée !

Médium : A. L. de F...

CAS REMARQUABLE D'IDENTITÉ D'ESPRIT

Parmi les procès-verbaux où certains des visiteurs de M^{me} Agullana (de Bordeaux) ont tenu à rappeler les résultats obtenus en leur présence, grâce à sa médiumnité, nous trouvons le récit de faits bien surprenants, par les preuves irréfutables et absolues qu'ils fournissent de l'identité d'un esprit. M. P... en est l'auteur. Inconnu du médium, qui n'a jamais encore traversé la ville où il habite, il vient le trouver sur l'indication de quelques amis. Pendant toute la durée de ses visites il observe le silence le plus complet sur tout ce qui touche aux communications qu'il désire. M^{me} Agullana parle librement. Et, non seulement la personnalité qu'il appelle, revit sous ses traits les plus caractéristiques, les plus intimes, les plus minutieusement insignifiants, mais un esprit qui n'occupait point sa pensée lui est rappelé dans les détails les plus précis de son costume et de sa physionomie; mais encore des faits et des choses absolument ignorés de lui, de ses proches même, et connus de la morte seule, lui sont révélés, de telle sorte qu'il puisse contrôler facilement le témoignage de l'au-delà et, en même temps, s'assurer que les hypothèses les plus audacieuses de la lecture de pensée et de la télépathie, invoquées si souvent à la légère et vraiment trop commodes, ne parviennent point à en expliquer la moitié.

Procès-verbal de M. P...

De passage à Bordeaux dans le courant de novembre 1908, j'allais porter à M^{me} Agullana les amitiés de ses nombreux amis de Périgueux. Je venais de perdre, quelque temps auparavant, une jeune fille de vingt-

trois ans ; cette mort, qui m'avait très particulièrement affecté parmi les disparitions prématurées de nombreux êtres aimés, m'avait poussé tout naturellement vers le spiritisme. J'allais donc vers M^{me} Agullana avec le secret espoir qu'elle pourrait me parler de mes chers disparus. Mon espoir n'a pas été déçu. Très aimablement accueilli par M^{me} Agullana, j'eus la consolation d'entendre ce qui va suivre.

Au cours de la conversation dont le spiritisme fit tous les frais, M^{me} Agullana me dit, au moment où j'y pensais le moins : « Je vois près de vous une jeune personne de vingt-quatre à vingt-cinq ans ; elle a un voile blanc sur la figure ; sa robe est à rayures de diverses couleurs où dominent le vert et le marron ; elle est grande et mince ; elle a le teint frais, le teint anglais ; elle sourit toujours quand elle parle ; elle est très gracieuse ; sa bouche seule la dépare un peu car ses dents laissent à désirer. En ce moment elle rit aux éclats et paraît très heureuse. » Espérant obtenir des communications intéressantes, M^{me} Agullana m'invite à me mettre à la table avec elle pour interroger la personne dont elle venait de me faire la description et que j'avais parfaitement reconnue. Malgré de pressantes sollicitations, M^{me} Agullana ne put obtenir ce qu'elle désirait. Elle conclut en me disant : « Cette personne est morte depuis peu ; elle a peur de la table et ne veut pas approcher (1). Elle était d'ailleurs, de son vivant très craintive. »

Renonçant à la table, M^{me} Agullana se borne à me rapporter ce qu'elle voit et entend. — Pour la clarté de ce récit je n'attendrai pas plus longtemps pour dire que la personne dont me parlait la voyante était ma fille et que la description qu'elle m'avait faite de son costume correspondait absolument avec celui qu'elle avait à son lit de mort. — Elle dit : « Albertine », me répète M^{me} Agullana ; elle dit qu'il faut se méfier d'Albertine. Je demande pourquoi. Il m'est répondu : « Voleuse ». Ma fille, depuis sa maladie, ne supportait plus la présence de cette Albertine, qui était notre bonne ; elle n'avait aucune confiance en elle : au contraire, elle la soupçonnait de nous tromper. M^{me} Agullana me dit ensuite qu'elle voyait Près de ma fille une femme paraissant âgée de soixante

1. M. P... nous a assuré que sa fille, de son vivant, lorsqu'on essayait de faire tourner le guéridon, s'en éloignait avec frayeur.

ans, dont elle me détailla le costume, mais surtout la coiffure. Elle ajouta : « Elle dit, en parlant à la plus jeune personne : Je suis sa mère, et elle vous désigne. » Avant ces derniers mots j'avais spontanément reconnu ma mère morte depuis vingt-trois ans et à laquelle je ne pensais pas à ce moment-là.

Continuant, M^{me} Agullana me dit encore voir ma fille tenant une boîte en carton jaune, contenant de la broderie commencée ; dans cette broderie était piquée une aiguille. Il y avait aussi de menus objets dont elle me donna le détail. Le tout avait existé réellement mais, peu après la mort de ma fille, avait été brûlé.

Ma fille fit encore de multiples recommandations concernant ma plus jeune fille, dont M^{me} Agullana ignorait l'existence.

Au moment de quitter M^{me} Agullana, je lui montrai le portrait de ma fille et lui demandai si la personne dont elle m'avait entretenu lui ressemblait. Elle me répondit : « Oui, mais elle n'avait pas le même costume. » Je lui dis alors, et à ce moment-là seulement, que la jeune personne était ma fille, morte comme je l'ai dit plus haut.

M^{me} Agullana ajouta que ma fille se manifesterait chez moi, dans ma chambre. Sa prédiction s'est accomplie. Mais, trop fortement impressionné, je n'ai pas eu la présence d'esprit et le sang-froid indispensables pour prolonger cette manifestation.

Je repartis de Bordeaux enthousiasmé, presque consolé, me promettant de revenir aussitôt que cela me serait possible, ce que je fis trois semaines environ plus tard. A ce moment un de mes amis, M. R..., spirite en herbe comme moi, manifesta le désir de m'accompagner. Il vint, en effet, et j'en fus très heureux, car il peut aujourd'hui confirmer ce que j'entendis pendant cette nouvelle séance.

Comme la première fois, M^{me} Agullana nous reçut avec sa bonne grâce habituelle. La conversation sur le spiritisme fut encore coupée par les visions de M^{me} Agullana qui me dit qu'elle voyait ma fille près de moi et qui venait de dire : Adieu papa. « Elle tient, me dit la voyante, une chaîne en vieil argent à laquelle se trouve suspendu un petit médaillon ayant la forme d'un petit livre. Elle fait tourner cette chaîne et vous regarde en riant. Maintenant elle tient un chapelet à gros grains verts. Elle vous le tend pour le remettre à qui vous savez devoir le remettre. » Après la mort de ma fille, sa grand'mère m'avait demandé ce chapelet comme souvenir. Je le lui avais promis et l'avais mis de côté pour

le lui porter. Je l'avais un peu oublié.

Le chapelet disparu des mains de ma fille, M^{me} Agullana me dit la voir tenant une boîte de carton à grandes fleurs rouges, contenant de menus objets et une broderie commencée. « Elle a l'air, me dit la voyante, de montrer ostensiblement cette broderie qu'elle soulève comme pour attirer l'attention ». Je prie, à ce moment, M^{me} Agullana d'essayer de voir si la correspondance de ma fille que nous n'avions pu trouver, ma femme et moi, dans la chambre qu'elle habitait à V..., où elle exerçait sa profession, ne se trouverait pas dans cette boîte. M^{me} Agullana ne peut me répondre ; mais elle me dit de la demander à la propriétaire de la chambre, à V..., ce que je fis à mon retour à Périgueux. Quelque temps après, j'ai reçu cette boîte, absolument conforme à la description qui m'en avait été faite : elle ne contenait rien de ce que je cherchais. Je ne connaissais pas cette boîte qui avait été achetée à V... par ma fille. M^{me} Agullana vit encore ma fille faire tourner à mon doigt une bague dont elle me donna la description, que je reconnus parfaitement et qui est encore en ma possession (1). Elle me dit, de plus, que ma fille avait vu l'impression qu'elle avait produite en se manifestant, qu'elle se manifesterait de nouveau, mais de façon à ne pas m'impressionner. J'attends encore cette manifestation.

La description des objets cités ci-dessus m'a été faite d'une façon claire et complète. En ce qui concerne ma fille j'ai été frappé des détails qui m'en ont été donnés sur son costume et sa physionomie. Je suis convaincu que M^{me} Agullana ne me connaissait pas à ma première visite et ne m'attendait pas.

Je lui suis profondément reconnaissant de l'espoir qu'elle m'a mis au cœur ; je crois que je reverrai tous mes chers disparus.

Signé : P...

(L'EVOLUTION, Périgueux, le 25 juillet 1909.)

LA VIE DES ESPRITS SUPÉRIEURS DANS LE MONDE INVISIBLE

La vie des Esprits supérieurs dans les mondes qui leur sont attribués se résume dans les missions qui leur sont confiées

1. C'était une habitude chère à la jeune fille que de faire tourner cette bague à mon doigt, nous dit M. P...

près des humanités souffrantes ou dévoyées de la marche de l'harmonie universelle. Ces missions sont aussi diverses que les catégories de douleurs innombrables qui assaillent les mondes de souffrance.

Les occupations des Esprits supérieurs sont proportionnées à leurs aptitudes et aux pouvoirs qui leur sont donnés, conformément à leur degré de supériorité.

La vie spirituelle consiste d'ailleurs dans l'action constante de la pensée, dans le travail continu qui tend à élever sa personnalité et les personnalités inférieures et celles enfin qui ont besoin d'être soutenues par les influences supérieures.

Les Esprits supérieurs ne vivent pas assujettis à des groupements déterminés. Ils sont les uns et les autres dispersés sur le vaste champ de bataille où lutte la pensée individuelle pour devenir consciente de l'Intelligence suprême.

Les Esprits supérieurs, arrivés à une très haute valeur et à une grande puissance, travaillent à la transformation du monde terrestre ; car ce sont ces grands Esprits qui, par la surabondance de leurs pensées, déposent dans les âmes encore végétatives les premières étincelles de la vie spirituelle ; ce sont ces grandes âmes qui agissent pour accélérer le progrès, en transformant les lois de l'Univers, en leur substituant la précision des lois mécaniques et la spontanéité et la vie des lois spirituelles.

Le monde progresse par la pensée des intelligences supérieures, qui rayonne en lui ; elle est le plan psychique qui constamment rayonne à travers le plan physique et l'illumine de sa lumière.

Mais, il y a de nombreuses perturbations causées par l'incurie et l'ignorance des hommes, et par les conditions nouvelles de la vie. La vapeur et l'électricité ont modifié, sur beaucoup de points, la climatologie ; elles ont été aidées en cela par le développement extraordinaire des villes et des cités. Mais par l'étude des lois vitales des fonctions de la planète, l'homme arrivera à aider la vie de la terre, et par cela même sa propre vie.

La grandeur des destinées terrestres constitue une certitude ; car l'âge de la raison et de l'amour commence à poindre sur la terre. Le progrès a déjà fait des pas de géant depuis un siècle ; les voies sont admirablement préparées ; il y aura bien encore quelques convulsions, faisant présager l'agonie du vieux monde, des faux systèmes, des puériles conceptions. Mais à côté de cette décadence, Dieu et l'âme se

dressent rayonnants dans le triomphe du juste et du vrai.

Dans cette pensée nous devons nous efforcer de travailler à l'avènement de cette brillante aurore ; car toutes ces pensées semées sont semblables au grain enfoui dans la terre : au premier rayon du soleil de justice, elles germeront, dresseront les têtes vertes dans le sillon de l'humanité et le couvriront bientôt de leur moisson dorée.

Mais la vie d'une société nouvelle suit la loi de progression ; cette loi continue son évolution, et avec elle, la société progresse dans son lent mouvement ascendant vers un état plus parfait. Mais la progression d'un monde dépend de la somme des pensées qui agissent. Quoi qu'il en soit, que le foyer des pensées soit dans l'humanité de chair ou dans l'humanité d'esprit, le résultat reste le même ; car toute pensée pure, élevée et bonne, profite aux deux humanités, comme toute pensée mauvaise les retarde dans leur marche progressive.

D'autre part, en principe, l'humanité peut être représentée par deux forces : l'une, formée de tout ce qui est intellectuel et divin ; l'autre, de tout ce qui est inférieur et ignorant. La lutte se continue entre ces deux forces jusqu'au triomphe de la force pure et intellectuelle sur la force brutale.

L'humanité, malgré son peu d'avancement dans le progrès moral, a cependant pour elle le progrès matériel qui doit, à tout jamais, empêcher les reculs et fixer dans les lois scientifiques la philosophie et la métaphysique. L'ensemble est chaotique, mais la masse commence à compter. Il n'y a donc pas à désespérer, et celui qui peut remonter le cours des siècles, et d'un coup d'œil embrasser le présent, se sent profondément ému en apercevant la nuit du passé s'éclairer des premiers feux d'un jour nouveau.

La force de la pensée est en raison du travail psychique qui l'a générée, et des causes supérieures qui l'ont provoquée. La brute, à proprement parler, n'a pas de pensée ; elle n'a que de vagues lueurs et des reflets de choses incapables de se projeter hors de l'être et de rayonner dans l'infini ; tandis que la pensée due au travail de toutes les facultés de l'âme, est une puissance qui ne connaît ni l'espace, ni le temps, et qui va par le monde, d'un être à un autre être, sans que rien puisse l'arrêter dans son essor. Si l'on envisage la pensée douée de tous ses pouvoirs, et née d'une âme complète, généreuse et pure, nous pouvons

être assurés de sa vibration dans l'infini. Mais, qu'oï qu'il en soit, toute œuvre humaine a ses erreurs dues aux connaissances physiques de l'époque et surtout aux préjugés intellectuels et moraux.

Il est bon de savoir que les mondes sont divisés en quatre catégories : les mondes charnels ou inférieurs, les mondes transitoires ou intermédiaires, les mondes supérieurs ou dématérialisés et les mondes célestes.

Nous sommes appelés à parcourir toutes ces stations de la hiérarchie du monde universel.

Puissions-nous hâter assez notre course pour arriver promptement aux mondes supérieurs, voisins des mondes célestes !

L'élévation de l'esprit vers les régions translucides du progrès intellectuel et moral se manifeste par nos bons sentiments. Le monde psychique et le monde de la pensée esthétique se manifestent par l'élévation de leurs œuvres. Les diverses puissances de la pensée et son infinie variété créent la diversité de la forme et les éléments de sa grandeur.

Mais les âmes qui ont vécu sur la terre, ne peuvent la quitter sans l'ordre de la Divinité ; car une âme incarnée sur un monde quelconque appartient à ce monde, tant que son corps astral ou pèrisprit est formé d'éléments appartenant à l'astre dont l'âme fait partie, c'est-à-dire tant que le corps astral se trouve imprégné des principes qu'on nomme inférieurs par rapport aux principes supérieurs de l'être. Les principes inférieurs sont des fluides vitaux, qui sont caractéristiques de la vie organique, et qui, émanés de la planète, sont maintenus constamment dans son rayon magnétique ; ces principes dominent l'âme tant qu'elle n'a pas su développer ses principes supérieurs ou essentiels, et la retiennent dans l'atmosphère de l'astre dont elle dépend.

Mais du jour où se trouvant suffisamment avancé, l'être sait se dépouiller des éléments matériels qui l'attachent à une terre quelconque, son corps astral échappe à l'influence magnétique de l'astre, et l'âme peut s'envoler dans les célestes régions ; elle se trouve alors libérée du joug d'une influence matérielle jusqu'à ce qu'elle se réincarne. Dans ce cas, cette âme doit reprendre, avant de se réincarner, un nouveau corps astral approprié à la vitalité de l'astre ou, plutôt, adjoindre à son corps astral les éléments inférieurs de la vie organique de la planète qu'elle va habiter.

Quant à l'habitation des Esprits supé-

rieurs, ils ne sont pas précisément dans un lieu spécial ; ils sont et peuvent être partout ; seulement, pour rentrer dans l'action magnétique d'un monde, ils sont obligés d'user de certains moyens analogues à ceux que nous employons pour pénétrer dans les milieux où notre organisation ne nous permet pas de vivre.

En général les Esprits très élevés, et qui ne possèdent plus rien des principes inférieurs de l'âme, agissent sur les humanités à distance, et ne peuvent plus, surtout lorsque ces humanités sont encore aussi inférieures que celle de la terre, pénétrer dans le rayonnement psychique de ces humanités ; et cependant, tels sont l'étendue et le pouvoir de perception des êtres spirituels que, par la pensée, ils sont en réalité dans cette humanité, qu'ils suivent et qu'ils actionnent à distance ; ils peuvent, par vibration spirituelle, par la lumière spirituelle, être réellement présents quoique leur corps astral soit hors de ce milieu matériel. La pensée est une telle force, que rien des forces connues par nos faibles sciences ne peut donner une idée du pouvoir de l'élément spirituel par excellence, de la force des forces.

La gradation des Esprits supérieurs est très étendue.

Il y a des Esprits supérieurs dans notre humanité. Pour nous, ils sont supérieurs parce qu'ils sont au-dessus du niveau général de l'humanité terrestre. Mais plus haut que ces Esprits, il existe des puissances spirituelles d'une incomparable élévation, lesquelles sont douées de pouvoirs et de facultés qui nous sont inconnus. Ces Esprits supérieurs, entièrement dématérialisés, ne font partie d'aucun monde ; ils en sont les initiateurs et les impulseurs spirituels ; ils agissent par rayonnement de leur être lumineux.

Dans l'immense gradation des Esprits supérieurs, on ne peut indiquer nettement les classes qu'ils composent. Il serait impossible de distinguer les degrés de hiérarchie et de suivre la multiplicité infinie des actions de ces âmes élevées au-dessus de toutes les conceptions humaines.

Ces Esprits supérieurs appartiennent au monde universel. Leurs actions n'ont pas de bornes. Vivre pour la pensée et dans la pensée ; agir par elle et sur elle ; être à la fois principe et recevoir l'émanation et l'impulsion immenses de l'Infini, tels sont leurs attributs et la loi de leur mission dans le monde universel et éternel.

Etre dans le monde des causes et dans celui des effets ; percevoir l'alpha et l'o-

méga de toute chose; pénétrer à la fois l'harmonie du jeu des atomes dans un grain de sable et la somme colossale des pensées de tous les mondes, telles sont les facultés et la puissance de ces catégories d'Esprits supérieurs, qui voient distinctement et séparément le monde psychique de tout l'Univers, sans ombres et sans nuages.

DÉCHAUD,
Publiciste à Oran.

Au monument Victor Hugo

Une cérémonie a réuni ce matin autour du monument de Victor Hugo, place Victor-Hugo, la famille et les amis du grand poète. On inaugurait les médaillons de Charles et François Hugo, d'Auguste Vacquerie et de Paul Meurice, placés aux quatre angles du monument; les deux premiers sont de Denys Puech, les deux autres de Chaplain.

M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, présidait la cérémonie. A ses côtés avaient pris place MM. Gustave Simon; Bellan président du Conseil municipal de Paris; Armand Bernard, secrétaire général de la préfecture de la Seine; M^{me} Négrepont née Jeanne Hugo; M. Georges Hugo, M^{me} Lockroy, M^{mes} Montargis, Ozanne et Albert Clémenceau, filles de Paul Meurice; M. Pierre Lefèvre, neveu d'Auguste Vacquerie.

Dans l'assistance très nombreuse on remarquait M^{me} Emile Zola, MM. Jean Aicard, Paul Strauss, Gustave Rivet, Denys Puech, Dorchain, Hanciau, Camille Le Senne, Lucien-Victor Meunier, Gay, Galli, Henri Rochefort, Prudhon, Paul Beuve, etc.

M. Jules Claretie, souffrant, n'avait pu se rendre à la cérémonie. M. Gustave Simon a donné lecture de son discours.

M. Jules Claretie, après avoir rappelé qu'il connut intimement Vacquerie, Meurice et les fils de Victor Hugo, a ajouté :

« Ces fronts, je les ai vus inclinés devant la face auguste de l'auteur des *Contemplations* et de la *Légende des siècles*, et c'est comme une légende déjà la vision de cet intérieur de l'exil, place des Barricades, à Bruxelles, ou de Hauteville house, à Guernesey; de Paris rue de Clichy ou avenue d'Eylau, ou encore au Pavillon de Rohan, pendant le siège; et je revois l'aïeul, le grand aïeul à barbe grise, penché sur ses petits-enfants, la mère exquise auprès d'eux,

et près des enfants, le père, Charles, beau et fort; François-Victor, pensif; Meurice, Vacquerie, tous ces esprits, tous ces cœurs épris de liberté, tous ces fantômes !

« Il les avait immortalisés par avance, le poète, en écrivant ces pages poignantes et profondes qu'il intitulait : *Mes fils* ! Il les montrait, à la postérité même, écrivant, faisant leur œuvre à l'ombre de la sienne : François-Victor étudiant la Normandie inconnue et traduisant Shakespeare d'une façon shakespearienne; Charles Hugo multipliant ses romans hors de pair : *Une famille tragique*, *la Bohême dorée*, d'une forme vivante et d'une pensée humaine, abordant et victorieusement le théâtre, prodiguant dans le journal, qui battait le rappel des espérances, sa verve, son esprit, son ironie, son courage, écrivant enfin un maître livre, et que ceux qui jouissent aujourd'hui d'une liberté que leur ont conquise les hommes d'hier, devraient relire et méditer : les *Hommes de l'exil*.

« Je ne dirai pas la bonté de ces fils morts si jeunes : « Mon bon Charles, mon bon Victor », disait le père et aussi cette vaillante mère qui, me les montrant, ajoutait : « N'est-ce pas qu'ils sont beaux, mes fils ? » Ils furent de l'exil, ils furent des épreuves, ils devaient être du glorieux et triste retour dans Paris assiégé. J'ai eu l'honneur d'offrir à la frontière le premier morceau de pain du premier repas que le poète prit sur la terre de France. Les fils partagèrent ensuite le pain du siège, et furent au péril comme ils avaient été à la proscription.

« Paris les salue une fois encore aujourd'hui en saluant le poète. Il me semble que, sortant de la petite maison disparue où nous l'avons vu tant de fois, souriant et séduisant, Victor Hugo vienne en personne assister à la cérémonie toute simple, comme familiale d'aujourd'hui, et que tout heureux de voir son Charles et son François-Victor, son ami, son conseiller Meurice et son cher Vacquerie réunis au pied de sa statue comme autrefois sous la lampe ou devant le foyer, il leur dise, il leur répète ce qu'il a écrit-lui-même en parlant de sa mort : « Ainsi s'en ira le travailleur chargé d'années, laissant, s'il a bien agi, quelques regrets derrière lui, suivi jusqu'au bord du tombeau par des yeux mouillés peut-être et par de graves fronts découverts, et en même temps reçu avec joie dans la clarté éternelle ; et si vous n'êtes pas du deuil ici-bas, vous serez là-haut de la fête, ô mes bien-aimés ! »

« Le poète eut toujours le don de pro-

phétie. Ils sont de la fête, ses chers bien-aimés, et leur tendresse accompagne l'aïeul, le père, non pas jusqu'au bord, mais jusqu'au delà du tombeau ! »

Au nom du Conseil municipal, M. Léopold Bellan a pris possession du monument, où « par une attention charmante, a-t-il dit, l'image de Paul Meurice, de Vacquerie, de Charles et François Hugo, se trouve associée à celle du maître disparu dans le rayonnement d'une apothéose ».

Le Temps, du 21 juin 1910.

L'ARMOIRE MYSTÉRIEUSE

(Extrait d'un article du *Temps* de Paris, n° du 25 juin 1910.)

Le *Strand Magazine* contient un article infiniment curieux du célèbre inventeur anglo-américain sir Hiram Maxim, qui s'est encore signalé à l'attention de l'Europe, tout récemment, en se faisant fort de prouver l'inefficacité des plus savantes « martingales » imaginées pour contraindre la chance, au jeu de la roulette. Cette fois, sir Hiram a résolu d'adresser au monde un nouveau défi d'un genre tout différent, et en l'appuyant sur des considérations qui me semblent valoir d'être signalées.

En résumé, l'auteur de l'article défie tous les prestidigitateurs, acrobates ou théoriciens antispirites, de lui fournir l'explication rationnelle de certains exercices qu'il a vu exécuter, il y a un demi-siècle bien-tôt, par un médium américain appelé M. Fay. Sir Hiram Maxim demeurait à Fitchbourg, en 1863, lorsque ce M. Fay était venu y donner une séance publique. Il avait installé sur une scène quelque chose comme une grande armoire en bois blanc, d'un poids de 40 kilogrammes ; et sur son invitation, tous les spectateurs avaient pu examiner l'armoire, pour s'assurer qu'elle n'avait point de double fond ni de tiroir secret. L'examen achevé, quatre des spectateurs avaient posé l'armoire sur des chaises de paille, prises au hasard dans la salle. La scène était brillamment éclairée, et les quatre témoins avaient continué à observer l'armoire, par crainte qu'un « compère » ne pût s'y introduire. D'autre part, M. Fay avait demandé à un marin ou autre ouvrier quelconque dans l'auditoire de venir le lier avec une corde de fort calibre, achetée par cet ouvrier dans n'importe quelle boutique du voisinage.

Le médium avait ensuite pris place sur

une chaise, au milieu de l'armoire, et l'ouvrier — qui se trouvait être un marin parfaitement connu de M. Maxim — lui avait ligoté solidement les bras et les jambes, ou plutôt le corps tout entier, et puis l'avait attaché au dossier de la chaise. Dans les coins extrêmes de la large armoire, les quatre témoins avaient déposé des instruments de musique, un trombone, un accordéon, une guitare, un triangle, ainsi que plusieurs cloches ou sonnettes. Après quoi on avait refermé l'armoire, dont je dois ajouter que le haut était à découvert.

Aussitôt la porte fermée, on avait entendu sortir de l'armoire un véritable concert, produit par les différents instruments et les cloches, tout cela mis en branle avec tant de prestesse qu'il semblait qu'un orchestre entier était caché dans la boîte mystérieuse ; et une main invisible avait même fini par lancer au dehors plusieurs des instruments, par l'ouverture ménagée à la partie supérieure. Et puis, à l'instant même où ce manège bizarre venait de s'arrêter, sur un signal convenu d'avance, les quatre témoins s'étaient empressés de rouvrir l'armoire ; et M. Fay était apparu toujours assis sur sa chaise, immobile et les yeux clos, avec les membres liés absolument comme ils l'avaient été tout à l'heure.

Alors d'autres spectateurs avaient apposé des cachets de cire sur d'autres nœuds, que chacun avait pu faire à sa guise. On avait mis sur la tête du médium un verre tout rempli d'eau, et passé sous ses pieds une feuille blanche où l'on avait dessiné les contours des souliers. Dix fois, toujours après de nouvelles mesures de garantie expressément sollicitées par le médium, le concert avait recommencé à l'intérieur de l'armoire, aussitôt que la porte avait été refermée. Mais le véritable « clou » de la séance avait été réservé pour la dernière épreuve. A peine emprisonné dans son armoire, M. Fay en personne avait surgi au-dessus de celle-ci, les mains parfaitement libres, un peu comme un prédicateur monté dans sa chaire ; avec une gravité toute sacerdotale, il avait étendu ses bras vers l'assistance, et s'était écrié : « Tout est tranquille sur le Potomac ! » L'instant d'après, on l'avait retrouvé assis sous ses liens, les yeux bandés, avec le verre d'eau en équilibre sur sa tête, et les pieds exactement au même endroit où l'on avait dessiné leurs contours.

Telle avait été la première rencontre de M. Maxim avec ce médium américain, dont il faut savoir encore que c'était « un très

petit homme tout frêle et tout pâle, avec de clairs yeux bleus, des cheveux d'une couleur si faible qu'on les aurait crus blancs, et sur tout son visage, une merveilleuse expression d'innocence naïve. » Mais avec tout cela, ce petit homme devait être étonnamment spirituel; car je connais peu d'histoires aussi amusantes que celle de sa seconde apparition à l'horizon de la vie de sir Hiram. Celui-ci, se trouvant à Boston environ deux années après cette séance de Fitchbourg, aperçut une affiche ainsi rédigée en ces termes : « Le spiritisme dévoilé ! Tous les « trucs » des frères Davenport pleinement expliqués par M. Fay ! » La première séance était annoncée pour le lundi suivant, et M. Maxim ne manqua point de s'y rendre.

Ce lundi donc, M. Fay monta sur l'estrade, où l'on venait d'apporter l'armoire de naguère; et s'avancant vers le public, il déclara qu'il s'efforcerait d'expliquer en détail la machination des principaux « tours » de certains prestidigitateurs soi-disant spirites. Mais comme une bonne partie de l'auditoire n'avait sans doute pas eu l'occasion de connaître ces tours, l'orateur allait d'abord les présenter au public, afin que celui-ci pût en mieux comprendre l'explication, « qui d'ailleurs était d'une simplicité presque ridicule ». Sur quoi, une séance commença tout à fait pareille à celle de Fitchbourg, sauf pour le médium à exécuter encore des actions plus étranges et plus déconcertantes. Et puis, vers onze heures, M. Fay tira sa montre, constata que la soirée était bien avancée, et renvoya au lendemain l'explication promise.

Le lendemain, il découvrit que de nombreux spectateurs nouveaux se trouvaient dans la salle, qui, croyait-il, aimeraient à se rendre compte des « trucs » du spiritisme; aussi bien lui-même, de son côté, s'était-il rappelé d'autres tours qu'il n'avait point montrés le soir précédent et qui méritaient également d'être d'abord exposés. Et ainsi, pendant une semaine entière, en présence d'une foule de spirites anxieux et d'antispirites à la mine triomphante, l'impayable « révélateur » se borna à déployer devant son auditoire la variété prodigieuse de ses opérations, toujours continuant de remettre au lendemain l'explication des « tours » qu'il exécutait. Enfin, le samedi soir, il termina la série des dix séances par un nouveau discours que sir Hiram Maxim nous résume en ces termes :

MESDAMES ET MESSIEURS,

« Je vous remercie infiniment de la patience que vous avez témoignée en assistant à toutes ces expériences. Je me suis placé complètement à la disposition du comité d'observateurs que vous avez choisi. Ces messieurs, présents sur l'estrade depuis le début de chaque séance, n'ont rien négligé pour découvrir comment mes exercices pouvaient être accomplis; et tout le monde s'accordera, je pense, à admettre que nul d'entre eux n'a deviné le secret. Parmi ce comité se trouvaient, comme vous le savez, tous les plus habiles et renommés « magiciens » de Boston. Ils ont fait de leur mieux pour résoudre le problème, et eux-mêmes reconnaîtront qu'ils y ont échoué. Le mystère demeure tout aussi profond, ce soir, qu'il l'était lundi soir; et en conséquence, j'estime que ce que je vous ai montré doit être placé dans une catégorie absolument différente de l'ordinaire des tours de « magie » où vous avez l'habitude d'assister. Il y a là, certainement, l'apparence d'un pouvoir occulte qui ne saurait s'expliquer par des arguments naturels. C'est à ce pouvoir que je fais appel, pour lui demander qui il est et d'où il vient; à quoi ce pouvoir me répond : « Je suis l'esprit des morts ! » Et comme je n'ai aucune preuve de la fausseté de cette réponse, vous m'excuserez de m'en tenir simplement à elle ! »

Or, le souvenir de ces séances de Fitchbourg et de Boston n'a point cessé, depuis quarante ans, de hanter l'imagination de sir Hiram Maxim. Vainement l'éminent inventeur anglais a interrogé tous les « magiciens » professionnels ou amateurs qu'il a pu rencontrer; aucun n'est parvenu à lui expliquer par quel artifice le petit M. Fay produisait les curieux « phénomènes » dont j'ai brièvement rapporté les plus mémorables. Ou plutôt, nul de ceux que j'ai signalés n'égale en singularité mystérieuse, aux yeux de M. Maxim, l'épisode suivant : à Boston, un soir, un jeune ingénieur méfiant, s'est avisé de lancer un flot d'encre sur la main nue du médium, pendant que celui-ci apparaissait au-dessus de l'armoire; et lorsque l'on a rouvert celle-ci, l'instant d'après, aucune tache d'encre ne se voyait sur les mains, toujours liées, du médium endormi !

Si bien que maintenant sir Hiram, désireux de ne point quitter ce bas monde avant d'avoir découvert le secret du malicieux M. Fay, nous déclare qu'il offrira une grosse somme d'argent à toute personne

qui pourra lui expliquer les « tours » qu'il affirme avoir vus de ses propres yeux, à maintes reprises. Cette explication que le petit homme de Boston s'amusait jadis à lui promettre de soirée en soirée, il espère qu'un nouvel Edgar Poë se trouvera pour réussir enfin à la lui apporter. Et qui sait si quelqu'un des lecteurs du *Temps* ne va point se sentir stimulé et provoqué par ce défi solennel de l'illustre rédacteur du *Strand Magazine* ?

T. DE WYZEWA.

ÉCHOS ET NOUVELLES

La Lecture apprise en dix heures.

Par HENRI ISSANCHOU

(Jeu déposé.)

Parfaitement, en dix heures ! Et qui plus est, sans que les enfants s'en doutent tant le jeu a pour eux un si puissant attrait !

Cette méthode d'enseigner, aussi rapide qu'amusante, a reçu l'approbation des esprits les plus éminents.

FRANCEUR dit qu'elle peut être regardée comme portant l'art de lire à son plus haut degré de simplicité.

MIGNET déclare qu'elle est « une des plus belles déductions de l'esprit humain » et qu'elle « est à la propagation de la lecture ce que l'invention de l'imprimerie fut à celle des livres ».

MAGENDIE constate qu'un domestique « doué d'une intelligence assez bornée » a lu « dans un livre quelconque tous les mots qu'on lui présentait », et cela après « quatre heures et demie de leçon ».

ÉMILE AUGIER affirme que « cette belle découverte a été étouffée par la question sociale qu'elle portait dans ses flancs », c'est-à-dire qu'on a eu peur que les masses s'instruisent trop vite.

G. SAND entre dans une sainte indignation en voyant qu'un certain ministre de l'Instruction publique n'a pas compris la « philosophie », ni la « rationalité » de cette méthode « proclamée excellente, infaillible, admirable, par les hommes les plus compétents de France, expérimentée, éprouvée et réduisant... la science de la lecture... à neuf heures d'attention... »

M. FRANCISQUE SARCEY l'a déclarée « d'une efficacité merveilleuse ».

M. CHAVAUTY a en outre écrit à M. Issanchou qu'elle est « admirable », attendu

qu'elle fait exécuter, on ne peut mieux, « la loi de l'habitude » et par conséquent fait « courir vers le succès sans passer par les fondrières de l'enseignement insensé que l'on appelle enseignement classique... »

Ces appréciations émanant de quatre membres de l'Institut, de la première femme auteur de ce siècle, du premier critique du jour et de l'inventeur de l'*Art d'apprendre* — et nous pourrions en produire beaucoup d'autres ! — doivent suffire, ce nous semble, pour assurer le succès du nouveau jeu éducatif de l'inventeur du l'Eranographe.

Ledit jeu ne coûte que 1 fr. 55 et il comprend :

1° Près de 100 petites cartes tarotées et imprimées des deux côtés ;

2° Huit tableaux pour faciliter la transition des gros caractères aux caractères courants et, même, pour tenir lieu, à la rigueur, de boules de loto ;

3° Une brochure explicative de 40 pages ;

4° Une boîte pour contenir le tout.

Adresser les commandes à la « Revue des Ambulants », 17, rue Godefroy, à Paris, XIII^e

J. C... instituteur.

(Extrait du *Journal des Postes et Tél.*)

Un de nos frères en croyance, dont la famille a été récemment éprouvée, cherche à se placer comme garde de propriété, régisseur, surveillant, etc.

Il pourrait être aussi gérant d'usines de produits chimiques, connaît la fabrication des savons, ayant inventé un savon mou qui peut très avantageusement remplacer les savons noirs et blancs en briques. Il connaît encore les huiles et graisses industrielles, les couleurs et vernis et toutes sortes d'articles de première nécessité. Il peut faire la teinture, le dégraissage et l'impression sur tissu.

Accepterait un jeune homme avec capitaux et voulant se créer une situation.

Nous serions heureux de procurer un emploi à ce frère en croyance méritant et dévoué, abonné au *Progrès spirite* depuis de longues années et qui nous a toujours été très sympathique.

S'adresser au bureau du Journal.

CAISSE DE SECOURS

M. Ch. Fuhro, à Pelotas (Brésil) 10 francs
M. E. Melon — Barcelone 5 —